





La Famille Kerdalec
au Soudan

DU MÊME AUTEUR

Jean Desnoyers (histoire antialcoolique), in-8 raisin avec 38 gravures (8e édition). Ouvrage couronné par la Société d'Encouragement au bien, médaille d'or. Librairie Alcide Picard.

Dr Fernand DECOURT

La Famille Kerdalec au Soudan

(Essai de vulgarisation coloniale.)



PARIS
LIBRAIRIE VUIBERT
63, Boulevard Saint-Germain, 63

A

M. ASPE-FLEURIMONT

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DES COLONIES

Je veux aujourd'hui, en vous exprimant ma vive gratitude, inscrire votre nom en tête de ce livre dont vous avez suivi la genèse avec une constante bienveillance et vous remercier des encouragements et de l'appui moral que vous m'avez donnés, alors que je m'effrayais de l'étendue et de la complexité de la tâche que j'avais entreprise.

Dr Fernand Decourt.

LÉGENDE

Itinéraire en chemin de fer
..... d° ..... par étapes
..... d° ..... en bateau
Chemin de fer construit
.... d° .... en construction

Échelle 1: 10 000 000

0 100 200 300 K

ITINÉRAIRE DE LA MISSION KERDALEC.

LA FAMILLE KERDALEC AU SOUDAN

PREMIÈRE PARTIE

LA MISSION KERDALEC

CHAPITRE PREMIER

Une assemblée générale de la C. C. A. O. F.

« 31 343 719 francs 31 centimes!

— Oh! Oh! Bravo! entendit-on crier de tous côtés.

— Et comme, l'année dernière, nous avions 30 861 428 francs 23 centimes, c'est, en une année, une augmentation de notre chiffre d'affaires de 482 291 francs 08 centimes! »

Ainsi parla le président de la *Compagnie Coloniale de l'Afrique Occidentale française* dans la grande salle de la Société, en présence de plusieurs centaines d'actionnaires.

La proclamation de chiffres, par eux-mêmes si éloquents, fut saluée d'une triple salve d'applaudissements. De frénétiques acclamations se firent entendre, et pendant quelques instants ce fut dans l'assemblée un brouhaha indescriptible. Les cris les plus divers s'entre-croisaient.

« Vive le Président !

— Vive la Compagnie !

— Vive le Conseil d'administration !

— Votons des félicitations !

Oui ! Oui ! A l'unanimité ! »

Dans leur joie débordante, les actionnaires de la puissante Compagnie se précipitaient vers le bureau, le prenant d'assaut, en quelque sorte, pour serrer avec effusion les mains du président, des membres du Conseil et adresser à tous d'enthousiastes félicitations.

Puis, se répandant dans la salle, ils allaient de l'un à l'autre, formaient des groupes, dissertaient sur le brillant avenir de la Société, formulaient des projets grandioses. Bref, il s'écoula bien dix minutes avant que le calme fût rétabli et que la séance pût être reprise.

Pendant ce temps, les membres du bureau étaient restés correctement assis derrière la longue table à tapis vert, serrant, avec une émotion qu'eux-mêmes avaient peine à dissimuler, les mains qu'ils pouvaient atteindre.

Enfin le Directeur de la Compagnie, président du Conseil d'administration, M. Darnemont-Liancourt, se leva et, commençant à parler à voix presque basse (excellent procédé pour ramener le silence), il dit d'un ton pénétré combien ses collègues et lui étaient touchés des remerciements et des marques de sympathie qui venaient de leur être prodigués.

Mais il était avant tout un homme d'action et, bien que le chiffre d'affaires de la Compagnie eût augmenté d'un demi-million, il ne se croyait pas autorisé à s'en tenir là. Aussi avait-il hâte de dire à l'Assemblée ce qu'il voulait faire maintenant et de soumettre au vote de celle-ci ses nouveaux projets.

Pour justifier ses vues, il prononça un véritable discours sur la situation coloniale de la France.

Il rappela d'abord cette boutade bien connue d'un homme d'État étranger :

« La France a des colonies et pas de colons ; l'Allemagne a des colons et pas de colonies ; seule l'Angleterre possède à la fois des colons et des colonies.

« La France, ajouta-t-il ensuite, ne sera jamais en état, malgré l'étendue de son magnifique empire colonial, de lutter

contre la situation acquise de l'Angleterre ni de vaincre la force d'expansion de la prolifique Allemagne. Nous ne pouvons songer à peupler de vastes colonies. Ce qu'il nous faut, à nous Français, peuple à natalité ralentie, ce sont des colonies d'exploitation, des greniers où nous irons puiser ce dont nous avons besoin pour ne dépendre de personne et où travailleront des Noirs instruits et dirigés par nous. Or, n'est-ce pas précisément ce que peut nous offrir notre Afrique Occidentale française? N'est-elle pas la colonie idéale pour un peuple « qui n'a pas de colons? » (*Vifs applaudissements.*)

« Quelques hommes et de l'argent, voilà ce qui lui est nécessaire.

— De l'argent? Nous en avons en France! fit un interrupteur.

— Ah, certes! Et nous le répandons même trop facilement dans tout l'Univers. La France, messieurs, a plus de trente milliards placés à l'étranger. Avec ces milliards, d'autres construisent des routes, des ponts, des chemins de fer, créent des usines, des exploitations minières!... Déjà cependant, il faut bien le reconnaître, on a détourné un peu de ce Pactole vers nos colonies, mais trop timidement. On a ainsi commencé l'outillage économique qui leur permettra de se développer et de lutter avec avantage dans l'arène mondiale, pour le plus grand profit de la mère patrie! (*Triple salve d'applaudissements.*)

« Mais nous sommes loin d'en avoir fait assez. Nous achetons encore chaque année à l'étranger près d'un milliard de produits que nous pourrions trouver dans nos colonies si nous savions mieux tirer parti de leurs richesses.

« Dans notre Afrique Occidentale, des concurrents très actifs se dressent en face de nous. Nous y voyons des compagnies anglaises, allemandes, belges même, augmenter plus fortement leur trafic que nos propres sociétés parce qu'elles se montrent plus habiles et plus résolues. Prenons garde de nous laisser distancer. En matière commerciale, c'est reculer que de ne pas avancer aussi vite que les autres; or, nous sommes presque stationnaires. Il nous faut donc, pour notre propre Compagnie, donner dès maintenant un vigoureux coup de barre et nous engager dans une voie nouvelle! »

En entendant ces mots, les actionnaires prêtèrent soudain une

oreille plus attentive et ce fut au milieu d'un profond silence que M. Darnemont-Liancourt continua :

« Nous ne tenons pas assez compte, messieurs, des goûts de notre clientèle coloniale. Voyez ce que font les Anglais au Sénégal : la Chambre de commerce de Saint-Louis reçoit chaque année de Manchester un lot d'échantillons de cotonnades qu'elle est invitée à soumettre à la clientèle indigène. Les indications ainsi recueillies guident la fabrication anglaise pour la campagne suivante. Pourquoi Rouen ou Épinal ne font-ils pas de même?

— Ce serait pourtant bien facile! fit un auditeur.

— En outre, reprit le président, nous vendons trop cher. Pour les tissus, par exemple, voyez quelle différence de prix avec ceux des Anglais.

— Mais les nôtres leur sont bien supérieurs en qualité, s'écria un assistant.

— D'accord. Mais pourquoi nous occuper de la qualité, puisque les Noirs ne s'y attachent guère et désirent surtout des produits peu coûteux?

— Et, d'ailleurs, pourquoi sont-ils si chers?

— Simplement parce que nos frais de transport sont trop élevés. Or, la seule façon de les réduire est de vendre et d'acheter davantage, afin d'assurer à nos navires du fret à l'aller et au retour. Là est le nœud de la question : augmentons notre commerce.

— Vérité de la Palisse! riposta un plaisant.

— Pour l'augmenter, messieurs, reprit le président d'une voix forte, il n'y a qu'un moyen, un seul : ne pas nous borner à avoir des comptoirs sur la côte, mais faire une véritable pénétration commerciale à l'intérieur. »

Se levant alors, il s'approcha de la grande carte du Soudan étalée sur le mur et, à l'aide d'une tige de bambou, il indiqua les grands centres indigènes où, depuis des siècles, convergent convois et caravanes, soulignant l'importance de chacun, sa spécialité, l'étendue de son rayonnement, son avenir, etc.

Il fit suivre ainsi à son auditoire la grande ligne commerciale unissant Dakar à Tombouctou : après avoir emprunté le fleuve Sénégal jusqu'à Kayes, cette ligne trouve là une voie ferrée qui, passant par Bafoulabé et Kita, atteint le Niger à Bamako



Col. Aspe-Fleurimont.

UNE MAISON A L'EUROPÉENNE, AU SOUDAN.



NOIRS TRAVAILLANT DANS UNE FACTORERIE.



Col. Aspe-Fleurimont.

TRAVAUX POUR LA CONSTRUCTION D'UN CHEMIN DE FER.



DÉBROUSSAILLEMENT POUR LA CONSTRUCTION D'UNE GARE.

et se prolonge jusqu'à Koulikoro. On est alors en aval des rapides et c'est par le Niger que l'on peut atteindre Kabara, le port de Tombouctou.

Passant ensuite en Guinée, il signala le chemin de fer partant de Conakry pour se diriger vers Kouroussa, sur le Haut-Niger[1], de façon à pouvoir rejoindre de là, par le grand fleuve, la première ligne de pénétration.

Tandis que l'infatigable orateur entraînait ainsi l'assemblée



A l'aide d'une tige de bambou, il indiqua les grands centres indigènes où, depuis des siècles, convergent convois et caravanes.

dans ce voyage rapide, des conversations à mi-voix commençaient à s'engager dans la salle. On commentait les paroles du président. Quelques-uns redoutaient de s'engager dans une trop grosse partie, mais le plus grand nombre paraissait disposé à aller de l'avant.

Un coup de sonnette impératif rétablit soudain le silence.

« Messieurs, reprit M. Darnemont-Liancourt, je vous ai dit le but que nous nous proposons. Que devons-nous faire pour

1. Cette ligne a atteint aujourd'hui Kouroussa.

l'atteindre? Créer de nouvelles factoreries le long de ces lignes de pénétration en nous servant de nos établissements de la côte comme d'entrepôts. Bien situées, fournies de marchandises et pourvues de tout le personnel nécessaire, elles seront bien achalandées.

« Ce n'est pas tout. Il faudra étudier sur place les habitudes, les besoins, les mœurs des indigènes et reconnaître les ressources de chaque région. Mais cette œuvre complexe ne pourra être réalisée avec succès que si l'on assure, dans son exécution, l'unité de vues et de direction.

« Pour obtenir ces résultats, messieurs, il nous faut trois choses : du temps, de l'argent, un homme!

« Du temps, c'est-à-dire deux ans.

« De l'argent, c'est l'ouverture d'un crédit d'un million.

« Quant à l'homme, je l'ai rencontré dans nos bureaux mêmes. Il est d'une compétence éprouvée : c'est le chef des expéditions de notre maison de Bordeaux, M. Jean Kerdalec. Si vous votez les propositions qui vous sont soumises, je vous le présenterai aujourd'hui même.

— Oui! Oui! Au vote! Au vote! »

En vain quelques actionnaires voulurent-ils présenter des observations...

« Assez! Assez! A la porte!

— Aux voix! Aux voix!...

— La clôture!

— Au vote!... »

Le vote eut lieu. Par 361 voix contre 33, l'Assemblée accepta la proposition du Conseil d'administration décidant l'envoi au Soudan d'une mission chargée de créer des comptoirs à l'intérieur du pays.

Aux applaudissements prolongés qui suivirent la proclamation du vote ne tarda pas à se mêler une clameur confuse d'abord, puis nette et cadencée. Se dédommageant du long silence qu'ils avaient dû garder, les actionnaires venaient d'entonner sur l'air des lampions :

Kerdalec! Kerdalec! Kerdalec!...

Sur un signe du Président, une porte s'ouvrit derrière l'estrade et Jean Kerdalec fit son entrée.

Grand, solidement bâti, les épaules larges, la figure éner-

gique et calme, encadrée d'une fine barbe brune à la pointe parsemée de fils d'argent, il paraissait avoir environ quarante-cinq ans. L'allure correcte, le geste aisé, il s'avança de quelques pas et son regard franc et loyal fit sur l'assemblée l'impression la plus favorable.

« Monsieur Kerdalec, dit M. Darnemont-Liancourt, l'Assemblée générale des actionnaires de la C. C. A. O. F. vient de voter la création de nouveaux comptoirs suivant les plans que vous connaissez et que vous avez contribué à établir. Personne, à mon avis, n'est plus digne que vous de mettre ces plans à exécution. Je vous charge donc de diriger notre future mission, persuadé que nos intérêts ne sauraient être remis en de meilleures mains.

— Vous êtes trop indulgent, monsieur le Directeur, répondit Jean Kerdalec. Je ne sais si je réussirai, mais je puis donner à l'Assemblée l'assurance que je mettrai au service de la Compagnie tout mon zèle, toutes mes facultés, tout mon dévouement. Depuis longtemps je caressais le rêve que je vais tenter de réaliser : c'est vous dire, messieurs, que je me consacrerai tout entier à la grande œuvre que vous me faites l'honneur de me confier. »

Ces paroles, dites simplement, mais d'un accent sincère et convaincu, n'étaient pas plutôt prononcées qu'un tonnerre d'applaudissements éclata. Trois fois de suite il se renouvela avec la même intensité, tandis que, trop ému maintenant pour prononcer un seul mot, Jean Kerdalec, ne pouvait plus que s'incliner.

*
* *

Le soir même de cette mémorable séance, dans le cabinet directorial où M. Darnemont-Liancourt avait prié Jean Kerdalec de venir le trouver, une conversation décisive se tint entre les deux hommes.

« Ainsi, mon cher Kerdalec, vous seriez en mesure de partir dans trois mois?

— Oui, monsieur le Directeur, puisque vous me laissez absolument carte blanche.

— Liberté complète et absolue en tout et pour tout. Faites ce

que bon vous semblera. Vous avez devant vous un crédit d'un million... Et avez-vous déjà en vue des collaborateurs? Je ne parle pas du personnel subalterne de la mission que vous trouverez parmi les employés noirs de nos comptoirs africains. Mais il vous faut, pour vous seconder, vous doubler à l'occasion, des gens intelligents et surtout soumis et dévoués : choix bien épineux, mon cher Kerdalec.

— Je les ai, monsieur le Directeur, si toutefois vous agréez ceux que j'ai l'intention de vous proposer.

— Je n'ai pas à les agréer. Vous êtes le maître de choisir qui bon vous semblera.

— En ce cas, ils sont déjà nommés.

— Et vous êtes assez sûr d'eux pour en répondre?

— Comme de moi-même.

— Ah, bah!

— Ces futurs collaborateurs, vous les connaissez d'ailleurs déjà, monsieur le Directeur.

— Vraiment? Et quels sont-ils?

— Mon frère, mon fils... et ma fille! »

CHAPITRE II

La famille Kerdalec.

Jean Kerdalec descendait d'une vieille et obscure famille bretonne. Son arrière-grand-père, Yves Kerdalec, pauvre pâtre au service du seigneur de Guémenée-Pendezec, avait fait comme les camarades, au moment de la Révolution, le coup de feu contre les Bleus. Les Chouans vaincus, il était revenu au pays natal, mais il avait lui-même compris, en son âme fruste de paysan, que des temps nouveaux allaient luire et que chacun, si humble que fût son origine, pourrait désormais relever la tête et chercher à faire son chemin. Délaissant alors son premier métier, il était venu à Lorient où, quelques années plus tard, il avait pu acquérir un bateau de pêche.

Telle fut l'origine de la maison Kerdalec. Quatre-vingts ans plus tard, Jean Kerdalec était un des gros armateurs de Lorient. Avec sa flottille de pêche, il possédait aussi un solide trois-mâts qui allait au loin porter les produits français ou ramenait dans la mère patrie les denrées des colonies.

Il était devenu le chef de la maison à la mort de son père, bien qu'il eût un frère de dix ans plus âgé que lui.

Ce dernier avait embrassé la carrière médicale, obéissant à une vocation d'enfance que les exhortations d'un père, marin dans l'âme, n'avaient pu ébranler. Toutefois, soit pour faire la part du désir paternel, soit par atavisme, il s'était fait médecin de marine. A ce titre il avait accompli de nombreux voyages aux colonies et à deux reprises avait séjourné assez longtemps au Sénégal.

Il avait un service à l'hôpital maritime de Brest quand son père mourut.

« Inutile de rien changer à la situation, mon cher Jean,

avait-il dit à son frère. Pas de partage entre nous. Lors de ton mariage, notre père a tenu à me remettre deux cent mille francs, chiffre de ta dot : j'ai plus qu'il n'en faut pour les besoins personnels d'un vieux garçon.

— Cependant, mon bon Guy, tu ne peux ainsi abandonner...

— Je suis même capable de faire des économies.

— Pourtant il me semble...

— Il te semblera ce que tu voudras : c'est une affaire entendue. Tu as une femme et deux enfants; tu continues la lignée des Kerdalec armateurs. Moi, je ne suis qu'une branche inutile.

— Inutile! Toi qui soulages tant d'infortunes cachées.

— Inutile en tout cas à la gloire et à la prospérité de la maison Kerdalec. »

Et le brave garçon, ne voulant rien entendre de plus, était reparti pour Brest, laissant Jean seul maître de l'héritage paternel.

Des années heureuses s'écoulèrent. Esprit net et méthodique, travailleur infatigable, rompu depuis sa jeunesse à toutes les questions de commerce colonial, Jean Kerdalec avait l'œil à tout, ce qui ne l'empêchait pas d'être adoré de ses hommes pour sa droiture, sa justice et sa bonté. Absorbé tout le jour par ses multiples affaires, il aimait à goûter, le soir, la vie calme de la famille, auprès de sa femme et de ses deux enfants.

Blond comme sa mère, l'aîné, Roger, en avait la nature calme et la douceur. Andrée, de six années plus jeune, ressemblait à son père : grande, brune, vive et pétulante, elle était le vrai garçon de la famille. Les années s'écoulant, elle devenait une jeune fille accomplie tandis que Roger, après avoir passé sa jeunesse au lycée de Rennes, était allé achever son instruction à Paris, à l'École des Hautes études commerciales, afin de pouvoir bientôt aider son père et plus tard lui succéder, quand l'heure du repos aurait sonné.

Depuis une dizaine d'années, constatant le colossal effort d'expansion de notre colonie sénégalaise devenue, avec le temps, le magnifique empire colonial de l'Afrique Occidentale française, Jean Kerdalec s'était fait une spécialité des produits de cette contrée d'avenir.

Il y avait déjà fait plusieurs voyages d'études. En 190.., il en

revenait une fois encore sur le *Saint-Louis*, le beau trois-mâts de la maison Kerdalec et, tandis que le bateau longeait les Canaries, il formait de magnifiques projets d'avenir.

Il venait, en effet, de conclure ce qu'il appelait ses « traités de commerce ». Il avait bien déjà, aux escales de la côte, ses fournisseurs attitrés, ses clients, mais, grâce aux arrangements qu'il venait de prendre, il serait désormais certain de trouver chez eux, à des époques fixes, arachides, kolas, coton ou caoutchouc et de pouvoir, en même temps, écouler là-bas les marchandises de France. Remontant le cours du Sénégal, il s'était abouché aussi avec des traitants indigènes noirs et arabes. L'un de ces derniers, du nom de Sélim, qu'un colon lui avait chaudement recommandé, devait amasser à Podor et lui livrer deux fois l'an une cargaison de produits de l'intérieur.

Jean Kerdalec était tout heureux de ce succès. Il allait avoir là un véritable entrepôt, l'embryon d'une factorerie. Et, au surplus, pourquoi ne ferait-il pas de ce Sélim, de cet Arabe intelligent, parlant français sans le moindre accent, au courant de tout, même des choses d'Europe, l'un de ses agents principaux et ne lui confierait-il pas le soin de créer un comptoir? Et puis, qui sait? Plus tard, la maison Kerdalec arriverait peut-être, ainsi que les grosses compagnies, à posséder des agents, des comptoirs, des factoreries sur de nombreux points de la grande colonie!

Hélas! c'était l'histoire renouvelée de Perrette et du pot-au-lait!... Sournoisement, à ce moment même, l'adversité guettait le confiant armateur.

Coup sur coup, les malheurs s'abattirent sur lui, effroyables, tragiques, irrémédiables!

Quelques jours plus tard, dans le golfe de Gascogne, une tempête épouvantable jetait le *Saint-Louis* sur les côtes du Guipuzcoa où il se perdait corps et biens. Jean et deux matelots échappaient seuls au naufrage.

Rentré en France, Jean Kerdalec n'arrivait à Lorient que pour trouver ses magasins anéantis dans un terrible incendie. Tout avait été détruit : non seulement ce qui lui appartenait, mais les nombreuses marchandises qu'il devait transporter pour le compte de diverses maisons de Paris. C'était la ruine certaine, inévitable.

Jean Kerdalec était un vaillant et un lutteur : il ne perdit tout d'abord ni son sang-froid ni son courage. Malheureusement, sa femme, blessée dans l'incendie, fut emportée en quelques jours par une fièvre infectieuse... Cette fois le coup fut trop dur pour le pauvre homme : il tomba malade à son tour.



Son frère, le Dr Guy Kerdalec, arrêté sur le seuil, lui tendait les bras.

Il n'avait pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Quand il se releva, les comptes venaient d'être exactement établis et il en résultait qu'il allait être obligé de déposer son bilan.

La maison Kerdalec en faillite ! Ce soir-là, il songea à se tuer. Seule, la vue de ses enfants l'en détourna, mais, comme un fou, il alla s'enfermer dans son cabinet.

Il y était déjà depuis longtemps, le front dans les mains, n'ayant même plus la force de penser, quand un léger coup frappé à la porte le fit tressaillir.

Machinalement il ouvrit. Son frère, le Dr Guy Kerdalec, arrêté sur le seuil, lui tendait les bras.

« Jean, mon pauvre Jean, du courage !

— Ah, Guy ! que je suis malheureux !

— C'est pour cela que je reviens.

— Je suis ruiné... et je t'ai ruiné, mon pauvre grand.

— Ne parlons pas de moi, mon cher enfant.

— Mais si ! Car enfin, tu ne sais pas tout.

— Quoi donc encore ?

— Je vais être mis en faillite.

— Toi !... La maison Kerdalec !... Mais... combien te manque-t-il ?

— Hélas ! près de deux cent mille francs !

— Parfait! Je respire...

— Eh quoi?

— Juste ce que je t'apportais!

*
* *

Le Dr Kerdalec avait été nommé médecin de l'hôpital de Brest à la suite d'un séjour plein de dangers au Sénégal.

Il y avait résidé pour la première fois en 1875 et avait assisté aux combats de Diavara et de Boundou livrés contre Ahmadou Cheikou. Puis il avait navigué un peu partout, au hasard des croisières. En 1881, avec Galliéni, il avait parcouru le Soudan, remontant jusqu'à Kita et Bamako. Il avait ensuite suivi Borgnis-Desbordes, étudiant les peuplades noires, s'efforçant de pénétrer dans leur vie intime et de connaître leurs mœurs et leurs coutumes. Il était rentré à Saint-Louis au moment même où sévissait une terrible épidémie de fièvre jaune à laquelle, presque seul parmi trente[1] de ses confrères, il eut la chance d'échapper. C'est alors qu'il avait été appelé à l'hôpital de Brest.

C'était maintenant un homme courant vers la soixantaine, haut sur jambes comme un échassier, maigre comme un échalas, avec deux bras immenses semblables à ceux des anciens télégraphes Chappe. Sa figure osseuse, ornée d'un nez long et mince, était flanquée d'une paire de favoris blancs et, derrière des lunettes aux branches d'or, ses petits yeux vifs et perçants brillaient comme deux turquoises sous l'ivoire de son crâne dénudé.

Il était naïf comme un enfant et modeste comme un vrai savant, s'inquiétant fort peu de savoir si sa cravate était correctement mise ou son habit taché. Il passait sa vie au milieu de ses livres et dans son laboratoire, entassant notes sur notes dans de petits carnets de poche semblables à ceux qu'il avait toujours portés sur lui pendant ses voyages. Tous ses congés étaient consacrés à son frère et à sa famille et il n'avait pas de plus grande joie que de se trouver au milieu d'eux.

1. Fait authentique.

Ayant appris au chevet de Jean que ses affaires tournaient mal, le Dr Kerdalec était parti pour Brest, dès la convalescence de son frère, et il en revenait maintenant avec toutes les valeurs qu'il avait pu réunir.

Et le brave homme souriait à cette heure, en songeant qu'il apportait la somme suffisante pour combler le déficit et sauver son frère du déshonneur.

En entendant cette offre, Jean eut un sursaut d'émotion.

« Mais c'est tout ce que tu possèdes!

— Parbleu!

— Et tu m'avais déjà abandonné ce qui te revenait...

— Et après?

— Mais alors comment vivras-tu?

— N'ai-je pas ma solde?

— Et tes travaux, tes études, tes expériences?

— Bah! Qu'est-ce cela? répondit tranquillement l'aîné, répudiant ainsi tout ce qui avait été sa vie.

— Et tu viens m'offrir...

— N'en ferais-tu pas autant pour moi? »

Que répondre à cela? La rougeur au front, Jean ne put que s'incliner devant ce sublime désintéressement qui sauvait son honneur et celui de ses enfants.

*
* *

Six mois après ces tristes événements tout était consommé. Jean Kerdalec, le riche armateur, ruiné mais ayant désintéressé tous ses créanciers, entrait dans les bureaux de la C. C. A. O. F.

Trois années s'écoulèrent ainsi. Toujours sombre, le regard triste, Jean donnait l'impression d'un homme accablé de chagrin. Les affectueuses causeries de ses enfants ne pouvaient le dérider. C'est à peine si parfois les vives réparties d'Andrée parvenaient à ébaucher un sourire sur ses lèvres, mais un sourire si triste, si navrant que les larmes en venaient aux yeux de la pauvre enfant.

A l'époque où commence notre récit, Andrée Kerdalec venait d'avoir dix-huit ans. Svelte et gracieuse, c'était une charmante brune aux yeux noirs. D'un esprit vif et pétillant, d'un naturel

gai, finement malicieux, elle n'en était pas moins réfléchie et d'un jugement sûr. Les sérieuses études qu'elle avait faites et les tristesses des dernières années avaient mûri son caractère. Adulée par son frère, admirée par son père, adorée de son vieil oncle, elle aurait pu être le plus détestable des despotes si son excellente nature et le profond attachement qu'elle portait à chacun des siens n'en eussent fait la plus douce, la plus candide et la plus soumise des enfants gâtées.

Totalement différent d'Andrée était son frère Roger Kerdalec alors âgé de vingt-quatre ans. Ses études terminées, il faisait son service militaire quand la débâcle survint. A son retour, il avait demandé, pour rester auprès de son père, à entrer également dans les bureaux de la C. C. A. O. F. C'était un jeune homme aussi doux, calme, concentré que sa sœur se montrait gaie, active, prime-sautière. Sa fine moustache blonde ne parvenait même pas à lui donner un air martial et Andrée l'avait surnommé « la demoiselle de la maison ». Au demeurant, c'était un cœur bon, honnête, dévoué et son plus grand bonheur était d'apporter chaque mois son gain à son père, pour aider à l'entretien de sa jeune sœur, le rayon de soleil de cet intérieur si sombre depuis que la mère avait disparu.

Plusieurs fois déjà le Dr Kerdalec (l'oncle Guy, comme on l'appelait toujours en famille) était venu à Bordeaux et s'était efforcé de détourner son frère de ses sombres pensées. Il s'était toujours heurté à un sentiment d'indifférence absolue. Très inquiet, il en avait parlé à ses neveux, cherchant un dérivatif à cet anéantissement capable d'amener à la longue, dans cet organisme si vigoureusement constitué pourtant, des désordres irréparables.

L'oncle Guy se trouvait précisément chez son frère un jour où celui-ci, revenant d'un voyage d'affaires à Paris, leur annonça que M. Darnemont-Liancourt allait proposer à l'assemblée générale de la C. C. A. O. F. l'envoi en Afrique d'une mission commerciale chargée de fonder des comptoirs à l'intérieur du Soudan.

A la surprise de tous, pour la première fois depuis trois ans, l'ancien armateur s'anima en expliquant à son entourage ce que devraient être ces futures créations. Il avoua même que le directeur avait fortement insisté, malgré son refus réitéré, pour

lui faire accepter la conduite de cette mission. Puis il se mit à faire une longue dissertation sur ce qu'on pourrait tenter là-bas. Longtemps il parla avec un entrain et une vivacité dont il n'était plus coutumier. Ce n'était plus ce soir-là le désespéré, le vaincu de la vie; on retrouvait en lui l'homme hardi, entreprenant, audacieux, l'homme aux vastes conceptions, le lutteur infatigable de jadis.

Le lendemain matin, l'oncle Guy eut avec ses neveux une longue et mystérieuse conversation et, à l'heure du déjeuner :

« Eh bien, mon cher Jean, as-tu réfléchi? demanda-t-il à son frère étonné. Es-tu enfin revenu sur ton refus de partir en mission?

— Moi! Accepter?...

— Et pourquoi pas?

— Puis-je laisser ici ces deux enfants?

— Emmène-les.

— Tu dis?

— Je te dis : Emmène-les.

— Roger, cela se pourrait. Mais Andrée?

— J'ai dix-huit ans, père.

— Une femme aux colonies?

— On ne les compte plus aujourd'hui.

— Le climat du Soudan n'est pas fameux.

— Mme Marchat n'est-elle pas aux côtés de son mari dans la factorerie de la Compagnie à Conakry?

— Et si tu tombais malade?

— Ne serais-je pas là pour la soigner? fit le vieux savant en souriant.

— Comment, toi aussi, tu viendrais, mon pauvre Guy?... C'est donc une entente entre vous trois?

— Conclue et signée ce matin, mon cher papa... et je la paraphe maintenant, reprit gaiement Andrée en embrassant son père.

— Voyons, Guy, c'est de la folie! murmura l'ancien armateur ému mais déjà ébranlé dans sa résolution.

— Je n'ai jamais été plus sérieux, Jean. N'aurais-tu pas confiance en notre collaboration?

— Mes amis, ma tête se perd... Quoi? Partir là-bas tous quatre?... Et je pourrais réaliser ce rêve chimérique?

— Chimère d'aujourd'hui, réalité de demain, fit doucement Roger.

— Mais!...

— Plus de mais, papa! Oserais-tu résister à une telle coalition? Allons!

— Allons, soit! Le sort en est jeté. Nous partirons.

— Vive le Soudan! cria victorieusement Andrée.

— Vive la famille Kerdalec! » ajouta l'oncle Guy.

Et c'est ainsi que Jean Kerdalec s'était présenté devant l'Assemblée générale de la C. C. A. O. F., prêt à partir pour le Soudan.

CHAPITRE III

Organisation de la mission.

Un mois plus tard, Jean Kerdalec, l'oncle Guy, Roger et Andrée étaient réunis à Paris pour organiser la mission et faire les acquisitions nécessaires.

Ils commencèrent par s'occuper des vêtements et il leur fallut courir les magasins de la grande ville. Ce fut un spectacle curieux de voir le docteur courber sur les comptoirs son long corps efflanqué, tourner et retourner les tissus, les examiner minutieusement à travers ses lunettes d'or et, comme la plus coquette des Parisiennes, les manier, les palper, les soupeser, les mirer pour ainsi dire.

« Oncle Guy, s'écriait la malicieuse Andrée, ne vas-tu pas aussi les ausculter, ces pièces d'étoffe? Qui t'aurait cru si méticuleux pour ta toilette?

— Ma chère enfant, répliquait-il gaiement, il ne s'agit pas de toilette, mais d'habillement colonial et, par là, de notre santé à tous dans l'avenir.

— Ah! si tu commences déjà ton rôle de médecin... »

Chaque jour se passait ainsi à faire achats sur achats : linge de corps, costumes, manteaux, pèlerines, coiffures, parasols, chaussures, éponges, serviettes, cuvettes en toile de caoutchouc, couvertures pour le bivouac, etc.

Puis on acheta des cantines, des tonnelets, des tentes marquises, des chaises et des tables pliantes en fer, des hamacs, des lampes, des boîtes de conserves, des carabines de précision, des revolvers, des jumelles, des outils tels que marteaux, tenailles, coupe-coupe, scies à rouleaux, haches, clous, crochets; puis du papier, des carnets, des stylographes, des appareils photographiques... et même un gramophone.

Naturellement le Dr Kerdalec s'était chargé de la « pharmacie de campagne » avec antiseptiques divers, médicaments et surtout quinine, ce pain quotidien des pays tropicaux.

Mais ce n'était rien encore. Après avoir pensé à soi, il fallait songer à ce qu'on allait faire là-bas. Jean Kerdalec eut à s'occuper de constituer les pacotilles devant servir à faire, en route, des échanges et des cadeaux. Il réunit dans ce but, de



— Oncle Guy, s'écriait la malicieuse Andrée, ne vas-tu pas aussi les ausculter, ces pièces d'étoffe?

grands approvisionnements de tissus, de cotonnades, de perles de verre, de glaces, de pipes, de boîtes à musique, d'armes de traite, de miroiterie à bas prix, etc.

Enfin, et ce ne fut pas là la moindre des difficultés, il dut commander un immense stock de marchandises destinées à former le premier fonds des comptoirs que l'on devait créer. Dans de nombreuses caisses furent entassés : calicot, andrinople, pièces de toile, mouchoirs, chemises, soieries grossières, objets en fer ou en cuivre, aiguilles, fils de toute espèce, blanc, écru, noir, jaune, rouge, de coton, de lin, de chanvre, de soie et même de laiton,

Des centaines de caisses et de ballots furent ainsi expédiées à la maison de Bordeaux où on les entassa en attendant le départ définitivement fixé au 15 novembre.

*
* *

A la réunion de l'Assemblée générale de la C. C. A. O. F., M. Darnemont-Liancourt avait montré, on s'en souvient, qu'il existe deux grandes lignes de pénétration dans le Soudan : celle du nord, de Dakar à Bamako par Kayes, et celle du sud, de Conakry à Kouroussa, puis, en suivant le Niger, à Siguiri et Bamako où elle rejoint la première pour n'en plus former qu'une seule descendant le cours du grand fleuve jusqu'à Tombouctou.

Comme il est facile de s'en rendre compte sur la carte, ces deux lignes forment une sorte d'Y renversé, ou plutôt couché.

De tout ce parcours, que devait suivre la mission, la partie la plus pénible est la traversée de la Guinée par le Fouta-Djallon, car, au delà du terminus de la voie ferrée, elle ne peut se faire qu'à pied, par étapes. Le reste du trajet, au contraire, s'accomplit facilement par bateau sur le Sénégal et sur le Niger.

Soucieux d'éviter à son frère déjà âgé, ainsi qu'à sa fille, les fatigues d'un voyage à travers la brousse, Jean Kerdalec proposa donc à M. Darnemont-Liancourt le plan suivant.

On formerait deux groupes. Assisté de son fils, il dirigerait lui-même celui du sud, partant de Conakry. Celui du nord, suivant le fleuve Sénégal serait conduit par le Dr Kerdalec et Andrée. Ceux-ci rejoindraient le premier groupe à Bamako en lui apportant de quoi se ravitailler avant de poursuivre le voyage dans la Boucle du Niger.

« La Compagnie possède déjà, dit Jean Kerdalec au Directeur, des établissements le long des rives du Sénégal. Mon frère pourra les inspecter au passage et me donner son opinion sur leur état actuel, en attendant que je m'y rende moi-même à mon retour de Tombouctou.

— Vous aurez aussi de précieux renseignements sur ce sujet en consultant notre agent central à Saint-Louis.

— M. Dorthez?

— Oui. J'avais même songé à vous le proposer comme collaborateur.

— Tiens! J'avais précisément l'intention de vous le demander.

— Vous le connaissez donc?

— Personnellement, non. Mais mon frère l'a suivi depuis l'enfance et s'intéresse beaucoup à lui. Il m'en parlait hier soir en m'engageant fortement à profiter de sa connaissance du pays.

— Il est en effet là-bas depuis longtemps, quoique tout jeune encore, aussi a-t-il acquis une grande expérience coloniale. Il parle couramment l'arabe et comprend plusieurs dialectes des populations noires.

— Voilà qui est entendu : je le prends si vous m'y autorisez.

— Je le crois bien et je vais lui télégraphier aujourd'hui même cette décision. Je le mettrai ensuite au courant par lettre.

— Je vous en remercie.

— Allons, je crois que nous sommes maintenant d'accord sur tous les points. Pour l'argent qui vous sera nécessaire, vous n'aurez qu'à vous adresser à l'un des comptoirs de la *Banque de l'Afrique Occidentale*, à Dakar, à Saint-Louis, à Rufisque ou à Conakry. Des ordres seront envoyés à cet effet. Ne ménagez rien. Les actionnaires peuvent bien donner leur or quand vous apportez votre science, votre temps et votre dévouement.

— Je m'efforcerai, monsieur le Directeur, répliqua simplement Jean Kerdalec, de répondre de mon mieux à la confiance que vous me témoignez au nom de notre Compagnie. »

Quand, le soir, Jean Kerdalec annonça à son frère la nomination de Dorthez, le docteur eut un sourire de satisfaction.

« Eh bien, ne te l'avais-je pas dit? Avais-je tort de « m'emballer » comme tu le disais hier? Tu vois que mon jeune protégé est déjà bien en cour.

— J'en suis charmé.

— Et lui donc? Tu verras comme il sera heureux d'être des nôtres. C'est un si brave enfant, si affectueux, si reconnaissant du peu que j'ai fait pour lui!

— Qui ne t'aimerait pas, mon bon Guy? »

Philippe Dorthez, en effet, avait un véritable culte pour le Dr Kerdalec. Fils d'un pauvre matelot de Brest, il était resté orphelin à douze ans. Généreusement secouru dans sa détresse

par l'oncle Guy, dans le service hospitalier duquel son père était mort, il avait, tout en travaillant de ses mains, complété ses études, pour arriver à la situation « plus relevée » qu'il ambitionnait. Entré tout jeune encore dans les bureaux de la C. C. A. O. F., il avait été, quelques années plus tard, envoyé en Afrique sur sa demande. Après avoir occupé quelques postes secondaires à l'intérieur du Sénégal entre Dakar et Saint-Louis, il était devenu chef du comptoir de Kayes. On l'avait ensuite chargé de fonder la factorerie de Conakry et, depuis un an, il occupait le poste important d'agent général à Saint-Louis. En huit années il n'avait guère quitté l'Afrique que pour prendre en France les congés nécessaires à la santé de tout colonial.

Profondément reconnaissant envers son bienfaiteur, il n'avait jamais manqué, chaque fois qu'il était passé à Brest, d'aller saluer le docteur à son hôpital et de le remercier de nouveau de ses bontés auxquelles il devait sa situation.

C'était maintenant un garçon de vingt-huit ans, grand, fort, solide, à la chevelure très brune comme la barbe, à l'aspect froid, calme, sévère même, et cependant le plus doux et le meilleur des hommes. Ah, certes! il était heureux aujourd'hui de collaborer à la même mission que son bienfaiteur, et de pouvoir payer en services et en dévouement à celle-ci une partie de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers le bon docteur de l'hôpital de Brest!

*
* *

Le 15 novembre, la mission Kerdalec s'embarquait à Pauillac, ce port avancé de Bordeaux, sur le *Montevideo*.

A une heure, la cloche du bord retentit, interrompant toutes les conversations. Ceux qui devaient rester à terre se hâtèrent, après une dernière poignée de mains, de rejoindre le quai. Puis, sur un geste du capitaine, la passerelle fut levée, un sifflet strident se fit entendre, l'hélice bruyante entra en mouvement et le navire, suivi d'un long panache de fumée, quitta le port, au milieu d'un flot d'écume...



Col. Aspe-Fleurimont.

CHARPENTE D'UNE CASE SOUDANAISE.



Col. Aspe-Fleurimont.

TOITURE ET CARCASSE DE LA CASE.



Col. Aspe-Fleurimont.

APPLICATION DE LA TERRE SUR LA CHARPENTE DE LA CASE.



CASES DANS LA FORÊT.

CHAPITRE IV

L'arrivée au Sénégal.

Sur les quais de Dakar, Philippe Dorthez attendait l'arrivée du *Montevideo*.

Comme agent général de la C. C. A. O. F. au Sénégal, il avait des attributions très étendues. Il dirigeait tout d'abord la factorerie centrale de Saint-Louis où se trouvaient sept à huit employés de vingt-deux à vingt-cinq ans. Ceux-ci faisaient là leur apprentissage colonial et aidaient le directeur dans ses multiples occupations. Ils étaient secondés eux-mêmes par une vingtaine de Noirs, Ouolofs à demi civilisés qui parlaient un français à peu près compréhensible.

En outre, Dorthez avait la haute surveillance des factoreries de Dakar, de Rufisque, de Kayes et de Médine. Ces sous-comptoirs, dirigés par de jeunes agents français choisis parmi les employés les plus actifs de Saint-Louis, correspondaient avec la France par son intermédiaire.

Il avait tenu à être le premier à saluer son bienfaiteur sur la terre d'Afrique; aussi s'était-il rendu à la factorerie de Dakar pour être présent au débarquement de la mission.

Cinq heures du soir venaient de sonner. Assis sur l'un des bancs du quai à l'ombre des acacias et des palmiers, Dorthez s'efforçait de découvrir au loin la silhouette du navire dont l'arrivée était signalée.

A cette heure, où déjà obliquaient les rayons du soleil, la température adoucie par la brise marine était délicieuse. Les regards de Dorthez, fixés sur l'horizon [1], droit au sud, se perdaient dans l'immense baie de Gorée. Devant lui, à une demi-lieue de là, son îlot rocheux barrant le large, Gorée,

1. Voir le plan de Dakar, page 41.

l'antique cité commerciale, se dressait tout en haut de falaises à pic sur la mer, pareille à une puissante ville fortifiée, défiant les tempêtes du large ou le canon de l'ennemi.

A sa droite, le cap Manuel, à l'extrême pointe de la presqu'île de Dakar, se profilait à l'ouest comme une longue jetée. A gauche au contraire, la côte basse et plate formait un tapis jaunâtre aux teintes variées, sombre avec les forêts de baobabs, claire avec les champs cultivés et les jardins disséminés autour des villages indigènes qui çà et là plaquaient de blanc le paysage. Tout au loin, à l'extrémité de l'immense arc de cercle de la baie, Rufisque, la populeuse Rufisque, formait un petit amas grisâtre se perdant dans la brume.



... Dorthez s'efforçait de découvrir au loin la silhouette du navire.

Sur le rivage se succédaient les magasins, les entrepôts et les docks. C'était un centre mouvementé faisant opposition au calme de la ville européenne qui alignait, sur une légère colline, ses coquettes maisons abritées du vent du nord et de la houle du large par la presqu'île du Cap-Vert. Ce massif basaltique, au nord-ouest de Dakar, étend vers la mer la pointe des Almadies où les « Deux mamelles » et les « Chaussées d'écueils » seraient si dangereuses pour les navires, sans leurs puissants phares dressés sur les roches les plus occidentales du continent africain.

Dans le port même se montrait la plus fiévreuse activité.

Deux cuirassés aux puissantes machines, aux tourelles blindées, aux énormes canons, attestaient par leur présence la sollicitude de la mère patrie. De nombreux paquebots de tous

pays, de formes et de dimensions variées, étaient là, amarrés côte à côte. Des bataillons de noirs chargeaient ou déchargeaient des navires. De légères barques à voile se balançaient gracieusement entre de lourds chalands pleins de marchandises et de frêles esquifs aux noirs rameurs. Aucune vague ne troublait le calme des eaux du port légèrement ridées par des pagayeurs agiles.

Sur le quai, au milieu des ballots amoncelés, des grues, des cordages et des chaînes, une foule espiègle de gamins tout nus, la peau noire et luisante, allait et venait, gambadait, chantait et criait à tue-tête...

A six heures le *Montevideo* entrait en rade.

Depuis longtemps, nos voyageurs se tenaient sur le pont, accoudés aux bastingages, impatients d'apercevoir cette terre africaine qu'ils allaient bientôt fouler.

Roger et Andrée furent désappointés. Ils s'attendaient à trouver, en arrivant à Dakar, une végétation touffue, débordante, tropicale, tandis que, devant leurs yeux, s'étendait une côte jaunâtre, aride, aux arbres rares, à l'abord inhospitalier. Sur les quais régnait un alignement de maigres acacias couverts de poussière...

Quelques instants après ils débarquaient. Reconnaissant dans la foule son vieux bienfaiteur, Dorthez s'élança vers lui.

« Tu es donc venu au devant de nous à Dakar, mon cher Philippe, dit l'oncle Guy en lui tendant affectueusement la main.

— N'était-ce pas naturel, monsieur le docteur? C'est pour moi une telle joie de vous revoir et de songer que je ne vous quitterai plus d'ici longtemps.

— Le fait est que nous allons faire ensemble un bon bout de chemin. Mais laisse-moi te présenter tout d'abord à ton futur chef, monsieur Jean Kerdalec, mon frère.

— Monsieur Kerdalec, dit aussitôt le jeune homme, je suis très fier de ce que vous ayiez bien voulu m'admettre à faire partie de la grande mission que vous dirigez.

— Et moi, monsieur Dorthez, très heureux, comme je vous l'ai déjà écrit, de m'attacher un collaborateur tel que vous.

— Vraiment, je ne...

— Si, si! Mon frère m'a raconté votre vie et je puis apprécier votre valeur.

— Oh, monsieur...

— Maintenant, Philippe, je te présente mon neveu Roger et ma nièce Andrée. Je suis sûr que tu ne seras pas long à gagner aussi leur amitié. »

Confiant ensuite à quelques Noirs les menus bagages que portaient les arrivants, Dorthez conduisit vers la ville ses nouveaux compagnons.

L'une des premières paroles qu'adressa, chemin faisant, l'ancien armateur à l'agent central fut pour lui demander si le traitant arabe dont il lui avait parlé dans sa dernière lettre s'était bien présenté à lui, comme il l'en avait prié.

« Sélim? répondit Dorthez. Parfaitement. Il est venu à Saint-Louis me dire qu'il acceptait vos offres, en principe.

— Ah, très bien! Vous ne sauriez croire combien j'en suis charmé. Je compte beaucoup sur lui.

— Comment donc l'avez-vous connu?

— Par hasard, dans une de mes tournées au Sénégal, alors que je travaillais pour mon propre compte, répondit l'ancien armateur avec une légère amertume dans la voix. Nous avons même fait pas mal d'affaires ensemble. Connaissant tous les dialectes du Soudan, il pourra nous rendre de grands services.

— Sans compter qu'il parle français comme un colon.

— Rien de plus naturel. Tripolitain d'origine, il a passé de longues années en Égypte, ce véritable coin de France, où il a eu de nombreuses relations avec nos compatriotes.

— Il m'a paru posséder une instruction fort au-dessus de sa condition.

— N'est-ce pas? J'ai toujours été surpris de l'étendue de ses connaissances. Ce n'est pas un simple traitant arabe; on le prendrait pour un Français d'Afrique.

— Et quand verrons-nous ce merle blanc? fit Andrée d'un ton railleur.

— Dès demain sans doute, Mademoiselle, car il est prévenu de notre arrivée.

— Alors tout est pour le mieux! » fit Jean Kerdalec en se frottant les mains.

En causant de la sorte, nos voyageurs étaient arrivés au comptoir de la C. C. A. O. F. C'était un grand pavillon colonial carré, d'aspect banal, flanqué de hangars destinés aux mar-

chandises. Des chambres avaient été préparées par les soins de Dorthez pour les membres de la mission.

Au dîner, Dorthez dut satisfaire la curiosité inlassable de l'oncle Guy sur sa santé, sa vie, ses espérances. Puis, les arrivants racontèrent leur voyage et leurs courtes escales à Madère et aux Canaries. Dans la soirée, la conversation continua de plus belle. Les moustiques qui, pendant le repas, attirés par la lumière, avaient pris leurs ébats dans les assiettes, les plats et les verres, étaient éloignés maintenant, chassés par l'épaisse fumée des cigares. Cette fois, ce fut au tour d'Andrée et de Roger de poser mille questions sur ce Sénégal où ils venaient de débarquer.

On en vint ainsi à parler du passé de cette colonie, la plus vieille, peut-être, de toutes les « Frances d'outre-mer ». Sur ce chapitre, l'oncle Guy, le vieux Sénégalais, ne tarissait plus.

Il en était fier de « son » Sénégal, le digne savant. Debout, les lunettes d'or relevées sur le front, il parlait, à grand renfort de gestes.

« Oui, mes enfants, plus de cinq siècles se sont écoulés depuis que les Européens ont eu connaissance de ce pays. Au xve siècle, les Vénitiens, grâce à leurs relations d'amitié avec les gens de Tunis, avaient déjà entendu parler de Tombouctou et de Djenné, la ville de l'or.

— Djenné ou Ginéa ou Guinoye d'où est venu le nom de Guinée, compléta doucement Dorthez.

— En 1445, reprit l'oncle Guy, en lançant à l'interrupteur un regard sévère, les Portugais découvrirent la bouche du Çanaga, le Sénégal, qu'ils prirent pour un bras du Nil. Depuis le xviie siècle, Hollandais, Anglais et Français s'établirent à leur tour sur le littoral. Quelques-uns, même, pénétrèrent à l'intérieur. Toutefois l'exploration de la Sénégambie ne commença vraiment qu'au début du xviiie siècle quand André Brüe, directeur de la Compagnie de France au Sénégal...

— Aïeule de la C. C. A. O. F., insinua Andrée à mi-voix.

— ... pénétra dans la région du Haut-Sénégal. Après lui vinrent Rubault, Mungo-Park, Mollien et, dans le xixe siècle, Panet, Vincent, Soleillet, puis Faidherbe dont l'admirable génie créa, pour ainsi dire, notre colonie sénégalaise. Enfin, en 1880, l'expédition Galliéni, dont j'eus l'honneur de faire

partie, fut le point de départ d'un vaste ensemble d'études géographiques et aujourd'hui le Sénégal est aussi bien connu que l'Algérie ou l'Égypte. »

Après avoir prononcé ces derniers mots enveloppés d'un geste large, le vieux docteur esquissa le salut du conférencier terminant sa péroraison et reprit sa place sur sa chaise à bascule, les jambes croisées, l'air satisfait.

« Oncle Guy, dit Andrée, tu aurais fait un excellent professeur d'histoire.

— Et pourquoi pas? » répliqua fièrement le digne homme.

Un point préoccupait Roger, esprit toujours pratique. Avait-on choisi la meilleure saison pour arriver au Sénégal? Son père le rassura sur-le-champ.

« L'année du Sénégal, dit-il, offre deux périodes d'inégale longueur : la saison sèche, de novembre à juin, et la saison d'hivernage, de juillet à octobre.

— Alors nous entrons dans la saison sèche?

— Oui, et c'est pour cela que j'ai choisi cette époque. Il ne nous aurait guère été facile de faire une expédition en Guinée, durant la saison d'hivernage, à cause des pluies continuelles, des orages et des tornades.

— Nous aurons toujours bien à les endurer dans six mois, remarqua Andrée.

— C'est vrai, mais nous serons sur les bords du Niger.

— Et alors?

— Alors, bien calfeutrés dans nos chalands, dès la moindre pluie, nous n'aurons...

— Qu'à laisser pleuvoir.

— Sans être obligés de patauger dans la boue ni dans les marécages de la brousse.

— J'ajouterai, fit l'oncle Guy, se redressant soudain, que nous serons fort heureux de ne pas avoir, là-bas, à ressentir les ardeurs de la saison sèche.

— Père vient de dire que c'était la meilleure, pourtant.

— Oui, sur la côte ou en Guinée, mais dans la Boucle du Niger quand au printemps soufflent les vents d'est, apportant l'air embrasé du Sahara, nous aurions à supporter des chaleurs de 42°.

— Oh, 42!... tu exagères peut-être.

— La chaleur moyenne est de 32°. Aussi avec quelle impatience ceux qui résident à Djenné ou à Tombouctou attendent-ils la saison des pluies! Malgré le désagrément des tornades, au moins a-t-elle l'avantage de leur apporter une fraîcheur relative.

— En somme, conclut Roger, pour ceux qui n'ont pas à circuler, l'hivernage serait la meilleure saison.

— La moins mauvaise plutôt, dit à son tour Dorthez. Ni le Sénégal, ni le Soudan, ne sont, pour des Européens, des pays de peuplement.

— Jusqu'à présent, du moins, grommela l'oncle Guy. L'hygiène y est trop inconnue. Mais si la température moyenne, en temps d'hivernage, oscille entre 26 et 28°, n'oubliez pas qu'alors l'air est saturé d'humidité; les pluies et les orages se succèdent sans relâche, les fleuves débordent, les marécages sont pleins...

— On doit ressembler, fit observer Andrée, à des canards barbotant dans l'eau par une pluie battante.

— Pas tout à fait, mademoiselle, reprit Dorthez en riant. Dans son ensemble, la période pluvieuse est loin d'être aussi humide que dans les autres régions tropicales. Notre pays se ressent toujours un peu de la proximité du Sahara.

— Ce qui est le plus malsain, dit l'oncle Guy, ce n'est pas tant l'humidité elle-même que cette chaleur humide si favorable au développement de la fièvre jaune, de sinistre mémoire pour moi. Il pleut ici moins qu'en France.

— Ici soit! dit Dorthez, mais à l'intérieur...

— Tu as raison, Philippe. A Kita par exemple, il pleut trois fois plus qu'à Saint-Louis. Dans le Kaarta, on connaît même la grêle, « l'eau dure », comme disent les indigènes. Ils la considèrent comme un médicament précieux. J'ai vu des gens en placer soigneusement des grains, pour les conserver, entre deux lits de sable.

— Un seul lit, même en paille, me suffirait », déclara Andrée que le grand air avait fatiguée.

Ce fut le signal du départ. Un quart d'heure plus tard, chacun de nos voyageurs était installé dans sa chambre.

Cette première nuit passée au Sénégal, parut bien dure à Roger et à sa sœur, qui n'étaient pas encore acclimatés. Ils couchaient dans deux pièces contiguës où, malgré les fenêtres

grandes ouvertes, régnait une chaleur étouffante, d'autant plus insupportable que la moustiquaire, étendue au-dessus du lit, leur enlevait le peu d'air respirable.

Il leur manquait l'habitude de supporter, pendant la saison sèche, ce défaut absolu de la fraîcheur nocturne, dont la sensation est si agréable quand on a souffert durant le jour de l'ardeur des rayons du soleil.

Andrée, n'y tenant plus, parla même d'enlever la moustiquaire et d'aller s'étendre sur le balcon.

« Garde-t'en bien, s'écria Roger plus philosophe. Avec les moustiques, tu ressemblerais demain à une écumoire.

— Cependant...

— Crois-moi. En ces pays, suis toujours les conseils qu'on t'aura donnés.

— Mais enfin, Roger...

— Si tu veux déjà commencer à en faire à ta guise?

— Allons, ne gronde plus, grand frère raisonnable. Je t'écoute... mais vrai! Quelle étuve!

— Mais aussi, pourquoi as-tu voulu venir?

— Tu y es bien, toi!

— Moi, je suis un homme.

— Et moi donc? N'ai-je pas voulu être traitée en homme? »

Andrée pouvait-elle, après ces mots, proférer de nouvelles plaintes? Elle se tourna, se retourna... et finit par s'endormir.

CHAPITRE V

Sélim.

Le lendemain, Sélim se présentait à la factorerie et était mis en présence de Jean Kerdalec.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un vrai type d'Arabe, à la peau bistrée, aux grands yeux noirs, à la barbe brune, légèrement grisonnante, aux membres souples et nerveux, aux gestes enveloppants, onctueux.

« Je vois, Sélim, lui dit le chef de la mission, que vous avez gardé bon souvenir de nos relations d'autrefois, puisque vous êtes venu à mon appel.

— J'avais remarqué, monsieur Kerdalec, que vous étiez entreprenant et audacieux, ce que j'aime, répondit celui-ci dans le plus pur français et sans le moindre accent.

— Vous acceptez, n'est-ce pas, de m'accompagner au Soudan?

— Cela dépendra de vos offres. Je ne suis qu'un pauvre traitant arabe. Les arrivages de gomme vont commencer aux escales des Maures. Si je vous suis, je ne serai pas là quand se présenteront mes vendeurs habituels et je perdrai leur clientèle.

— La Compagnie est riche. A son service, ne retrouvez-vous pas, et bien au delà, le peu que vous êtes exposé à perdre? Tenez, Sélim, la situation que vous occupez n'est nullement en rapport avec votre capacité.

— Cela se peut, mais j'ai ma liberté.

— Je puis vous proposer de belles conditions.

— Lesquelles?

— Trois cents francs par mois et cinq mille de gratification à la fin de l'expédition : soit plus de douze mille francs en

deux ans. En gagnerez-vous jamais autant avec vos gommes?

— C'est à voir.

— Allons donc! Ne sais-je pas...

— Si je me décidais à accepter vos offres, je voudrais toutefois quatre cents francs par mois.

— Pour éviter toute discussion, je vous ai dit tout de suite mon dernier prix. Impossible de rien ajouter.

— Attendez. Quatre cents par mois, et deux mille à la fin. Cela revient au même, en somme.

— C'est juste, mais je ne vois pas pourquoi...

— Que vous importe, monsieur Kerdalec, si je le préfère?



— Je vois, Sélim, que vous avez gardé un bon souvenir de nos relations d'autrefois, puisque vous êtes venu à mon appel.

— Soit! Du reste, vous serez traité sur le même pied que mes enfants et que Dorthez. Si vous n'êtes pas d'origine européenne, vous n'en êtes pas moins un vrai Français d'Afrique.

— De cœur, oui, monsieur Kerdalec! répondit l'Arabe, après un léger mouvement. Mais, avant de me lier par contrat, je désirerais connaître exactement vos projets, le but de votre voyage.

— Mes lettres ne vous l'ont-elles pas suffisamment expliqué?

— Vous me disiez que vous vouliez fonder, dans tout le Soudan, des comptoirs nouveaux. C'est une bien grosse entreprise.

— Très réalisable, quand on a des capitaux devant soi. Vous connaissez les ressources de notre Compagnie?

— Oui, puisque depuis trois ans je fais du commerce avec elle.

— Aussi le succès est certain, je vous en réponds.

— Ah! » fit l'Arabe, en jetant sur son interlocuteur un regard indéfinissable.

L'ancien armateur compléta de vive voix les renseignements plus brefs contenus dans ses lettres. Il entra dans les plus minutieux détails, indiquant les différentes régions où il comptait pénétrer, les points où il voulait fonder des comptoirs :

« Quel réseau commercial à exploiter, Sélim! conclut-il avec enthousiasme. Nous allons infuser à ce continent noir une vie nouvelle, lui apporter notre expérience, notre activité, nos aspirations vers le progrès, en un mot tout ce qui constitue la civilisation européenne. Et cela paisiblement, dans ces pays naguère si troublés et maintenant pacifiés à l'abri du drapeau français. »

Sous la paupière à demi baissée, brilla dans le regard de l'Arabe un éclair rapide que Jean Kerdalec ne put apercevoir.

« Soit! dit-il enfin, j'accepte. Puisque vous serez à Saint-Louis dans une dizaine de jours, je vais régler mes affaires et, à partir de cette époque, je serai à votre disposition. »

*
* *

Sélim ne s'appelait point véritablement Sélim. Ce n'était pas un simple traitant arabe, d'origine tripolitaine, ayant appris en Égypte l'impeccable français dans lequel il s'exprimait. Sa personnalité vraie, ignorée des Noirs et des Blancs, même de la plupart des Arabes, était tout autre.

Il s'appelait de son vrai nom Mohammed ben Saïdi et était né dans la province d'Oran, aux environs de Sidi bel Abbès. Il avait huit ans quand son père, un grand chef algérien, fut tué en luttant contre les Français. Élevé comme fils de chef dans un établissement où il put prendre les mœurs, la langue et l'esprit français, le jeune orphelin, intelligent et travailleur, y fit de solides études, mais, fidèle au souvenir

paternel, n'en resta pas moins Arabe de cœur et musulman fanatique.

Malgré la sollicitude dont la France entourait son enfance, il ressentit la joie la plus vive quand éclata la guerre franco-allemande et qu'il apprit nos défaites. Il suivit avec le plus grand intérêt les tentatives des Arabes quand ceux-ci, en 1871, profitèrent de notre affaiblissement momentané pour se révolter contre nous. La fortune que la mort de son père avait mise entre ses mains lui permit plus tard de voyager. Il voulut connaître les pays où régnait encore le Croissant et il visita successivement le Maroc, la Tripolitaine, l'Égypte, l'Asie Mineure, la Syrie et la Turquie. Il alla pieusement faire le pèlerinage de la Mecque pour conquérir, comme tout bon musulman, le titre d'el Hadj.

Revenu en Algérie plus fanatique que jamais, il se maria, cultiva ses terres et fit de l'élevage, s'isolant des villes, où, malgré son éducation et son savoir, il lui était trop pénible de se trouver en contact avec des maîtres détestés. Un garçon lui naquit : il se promit de l'élever loin des centres français et suivant ses idées.

En 1881, Bou-Amama leva à nouveau l'étendard de la révolte. Abandonnant aussitôt sa famille, Mohammed ben Saïdi rejoignit le célèbre agitateur et prit à la lutte la part la plus active.

Cette fois, ses biens furent confisqués et sa tête mise à prix. Quand le calme fut revenu, il s'enfuit vers le sud, afin de n'avoir pas à solliciter un pardon qui cependant lui aurait peut-être été accordé.

A quoi bon? Sa femme, en voulant le rejoindre, s'était trouvée prise au milieu des combattants et avait été tuée, ainsi que son fils, dans la chaleur de l'action. Revenir au milieu des meurtriers de son père, de sa femme et de son fils, jamais! Il leur vouait une haine éternelle et, tant qu'il aurait un souffle de vie, il lutterait contre ces Français maudits. « Vengeance! » telle serait désormais sa devise.

C'est ainsi qu'à la suite de Bou-Amama, il alla se retirer en arrière de Figuig, dans ces contrées sans maître, intermédiaires entre l'Algérie et le Maroc. Mais, d'un caractère actif, il ne put rester longtemps sédentaire. Ruiné, ayant perdu tous les siens,

il renia son éducation et tout ce qu'il avait appris, et vint se mêler aux tribus du désert où, couchant sous la tente, guerroyant contre les postes français avancés, il vécut désormais, comme elles, de butin et de rapines.

Quelques années plus tard, le hasard de ses tournées l'amena à Tombouctou. Au fond, la rude vie des écumeurs du désert ne lui plaisait guère. Les habitudes de confort et de bien-être qu'il avait prises au milieu des Français avaient imprimé en lui un cachet ineffaçable. Aussi, retrouvant à Tombouctou une vie calme, un centre musulman relativement vivant et policé, résolut-il de s'y fixer et, pour vivre, il se fit marchand.

Sous le nom de Sélim, il passa désormais pour un traitant tripolitain. Son haut savoir et sa qualité de pèlerin de la Mecque firent de lui un personnage vénérable. Sa réputation de science et de sainteté ne l'empêcha d'ailleurs pas d'acheter des troupeaux d'esclaves : le pieux Sélim posséda une nombreuse cargaison humaine, misérable bétail mourant parfois le long des routes...

A ce trafic, il s'enrichit. Poursuivant alors dans le sud du Sahara l'œuvre de haine et de vengeance commencée dans le nord, il eut le bonheur, le bonheur suprême de pouvoir, grâce à sa fortune, fournir de fusils, de poudre et de balles les Ahmadou, les Tiéba, les Samory. Une fois même, entraînant une troupe de Touareg, il put, auprès de Tombouctou, surprendre durant la nuit une colonne française. C'est en mettant son intelligence et son activité au service de sa haine qu'il provoqua le terrible drame de Tacoubao où périrent le colonel Bonnier et ses malheureux compagnons.

Un jour cependant, toute lutte cessa dans le Soudan pacifié. A l'ombre du drapeau tricolore, une ère nouvelle s'ouvrait. C'en était fini, sur les bords du Niger, de la puissance toucouleure. C'en était fini, dans les centres du Soudan, des éphémères empires de conquérants sanguinaires. Des postes français s'établissaient et, sous leur protection, le repos, la tranquillité, la stabilité allaient enfin régner. Les Noirs pourraient désormais se livrer sans crainte à leurs travaux pacifiques : l'heure de la paix, de la justice, du bonheur avait enfin sonné.

Que faire? Fuir encore? Où? Retourner dans le Sahara

brûlant, au milieu des farouches Touareg? Il n'en eut pas le courage.

Depuis près de quinze ans qu'il avait quitté l'Algérie, qui pourrait reconnaître, dans le musulman tripolitain Sélim, l'Algérien révolté, le Mohammed ben Saïdi d'autrefois? Il n'aurait pas à craindre le sort de Mokrani, son parent, son compagnon d'armes, déporté en Nouvelle-Calédonie sans espoir de retour[1]. Il se résigna donc à vivre parmi les Français, à commercer avec eux, sans abandonner d'ailleurs tout rêve de nouvelle vengeance.

Ne pouvant plus combattre avec la poudre, au grand jour, il lutterait dans l'ombre, avec de l'or : il serait un des soldats, un des apôtres de cette immense armée inconnue des rénovateurs de l'Islam.

*
* *

Rénover l'Islam, assurer son triomphe de par le monde, tel est le but que se proposent les nombreuses sectes musulmanes dont nous ne faisons qu'entrevoir la puissance et qui, en répandant parmi les Noirs la religion de Mahomet, s'efforcent de leur inculquer en même temps la haine du Blanc.

Il existe, dans cette Afrique du nord-ouest qui est la nôtre, tout un monde musulman divisé à l'infini en races, en groupes, en tribus, mais compact dans sa foi religieuse et uni par de multiples liens invisibles. Là, à des centaines de lieues de distance, se répandent en quelques jours les nouvelles importantes. Les événements d'Europe y sont rapidement connus... et commentés. Lors de la guerre gréco-turque, ne célébra-t-on pas les victoires du Chef des Croyants, le sultan de Constantinople qui venait de montrer la force de l'Islam!

La grandeur et la force de l'Islam, la gloire qui l'attend dans l'avenir, tout cela ne fait aucun doute dans l'esprit d'un musulman si instruit, si policé, si européanisé, si francophile même qu'il soit.

« Notre culte », a écrit en un français impeccable un

1. Mokrani, gracié et rapatrié vingt ans plus tard, est mort en Algérie il y a quelques années.

musulman éclairé, ancien caïd d'Algérie[1], « notre culte, régénérateur de celui d'Abraham et continuateur de ceux de Moïse et de Jésus, est le trait d'union et la quintessence de ces deux derniers... L'Islam ne peut disparaître.

« Devant l'avidité croissante et les empiétements incessants du monde civilisé, ajoute-t-il, l'Islam s'est réveillé de sa torpeur... Chez les peuples, les regards se cherchent, les mains se tendent et les cœurs battent à l'unisson : tout malheur qui frappe un coin de l'Islam est douloureusement ressenti dans les autres... C'est sous le canon de la Chrétienté que se fera la renaissance de l'Islam. »

Et cependant cet Arabe algérien, sympathique malgré tout à la France, espère encore que celle-ci saura faire sa place à l'Islam à côté de la civilisation chrétienne. Mais, sincère musulman avant tout et ne pouvant douter de la grandeur future de l'Islam, il déclare qu'il faut se hâter si l'on ne veut pas que toute réconciliation devienne impossible.

« Le xxe siècle, conclut-il, verra nécessairement une politique franco-musulmane mieux appropriée ou une catastrophe. C'est pourquoi... je dirai de l'Islam africain occidental : s'il ne se civilise pas, par et pour la France, il se civilisera malgré elle et sans elle. »

A côté de la belle et fière figure de ce fin lettré souhaitant l'union féconde des deux races, Sélim représente le révolté, le haineux, l'homme hors la loi. Il est instruit également, musulman aussi sincère, mais c'est un fanatique que sa haine voue à la plus détestable cause. Aussi s'était-il tourné vers les associations qui prêchent la violence et la guerre sainte.

Les confréries religieuses exercent dans la société musulmane une influence considérable. Elles réunissent en un faisceau, avec un programme d'action bien déterminé, toutes les tribus éparses, de l'Algérie jusqu'au centre du Soudan. Parmi les Noirs, les meilleurs propagateurs de l'Islam sont les Toucouleurs, élèves des Maures du Sahel, disciples eux-mêmes des Arabes du Maroc. L'influence de ces associations sera plus ou moins redoutable pour nous, selon l'impulsion qu'elles recevront.

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, novembre 1901, p. 538.

Or, depuis le sud de l'Algérie jusqu'au cœur même de la Boucle du Niger, deux grandes confréries, les plus puissantes de toutes, sont en rivalité et représentent deux courants d'idées bien différents.

La première est celle des *Tidjanes* et de leurs alliés les *Quadria* ou *Khadirou*, comme les appellent les Noirs. Ceux-ci ont de la sympathie pour « la paix française ». Leur chef le plus vénéré, Ser-Sadibou, un Maure de l'Adrar, vient souvent à Saint-Louis et entretient de cordiales relations avec le gouvernement français. Ils ont étendu leur influence surtout sur les Ouolofs et dans notre Guinée où ils se montrent des auxiliaires dévoués. Avec eux il est possible de tenter une politique franco-musulmane.

L'autre confrérie est celle des *Senoussis*, qui a ses centres reconnus à Rhadamès, Mourzouk, Rhat et dans les oasis du Touat ; ce sont nos pires ennemis. Ils n'ont jamais abandonné la lutte, sourde maintenant, mais toujours aussi ardente, contre notre pénétration, notre influence, notre prestige. A cette dernière secte s'était affilié Sélim et il en était devenu un des chefs occultes les plus écoutés. C'est pour assurer son succès, accroître ses ressources, augmenter ses moyens d'action et de propagande que Sélim se livrait au commerce avec une telle ardeur. Dévoyé, sorti du milieu franco-arabe dans lequel il avait été élevé, où il aurait pu rendre tant de services à ses compatriotes, il s'était jeté à corps perdu dans cette lutte ténébreuse. S'écartant peu à peu du chemin de droiture et d'honneur que son père, ennemi loyal, lui avait tracé, il était devenu, sous couleur de fanatisme, un être sournois et fourbe.

En recevant la lettre de Jean Kerdalec lui demandant sa collaboration, son premier mouvement avait été de refuser. Lui demander, à lui Mohammed ben Saïdi, d'aider les Français à s'implanter dans le Soudan, quelle ironie!

Un instant de réflexion l'avait fait ensuite hésiter et rester dans l'expectative. Ne vaudrait-il pas mieux, s'était-il dit, suivre cette mission dangereuse, néfaste pour la cause qu'il défendait, afin d'en connaître les ressources et les chances de réussite?

Aussi lorsque Jean Kerdalec, confiant comme tous les gens

droits et honnêtes, lui eût dévoilé ce qu'il avait l'intention d'entreprendre, et que l'Arabe entrevit, derrière ce chef énergique, le succès assuré, grâce aux ressources inépuisables d'une puissante Compagnie, alors, comme un éclair, une pensée criminelle traversa son cerveau haineux et sa résolution fut prise.

Oui ! Mille fois oui ! Il en ferait partie de la mission Kerdalec ! Il la servirait, la guiderait dans les sentiers du Soudan ; mais ce serait pour mieux la perdre, pour l'assaillir soudain dans l'ombre, dans un guet-apens semblable à celui de Tacoubao.

CHAPITRE VI

Dakar.

L'Arabe fut reçu avec la plus grande affabilité par les membres de la mission Kerdalec. N'allait-il pas, durant de longs mois, partager leurs travaux, leurs fatigues, leurs dangers peut-être?

Andrée n'hésita pas à lui demander de lui servir de guide le jour même pour visiter la ville, avec l'oncle Guy et Roger. Jean Kerdalec et Dorthez ne pouvaient les accompagner. Ils devaient, pendant ce temps, surveiller le débarquement des marchandises et faire ranger caisses et ballots dans les hangars de la Compagnie. L'oncle Guy, Roger et Andrée partirent donc tous trois avec Sélim qui observait à la dérobée ses nouveaux compagnons.

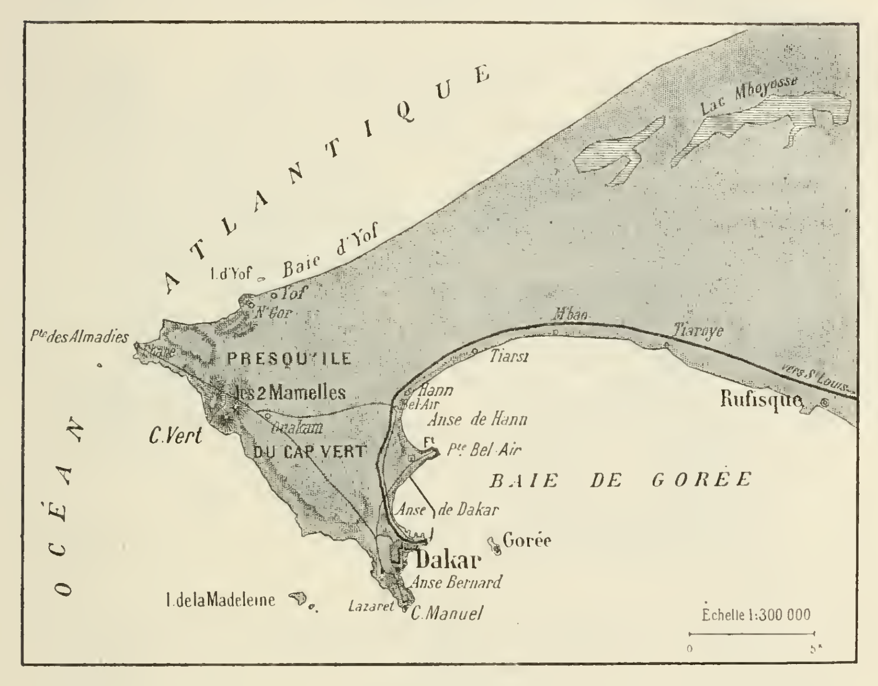
Bien équipés, avec des vêtements de flanelle légère et de larges chapeaux, — vraie tenue coloniale, — Roger et Andrée semblaient prêts à s'élancer à la conquête du monde. Et l'oncle Guy donc? Solidement planté sur ses longues jambes que semblaient amincir encore ses guêtres de toile, la jumelle à droite, la gourde à gauche, un grand mouchoir à carreaux débordant de la poche, les yeux cerclés de ses inséparables lunettes d'or, la tête couverte du casque colonial, la main droite brandissant un grand parasol blanc doublé de vert, l'oncle Guy (faut-il l'avouer?) paraissait le type modernisé de l'immortel Don Quichotte!

Nos voyageurs flânèrent un peu au hasard dans les rues de cette ville exotique, aux maisons d'aspects divers, les unes d'un style européen faisant contraste avec le soleil tropical, les autres plus conformes aux exigences des pays chauds, et d'ailleurs les plus nombreuses, avec balustrades et vérandas. Ils stationnèrent

un moment sur la place Protêt, l'unique grande place de la ville dont elle est le point central, puis ils allèrent admirer le nouveau palais du Gouverneur général de l'Afrique Occidentale.

« Et dire, fit l'oncle Guy, que j'ai connu Dakar n'ayant que des maisons isolées, plantées au petit bonheur et bien suffisantes pour ses 1 500 habitants!

— Aujourd'hui, docteur, dit Sélim, il y en a environ 10 000 dont 2 000 Européens, non compris la garnison.



Plan de Dakar.

— Et les rues donc? Bien que Dakar soit construit en amphithéâtre, elles étaient alors de véritables cloaques. Aujourd'hui, je vois de larges et belles voies, empierrées : l'avenue Lebon, le boulevard National, le boulevard Pinet-Laprade...

— Les rues aussi sont pavées, remarqua Roger, la rue Dagorne, la rue Martin. Et ce n'est encore qu'un début, me disait Dorthez hier soir. On parle de dépenser un million pour installer un système de canalisation, avec le tout-à-l'égout, à l'instar de Paris, comme on dit en province.

— Et l'eau potable? s'enquit le docteur.

— Il y en a à discrétion, répondit Sélim. Elle vient des dunes de Hann où elle est captée, sur une surface de plusieurs milliers d'hectares, par des galeries filtrantes en maçonnerie et refoulée, grâce à une usine élévatoire, dans des réservoirs de 2 000 mètres cubes, d'où elle est distribuée en ville par des bornes-fontaines. »

Ils allèrent ensuite visiter le village noir qui s'étend à l'ouest jusqu'au delà du plateau des Madeleines : rues semées au hasard, étroites souvent, malpropres d'ordinaire, car le Noir est peu soucieux des règles de l'hygiène. On y voit une population active, toujours en mouvement, surtout les petits négrillons qui, tout nus, bondissent comme de jeunes chats. Quant aux maisons, combien peu sont saines, logeables même! La plupart ne sont que de simples cases en paille ou de sordides baraques en planches. Et tout autour s'entassent des amas d'immondices, des ordures ménagères, de vieilles paillasses, des débris de toute nature, des restes d'animaux en décomposition... Nos visiteurs se hâtèrent de s'éloigner.

Auprès des casernes, bâties sur le modèle de celles de France, ils aperçurent des troupes indigènes manœuvrant avec une aisance et une sûreté qui les émerveillèrent.

— Ces Noirs sont de fameux soldats! s'écria Roger.

— N'est-ce pas? répliqua Sélim, l'œil brillant. Il y a là une véritable force.

— Et pourquoi tant de casernes à Dakar? demanda Andrée.

— C'est avant tout, lui expliqua son oncle, une ville militaire. Le commerce n'y est que transit ou détail. Aussi le comptoir central de la C. C. A. O. F. est-il à Saint-Louis, le grand centre commercial du Sénégal, encore aujourd'hui.

— Avec Rufisque », ajouta Sélim.

Andrée et ses compagnons redescendirent du côté du port, au bas d'un grand ravin d'écoulement des eaux pluviales, et traversèrent le jardin public. Ils s'y reposèrent un instant et se disposaient à continuer leur promenade quand Sélim fit remarquer que l'heure du déjeuner approchait.

« Voilà qui est parler d'or, dit en riant l'oncle Guy. Vous savez nous rappeler aux nécessités de la vie.

— Je ne crois pas, ajouta Andrée d'un ton quelque peu

mordant, que vous soyez homme à vous perdre souvent dans les rêveries.

— Pas plus que dans les chemins du Soudan, mademoiselle, répliqua l'Arabe que cette réflexion avait piqué.

— Bien riposté! avoua avec enjouement la jeune fille, qui regrettait déjà son inoffensive attaque. D'où je conclus que vous serez pour nous un guide précieux. »

Ce fut, du reste, avec une satisfaction non dissimulée qu'ils



Ils allèrent ensuite visiter le village noir.

se retrouvèrent à la factorerie, car le soleil commençait à incommoder fortement ces nouveaux débarqués, malgré casques en toile et vêtements légers.

Ils ne purent causer avec Jean Kerdalec et Dorthez que le soir. Après le dîner, le chef de la mission leur annonça que tout était maintenant en place. Il ne restait plus qu'à s'occuper du personnel noir pour chacun des deux groupes de la mission : celui du Sénégal et celui de la Guinée. Andrée raconta longuement tout ce qu'elle avait vu dans cette première journée passée sur le sol africain.

Ce qui l'avait surtout frappée c'était le port. Elle n'aurait

jamais cru que, sous les tropiques, on en pût trouver un présentant une telle animation, une telle intensité de vie.

« Songez comme il est magnifiquement situé, ajouta-t-elle avec animation, et bien abrité des vents du large par cette langue de terre que projette le cap Manuel!

— Et ses deux jetées, ne sont-elles pas belles aussi? fit Roger, renchérissant. Veux-tu leurs dimensions? la petite a trois cents mètres et la grande six cents.

— Oh, toi, l'homme pratique, on te reconnaît bien là.

— Bah! Ce n'est rien encore, monsieur Roger, dit Dorthez. N'avez-vous pas remarqué les immenses travaux qu'on y exécute?

— Parbleu, oui! Je sais aussi que, pour le port militaire à lui seul, ils coûteront dix millions.

— Que d'argent jeté à l'eau! reprit malicieusement la jeune fille.

— Il ne sera pas perdu pour la France, reprit gravement Dorthez. Dakar n'est-il pas désigné comme point d'appui de la flotte? Le port va être entouré par une jetée de deux kilomètres. Ajoutez à cela une forme de radoub, pour les cuirassés, sans compter que de grands travaux de dragages devront donner un fond de 8 mètres 50 sur une étendue de 50 hectares...

— Et pour le commerce donc? interrompit Jean Kerdalec. On va construire des quais larges et confortables où pourront accoster directement les paquebots, au lieu d'avoir à décharger leurs marchandises en rade, sur des chalands, ce qui n'est pas amusant, je viens de m'en apercevoir.

— Et quand sera terminée la gare maritime, reprit Dorthez, quand nous aurons de bons quais et des grues puissantes, combien alors seront diminués nos frais de transit! Plus de transbordement onéreux, plus de main-d'œuvre, ou si peu! Ah, combien il avait raison, ce député, de dire un jour à la tribune de la Chambre : « Dans toute l'Afrique Occidentale, il n'y a vraiment qu'un port appelé à un magnifique développement, c'est celui de Dakar! »

— Là, là, mon cher Philippe, fit l'oncle Guy en souriant, te voilà encore emballé. Toi! si calme d'habitude, quand tu enfourches ton dada...



Col. Aspe-Fleurimont.

TAILLEURS INDIGÈNES.



PILEUSES DE RIZ.



UN KARAMOKO.

FEMMES SOUSSOUS EN TOILETTE DE GALA.

— Mais enfin, reprit le jeune homme un peu confus, n'est-ce pas la vérité? Dakar n'est-il pas un centre d'avenir?

— Ce n'est pas le terrain qui manque, observa Andrée.

— Certes non, mademoiselle, et, à propos de terrain, laissez-moi vous conter une anecdote assez curieuse. Il y a quelques années, des colons avaient acheté des terres, bon marché d'abord, puis cher, puis très cher. Le prix du mètre augmenta, en peu de temps, d'une façon formidable. Les Noirs vendaient, vendaient toujours... quand les acquéreurs, voulant construire, se trouvèrent en face d'anciennes servitudes bizarres. La plupart de ces terrains, ayant appartenu à l'ancien roi du pays, celui-ci les avait cédés à ses sujets, à condition de n'y élever aucune construction...

— Allons bon!...

— C'étaient des terrains grevés de la servitude « non ædificandi ». En sorte que les successeurs des premiers acquéreurs n'avaient pas le droit d'élever la moindre bicoque sur ces terrains payés si chers. Tout cela finit par s'arranger, mais on en a ri, une bonne saison, je vous assure, dans la société dakarienne... »

Longtemps ainsi, Dorthez conta des anecdotes sur Dakar et ses habitants. Le jeune homme s'était enhardi en voyant ses compagnons l'écouter avec attention. Ne sentait-il pas dans le cœur de ces nouveaux venus percer la bienveillance et la sympathie?

Pour ce grand garçon, isolé dans la vie, n'ayant d'autres souvenirs affectueux que ceux des bienfaits dont l'avait comblé le bon docteur de l'hôpital de Brest, c'était, ce soir-là, une grande joie de sentir à ses côtés ce bienfaiteur et les siens lui former, pour ainsi dire, une atmosphère familiale qu'il n'avait jamais connue. Certes, malgré les revers de Jean Kerdalec, la distance qui séparait, dans son esprit, les enfants de l'armateur du fils d'un pauvre matelot subsistait toujours. Et cependant, d'où venait qu'il les considérait comme des êtres chers retrouvés après une longue absence? Oh! combien il était heureux de songer qu'il allait vivre désormais de leur vie, les aider, les protéger, peut-être, comme un frère aîné!...

Andrée, de son côté, ne pouvait s'empêcher de ressentir de la sympathie pour lui. En l'entendant répondre, de sa voix

nette et chaude, aux questions si diverses dont on l'accablait, en le voyant se multiplier pour tenir tête à chacun, se donner tout entier et avec un plaisir si grand, une joie si évidente, il lui semblait impossible de regarder tout à fait comme un étranger ce jeune homme qui pourtant la veille était encore un inconnu pour elle! N'était-il pas d'ailleurs, depuis l'enfance, le protégé, le pupille en quelque sorte de l'oncle Guy?

Sous les regards droits et francs de Dorthez, Andrée sentait quelque émotion la gagner et, tandis que l'heure s'avançait et que la conversation continuait autour d'elle, elle se perdait dans une vague rêverie, que son père et son oncle mettaient sur le compte de la fatigue d'une première journée passée sous le soleil brûlant des tropiques.

CHAPITRE VII

Il y a Noir et Noir.

Dès qu'il avait été mis au courant des projets de la mission, Dorthez avait songé à proposer comme interprète un de ses meilleurs employés noirs de Saint-Louis, un Ouolof, ancien sergent de tirailleurs sénégalais, promu depuis peu chef du personnel indigène de la factorerie centrale.

Sur le désir qu'en exprima Jean Kerdalec, Dorthez l'appela tout de suite à Dakar par un télégramme, et le soir même il arrivait à la factorerie.

Tout le monde était à ce moment réuni dans la grande salle où le dîner allait être bientôt servi.

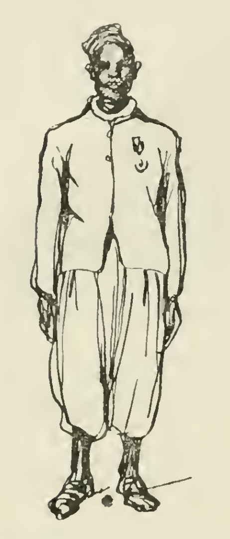
« Au moins, murmura Roger à l'oreille de sa sœur tandis que le nouvel arrivé saluait timidement à la ronde, voilà un Noir qui me paraît bon teint.

— Ne t'y fie pas, riposta Andrée, il vient sans doute de se faire noircir à neuf. »

Agé de trente-cinq à trente-huit ans, Mahmadou était, en effet, un Noir... du plus beau noir, noir jusqu'aux lèvres, jusqu'aux gencives, d'où pointaient de belles dents nacrées qu'il laissait voir complaisamment dans un large sourire confiant et débonnaire. Par une sorte de contagion, le blanc de ses yeux même était légèrement bleuté. Véritable colosse, au thorax puissant, aux bras musclés, aux mains énormes, ce n'en était pas moins, assurait Dorthez, le garçon le plus doux et le plus honnête qu'on pût voir et aussi le plus dévoué aux Français. Il l'avait du reste prouvé et portait fièrement sur la poitrine la médaille de la campagne du Dahomey.

Quelle n'avait pas été sa joie en apprenant par Dorthez qu'il était choisi pour être l'interprète de la mission, cette

fameuse mission dont on parlait tant, depuis un mois, à la factorerie de Saint-Louis! Mais, son désappointement fut grand quand il apprit que le Dr Kerdalec était un vieux Soudanais, que Dorthez, sachant l'arabe, ferait partie de la mission et que Sélim enfin, qu'il connaissait bien, parlait couramment tous les dialectes du pays.



Mahmadou était, en effet, un Noir... du plus beau noir.

« Alors, mon commandant, murmura-t-il d'un ton piteux, à quoi que je vais te servir?

— Tu seras, lui répondit Jean Kerdalec, souriant de voir sa mine déconfite, le sergent des laptots du convoi. M. Dorthez m'a assuré que je pouvais me fier à toi. »

En entendant ces mots, le Noir se redressa. Chef des laptots! Ses yeux brillèrent, sa figure s'éclaira d'un joyeux sourire. Il se voyait déjà presque un capitaine!

« Je te remercie bien, mon commandant, dit-il enfin. Tu verras, tu seras content de moi.

— C'est un Ouolof, dit l'oncle Guy après son départ, alors qu'on entamait le repas retardé par cette présentation. On peut se fier à lui. Ce sera, n'en doutez pas, un serviteur dévoué et fidèle.

— Tu en es bien sûr? demanda Andrée.

— Parfaitement, reprit vivement l'oncle Guy. Ces grands enfants-là ont, au plus haut point, le sentiment de l'honneur. On ne cite pas d'exemple d'un Blanc abandonné par eux, je t'en parle savamment. Si beaucoup d'autres Noirs sont des sujets ou des alliés douteux, le Ouolof de Saint-Louis est, pourrait-on dire, un Franco-Sénégalais. C'est par milliers qu'on a trouvé parmi eux des volontaires quand il s'est agi de défendre un point du fleuve menacé, à Médine, à Bakel ou aux escales des Maures. Partout où se sont formés des postes militaires, s'est établie une colonie ouolove apportant sa langue, ses coutumes et son amour pour notre pays. Je les ai vus de près,

nos Ouolofs, dans les colonnes. Je n'ai pas fait que les soigner, je les ai jugés et je les estime hautement.

— Ne forment-ils pas aujourd'hui encore, ajouta Jean Kerdalec, la majeure partie de nos admirables tirailleurs sénégalais qui se sont montrés si braves, si vaillants au Dahomey, à Madagascar?

— Bref, répliqua Andrée, la couleur de leur peau est le contraire de celle de leur âme.

— Le fait est, mademoiselle, avoua Dorthez, que les Ouolofs sont noirs parmi les Noirs. Leur peau, luisante et vernie, a la couleur de l'ébène.

— J'en avais déjà été frappé en circulant dans la ville, fit Roger. Ce n'était pas difficile d'ailleurs, car le costume embarrasse peu ces indigènes.

— Il a du moins l'avantage d'être pratique, reprit Dorthez. La pièce principale est constituée par le *boubou*, sorte de chemise sans manche, le costume national des Soudanais. En dessous, ils portent un pantalon ou un simple caleçon. Comme coiffure, ils mettent un bonnet de coton cylindrique et, l'été, les plus riches ajoutent, par-dessus ce bonnet, un chapeau de paille conique à larges bords.

— Ce doit être gracieux! remarqua Andrée ironiquement.

— Le Ouolof pauvre, continua Dorthez, marche les pieds nus, ou protégés par une simple semelle de cuir retenue par des lanières. S'il est aisé, il aura des babouches en cuir marron, jaune ou rouge.

— Signe d'élégance.

— Non, les élégants ont mieux encore. Ils portent des bottes en cuir souple du Maroc, avec une tige de couleur voyante, jaune, rouge ou bleue de ciel, parfois même avec des broderies en soie noire ou en fil de laiton doré.

— Quelle coquetterie! s'exclama Andrée. Et la femme ouolove?

— Elle porte également le boubou, mais à carreaux ou à raies et plus court. Il descend à peine aux genoux. En dessous, c'est le *pagne*, sorte de jupe constituant, par les temps chauds, son unique costume. Et alors, jeune femme ou jeune fille se promène nue jusqu'à la ceinture.

— Sans en paraître gênée le moins du monde, fit remarquer

l'oncle Guy; ce qui prouve que l'habitude est une seconde nature.

— Quoi qu'il en soit, reprit Dorthez, la Ouolove, ainsi que toutes les Africaines, est une mère dévouée. Elle ne se sépare ordinairement pas de son nouveau-né qu'elle « botte » à cheval sur sa hanche, en le retenant par un mouchoir. Les Sérères font de même, ainsi que les Bambaras. Par contre, les Sonninkés et les Mandingues...

— Du diable, s'écria Andrée, si je comprends quelque chose à toutes vos races de Noirs! Depuis notre arrivée, on m'en a montré plus d'une douzaine d'échantillons : des Ouolofs, des Sérères, des Mandés, des Soussous, des Peuhls...

— Et tout cela, dit en plaisantant Roger, danse devant tes yeux une véritable sarabande?

— Ce serait tout au moins une bamboula! riposta la jeune fille.

— Il est certain, dit Dorthez, que si, grâce à un séjour de plusieurs années au milieu d'eux, j'arrive à les distinguer, il me serait impossible de les classer.

— C'est pourtant relativement simple, affirma l'oncle Guy. Dans mes séjours au Soudan, j'ai étudié cette question et je crois être arrivé à débrouiller passablement cet écheveau. J'ai même établi une classification des peuples de cette partie de l'Afrique et j'en ai fait un tableau que je vais vous montrer.

— Finissons d'abord de dîner, mon bon Guy, fit Jean Kerdalec en voyant son frère se lever de table.

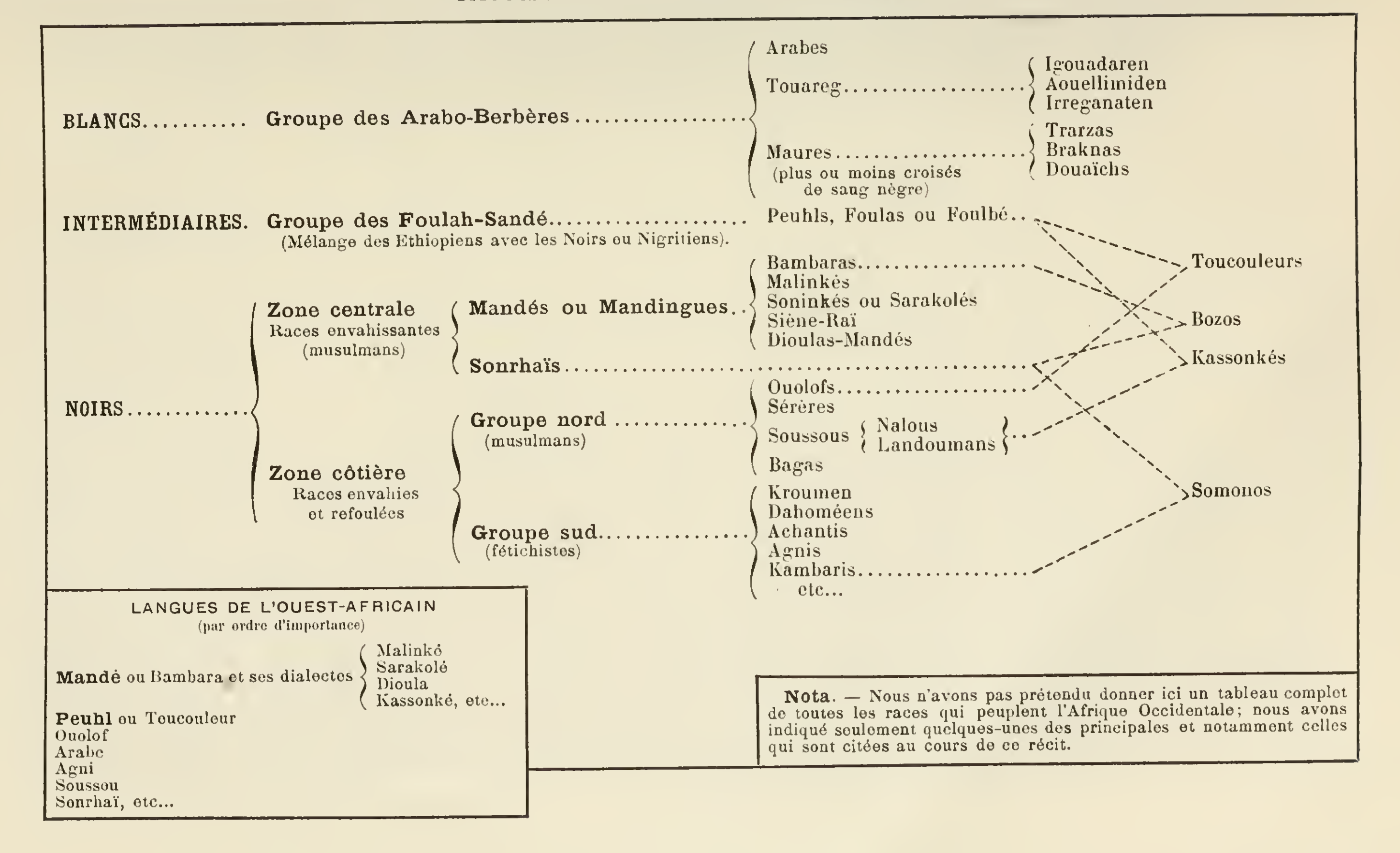
— Soit! Vous ne perdrez pas pour attendre.

— Et cela nous intéressera beaucoup, oncle Guy », déclara Roger, toujours heureux de s'instruire.

Le dîner à peine terminé, le vieux savant se hâta d'aller chercher dans sa chambre le document annoncé. Il revint bientôt en dépliant triomphalement une feuille de papier. C'était le fameux tableau (que nous reproduisons ci-contre). Puis il commença d'un ton professoral :

« Tout d'abord, messieurs, remarquez que le Sénégal et le Moyen-Niger constituent une ligne de démarcation bien tranchée entre le pays des Blancs et celui des Noirs. Au nord, les races arabo-berbères, comprenant les Arabes, les Touareg et les Maures, ces derniers plus ou moins croisés de sang

RACES DE L'OUEST-AFRICAIN



nègre; au sud, ce chaos de peuplades que nous allons essayer de démêler.

— Doucement, oncle Guy, doucement! implora Andrée : je veux te suivre sur le tableau.

— Au centre du pays, nous trouvons les races envahissantes qui ont refoulé sur la périphérie les premiers occupants. Ces envahisseurs sont les Peuhls ou Foulbés, les Mandés ou Mandingues et les Sonrhaïs.

— En quoi se distinguent-ils entre eux? demanda Roger.

— Les Peuhls, descendant probablement des Fellahs d'Égypte, forment une race intermédiaire entre les Noirs et les Blancs. Ils sont groupés dans le Fouta-Djallon et disséminés dans toute la Boucle du Niger. Par des croisements avec des races noires et principalement les Ouolofs, ils ont formé la turbulente race des Toucouleurs que je n'ai que trop connue dans mon jeune temps.

— Où sont mes guerres d'antan?... murmura Andrée.

— La race mandingue, la plus importante du Soudan, arriva dans le pays vers le XIe siècle, dit-on. C'est d'elle que viennent les Bambaras, les Malinkés, les Siène-Raï, les Dioulas-Mandés, etc. Quant à la troisième race, celle des Sonrhaïs ou Songhoïs, si elle a un passé de gloire et de grandeur, elle n'est plus représentée, comme type pur, que par quelques milliers d'individus dans la Boucle du Niger et principalement à Tombouctou. Fondue avec les Bambaras ou d'autres Mandés, elle a formé les Bozos, curieux peuple de piroguiers et de pêcheurs que nous trouverons sur les rives du Moyen-Niger, ainsi que les Somonos, race analogue, descendue également des Sonrhaïs mais par croisement avec les Kambaris, peuplade du Bas-Niger, en aval de Say.

— Jusqu'ici tout va bien! remarqua Roger. Passons maintenant aux « refoulés ».

— Les premiers occupants, chassés successivement par ces trois grands groupes, se retirèrent, sous la poussée, jusqu'à la périphérie. De ceux-là sont les Ouolofs, les Sérères, les Soussous, tous musulmans et par suite les plus civilisés de ce groupe. Quant à ceux du sud, les fétichistes, ce sont les multiples peuplades du golfe de Guinée dont l'échelle descendante va jusqu'aux anthropophages. Est-ce clair?

— Lumineux! déclara Roger.

— Oh oui! s'écria Andrée. Oncle Guy, je voudrais bien une copie de ton tableau.

— A ton service, mon enfant.

— Ce qui ne manque pas non plus d'intérêt, mon cher Guy, dit l'ancien armateur, c'est ce classement de langues, par ordre d'importance, que tu as placé dans le coin de ton tableau.

— Oui. Nous y trouvons d'abord la langue des vainqueurs, des envahisseurs les plus nombreux, les Mandés, puis celle des Peuhls. Ensuite vient celle du peuple le plus intelligent parmi les vaincus, les Ouolofs...

— Assaisonnez tout cela d'un peu d'arabe, conclut Andrée en s'emparant à son tour du tableau, mettez-y un filet d'agni, quelques grains de soussou, une pincée de sonrhaï, quelques aromates au sérère, et vous aurez ainsi la salade russe... soudanaise, veux-je dire, la plus appétissante et la mieux réussie!

— Incorrigible enfant! » fit l'oncle Guy, enchanté, comme toujours, de la bonne humeur et de l'espièglerie de sa préférée.

CHAPITRE VIII

Les trois cousins.

Un matin, conduits par Dorthez, Roger et Andrée prenaient un canot qu'une équipe de noirs rameurs menait, en moins d'une demi-heure, aux appontements de Gorée.

Ayant vu de Dakar, du haut du plateau qui avoisine l'hôpital, Gorée se dresser fière et majestueuse sur les falaises abruptes de son îlot rocheux, Andrée s'était imaginée trouver là une active et riche cité.

Mais, dès qu'elle approcha du débarcadère, quel désenchantement ce fut pour elle! Gorée, la commerçante Gorée, jadis ville de travail, de luxe et de plaisir, qu'était-elle devenue? La cause même de son ancienne prospérité faisait maintenant son abandon : Gorée est une île. Au siècle dernier, elle avait le gros avantage d'être à l'abri des attaques des indigènes ; aujourd'hui, elle ne peut devenir la tête de ligne de la voie ferrée. Dakar l'a supplantée. Dans ses rues calmes et mornes on ne voit que des ruines, vestiges d'anciens hôtels somptueux, que des masures délabrées, des magasins laissés à l'abandon.

« Pauvre Gorée, soupira Andrée, quelle déchéance!

— Temporaire, rassurez-vous, mademoiselle, rectifia Dorthez.

— Dakar ne sera-t-elle pas toujours la capitale?

— Gorée gardera le privilège du climat et de l'absence de marécages. Voyez son nouvel hôpital. Remarquez ces villas toutes neuves, dépaysées, pour ainsi dire, dans ce milieu vieilli et délaissé. Elles ont été construites par des habitants de Dakar pour venir y passer la saison d'hivernage, à l'abri des fièvres paludéennes auxquelles on est exposé sur le continent. Gorée est un futur sanatorium.

— Ah, je comprends maintenant votre mot « temporaire », s'écria Andrée. Le tableau que j'ai sous les yeux, vous en conviendrez, concorde mal avec les descriptions que j'avais lues de « Gorée la joyeuse ». Je souhaite qu'elles redeviennent exactes.

— Gorée reprendra son antique surnom, mademoiselle, répliqua Dorthez en souriant. De ville commerçante, de ville d'argent et de luxe qu'elle fut jadis, elle deviendra un jour, sans doute, ville de repos, de santé et de plaisance. »

Nos trois touristes passèrent une couple d'heures à se promener dans la ville, puis revinrent au port. Tout à coup, Roger désigna, vers le sud-est, un point dans le lointain.

« Qu'aperçoit-on là-bas? demanda-t-il. Cette tache, au milieu de la côte grisâtre, n'est-elle pas formée par un groupe de maisons?

— Vous avez de bons yeux, Roger, remarqua Dorthez. Ce que vous voyez là-bas, sur le continent, n'est autre que Rufisque, ville plus peuplée à elle seule que Dakar et Gorée réunies.

— Irons-nous la visiter? demanda Andrée.

— Nous n'en avons plus le temps avant notre départ pour Saint-Louis. Ce sera pour notre retour. Elle en vaut la peine, du reste. Son port est extrêmement pittoresque. C'est le rendez-vous de toutes les petites embarcations de la côte. »

Et tandis que s'escrimaient les rameurs reconduisant nos voyageurs à Dakar, Dorthez continua :

« Rufisque, c'est le « Rio fresco », la rivière fraîche des anciens marins portugais, la « baie de France » des navigateurs dieppois. Et cependant pourquoi « fraîche »? Elle est fort mal située. Dans le voisinage, le sable s'amasse en dunes et l'eau s'étale en marais. Les maisons manquent d'eau potable. Sur les brisants, les vagues déferlent avec violence.

— Tableau enchanteur! fit Roger. D'où vient qu'elle est si peuplée?

— C'est là que le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis quitte le littoral pour pénétrer à l'intérieur des terres. Là aussi convergent les routes du Cayor, du Baol et du pays des Sérères. Il résulte de cette situation que Rufisque est le principal marché des arachides et des cuirs bruts.

— Je ne suis plus surpris de son importance, alors! murmura Roger.

— Au reste, je dois atténuer ce tableau si sévère. Depuis quelque temps, les coulées humides ont été changées en jardins. Les forêts des alentours sont défrichées. Un ruban continu de verdure réunit la cité aux villages environnants. Rufisque est aujourd'hui complètement transformée et parfaitement outillée pour le commerce avec ses wharfs et son Decauville circulant dans les rues comme à Conakry. »

Pendant que la conversation se poursuivait ainsi dans le canot, Andrée, assise à l'arrière, s'était inconsciemment isolée peu à peu, laissant flotter ses pensées au gré des flots qui la balançaient.

Et dans cette demi-rêverie, c'est Dorthez, dont la voix frappait ses oreilles, qui occupait son esprit. Elle ne pouvait s'empêcher de songer à la place que cet inconnu de la veille, devenu son compagnon de tous les instants, tenait maintenant dans son existence. Comment, en si peu de temps, la réserve des premiers jours avait-elle pu se changer ainsi en une affectueuse cordialité?

Certes, il s'était montré confiant et elle avait pu apprécier la franchise de son caractère et la droiture de son esprit. Au cours d'une promenade, le jeune homme s'était laissé entraîner à raconter ses tristes débuts dans la vie. Comme cette touchante confession avait jailli spontanément de son cœur! Comme il avait su, en son âme reconnaissante, faire délicatement ressortir le rôle de Providence joué par l'oncle Guy! Tout cela n'avait-il pas noué entre eux des liens plus forts que n'auraient pu faire dix années de voisinage? Elle pouvait bien se l'avouer maintenant : ce pauvre enfant abandonné, parvenu grâce à une extrême persévérance à se créer une situation honorable dans le monde, avait éveillé dans son cœur la pitié d'abord, puis l'intérêt et enfin la sympathie sincère, profonde, presque fraternelle...

Elle en était là de ses réflexions quand le canot stoppa devant les quais de Dakar. Les deux jeunes gens sautèrent aussitôt à terre et, tandis que les rameurs amarraient l'embarcation, Dorthez se retourna vers Andrée pour lui tendre la main et l'aider à descendre à son tour.

Toujours absorbée, celle-ci ne s'était aperçue de rien. Un appel du jeune homme la rappela à la réalité.

« Eh bien, vous dormez donc, Andrée? » lui cria-t-il gaîment.

Dans son trouble, elle se leva d'un bond et, toujours gra-



— Et pourquoi pas, Philippe? » répliqua gentiment Andrée, en tendant à Dorthez une main franche et loyale sur laquelle celui-ci tout ému déposa un respectueux baiser.

cieuse et légère, sauta sur le quai sans même prendre la main que lui tendait Dorthez.

Se méprenant sur ce geste inconscient de refus, celui-ci reprit d'un air confus :

« Oh! mademoiselle Andrée, pardonnez-moi d'avoir ainsi manqué de déférence...

— En quoi donc, monsieur Philippe? fit la jeune fille étonnée.

— En t'appelant tout simplement « Andrée »! expliqua Roger en riant. Tu ne t'en étais pas aperçue, ni moi non plus, au premier abord. Ce qui prouve, mon cher Philippe, que votre crime n'était pas bien grave.

— C'est égal, reprit Dorthez dont l'honnête visage était devenu écarlate, je n'aurais jamais dû...

— Bah! entre cousins! répliqua Roger.

— Moi, le cousin de mademoiselle Andrée?

— N'êtes-vous pas, tous deux, neveux de l'oncle Guy? N'a-t-il pas déclaré lui-même, dès le premier jour, qu'il vous considérait comme tel?

— Ce n'est pas une raison parce que le Dr Kerdalec a été assez bon...

— D'abord, interrompit Roger, vous ne devriez jamais plus l'appeler autrement que « oncle Guy », comme nous le faisons nous-mêmes. Je vous réponds d'avance qu'il en sera enchanté.

— Mais cependant...

— Et nous, ne disons-nous pas : Philippe, Roger? Ces mots ne sont-ils pas venus se placer d'eux-mêmes sur nos lèvres?

— Tout naturellement je l'avoue, mon cher Roger, fit Dorthez en souriant.

— Aussi naturellement que tout à l'heure mon nom d'Andrée, dit à son tour la jeune fille d'un air malicieux.

— Oh, mademoiselle Andrée, je vous en supplie, ne m'accablez pas et pardonnez-moi!

— Soit! Mais à une condition... c'est que vous continuerez.

— Comment?

— Eh, oui! Comme le disait Roger à l'instant, n'êtes-vous pas de la famille?

— Mademoiselle Andrée, jamais je n'oserai.

— Allons donc? s'écria Roger. Dans huit jours vous n'y penserez plus.

— Ainsi vous voulez...

— Et pourquoi pas?... Philippe! » répliqua gentiment Andrée, en tendant à Dorthez une main franche et loyale sur laquelle celui-ci tout ému déposa un respectueux baiser.

CHAPITRE IX

Saint-Louis.

Le lendemain, nos voyageurs quittaient Dakar et prenaient à sept heures le chemin de fer pour arriver, le soir même, à cinq heures, à Saint-Louis, après un long arrêt à Kellé pour le déjeuner.

Ce voyage de 264 kilomètres à travers la populeuse région du Cayor les intéressa vivement. Malgré la chaleur suffocante d'un soleil aveuglant, malgré la poussière fine et pénétrante qui voltigeait sans cesse autour d'eux, debout sur la plate-forme de leur wagon, ils passèrent la journée à contempler le paysage.

Sous leurs yeux se succédaient, dans cette immense plaine, les vastes champs de maïs ou de mil, les plantations d'arachides formant des plaques jaunes sur la terre rougeâtre et, le long des verts marigots, les herbes touffues au frais coloris. Plus loin, ils admirèrent les baobabs aux troncs majestueux et les fûts élancés des rhôniers, tandis qu'animant le paysage, des troupeaux de chèvres brunes ou rouges, des bandes d'âniers, des travailleurs bronzés se pressaient autour des cases disséminées dans la campagne.

A chaque station, c'était un continuel va-et-vient de Noirs. Ils grimpaient sur les plates-formes ou dans leurs wagons et en redescendaient en gens habitués, paraissant trouver toute naturelle cette façon de voyager.

Le Noir ne s'étonne de rien. C'est que nos sciences, nos arts, nos découvertes planent trop au-dessus de son esprit simple et fruste. Un chien ne « s'étonne » pas de voir passer une automobile. Il s'en effraie, s'en irrite, aboie contre elle avec fureur ou bien, l'accoutumance aidant, la regarde filer avec indiffé-

rence. Toute proportion gardée, il en est de même pour le Noir.

On demandait un jour à l'un d'eux, le factotum d'un comptoir de Conakry, ce qu'il pensait d'une ampoule électrique allumée au-dessus de sa tête.

« Eh bien, c'est une lampe, répondit-il.

— Et cela ne t'étonne pas qu'on puisse faire de la lumière rien qu'en tournant un bouton?

— Et pourquoi? C'est Ali qui l'a allumée là-bas. En tournant le bouton, la lumière coule jusqu'ici. »

Ali était un autre Noir préposé au nettoyage et à l'entretien de la chambre où se trouvait la dynamo. Que répondre à cela?

Quant au chemin de fer, à cette « machine qui souffle et qui roule en crachant de la fumée », qu'y a-t-il là de si bizarre? Avec du feu ne fait-on pas mille choses diverses?... Et puis « tout cela c'est des affaires de Blancs! » et quand un Noir a prononcé cette phrase sacramentelle, il a tout dit, tout expliqué; il est satisfait.

A chaque station, de longues théories de femmes, accourues au passage du train, ajoutaient encore au tableau une note pittoresque. Elles étaient venues, souvent de très loin, pour offrir aux voyageurs les produits du pays. De même que l'on trouve, à nos buffets français, les confitures de Bar ou les nougats de Montélimart, à Rufisque on vendait des bananes; à Thiès, des calebasses; à Louga, des melons, etc.

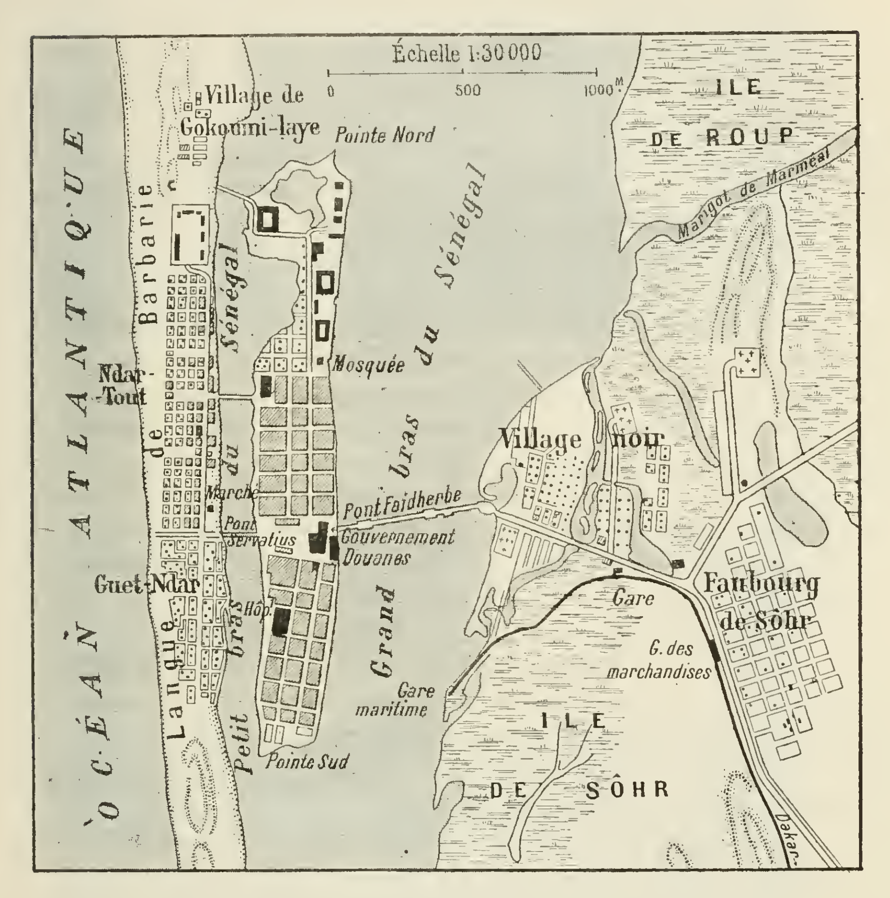
Andrée aurait goûté de tout si son oncle l'eût laissée faire. Elle était absolument ravie de son voyage en débarquant à Saint-Louis.

La famille Kerdalec descendit à l'hôtel de la veuve Michas où elle put s'installer d'une façon confortable. Le chef de la mission avait pris ce parti pour ne pas gêner, par sa présence dans la factorerie, M. Delphin, le successeur de Dorthez, qui y résidait depuis peu.

Les trois semaines qui s'étaient écoulées depuis l'arrivée de la mission sur la côte d'Afrique avaient été bien employées. Jean Kerdalec, avec l'aide de Dorthez, avait réuni tout le personnel subalterne de la mission. Il se composait d'une vingtaine de Noirs, des Ouolofs dévoués et sûrs, tous vieux employés de la Compagnie. Une partie devait se rendre immédiatement à Conakry avec Jean Kerdalec et le suivre dans son voyage

à travers la Guinée. Le second groupe, dont Mahmadou aurait la direction, partirait plus tard avec l'oncle Guy et Andrée pour Kayes et Bamako.

Infortuné Mahmadou! Lui qui était si joyeux de s'en aller en Guinée commander une armée de porteurs! Vaniteux comme



Plan de Saint-Louis.

tous les Ouolofs, il avait déjà raconté à ses amis et connaissances des choses merveilleuses sur sa haute situation. Et voilà qu'il lui fallait, pour l'instant, rester à la factorerie. Qu'allaient penser les autres? Pour sûr, on se moquerait de lui et on traiterait de fables ses histoires!

« Tout cela, c'est de la faute de Sélim, se disait-il. Si ce

maudit Arabe n'était pas là, ils n'auraient pu se passer de moi, dans les rivières du sud. »

Aussi était-il furieux contre lui. Il ne lui adressait plus la parole. Un orage était dans l'air; il éclata sous un prétexte futile.

« Mahmadou, lui dit un jour Sélim, tu vas faire préparer les bagages des laptots partant pour Conakry. Le ballot que portera chacun d'eux ne devra pas peser plus d'une vingtaine de kilogrammes.

— Fais-leur préparer toi-même, riposta aigrement le Ouolof.

— Est-ce que ces détails me regardent? reprit Sélim, avec hauteur. Fais ce que je te dis et dès aujourd'hui.

— Jamais. Je n'ai pas à t'obéir d'abord.

— Mais enfin...

— Non. Je n'obéirai qu'à mon commandant, à mon major, à mon capitaine et aux lieutenants. (Mahmadou, en vieux soldat, avait déjà donné un grade à chaque membre de la mission. Le commandant, c'était naturellement Jean Kerdalec; le major, le Dr Guy Kerdalec; Dorthez devait son titre de capitaine à sa qualité d'ex-directeur de la factorerie de Saint-Louis; les lieutenants, c'étaient Roger et même Andrée qu'il appelait respectueusement ma « liét'nante »)... J'obéirai à ceux-là, aux Blancs, mais pas à toi.

— Eh, ne suis-je pas un Blanc? fit Sélim impatienté.

— Toi! reprit violemment le Ouolof. Tu es un Arabe et les Arabes, c'est comme les Maures et les Touareg, je ne les aime pas : ils ont toujours fait trop de mal chez nous.

— Moricaud! grommela Sélim. Ainsi, tu préfères, à nous autres, des Européens, des étrangers.

— Les Français, des étrangers! D'abord, moi aussi, je suis un Français.

— Voyez-vous cela! reprit Sélim d'un air gouailleur.

— Oui, un Français noir... Regarde ma médaille!

— Orgueilleux, qui veut singer ses maîtres.

— Mes maîtres, soit! Mais je ne suis que leur employé. Je suis libre, tandis que mes ancêtres étaient esclaves des Maures.

— Brute!

— Ah, prends garde, Sélim, gronda le Noir, en serrant ses poings musculeux, prends garde!... Et d'abord, bien que tu



Col. Aspe-Fleurimont.

LA CÉRÉMONIE DU SALAM A CONAKRY.



Col. Office colonial.

DÉPART D'UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT.



Col. Aspe-Fleurimont.

CONAKRY. LE WHARF.



Cl. P. Vuillot.

CONAKRY. LE FROMAGER DE LA PLACE DU PORT.

sois un savant, paraît-il, toi aussi, tu n'es que leur employé, tout comme moi.

— Mais je ne me vautre pas à leurs pieds, comme un chien, comme toi qui les admires, qui les aimes...

— Eh bien, oui, je les aime. Et, si un jour tu t'avisais de tenter quelque chose contre eux, je serais là.

— Ne dis donc pas cela, reprit plus doucement Sélim, craignant d'avoir été trop loin et de s'être découvert, tu sais bien qu'au fond, moi aussi, je leur suis tout dévoué.

— A la bonne heure!

— Mais nous sommes, tous deux, de bons musulmans, Mahmadou. N'est-ce pas un lien entre nous?

— C'est vrai, mais...

— Aussi, je déplore que tu aies ainsi contre moi, contre les miens, cette défiance. Soyons amis, veux-tu?

— Soit! reprit le brave Ouolof, en lui tendant, sans rancune, sa main loyale. Mais, je te le répète, Sélim, je ne veux pas, moi ancien sergent médaillé, être commandé par d'autres que par les Blancs.

— Entendu, Mahmadou. Désormais, je ne te commanderai plus rien, conclut le mielleux Arabe, en serrant d'un air affectueux la main du Ouolof. Du reste, je ne faisais que te transmettre les ordres du chef.

— Alors, ça va! J'obéirai à mon commandant. »

Et la paix avait ainsi été conclue entre les deux hommes, paix boiteuse cependant, simple trêve, car chacun en se quittant avait fait ses réflexions.

« Toi, s'était dit Sélim, je te tiendrai à l'œil. Si tu me gênes, en quoi que ce soit, ton compte ne sera pas long à régler. »

« Cet Arabe-là, avait pensé Mahmadou, de son côté, est un fourbe, comme les autres. D'abord, notre proverbe ouolof le dit bien : « Si tu rencontres, sur ton chemin, un Maure et une vipère, tue le Maure! » Aussi je vais le surveiller de près. »

Jean Kerdalec n'avait pas été sans s'apercevoir de l'antagonisme existant entre les deux hommes, mais il en reportait la cause sur la présomption du Ouolof, jaloux de la supériorité manifeste de Sélim, ainsi que des égards particuliers avec lesquels il était traité. Il se contentait d'en rire avec ses compagnons.

Ayant son personnel noir au complet, il se préoccupait, maintenant, de recruter, dans les factoreries de Dakar, de Rufisque et de Saint-Louis, les futurs directeurs des comptoirs qu'il allait fonder. Il eut, avec M. Delphin et Dorthez, de longues conversations à ce sujet et prit note des renseignements qui lui étaient fournis sur les commis jugés les plus aptes à remplir ces fonctions.

Pendant ce temps, Roger et Andrée flânaient dans la ville, presque toujours accompagnés par l'oncle Guy, fier d'être leur cicerone dans ce pays qu'il avait habité autrefois.

Elle est, du reste, fort intéressante cette ville de Saint-Louis, Ndar, de son nom ouolof, bâtie dans le delta du Sénégal, sur une île ovale de plus de deux kilomètres de longueur.

Ils aimaient surtout, le soir, vers quatre ou cinq heures, à faire un tour dans le centre de l'île, sur la belle place où se dresse la statue de Faidherbe, devant l'ancien palais du Gouverneur général, au milieu du quartier crétian (chrétien) aux rues larges, aux maisons propres et bien bâties. A cette heure-là, ils pouvaient jouir du coup d'œil pittoresque que forment les allées et venues des promeneurs, officiers, fonctionnaires ou colons, et des belles « signares » étalant la splendeur de leurs brillants atours.

« Signar, leur expliqua l'oncle Guy, veut dire seigneur, maître. C'est le nom que donne le Noir aux métis, population de quatre à cinq mille individus, dont les ancêtres sont nés, dans notre vieille colonie, de père européen et de mère indigène. Ceux-ci, avant l'abolition de la traite, étaient, en effet, des seigneurs et possédaient tous de nombreux esclaves.

— D'après ce que je vois, oncle Guy, remarqua Andrée, la signare présente pas mal de variétés de types. Quelle profonde différence entre cette indolente créature, que nous venons de croiser, brune, fine, svelte, à l'air andalou, et celle-ci, à notre gauche, lourde, épaisse, presque noire, le corps drapé dans un pagne de couleurs voyantes et la tête recouverte de ce haut madras, en pain de sucre!

— Ne ris pas de cet accoutrement, Andrée, c'est le costume national des signares de Saint-Louis.

— Oh! pardonne-moi, oncle Guy, ce crime de lèse-noblesse... brune.

— Noblesse est le mot, à leurs yeux du moins. Toutefois, l'abolition de l'esclavage a enlevé à cette noblesse le plus clair de ses revenus. Elle est bien déchue de son ancienne splendeur. Ce n'étaient jadis que bals, réunions, promenades et festins. Aujourd'hui, les maris sont obligés de travailler.

— Pas elles, en tout cas, fit Roger en souriant, ou je me trompe fort.

— Elles passent presque tout leur temps dans l'ennui et le désœuvrement. Tenant à la main leur « sotchio », mince baguette de bois vert, dont elles se frottent constamment les



Elles restent, le long du jour, étendues sur leur « tara », leur divan, donnant nonchalamment des ordres à leurs jeunes domestiques.

dents pour leur donner un éclat particulier, elles restent, le long du jour, étendues sur leur « tara », leur divan, donnant nonchalamment des ordres à leurs jeunes domestiques, petits négrillons à peu près nus, comme vous en voyez dans la rue, ou bavardant avec leurs femmes de chambre, jeunes Noires dont elles font leurs confidentes.

— Et les hommes? demanda Roger.

— Beaucoup parmi eux ont un caractère indolent comme souvent, chose curieuse, ceux qui, dans les pays chauds, ont du sang de Blanc dans les veines. Cependant, il en est qui travaillent et se font remarquer, dans le commerce ou l'industrie, par des qualités très réelles d'intelligence, de savoir et de probité. »

Parfois nos promeneurs s'en allaient vers les pointes de l'île où les paillottes à toits coniques faisaient contraste avec les entrepôts et les casernes de l'État. Souvent ils traversaient le pont de bateaux, long de 150 mètres, qui réunit, à travers le grand bras du fleuve, la cité aux deux faubourgs également insulaires de Sohr et de Bouëtville où se trouve la gare du chemin de fer. Mais leur promenade préférée était la longue et étroite bande de sable qui isole Saint-Louis de la mer. Cette barrière, fermant complètement le port, n'y laisse pénétrer les bâtiments que par une brèche dont l'emplacement varie et se reporte, suivant les années, à des dizaines de kilomètres de distance.

Par un des trois ponts jetés sur le petit bras du Sénégal, et conduisant de Saint-Louis à cette lagune, nos promeneurs se rendaient tantôt à Guet-Ndar (le parc de Ndar), tantôt à Ndar-Tout (le petit Ndar), ou encore à Gokoumi-laye, quartiers nègres, envahis quelquefois quand la mer fait rage. Ils aimaient surtout à arpenter la superbe avenue de cocotiers qui passe entre Guet-Ndar et Ndar-Tout, à travers cette « langue de barbarie », pour aboutir à la mer toujours mugissante sur les milliers de récifs épars en avant de la lagune.

Ils visitaient parfois, aux environs de la ville, les cases des Noirs et les jardins maraîchers créés entre les dunes, où les indigènes courbent au soleil leurs dos bronzés. Ils parcouraient les marchés qui se tiennent aux lieux d'arrivée des caravanes et regardaient avec intérêt les produits variés qui y sont exposés.

Le plus curieux leur parut être le marché de Guet-Ndar; c'était une confusion de tous les types, une vraie tour de Babel. On y vendait, on y achetait de tout : denrées usuelles ou objets les plus bizarres, les plus hétéroclites. A côté du beurre et de la viande se trouvait un minuscule tas d'or en poudre ou en anneaux. Plus loin des moutons sur pied côtoyaient des manuscrits poussiéreux qu'offrait un pseudo-marabout, en marmottant des prières. Pêle-mêle, du poisson fumé et des pipes, des légumes et des peignes, des allumettes et de vieux bijoux, des pagnes crasseux, des flûtes, des tam-tams, du musc, du sel, de vieilles guitares, des amulettes, des poignards ébréchés, des gris-gris, etc.

Mais quel décor! D'un côté, le bras du fleuve avec les contours réguliers et les blanches terrasses du Saint-Louis européen où pointaient çà et là de hauts palmiers. De l'autre, Guet-Ndar, avec ses cases pointues, ses toits de chaume, son aspect pittoresque de village indigène.

Et là, sous un soleil de plomb, car l'ombre est presque nulle, dans la réverbération aveuglante d'un sol sablonneux, ce sont des troupeaux de chameaux au repos qui parfois se relèvent en poussant des grognements, des Maures déchargeant leurs sacs de gomme, tout un grouillement de Noirs, parlant, gesticulant, s'interpellant, se disputant, à côté de sordides mendiants, sales et pouilleux, presque nus sous leurs haillons, le corps souvent couvert d'ulcères où les mouches se pressent en bataillons serrés...

CHAPITRE X

Un commis de factorerie.

« Dans trois jours, mes enfants, nous partons pour Conakry.

— Déjà !

— On dirait que cela te contrarie, Andrée.

— Beaucoup, père, je l'avoue. N'est-ce pas à Conakry que se fait la séparation de la mission en deux groupes? Ne devez-vous pas nous y abandonner, oncle Guy et moi, à notre malheureux sort?

— Pas si malheureux pourtant, si j'en juge par le goût que tu manifestes pour la vie coloniale.

— D'abord, qu'en sais-tu?

— Mais...

— La plupart du temps, nous ne nous voyons que le soir, après dîner, comme maintenant. Depuis que nous sommes à Saint-Louis, Philippe et toi vous êtes si affairés qu'on ne trouve plus un moment pour vous parler. Si, par hasard, je demande timidement quelque chose, on me répond vivement, comme à un importun.

— Oh, Andrée! protesta Dorthez.

— Vous allez bientôt nous quitter pour plusieurs mois; il est entendu que je dois rester, pendant ce temps, à Conakry, avec l'oncle Guy, à la factorerie de M. Marchat où je veux tenir l'emploi de commis de factorerie, et...

— Commis honoraire, interrompit l'oncle Guy en souriant.

— Soit! Commis bénévole, si tu veux, mais qui n'en sera pas moins actif.

— En théorie...

— Non, non, mille fois non! Toi, oncle Guy, tu feras ce que tu voudras : tu te promèneras, tu excursionneras, tu

chasseras, tu pêcheras, tu donneras des consultations, si bon te semble, mais moi je veux travailler, me rendre compte...

— Vous rendre compte de la vie que mène un commis de factorerie? s'écria Dorthez. Ah! je vous assure que ce n'est pas à Conakry que vous pourrez le faire. Maintenant, du reste, ce n'est plus un métier dur, comme jadis. Aussi les maisons de commerce regorgent-elles d'employés et ces positions sont assez recherchées.

— Je crois bien, dit Jean Kerdalec. Hier encore, dans sa réponse à ma lettre lui demandant du personnel pour combler les vides que j'allais faire dans les comptoirs de la côte, M. Darnemont-Liancourt m'écrivait qu'il avait au moins quatre demandes pour une place.

— Les *mange-mil*, fit Dorthez en riant.

— Les quoi? demanda Roger.

— Ah oui! reprit en riant aussi l'ancien armateur, les Ariégeois.

— Que voulez-vous dire ainsi? fit Andrée intriguée.

— Voici, reprit Dorthez. Depuis longtemps, la France était principalement représentée dans sa colonie sénégalaise par les Bordelais et les Marseillais, ce qui résultait assez naturellement des relations suivies qu'ont ces deux ports avec le Sénégal. Ces employés, des citadins habitués à une vie confortable, se faisaient payer assez cher. Un jour, la maison Adréma frères, d'origine ariégeoise, eut l'idée de faire venir quelques-uns de ses compatriotes au Sénégal. Ceux-ci, des campagnards vivant très simplement dans leur pays natal et n'ayant pas les mêmes habitudes de dépenses que les autres, se montrèrent moins difficiles. Logés, nourris et recevant soixante francs par mois, le voyage payé, ils trouvèrent la situation magnifique. La plupart purent économiser jusqu'à quarante francs par mois, alors que chez eux ils joignaient, comme on dit, à peine les deux bouts. D'où lettres enthousiastes à leurs parents et amis sur le Sénégal, ce pays de cocagne qui... cet endroit charmant où... cette factorerie dont... Bref! invasion consécutive d'Ariégeois.

— Se contentant de peu comme les sages, dit Andrée.

— Les employés venus d'ailleurs ne demandaient pas moins de 120 à 150 francs. Vous devinez combien ils firent grise mine à ces envahisseurs, ces gâche-métier, ces « mange-mil », c'est-

à-dire des gens semblables à ces effrontés passereaux du Sénégal qui viennent picorer le mil à la barbe de ceux qui l'ont fait pousser.

— Expression bien trouvée! s'exclama Andrée. C'est égal, Philippe, avouez que s'expatrier pour soixante francs par mois...

— Ce n'était pas assez, j'en conviens. Aussi cela n'a pas duré longtemps. Aujourd'hui, malgré l'invasion des Ariégeois...

— Et des Albigeois, observa Jean Kerdalec : le Tarn a suivi le mouvement.

— Enfin, malgré tous les mange-mil, les taux sont redevenus raisonnables.

— Et vous, Philippe, demanda Andrée, que gagniez-vous en arrivant ici?

— J'ai débuté à 200 francs.

— L'aristocrate!

— C'est le prix que l'on reçoit ordinairement au bout de plusieurs mois. J'ai eu la chance de l'avoir en débutant, à titre d'ancien employé de la Compagnie.

— Vous deviez mettre de côté des sommes fantastiques, étant logé, nourri, défrayé de tout?

— Et m'habiller?

— On s'habille si peu ici.

— C'est égal : avec l'habillement, les promenades, le cercle, les menues dépenses, je n'en avais pas moins pour une centaine de francs par mois.

— Prodigue!

— Cela n'empêche qu'au bout d'un an, j'avais en poche 1 200 francs. Quel employé de vingt-trois ans met cela de côté en France? Et puis ce n'est qu'un commencement : montrez un peu d'intelligence, de goût, de bonne volonté, on vous met à la tête d'une sous-factorerie. Suivant son importance, les émoluments montent. On passe à 250, 300, 400, 600 francs même! Songez donc que des Noirs arrivent à gagner 200 ou 250 francs comme chefs de sous-factorerie!

— C'est à Saint-Louis que vous avez débuté? demanda Roger.

— Oui. Au bout d'un an, on me plaçait, tout seul, à la tête d'une sous-factorerie dans le pays le plus chaud, le plus sec, le plus malsain, le plus aride de tout le Haut-Cayor où, s'il y a de

la volaille et des œufs, on a toutes les peines du monde à se mettre sous la dent un morceau de viande de boucherie.

— Vous ne deviez pas avoir grand'chose à faire dans ces pays perdus.

— Ne croyez pas cela. J'y suis resté six mois, le temps qu'on m'avait assigné pour « me faire la main », avant d'aller diriger le comptoir de Kayes. C'était juste au moment de la traite des arachides, de la mi-novembre à fin avril. Je n'avais pas une minute à moi. Au début de la traite, les arachides n'arrivent que par petites quantités, portées sur la tête par des femmes, des enfants ou des vieillards; c'est ce qu'on appelle le « diejhat ». Mais bientôt apparaissent les ânes, puis les bœufs, puis les dromadaires, quelquefois même des chevaux. Et tout cela défile sans cesse. Les arachides sont immédiatement pesées, après avoir été soigneusement examinées, car le Noir, malin et peu scrupuleux, y ajoute souvent du sable pour en augmenter le poids. On paye le tout argent comptant.

— Jusqu'ici cela ne paraît pas très compliqué.

— Non, mais il y a la concurrence. Il faut se démener pour avoir des vendeurs, pour recruter des aides qui vont chercher au loin les caravanes et les amènent au comptoir. On doit surtout veiller à ne pas laisser aller chez le voisin ceux qui ont, chez vous, des comptes en souffrance et ne demanderaient pas mieux que de les oublier.

— Ce sont donc des gens très civilisés que ces Noirs, fit Andrée en riant.

— Le plus difficile, continua Dorthez, n'est pas encore d'acheter, mais de vendre.

— Et vendre quoi? Des arachides?

— Eh, non! Ne doit-on pas, à son tour, vendre ses propres marchandises? Et ce n'est pas tout rose, croyez-moi, d'avoir à étaler ses cotonnades devant des Négresses plus difficiles à contenter que la plus capricieuse des Parisiennes; à surveiller les Noirs aux doigts trop souvent crochus; à les empêcher de grimper sur le comptoir, sous prétexte d'examiner de plus près la qualité du tabac ou de regarder un couteau qui leur plaît; à leur interdire d'approcher de la mélasse dans laquelle ils ne manqueraient pas de fourrer les doigts dès que vous auriez le dos tourné; à amadouer les bons clients en offrant à celui-

ci des biscuits, à celui-là des sucreries, à cet autre quelques kolas, ou de l'eau-de-vie; à répondre à sept, huit, dix, vingt acheteurs qui vous demandent les articles les plus divers en faisant un bruit de tous les diables et en vous soufflant leur fumée dans le nez; à parler des heures et des heures, pour ne rien dire, avant de conclure une affaire; en un mot à faire tous ses efforts pour ne pas se laisser rouler par les Noirs (ce qui arrive parfois), à mettre en jeu enfin toutes ses facultés pour acheter le meilleur marché et vendre le plus cher possible, ce qui est l'idéal de tout bon commerçant... »

Pendant que, d'un ton enjoué, Dorthez débitait cette longue tirade, la physionomie des auditeurs était vraiment amusante à observer. Jean Kerdalec et l'oncle Guy souriaient d'un air approbateur; Roger écoutait, attentif; quant à Andrée, elle ouvrait de grands yeux, bouche bée.

« Vous n'avez pas dû vous amuser beaucoup dans ce pays-là, soupira-t-elle.

— Pas précisément, mais que voulez-vous? Ne me fallait-il pas faire mon apprentissage? En tout cas, je n'ai pas été fâché de quitter le séjour peu enchanteur du Cayor quand, recevant un sérieux avancement, je fus nommé agent du comptoir de Kayes. Je n'ai abandonné ce poste, deux ans plus tard, que pour aller fonder la factorerie de Conakry et de là venir ici diriger le comptoir central de la Compagnie en Afrique occidentale.

— Et dire que père vous a fait abandonner ce haut grade, s'écria Roger.

— Oui, riposta vivement Dorthez, mais pour collaborer à cette grande mission à laquelle je suis fier d'appartenir.

— Cela ne nuira pas à ton avenir, mon cher Philippe, dit l'oncle Guy.

— Mon cher bienfaiteur, reprit le jeune homme d'un ton ému, ne sais-je pas que, là où vous êtes, je suis sûr d'être dans le bon chemin?... »

CHAPITRE XI

Dans l'ombre.

Pendant que se poursuivait cette conversation, une autre, toute différente, se tenait dans un des faubourgs de Saint-Louis. à l'extrémité sud de la ville.

Cet endroit, où jadis, du temps des esclaves, les traitants établissaient leurs *gallos* ou captiveries, n'était plus qu'un quartier nègre, un groupement confus de cases primitives et de paillottes. A cette heure avancée de la soirée, une obscurité compacte y régnait, faisant contraste avec les vives lueurs de l'électricité qui éclairait la ville.

Dans une de ces misérables cases, à la faible clarté d'une chandelle fumeuse, deux hommes causaient à voix basse.

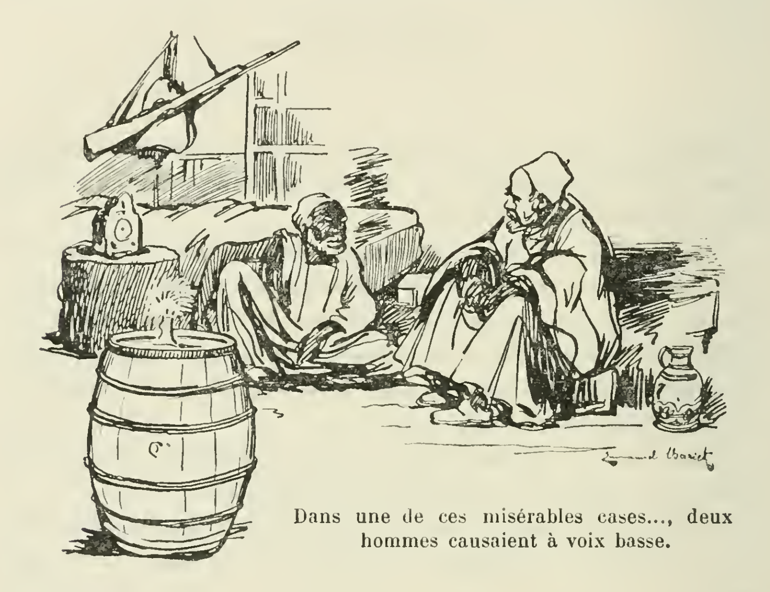
L'intérieur de cette demeure sordide, reflétant le désordre et le délabrement, présentait un curieux amalgame d'objets de toutes provenances. Le lit, consistant en un châssis fait de fortes tiges de mil et supporté par quatre pierres, était garni d'une simple paillasse de riz et d'une couverture crasseuse. Dans les coins on apercevait, sur de vieux barils, des bouteilles et des boîtes vides de toutes dimensions. Plus loin, quelques poignées de riz cru, quelques ignames voisinaient avec un pot, à demi plein, d'où s'exhalait le parfum caractéristique de l'eau-de-vie de traite. Sur un tronc d'arbre mal équarri, une pendule en zinc semblait si étonnée de se trouver en un pareil milieu qu'elle en oubliait de faire entendre son tic-tac coutumier et de marquer l'heure, ce qui d'ailleurs lui aurait été difficile, faute d'aiguilles.

Comme batterie de cuisine, il y avait en tout un vieux chaudron déformé, quelques tasses ébréchées, une cuvette à demi brisée, contenant des détritus de légumes et un morceau de

pain dur. Dans un coin, des loques aux couleurs indécises montraient par leurs trous, leurs taches et leurs franges que la garde-robe était rarement renouvelée.

Au mur étaient pendus, de chaque côté d'une glace fendue et aux trois quarts dépolie, une giberne usée et déchiquetée et un fusil à tabatière âgé d'un siècle pour le moins.

Les deux hommes s'entretenaient en langue bambara et la



Dans une de ces misérables cases..., deux hommes causaient à voix basse.

conversation paraissait engagée depuis longtemps déjà, l'atmosphère étant saturée d'une épaisse fumée de tabac.

Le premier, un Mandé-Dioula, originaire des environs de Kong, était un ancien traitant, pourvoyeur d'esclaves lors des grandes razzias des Tiéba et des Samory. Bien déchu aujourd'hui, il était venu s'échouer dans le Bas-Sénégal en attendant l'occasion, fût-elle malhonnête, de gagner quelque argent. Sa figure était sabrée, souvenir de son jeune temps, d'une énorme cicatrice qui partait de la tempe et lui coupait en deux la joue droite pour ne se terminer que vers le menton. Il s'appelait Kérétigui.

L'autre était Sélim.

« Ainsi donc, maître, disait le Noir, nous allons pouvoir recommencer, enfin, la lutte contre les Blancs.

— Les grands chefs de notre glorieuse secte des Senoussis, avec cette sagesse profonde que leur donne Allah, ont décrété la perte de cette mission commerciale dont je viens de t'expliquer le but. Ils m'ont envoyé auprès de ces chiens d'infidèles, pour pénétrer leurs desseins cachés, épier leurs démarches et déjouer leurs funestes entreprises, fatales à la cause de l'Islam.

— Les damnés!

— Nos pieux marabouts les ont condamnés et j'ai l'honneur d'être chargé de leur exécution. Pour cela, il me faut des aides habiles et dévoués. Tandis que je suis parmi eux, obligé de subir leur contact impur, d'autres renseignés, dirigés par moi, prépareront l'embuscade où ils tomberont.

— Juste châtiment pour ceux qui veulent mettre obstacle au divin rayonnement du Coran!

— C'est pour cette noble cause que je t'ai choisi, Kérétigui.

— J'en suis fier, maître, et je te remercie du plus profond de mon cœur.

— Je te sais intelligent, actif, audacieux. Ai-je eu tort de compter sur ton entier dévouement et sur ton obéissance la plus aveugle?

— Je suis à toi, corps et âme, répondit le Mandé, en s'inclinant jusqu'à ce que son front touchât le sol.

— Je n'en attendais pas moins de toi, fit simplement l'Arabe.

— Mais que puis-je maintenant?

— Beaucoup, Kérétigui, si tu suis bien mes instructions. Il y a à Ndar, comme tu sais, deux autres Senoussis, Tiéré et Diavara. Ainsi que toi, je les ai prévenus il y a huit jours. Ils sont à mon entière disposition. Mais c'est toi qui seras le chef. Eux ne seront que tes lieutenants, chargés de t'aider dans l'accomplissement de mes ordres et de te remplacer s'il venait à t'arriver malheur.

— Ma vie est à toi, murmura Kérétigui.

— Voici une bourse contenant de l'or. Demain, tu te rendras à Guet-Ndar où ils habitent. Vous aurez suffisamment de votre journée pour vous équiper convenablement comme des marchands voyageant pour leur commerce. Après-demain, vous quitterez Ndar par le chemin de fer.

— Et où nous envoies-tu ainsi, maître?

— Dans le Fouta-Djallon.

— Bien.

— Vous devez être arrivés à Timbo dans un mois.

— Mais c'est impossible! se récria le Mandé. Comment veux-tu?...

— Tout est préparé pour cela. Tu connais Ténétou?

— Suliman Ténétou, le traitant de Dubréka? Certes! C'est un des nôtres.

— Il est, en ce moment, à Rufisque, avec son bâtiment. Il vient d'apporter des kolas et doit repartir dans trois jours pour les Rivières du Sud. Avec ce mot de moi, il vous prendra à son bord.

— Je comprends. De Dubréka, il nous sera facile d'arriver à Timbo en une dizaine de jours.

— Une fois à Timbo, tu remettras cette autre lettre au pieux marabout Mohammed Backouna. Avec son aide... et cet or, il te sera facile de recruter, en peu de temps, une troupe de deux cents guerriers.

— Et des armes?

— Mohammed Backouna se chargera de t'en fournir. Cela fait, tu viendras au-devant de nous. Partis de Conakry, nous serons à cette époque sur la route de Timbo. Alors, tu t'arrangeras adroitement pour me faire connaître ta présence, afin que je te donne mes dernières instructions. Jusqu'à ce jour nous ne devons plus nous revoir. Adieu, Kérétigui, conclut l'Arabe en se levant et en se dirigeant vers la porte. Sois fidèle et dévoué à la sainte cause que tu as, grâce à moi, l'honneur de servir.

— Je le serai jusqu'à la mort, maître! » répondit le Mandé en balayant le sol de son front.

Ouvrant alors la porte de la paillotte, Sélim, calme et hautain, mit un doigt sur ses lèvres pour recommander encore une fois le secret, puis, lentement, il s'enfonça dans la nuit.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LA BROUSSE

CHAPITRE PREMIER

Conakry.

Le 20 décembre, vers cinq heures du soir, cinquante heures après avoir quitté les quais de Dakar, la mission Kerdalec arrivait devant les îles de Los qui ferment la rade de Conakry.

Jean Kerdalec n'avait pas attendu un bateau de la C. C. A. O. F. Il avait pris passage, avec ses compagnons, sur un vapeur de la Compagnie des *Chargeurs réunis.* A ce moment, le navire contournait les falaises escarpées de cet archipel de Los où flottait le drapeau tricolore depuis l'accord franco-anglais du 8 avril 1904.

Les passagers étaient réunis sur le pont quand soudain surgit, du fond de sa baie, la capitale de la Guinée française.

Quel charme profond laisse cette apparition! De coquettes et blanches villas, garnies de vérandas circulaires, forment une ligne onduleuse de quinze à dix-huit cents mètres de long. Elles émergent d'une végétation touffue où pointent vers le ciel des cimes de palmiers et de fromagers. Dans le lointain, s'estompent les sommets confus d'une ligne de collines au-dessus desquelles se dresse, dans la brume, le Kakoulima.

Ici, point de dunes, point de lagunes, point de barre, les fortes lames du large s'étant déjà brisées sur les falaises de Los. Des flots calmes viennent mourir doucement sur le rivage.

Bientôt le paquebot stoppa devant le wharf du Gouvernement.

Long de 325 mètres. y compris la jetée en pierre qu'il prolonge, large de dix, ce wharf, commencé en 1896, est bâti en rhônier et en pitchpin et permet l'accostage des vapeurs de commerce de cinq à six mètres de tirant d'eau. Sur ses bords sont disposés quatre mâts de charge et deux grues à vapeur de quatre tonnes, pour le service desquelles on doit payer le modeste prix de vingt-cinq centimes par tonne.

Sur le wharf se trouvait le successeur de Dorthez à Conakry, M. Marchat, avec sa femme et ses trois enfants, dont l'aîné paraissait avoir une douzaine d'années.

Les présentations ayant été faites par Dorthez, gracieusement Mme Marchat s'avança vers l'oncle Guy et Andrée, puis :

« Je sais, leur dit-elle, que nous allons avoir le plaisir de vous posséder tous deux ici quelque temps. Nous ferons notre possible pour que ce séjour ne vous paraisse pas trop ennuyeux.

— Cela sera facile, madame, en aussi charmante compagnie, répondit galamment le vieux savant. La vie, du reste, doit être fort agréable et fort saine à Conakry, si j'en juge par la mine superbe de vos enfants.

— Oh! fit M. Marchat, on se porte toujours à merveille ici, petits et grands. Beaucoup d'Européens ont amené leur famille, et mademoiselle y rencontrera d'agréables compagnes. Les dimanches se passent, pour la jeunesse, en d'interminables parties de croquet ou de tennis.

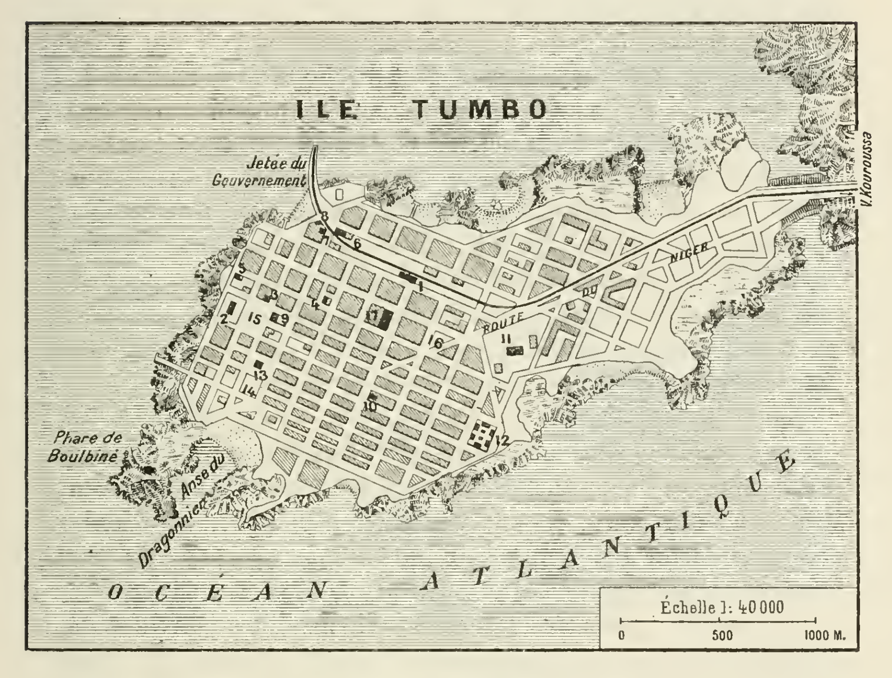
— Mais, Messieurs, interrompit Mme Marchat, nous vous laissons ainsi stationner sur ce wharf! Permettez-moi de vous montrer le chemin de la factorerie. c'est à quelques pas. »

Trois minutes plus tard, les voyageurs arrivaient à l'établissement de la C. C. A. O. F., sur la onzième avenue, non loin de la gare du chemin de fer.

Cette factorerie, fondée par Dorthez, occupait un vaste emplacement. Autour d'une cour, au fond de laquelle était le pavillon du directeur, se trouvaient une série de hangars, d'entrepôts, de magasins de détail, la plupart bâtis en bois et couverts de tôle ondulée.

Un spectacle inattendu attira aussitôt l'attention de nos voya-

geurs. Au milieu de la cour, s'agitait tout le personnel d'une caravane arrivée la veille. Elle avait déjà traité avec M. Marchat et venait de passer la nuit dans le « caravansérail », un des hangars de la factorerie destiné à cet office. Les Noirs, leur caoutchouc vendu, envahissaient maintenant les magasins de détail, criant et gesticulant, harcelant les employés de ques-



Plan de Conakry.

1. Gare.
2. Hôtel du Gouvernement.
3. Mairie.
4. Postes.
5. Trésor.
6. Douane.
7. Travaux publics.
8. Direction du port.
9. Église catholique.
10. Église protestante.
11. Mission des Pères du Saint-Esprit.
12. Hôpital.
13. Marché.
14. Jardin public.
15. Place du Gouvernement.
16. Place du Centre.
17. Réservoir.

tions et de réclamations, achetant cent objets divers qu'ils enfouissaient dans la profonde poche située sur le devant de leur « boubou ».

Dans un coin, chantant une monotone mélopée, des femmes pilaient le mil ou le riz, à grands coups cadencés. Celles-ci procédaient à une toilette sommaire ou aidaient leur voisine à

se coiffer, opération délicate qu'on ne recommence guère que tous les quinze ou vingt jours. Celles-là surveillaient les marmots vautrés sur le sol et piaillant comme des moineaux. D'autres imploraient leurs maris pour avoir des miroirs ou des colliers de grossière verroterie... Et les hommes, mâchant leurs insipides kolas, chiquant, crachant au loin, achetaient, achetaient toujours, dépensant sans compter cet argent qu'ils avaient eu tant de peine à gagner et qui leur fera tant défaut plus tard!... Mais un Noir songea-t-il jamais au lendemain?

Passant au milieu des groupes, nos voyageurs arrivèrent devant le pavillon du directeur. C'était un bâtiment carré, de huit fenêtres de façade, avec un rez-de-chaussée surélevé et un étage, le tout en maçonnerie avec plancher en fer et béton et carrelage en ciment. Le toit, dépassant notablement la construction, reposait sur des piliers descendant jusqu'au sol, offrant ainsi une galerie large de trois mètres, la véranda. C'est le lieu de repos et de flânerie, endroit bien agréable aux heures brûlantes du jour, en ce pays de soleil.

Après le dîner, M. Marchat installa Jean Kerdalec et ses compagnons sous la véranda de la façade regardant la mer. Assis sous un berceau de verdure et de fleurs, ils se laissèrent aller, en de confortables rocking-chairs, au plaisir de respirer la brise marine et de jouir du magnifique spectacle du port endormi dans la nuit.

Au premier plan, des pirogues indigènes, des cotres et des chalands. Au fond, sur la gauche, le puissant relief du wharf désert à cette heure. Quelques paquebots, barrant l'horizon, laissaient à peine deviner leurs masses sombres. Les graciles faisceaux des lumières du quai, tremblotant sur les vagues, tiraient parfois de l'ombre quelques canots glissant silencieusement ou frappaient d'une lueur rapide les blanches voiles de barques balancées sur leurs ancres.

Conakry avait fait aux nouveaux venus une vive impression. Longtemps ils devisèrent de son passé et de son état actuel.

« En 1890, expliqua Dorthez, c'était un petit village de Noirs, d'une vingtaine de cases. Une maison française s'y était établie faisant concurrence à une maison allemande située à Boulbineh, à 800 mètres de là. Entre les deux était Kroutown, habitée par des Krous. Enfin, à l'extrémité de l'île se

trouvait le modeste village de Tumbo. En tout, il y avait 250 habitants. Aujourd'hui Conakry en compte plus de 6 000 et occupe trois kilomètres carrés.

— Et quelle animation! fit Roger.

— Le marché de Conakry, où l'on voyait jadis à peine quelques vieilles femmes ou quelques négrillons vendant des oranges ou de petits tas d'arachides, fait aujourd'hui, pendant la saison de la traite, plus de 25 000 francs d'affaires par jour. Son port a un mouvement annuel de 40 000 tonnes, représen-



Assis sous un berceau de verdure et de fleurs, ils se laissèrent aller, en de confortables rocking-chairs, au plaisir de respirer la brise marine.

tant une valeur de plus d'un million. Il y a ici plus d'une vingtaine de maisons de commerce de premier ordre.

— Sans compter, ajouta M. Marchat, beaucoup d'autres de moindre importance, ainsi que des centaines de boutiques de Syriens, d'Italiens, d'Espagnols, de Sierra-Léonais, de Ouolofs...

— De nombreuses caravanes y arrivent chaque jour, poursuivit Dorthez avec chaleur. Elles amènent de l'intérieur une moyenne de trois cent cinquante charges de caoutchouc. Une multitude d'embarcations indigènes apportent également les produits de la côte : vivres, fruits, bois de construction. Plus de mille concessions ont déjà été données. Conakry enfin est dotée à profusion d'eau potable amenée d'une rivière située à une quarantaine de kilomètres d'ici.

— Et tout cela, dit gravement Jean Kerdalec, grâce au véritable créateur de Conakry, au Dr Ballay, à cet homme de bien, à ce grand patriote qui sut faire de cette ville et de son port l'entrepôt commercial de la Guinée française, aux dépens de Freetown, la ville anglaise, autrefois le débouché unique, le seul but des caravanes. Quand vous aurez parcouru la ville et que vous aurez pu juger de son activité, vous me direz ce qu'il faut penser de cette assertion trop souvent et trop légèrement formulée que les Français ne sont pas colonisateurs. »

Dès le lendemain, le premier soin du Dr Kerdalec, de Roger et d'Andrée fut de visiter Conakry, sous la conduite de Dorthez.

En sortant de la factorerie, celui-ci les conduisit d'abord sur le boulevard du Gouvernement. Cette large voie, qui s'étend sur une longueur de 1500 mètres, des environs du wharf à l'anse du Dragonnier, est coupée en son milieu par une grande place sur laquelle ils ne tardèrent pas à déboucher.

« Voici le palais du gouverneur, dit Dorthez. Avec son toit plat, ses baies cintrées et ses vérandas, c'est un beau type d'édifice colonial.

— Il semble de proportions bien modestes, repartit Andrée.

— C'était pourtant une merveille lors de sa construction. Mais ici tout s'est tellement embelli! »

Devant le palais circulaient, fiers de leur uniforme kaki, des tirailleurs sénégalais dont les bonnes grosses figures bronzées reluisaient sous la chéchia. Des Européens, l'inévitable casque colonial sur la tête, passaient, rapides, affairés, soucieux. Baguenaudant nonchalamment, des Noirs gesticulaient sous les arbres. Des femmes indigènes, leur enfant « botté » aux reins, un ballot sur la tête, s'avançaient, quelques-unes nues jusqu'à la ceinture.

« Tournons à gauche », fit Dorthez.

De ce côté s'ouvrait une autre grande voie, allant du palais à l'hôpital Ballay, à l'extrémité de la ville. C'était une superbe avenue large de vingt mètres, plantée de manguiers dont les feuilles projetaient sur le sol une ombre bienfaisante. De chaque côté, dans le fouillis des arbustes, pointaient çà et là de coquettes maisons, d'élégantes villas. Au milieu passaient les rails d'un Decauville.

« Philippe, s'exclama tout à coup Andrée, je ne comprends



Cl. P. Vuillot.

CONAKRY. LA PLACE DU GOUVERNEMENT AVEC LA STATUE DE BALLAY.



Col. Aspe-Fleurimont.

CONAKRY. LE PAVILLON DE LA BOUCHERIE AU GRAND MARCHÉ.



Col. Aspe Fleurimont.

CONAKRY. LE MARCHÉ UN JOUR DE FÊTE.



Col. Aspe Fleurimont.

CONAKRY. UNE RUE DU VILLAGE SIERRA-LÉONAIS.

rien à votre Decauville. Tout à l'heure, j'y voyais passer un train minuscule, puis ce fut un camion chargé de pierres et traîné, à bras, par des Noirs. Maintenant, regardez cette voiture élégante où trône une jeune femme, à demi cachée sous son ombrelle, tandis que son compagnon conduit le cheval.

— Notre Decauville, expliqua Dorthez en souriant, n'est pas, comme en France, un égoïste, gardant les rails pour lui tout seul. Ici, ce chemin de fer sur route est mis à la disposition du commerce et même des particuliers, moyennant un droit fixé à un franc par tonne. Chacun fournit son véhicule et son moyen de traction.

— Comme à Rufisque, remarqua l'oncle Guy.

— Un franc la tonne, reprit Andrée, alors cette jeune dame...

— ... n'a pas besoin de se peser, rassurez-vous, répliqua Dorthez. Ici les wagonnets de promenade ne payent aucune taxe.

— A la bonne heure, Philippe, je trouvais ce tarif plutôt irrévérencieux...

— Si nous faisions un tour au marché? proposa Roger, c'est toujours amusant.

— C'est même l'heure propice, remarqua Dorthez, mais il nous faut alors revenir sur nos pas et aller retrouver le palais du gouverneur et le boulevard du Gouvernement. Prenons cette avenue, pour varier.

— Boulevard, avenue, c'est toujours pareil.

— Pardon, le nom diffère suivant l'orientation. Conakry, dont on a dressé le plan dès 1893, a été divisée en damier : les voies du nord au sud sont des boulevards; celles de l'est à l'ouest, des avenues. Numérotez chaque boulevard en partant du palais, chaque avenue en partant de l'anse du Dragonnier et vous avez ainsi la topographie complète de la ville.

— C'est simple et pratique.

— Pas moyen de s'y tromper. Seule fait exception la « route du Niger » qui biaise sur le damier. Mais que voulez-vous? Il fallait bien la diriger vers le pont du Saloum qui a transformé en presqu'île l'île de Tumbo. C'est par là que se trouve le petit marché.

— Et nous y allons?

— Non, nous lui tournons le dos. Nous voici arrivés au grand marché, voyez... »

C'était un pavillon rectangulaire dont la superficie était encore augmentée par des auvents métalliques. Aux extrémités, deux kiosques à six pans servaient, l'un à la vente du pain, l'autre à la boucherie.

Sous le grand hall régnait un indescriptible brouhaha. Des Noirs, hommes et femmes, achetaient, vendaient, s'appelaient, s'accostaient, à grands renforts de gestes et d'exclamations.

« Quel bruit! s'exclama Andrée. On se croirait... à Paris. »

Ils revinrent à la factorerie par le boulevard Maritime, en suivant le bord de la mer, derrière le palais du gouverneur. Ils prirent toutefois un instant de repos, à un demi-cercle formé par le boulevard autour d'un superbe fromager que sa beauté avait fait respecter.

« Ouf! fit Andrée, je suis morte de chaleur! Décidément je ne suis pas encore habituée au soleil d'Afrique.

— Cela se voit bien! s'écria aussitôt l'oncle Guy en lui remettant vivement sur la tête le casque qu'elle venait de quitter. Tu veux donc risquer une insolation, ou, tout au moins, un violent mal de tête?

— Comment, oncle Guy, sous ce fromager, à l'ombre?

— Et qu'importe? Même à l'ombre, même à l'abri d'un toit trop léger, rappelle-toi qu'au Soudan il faut se méfier des rayons solaires. Tu connais pourtant bien l'influence des rayons chimiques ultra-violets, la théorie...

— J'obéis, oncle Guy, j'obéis, même sans théorie. Désormais je resterai casquée jour et nuit! »

Les jours suivants se passèrent en graves occupations. Il fallut aider le chef de la mission à faire l'inventaire des marchandises que l'expédition allait emporter à travers la Guinée. Il n'y eut pas moins de cinq cents charges à établir; il fallait donc recruter cinq cents porteurs. Pour les trouver, Jean Kerdalec et M. Marchat se rendirent en chemin de fer jusqu'à Mamou qui était alors le terminus de la ligne. C'est là, en pays foula, qu'ils devaient commencer les étapes à travers la brousse; aussi est-ce là qu'il s'agissait de trouver le nombre suffisant de porteurs noirs.

Pendant ce temps, les jeunes gens visitèrent tout ce qui pou-

vait présenter quelque intérêt dans la ville : écoles, casernes, prisons, hôtel des douanes, ateliers de travaux publics, magasins généraux, etc.

Ils voulurent voir aussi le Jardin d'essais de Camayen, situé à cinq kilomètres de la ville. Une voiture les y conduisit. Après avoir traversé le Conakry indigène, ils s'engagèrent sur la « route du Niger » où, de quatre à six, heure select, on rencontre de nombreux promeneurs à pied, à cheval, en voiture ou à bicyclette. Longeant la ligne de chemin de fer, ils arrivèrent à l'extrémité de l'île, franchirent le pont de fer qui la relie à la presqu'île du Caloum, pénétrèrent sur le continent africain et arrivèrent devant le Jardin d'essais.

Ils y furent cordialement reçus par le directeur que connaissait Dorthez. Après un plantureux déjeuner, qui fut servi sous un élégant pavillon bien aéré et dont les larges baies étaient abritées du soleil par de profondes vérandas, l'aimable directeur fit visiter en détail l'établissement à ses hôtes.

« Nous avons ici, leur expliqua-t-il, une étendue de vingt et un hectares dont une douzaine actuellement en culture. Notre budget annuel est de cent mille francs, alimenté en partie par nos produits eux-mêmes mis chaque année en adjudication. »

Après une promenade dans le superbe jardin d'agrément situé sur le devant de l'habitation, le directeur fit admirer à ses visiteurs tous « ses enfants », comme il appelait ses plantations. Celles-ci étaient divisées en grands carrés, suivant les espèces : carrés des caféiers, des cacaoyers, des pépinières, des vergers, des arbres fruitiers, de la culture potagère, des bananiers, etc.

Il faisait nuit noire quand ils revinrent à Conakry.

CHAPITRE II

Un tata soussou.

En arrivant à la factorerie, Dorthez y trouva une dépêche de Jean Kerdalec, lui annonçant qu'il ne serait pas de retour avant cinq ou six jours, le recrutement des porteurs, à Mamou, étant plus difficile qu'on ne l'avait prévu.

« Eh bien, mes amis, s'écria gaiement le jeune homme, puisque nous avons du temps devant nous, permettez-moi, un de ces jours, de vous conduire en voiture à Kano, à trente kilomètres d'ici, en pleine brousse, je vous ferai voir un village soussou.

— Bravo, Philippe! interrompit vivement Andrée. Voilà une bonne idée. Puisqu'on ne veut pas de moi en Guinée, je ferai, au moins, connaissance avec ce « pays réservé ». Tu en es, oncle Guy?

— Moi! Je te suivrais au bout du monde, riposta gaiement le vieux savant. Et, d'ailleurs, ne sommes-nous pas, tous deux, du même groupe, le groupe nord de la mission Kerdalec? »

Deux jours plus tard, ils partaient pour Kano, à trois heures du matin, afin d'éviter la chaleur. Sélim les accompagnait, ayant gracieusement accepté de leur servir d'interprète.

Trois heures leur suffirent pour effectuer le trajet. Kano était un bourg assez important, entouré d'une fortification primitive, consistant, comme dans tous les villages soussous, en un mur de pisé recouvert d'un toit de chaume. Auprès de l'une des entrées du village, se dressaient d'énormes fromagers. Les visiteurs remarquèrent au pied de l'un d'eux une sorte de cabane, très régulièrement conique, qu'ils considérèrent curieusement, dès qu'ils eurent mis pied à terre.

« C'est une termitière, expliqua Dorthez.

— Comment? fit Andrée. C'est donc là ce curieux nid de termites, de ces fourmis géantes, nid lui-même de dimensions relativement colossales.

— Une dizaine d'hommes y tiendraient à l'aise, fit remarquer Roger, en y pénétrant. Mais il est recouvert de paille : ce ne sont pourtant pas les termites qui ont fabriqué un tel toit.

— Non, monsieur Roger, dit Sélim. Avant l'extension de l'Islam en ces pays, c'était sous les fromagers, refuges préférés des esprits, des « baris », qu'on venait faire les cérémonies du culte fétichiste. Ordinairement, la chapelle était une termitière évidée, comme celle-ci. On la recouvrait d'un léger toit de paille, pour éviter sa dégradation par les pluies. On y faisait des sacrifices d'animaux.

— Alors, reprit Roger, maintenant que le pays est musulman, d'où vient donc qu'elle paraît si soigneusement entretenue?

— Hélas! fit l'Arabe. Le Soussou observe si peu la loi du Prophète! Il n'est pas assez intelligent pour cela. En public, il fera bien le salam, mais la nuit, en vrai fétichiste, il viendra apporter une offrande à son idole.

— Sont-ils nombreux, les Soussous? interrogea Andrée.

— Plus d'un demi-million, répondit Dorthez, y compris leurs cousins, les Nalous, les Landoumans et les Bagas. Ils forment un groupe d'États indigènes entre le Fouta-Djallon et la mer.

— Ce sont des êtres grossiers, inférieurs, proféra Sélim. Leurs défauts dominants sont la paresse, le mensonge, la gourmandise, sans compter tous les autres.

— Il me semble, Sélim, interrompit Andrée en souriant, que vous n'êtes guère charitable pour ces pauvres diables.

— Ils ne sont pas même susceptibles de perfectionnement, mademoiselle, répliqua l'Arabe.

— Sélim n'a pas tout à fait tort, dit Dorthez. Même ceux qui ont vécu quelque temps dans les milieux européens ou qui ont été élevés par nos missionnaires, retombent vite au niveau des autres, dès qu'ils retournent au village.

— Ils ne feront jamais de bons musulmans! grommela l'Arabe. Ces Soussous, quelle race!

— Toutefois, reprit Dorthez, autant que j'ai pu les juger pendant mon séjour à Conakry, ce sont des gens dociles, des

instruments assez maniables, si nous voulons nous en servir, en tenant compte de leur nature, de leurs sentiments.

— Des sentiments! riposta Sélim. Les Noirs ne sont faits que pour subir la domination des Blancs.

— Peut-être! conclut l'oncle Guy, mais à condition que ceux-ci leur apportent, en échange, la sécurité et le bien-être. C'est là notre seule excuse. »

Tout en causant de la sorte, ils avaient pénétré dans le village. Mais quel ne fut pas l'étonnement de Roger et de sa sœur, en n'y rencontrant qu'un lacis de ruelles, bordées de grands murs, où quelques rares portes, seules, apparaissaient!

— Voilà des maisons bizarres! dit Andrée. Ni toit apparent, ni fenêtres.

— Mais vous n'avez devant vous que les murs des tatas, expliqua Sélim.

— Et qu'est-ce donc, au juste, qu'un tata? »

Dorthez prit la parole, arrêtant le groupe d'un geste.

« Dans ces pays, dit-il, l'autorité qui prime toutes les autres est celle du père de famille. Chacun d'eux possède son tata et un village consiste en un groupe de tatas réunis sous l'autorité d'un chef, formant ainsi un tout social. En temps de guerre, c'est la forteresse où l'on se réfugie tandis que, dans la banlieue, sont abandonnés à l'envahisseur les villages de culture et les parcs à bestiaux.

— Mais enfin, pourquoi toutes ces ruelles?

— En dedans de l'enceinte commune du village, chaque tata, c'est-à-dire chaque famille, constitue une réunion de foyers sous l'autorité d'un patriarche, et il a, à son tour, son terrain enclos d'un mur.

— Bon! fit Andrée, tout s'explique. Nous voyons là les murs de ces îlots : ce sont eux qui forment toutes ces ruelles, sans fenêtres naturellement, et avec peu de portes, puisqu'une seule suffit pour chaque tata. »

Plusieurs indigènes s'étaient approchés. Abordant l'un d'eux, Sélim lui demanda, en soussou, où se trouvait le tata du « Ta Cagni ».

La main à la chéchia, en militaire, le Noir proposa d'y conduire la petite troupe.

« Le Ta Cagni, expliqua Dorthez, pendant qu'on suivait le

nouveau guide, est le chef du village, non pas un maître, mais plutôt un administrateur, comme nos maires en France. Il ne peut prendre aucune décision importante sans consulter son conseil, composé des chefs de tatas.

— Est-ce une fonction héréditaire? demanda Roger.

— Oui, mais par voie collatérale, de frère à frère, non de père à fils, de crainte d'amener au pouvoir un homme jeune et inexpérimenté. Le dernier frère mort, on choisit parmi ses fils ou ses neveux.

— Ce n'est déjà pas si mal imaginé! » constata Andrée.

A ce moment, le Soussou frappa respectueusement à une porte. Un vieux Noir ouvrit et, informé de la qualité des étrangers, les fit pénétrer à travers un petit couloir, dans une cour intérieure, au sol soigneusement battu et balayé. Tout autour, sur de petits tertres, s'alignaient plusieurs cases rondes, aux toits pointus; c'étaient les demeures des habitants du tata.

« On dirait des meules! » fit Andrée.

Devant la plus grande, sous une rustique véranda, un grave personnage, vêtu sommairement du boubou, se prélassait dans un hamac. C'était le Ta Cagni.

Sélim, en quelques mots, lui expliqua le but de la visite : simple politesse faite au chef du village par des voyageurs. Charmé de l'attention et surtout des menus objets offerts en signe de bienvenue, celui-ci les fit pénétrer sous la véranda, puis dans le hall central de la case.

C'était une vaste chambre circulaire de sept à huit mètres de diamètre, à la fois salon, salle à manger et chambre à coucher. Sur le pourtour, des portes donnaient accès aux « conkos », chambres particulières des femmes et des enfants du chef. Le plafond était constitué par la toiture même de l'habitation, immense parapluie aux baleines de bambou, reliées par une épaisse couverture de branchages et de feuilles. Les bords de ce toit reposaient sur de forts pieux encastrés dans le mur extérieur de la case, mur de pisé, soutenu par un clayonnage de bambous et de palétuviers.

« Examinez bien cette case, dit Dorthez, c'est le type général de celles du pays. Vous en trouverez d'autres moins vastes, moins confortables, mais toujours du même style. »

Le Ta Cagni ne possédait naturellement pas de chaises,

meubles nécessaires aux genoux ankylosés des Européens, mais dont ne font usage ni les Noirs de l'Afrique ni les Jaunes de l'Asie. De grandes outres retournées furent recouvertes de tapis, pour les remplacer, autour du Ta Cagni, accroupi sur une simple natte.

On servit le café, puis on tendit aux visiteurs des pipes tout allumées. Mais ceux-ci, tout en remerciant de l'aimable attention, s'empressèrent de refuser ces ustensiles qui avaient déjà passé par tant de bouches. La conversation s'engagea aussitôt, par l'intermédiaire de Sélim, bien que Dorthez comprît en partie les paroles du Ta Cagni. L'oncle Guy fit même de la politique locale.

« Nous sommes persuadés, dit-il après mille compliments sur le pays, que les Soussous, gens de mœurs douces et paisibles, n'ont pu que gagner à notre arrivée. En occupant le pays, les Français empêchent les guerres, les razzias, les pillages, amènent la paix et assurent à chacun le bénéfice de son travail. Si les grands chefs regrettent, peut-être, le temps où ils étaient les maîtres, le peuple doit, au contraire, n'avoir qu'à s'en féliciter.

— Il est certain[1], répondit finement le Ta Cagni, que les « Almamys » ne vous aiment pas, puisque, depuis que vous êtes là, ils ne peuvent plus se battre ni couper la tête aux hommes riches dont ils convoitent la fortune. Mais, pour nous, si nous disons parfois : « les Français ne sont pas bons », dans le but de vous taquiner, nous reconnaissons que votre départ serait le signal du recommencement des guerres. »

Pendant une heure, la conversation se poursuivit ainsi, puis le Ta Cagni offrit aimablement à ses hôtes de faire la sieste, puisqu'ils avaient déjeuné avant de pénétrer dans le village. Il leur fit donc donner une case et, à quatre heures, on leur apporta un repas à la suite duquel nos voyageurs prirent congé de l'aimable Soussou.

Ils retournèrent à Conakry, enchantés de cette excursion dont Andrée fit un récit pompeux à son père lorsque, trois jours plus tard, celui-ci revint enfin de Mamou, ayant recruté le personnel nécessaire.

1. Phrase authentique : Voir *La Guinée Française*, notice publiée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, page 183.

Le départ définitif de Conakry fut fixé au 2 janvier.

Sur le point de se séparer de son frère et de sa fille, Jean Kerdalec avait voulu célébrer auparavant le premier jour de l'année par une fête de famille, comme il en avait l'habitude en France. Il commanda au Grand-Hôtel un somptueux repas auquel furent conviés, outre les membres de la mission, y compris Sélim et Mahmadou, M. et Mme Marchat et leurs enfants.

Il était convenu que l'oncle Guy et Andrée accompagneraient le groupe sud jusqu'à Mamou. Assise entre les deux plus



— Le pourrais-je avec de tels amis? répondit-elle, en désignant ses deux jeunes compagnons affectueusement serrés contre elle.

jeunes enfants de M. Marchat qui ne pouvaient déjà plus se passer de leur « grande amie », la jeune fille fut de charmante humeur, malgré le chagrin qu'elle ressentait de la prochaine séparation.

« Tu ne regretteras plus maintenant de rester quelque temps ici, avant de repartir pour Dakar et le Sénégal, lui dit son père.

— Le pourrais-je avec de tels amis? répondit-elle, en désignant ses deux jeunes compagnons, affectueusement serrés contre elle. Au reste, n'est-ce pas une merveille que cette ville de Conakry, sortie de la brousse en quelques années comme sous la baguette magique d'une fée?

— La fondation de Conakry, s'écria Dorthez d'un ton enthousiaste, la prééminence incontestable qu'elle a su prendre sur Freetown, cette victoire commerciale de la France sur

l'Angleterre, ne sont-elles pas une preuve palpable de notre force d'expansion, de notre vitalité, de notre brillant avenir colonial?

— Ce n'est pas tout d'acquérir, murmura Jean Kerdalec, il faut savoir conserver. »

CHAPITRE III

« Les voyageurs pour le Fouta-Djallon, en voiture! »

Éclatante de blancheur par une matinée ensoleillée, la gare de Conakry jette sa note claire sur la verte frondaison qui l'entoure. Vêtus de blanc, casqués de blanc, des Européens passent et repassent sous les rayons brûlants du soleil d'Afrique. Les uns sont venus en simples flâneurs assister au départ journalier du convoi, les autres, l'air affairé, surveillent l'embarquement de leurs marchandises et font, d'une voix brève, leurs recommandations aux employés noirs dont les épaules plient sous les lourdes charges.

L'animation est de plus en plus vive; l'heure du départ approche. La locomotive est venue stopper le long du quai, lançant des tourbillons de fumée sombre. Le train comprend des wagons de deux sortes : les uns, pareils à ceux de France et à peu près confortables; les autres, les plus nombreux, ne sont que de simples plates-formes, comme celles de nos trains de marchandises. C'est qu'ici ces derniers servent au transport non seulement des marchandises, mais aussi des indigènes qu'on voit, en ce moment, se jucher de leur mieux, de-ci, de-là, un peu partout, suivant qu'ils trouvent une place au milieu des colis entassés.

Sur le quai, causent Jean Kerdalec, Roger, Dorthez et Sélim, le groupe sud de la mission, accompagnés de l'oncle Guy et d'Andrée qui doivent seulement aller jusqu'à Mamou, à 296 kilomètres de Conakry, le point terminus de la ligne... pour le moment.

Les employés noirs de la C. C. A. O. F. sont déjà montés dans leur wagon. Le sourire aux lèvres, la chéchia sur l'oreille, le revolver aux reins, la musette au côté, ce sont de vrais

« laptots », comme on appelle les tirailleurs sénégalais. Ne l'ont-ils pas tous été autrefois? Tous les dix parlent suffisamment le français, mais surtout Amadi So, Yaouri, Odonou et Ato, également déjà de fort bons commerçants. Ceux-là seront les chefs provisoires des factoreries nouvelles. En attendant, ils vont former l'escorte de la mission et, comme ce sont des gens dévoués et de bons tireurs, ils sauront, au besoin, la faire respecter.

Soudain un coup de sifflet aigu et bref retentit. C'est l'instant des adieux. On échange une dernière poignée de mains. Un mugissement prolongé de la machine se fait entendre. Lentement le convoi s'ébranle. On part, on est parti.

La première heure est silencieuse. Cette fois, c'est bien l'adieu définitif à la civilisation. Ce soir, on va débarquer à Mamou. Demain on commencera la longue marche pour s'enfoncer peu à peu dans la brousse, loin de tout, loin de tous.

Jean Kerdalec, en songeant à son frère et surtout à Andrée qui vont demain rentrer à Conakry et qu'il ne retrouvera que quelques mois plus tard sur les bords du Niger, sent maintenant un certain trouble, un remords inavoué se glisser dans son esprit. Cette idée de séparation, si naturelle dans le cabinet de M. Darnemont-Liancourt, lui cause à cette heure une sensation de déchirement. Inconsciente et confuse, tout d'abord, elle se précise et devient plus troublante à mesure que Conakry, se voilant d'un rideau de verdure, s'éloigne pour disparaître bientôt à l'horizon.

On est encore en vue de la mer dont les flots bleus s'aperçoivent ou se devinent au hasard des courbes et des éclaircies. Pendant une quarantaine de kilomètres, la ligne suit la côte pour franchir la longue presqu'île du Caloum, à la pointe de laquelle est Conakry.

A gauche de la voie, en plein nord, s'ouvre le large estuaire du Bramaya, au fond duquel est Dubréka, naguère encore la principale ville de la Guinée française. De là, le long de la rivière de Dubréka, à quinze kilomètres dans les terres, se succèdent de nombreuses plantations de café et de cacao.

« On dirait que la contrée commence à changer d'aspect, remarque Andrée qui jusqu'alors n'a cessé d'observer le paysage.

— Certes, lui répond Dorthez. C'en est fini maintenant des terres basses de la côte, de cette boue noire et gluante où les Noirs font croître de si abondantes récoltes de riz. Maintenant nous entrons dans une zone de savanes. Voyez en effet ces prairies de hautes herbes.

— Tout comme à Dixim, reprend Andrée en souriant. Ce n'est pourtant pas loin de Conakry, mais combien nous avons été trempés ce matin-là! Heureusement que vous nous aviez fait emporter nos caoutchoucs.

— Que veux-tu? réplique Roger. Quand on circule par la brume matinale au milieu d'herbes de quatre mètres de haut et que chaque brin ruisselle d'eau...

— Et cependant, avant midi, tout est sec, archi-sec, et ces mêmes brins sont aussi cassants que s'ils avaient été passés au four.

— Ce qui revient à peu près au même, fait remarquer l'oncle Guy, puisqu'ils ont reçu, pendant quelques heures, les rayons embrasés du soleil soudanais. Tu disais donc, tout à l'heure, Philippe?...

— Je disais qu'au lieu de cette boue cultivée de la côte, nous avons maintenant devant les yeux des savanes, des prairies de hautes herbes, au milieu desquelles se dressent des géants solitaires, ce palmier ici, ce baobab là-bas, plus loin ce fromager...

— L'aspect même du terrain change, il devient plus accidenté.

— Ce ne sont encore que de légères ondulations dans le creux desquelles coulent les eaux fertilisantes d'innombrables rivières. Vous pouvez en distinguer facilement le cours, rien qu'à la ligne vert sombre de l'épaisse végétation qui les borde. A proximité de ces cours d'eau, au milieu d'un fouillis de kolatiers et de bananiers, se dressent des villages indigènes. On ne peut que les deviner d'ici.

— Et cette haute montagne, serait-ce encore le pic du Kakoulima?

— Naturellement c'est lui, toujours lui. C'est la « montagne sainte » dont la pointe s'élève à plus d'un millier de mètres au-dessus de nous. »

Après la station de Manéa, la voie monta régulièrement.

On se heurtait à une première chaîne de montagnes, aux sommets dénudés, où la ligne, dans ses tranchées rectilignes, découpe des pentes abruptes.

Mais ce fut surtout, après le déjeuner, quand la station de Kindia, à mi-chemin de la route, eut été dépassée, que la ligne, de plain-pied tout d'abord, ne tarda pas à prendre une inclinaison plus marquée, pour arriver à franchir, au col de Koumi, son point culminant. Au passage, nos voyageurs purent admirer les ponts, les viaducs, les tranchées, travaux remarquables non par leur importance, mais par les difficultés que dut vaincre pour les mener à bien le capitaine Salesses. C'est à ce vaillant pionnier, alors capitaine du génie, plus tard administrateur des colonies, qu'est due cette œuvre qui lui fait grand honneur. N'a-t-il pas exécuté successivement le tracé primitif, l'avant-projet, le tracé définitif et dirigé d'une main ferme les premiers travaux d'exécution?

A six heures du soir, le train stoppait enfin devant la gare de Mamou.

Dès le lendemain matin, Jean Kerdalec et ses compagnons se rendirent sur la place du marché où, fidèles au rendez-vous, les attendaient déjà les chefs de groupe des porteurs foulas. Ceux-ci, au nombre d'une quinzaine, s'étaient engagés à amener, pour ce jour-là, l'un vingt-cinq, l'autre trente, l'autre quarante porteurs qu'ils devaient embaucher aux environs et dont ils répondaient. Chacun d'eux, questionné par le « grand chef blanc », répondit qu'il avait le nombre de porteurs convenu.

Les marchandises nécessaires à la mission étaient, comme d'habitude, divisées en « charges » de vingt-cinq kilogrammes environ, poids raisonnable pour le portage à tête d'homme. Il ne faut pas oublier que le porteur doit, en outre, avoir sur lui quelques menus objets et des vivres dont le poids total atteint facilement de quatre à cinq kilogrammes, surtout si ces vivres consistent en maïs, mil ou ignames, au lieu de riz. On avait ainsi constitué cinq cents charges environ. C'était donc cinq cents porteurs que Jean Kerdalec allait avoir à traîner derrière lui.

L'organisation de la caravane demanda encore quelque temps. Il fallut entendre tous les chefs de groupe, l'un après l'autre, écouter leurs réclamations, convenir une dernière fois

du salaire promis qui devait être versé plus tard, soit à eux-mêmes, — soit à leurs maîtres.

On alla ensuite examiner les trois chevaux que Jean Kerdalec avait fait venir de Conakry, où il se les était procurés pour la somme totale de onze cents francs. C'étaient des bêtes fines et intelligentes, qu'on sentait robustes et résistantes. Elles devaient servir de montures au chef de la mission, à Roger et à Dorthez. Sélim avait déclaré qu'il préférait aller à pied. Trois des laptots (nous appellerons ainsi désormais les Ouolofs, employés de la Compagnie, pour les distinguer de la foule des porteurs soussous) furent désignés pour s'occuper de ces chevaux.

Dans l'après-midi, on fit venir à la gare, où depuis la veille étaient rangées les charges, les chefs de groupe des porteurs. On leur désigna leurs tas de ballots, soigneusement numérotés. Ils en furent dès lors rendus responsables. On leur annonça ensuite que Sélim serait le « portor kountighi », le chef des porteurs, celui qui dirigerait la marche du convoi avec l'aide des laptots et veillerait au bon ordre. Quant à Dorthez et à Roger, ils auraient spécialement à s'occuper des vivres.

Puis, le chef de la mission réunit auprès du village la nombreuse troupe des porteurs. Les ayant fait ranger tant bien que mal, il prit la parole pour leur faire quelques recommandations. Au fur et à mesure, Sélim traduisait en foula chaque phrase qu'il prononçait lentement et d'une voix forte.

Jean Kerdalec commença par leur dire qu'il fallait marcher régulièrement les uns derrière les autres, sans chercher à se dépasser, ne jamais s'écarter de la route ni déposer son fardeau pendant la marche. Toutes les heures ils se reposeraient dix minutes, à la sonnerie de « Halte! », que magistralement Yaouri fit entendre sur le clairon pour la leur apprendre. Puis, Jean Kerdalec leur rappela qu'il était interdit de maltraiter les habitants des villages traversés, de voler, de piller, de s'enfuir avec son fardeau ou même sans lui, etc.

Il fit apporter du riz et du poisson sec et présida lui-même à une première distribution de vivres pour cinq jours. Il voulait nommer des cuisiniers pour chaque groupe, mais Dorthez lui fit remarquer qu'une cinquantaine de femmes allaient suivre leurs maris. Sans qu'on eût à se préoccuper de rien, on serait

sûr le soir, après l'étape, de voir par leurs soins la « popotte » bouillir en plein air.

Pour l'état-major de la mission, Dorthez avait choisi comme cuisinier l'un des laptots, Amadi So, ancien ordonnance, qui savait confectionner les plats les plus succulents, tant avec les conserves qu'avec les denrées du pays.

Jean Kerdalec termina la séance en prévenant les porteurs que le départ aurait lieu le lendemain à deux heures du matin et qu'il veillerait à ce que, dans les endroits où ils allaient coucher, ils ne passent pas la nuit à bavarder, à danser ou à jouer.

Enfin, sur un signe du « grand chef blanc », les Noirs s'éparpillèrent comme une volée de moineaux. Nos voyageurs n'avaient pas eu, depuis le matin, une minute de répit : ils allaient jouir, à leur tour, d'un repos bien gagné.

Après le coucher du soleil, une fraîcheur, toute relative, se fit sentir. Ayant remplacé leurs costumes de toile par des vêtements de flanelle légère, les membres de la mission passèrent la soirée en devisant de l'avenir. Mais la conversation ne fut guère animée ce soir-là. Chacun songeait. Demain, tandis que l'oncle Guy et Andrée reprendraient le chemin de Conakry, Jean Kerdalec, Dorthez et Roger allaient commencer, sous le dangereux climat tropical, les longues journées de marche à travers la brousse.

Des mois se passeraient pendant lesquels quelques lettres pourraient seules donner à chacun des nouvelles des absents. Parfois, peut-être, un télégramme laconique serait seul échangé!...

Andrée surtout restait triste et pensive. Depuis sa naissance, c'était la première séparation. Pendant de longs mois, elle n'aurait plus avec son père ces douces causeries que tous deux aimaient tant. Elle n'aurait plus près d'elle, ce guide précieux, cet appui moral, cette affection vigilante qui ne lui avaient jamais fait défaut. Même lorsque le malheur était venu fondre sur cet homme de cœur, brisant ses affections ou anéantissant les résultats de toute une vie de labeur, un seul sentiment l'avait soutenu et rattaché à l'existence : l'amour qu'il portait à sa fille. Et voilà qu'ils allaient être séparés!

S'il tombait malade dans la brousse!... A cette pensée, la

pauvre enfant se sentait envahie d'une sueur froide et son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Pauvre père! Elle le regardait avec une émotion d'autant plus poignante qu'elle s'efforçait de la cacher...

Et Roger, ce grand frère, son compagnon de jeux dans l'enfance, son ami et son confident depuis qu'elle était devenue une jeune fille, il fallait donc également le quitter?

Et Dorthez enfin! Elle le contemplait à la dérobée, ce grand garçon, nouveau venu dans sa vie. Sans oser se l'avouer, elle sentait ce soir-là qu'elle éprouvait aussi de la peine à se séparer de lui. Il était si franc, si dévoué, si bon, ce pauvre Philippe!...

CHAPITRE IV

Une grande route soudanaise.

C'est la nuit. Profilant son croissant d'argent dans un semis d'étoiles d'or, la lune estompe le paysage de ses rayons discrets. Au loin, quelques monticules dessinent de vagues contours dans l'indigo du ciel. De-ci de-là, des fromagers, des palmiers plaquent, sur le sol dénudé, l'ombre démesurée de leurs têtes gigantesques. Au bas du vallon, un ruisseau, caché sous une haie d'arbustes, égrène les notes de son éternel refrain. A mi-côte, la grande route soudanaise serpente.

Des feux achèvent de s'éteindre, maigres tas de cendres dont les derniers filets de fumée montent droit vers le ciel. Étendus à l'entour, des centaines de Noirs sont là, quelques-uns le ballot sous la tête, alanguis dans les poses les plus variées, les plus inattendues. Sur un léger tertre sont dressées deux tentes où dorment les Européens, cachés sous leurs moustiquaires.

Au bord de la route s'élève, adossée à un bosquet d'yagalés, une grande bâtisse, simple toit reposant sur des piliers carrés. Sous ce vaste hangar, que ferme d'un côté un clayonnage de palétuvier recouvert de pisé, sont couchés, autour d'un amoncellement de caisses et de ballots, d'autres groupes de Noirs, surveillés attentivement par le laptot de garde dont le pas cadencé trouble seul le silence de la nuit.

Près de là, trois chevaux débridés sont attachés à une forte balustrade de bois et mangent paisiblement. Tout à l'entour, c'est un mélange confus de chiffons, de vieux journaux, de papiers graisseux, de loques sordides, de nattes déchirées, de corbeilles déchiquetées, de marmites en fonte brisées, de caisses vides éventrées, de débris de toute nature.

Ici s'est achevée la première étape de la mission Kerdalec

depuis son départ de Mamou. Arrivée la veille, elle s'était arrêtée au premier de ces « caravansérails » que paternellement l'Administration échelonne toutes les quatre ou cinq lieues, le long de la grande route, refuge précieux pour les caravanes, gîte d'étapes pour les convois de ravitaillement de nos postes. Tous ces débris jonchant le sol sont les restes laissés par les convois à leur passage, restes qui forment de jour en jour des



— Yaouri, dit-il, c'est l'heure!

accumulations de plus en plus épaisses, le service de la voirie étant encore inconnu en ces lieux.

Cependant, au milieu du silence de la nuit sereine, un léger bruit se fait entendre. Jean Kerdalec vient de sortir de l'une des tentes.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui et contemplé son campement endormi, il tire de sa poche son chronomètre d'or, regarde l'heure à la clarté de la lune, puis se dirige vers le caravansérail. Touchant alors l'épaule de l'un des dormeurs :

« Yaouri, dit-il, c'est l'heure.

— Bien, mon commandant », répond aussitôt l'autre en se levant d'un bond.

Quelques secondes plus tard, une joyeuse sonnerie retentit. C'est le réveil de la caravane.

A ce signal, tout remue, tout s'agite. Des centaines de Noirs se frottent les yeux, s'étirent, bàillent, puis, réveillés enfin, se lèvent, jacassent, s'interpellent, se souhaitent le bonjour, crient et s'ébrouent comme de jeunes poulains. Le brouhaha va croissant et c'est bientôt un vacarme étourdissant.

A leur tour, Dorthez, Roger et Sélim sortent des tentes. Celles-ci, livrées aussitôt aux diligents laptots, sont en un clin d'œil vidées de leurs couchettes, de leurs tables, de leurs chaises, de leurs cantines et de leurs ustensiles, puis tout est démonté, plié, roulé, divisé en charges que prennent aussitôt les porteurs.

Pendant ce temps, sur la route, la caravane s'est peu à peu groupée autour de ses chefs de file, sous la surveillance de Sélim, le « portor kountighi ». Le grand chef blanc, suivi de ses lieutenants, passe une revue sommaire du troupeau humain toujours remuant, toujours bruyant.

L'heure du départ a sonné. Profitant de la fraîcheur nocturne, le convoi va reprendre sa route jusqu'à ce que les rayons du soleil, aux heures chaudes du jour, commandent le repos.

« Allons, mes enfants, en selle, dit Jean Kerdalec.

— La nuit est délicieuse, père, fait Roger. Si tu m'en crois, pour nous dégourdir les jambes, nous irons à pied un bout de chemin.

— Avec plaisir. Allons, Yaouri, en route! »

Et, sur une magistrale sonnerie, derrière les Blancs la longue caravane s'ébranle.

La route qu'elle prend ne rappelle certes pas nos belles routes nationales de France, régulièrement plantées d'arbres, soigneusement empierrées, sur lesquelles les eaux s'écoulent sans laisser ni flaques ni ornières. C'est, tracée dans la brousse, une large piste, grimpant à travers les rochers ou descendant brusquement jusqu'à un ruisseau peu profond qui vient la couper sans façon. Sa surface est inégale, rocailleuse, tourmentée, mais qu'importe? la place est nette, on peut passer.

Derrière Jean Kerdalec et ses compagnons tenant leurs chevaux par la bride, les porteurs sautillent. Quelques-uns, un bras en l'air, maintiennent leurs fardeaux à la façon des statues

antiques. Le talon touche à peine le sol, les pieds sont souples et agiles. La longue file déroule son ruban sinueux, d'un pas rapide et cadencé, pour éviter le retentissement des chocs de la charge que provoque la marche ordinaire. Les langues marchent aussi, vives et légères, tantôt lançant des traits moqueurs ou de grosses facéties, tantôt répétant, des heures entières, la même mélopée monotone.

Parfois des groupes se taisent. C'est qu'en tête quelques porteurs jouent de la musique. Et quelle musique! Munis d'un long flageolet de bambou, ils font entendre un air, toujours le même, composé de trois notes ascendantes suivies de trois notes descendantes. C'est horripilant à entendre. Et pourtant les Noirs écoutent cette mélodie avec ravissement, rythmant sur elle leur marche qui devient de plus en plus vive, tandis que leurs figures s'animent. N'est-ce pas elle qui, ce soir, si le chef le permet, les fera danser? Il y a bien la fatigue, mais pourra-t-elle jamais empêcher un Noir de danser, si le son de la flûte vient à se faire entendre?

Sur les côtés, en chiens de berger, marchent les laptots, l'air guilleret et fiers de l'importance de leurs fonctions, prêts à toutes les corvées et à tous les dévouements. Derrière, enfin, toujours solitaire, l'imperturbable Sélim avance d'un pas lent, mais, de ses grandes enjambées, il suit sans peine la marche sautillante des porteurs.

La route est sûre maintenant, aussi sûre que celle de Paris à Versailles. Point de rencontre dangereuse à craindre, point de rôdeurs nocturnes en quête d'un mauvais coup, rien que le calme, la solitude, le lourd silence de la nuit que trouble seule la caravane qui passe.

Mais, par contre, dès le lever du soleil, quelle vie, quelle animation!

Jean Kerdalec et ses compagnons étaient maintenant montés sur leurs chevaux. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent quelques Noirs accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants.

« Ils se rendent, sans doute, à leurs travaux des champs, fit Roger.

— Leurs travaux! s'écria Dorthez. Ils sont peu compliqués à cette époque de l'année. Ce n'est qu'après la saison sèche.

quand mai arrive, que le Noir se met (oh! très relativement) à un travail suivi. Il commence à défricher les champs, à gratter légèrement la terre, à arracher ou à brûler les mauvaises herbes (et les bonnes), ainsi que les arbustes épineux, à entourer le futur champ d'une haie de broussailles. Les premières pluies tombées, il fait ses semailles : mil, maïs, riz, arachides, melons, pastèques, etc.

— Et maintenant?

— En ce temps de saison sèche, la plupart restent au logis, à fumer la pipe, à bavarder, sauf ceux qui ont un métier : tisserands, forgerons, maçons. Les femmes raccommodent les hardes, filent le coton, tressent des sortes de corbeilles appelées « loyos », pilent le mil, traient les chèvres ou battent le beurre. Ceux que vous voyez là sont des diligents, allant probablement chercher des fagots le long de la rivière, ou de l'herbe pour leurs bestiaux.

— En tout cas, reprit Roger, ils sont fort polis. Pas un n'a manqué de nous saluer d'un gracieux bonjour.

— Polis! s'écria à son tour Jean Kerdalec en riant, je le crois bien! Ils en deviennent insupportables à force de politesse, les Noirs, et surtout entre eux. Se rencontrent-ils, c'est d'abord tout un chapelet de mots, de phrases, de formules toutes faites. Quand ils se sont demandé cent fois de leurs nouvelles, ils passent à tous les membres de la famille, s'interrompant seulement pour proférer gravement un « Je remercie Dieu! ». Ensuite, on s'informe des amis, des connaissances, des événements les plus divers, etc., et cela pendant des heures entières.

— C'est si bon de causer, pour un Noir! dit Dorthez.

— Et pour pas mal de Blancs! riposta Roger.

— Certes, reprit vivement le jeune homme, mais je ne sais, Roger, si vous aurez autant de philosophie quand il vous faudra demander quelque renseignement à un Noir.

— Et je t'attends là, approuva Jean Kerdalec. Je te conseille même de t'armer d'une forte dose de patience.

— Je n'y manquerai pas, père.

— Auras-tu, par exemple, à demander à un Noir quel est le chemin le plus court de tel à tel endroit? Il commencera par te questionner pour savoir qui tu es, d'où tu viens, ce que tu



Col. Aspe Fleurimont.

SUR LA ROUTE SOUDANAISE.



Col. Aspe-Fleurimont.

SUR LA ROUTE SOUDANAISE.



Cl. P. Vuillot.

UN GRIOT.

veux faire, si tu as des enfants, si tes parents sont vivants ou morts... Tu devras t'estimer heureux si, au bout d'un quart d'heure, tu as enfin obtenu le renseignement qu'il aurait pu te donner en trois mots. »

Plus loin, ils rencontrèrent une caravane se rendant à Conakry et passant à la débandade, chaque porteur ayant la tête chargée de boules de caoutchouc ramenées peut-être ainsi du Haut-Niger.

Un peu plus tard, ce fut une autre caravane, assez en ordre celle-là, conduite par un Noir fièrement monté sur un bourriquot.

« La première, expliqua Dorthez, était composée de gens d'un même village, tous libres et portant en commun leurs charges à une factorerie. Quant à ce Noir, chef de cette seconde caravane, c'est un « dioula », un colporteur. Il conduit à la côte sa bande de serviteurs, de captifs, de femmes et d'enfants. Chacun porte, sauf lui, cela va sans dire, du caoutchouc, de l'ivoire, du riz ou du mil. »

Tout le long du chemin, ils rencontraient ainsi des groupes plus ou moins nombreux. Parfois de bons vieux Noirs ridés ou des négresses sordides que suivaient une ribambelle de marmots, leur offraient, au passage, des patates douces, des bananes, des poignées de dattes ou quelques kolas. Apitoyés, ils n'osaient refuser et donnaient en échange quelque verroterie étincelante, quelque pièce de menue monnaie, et les pauvres gens, la mine réjouie, se retiraient en leur faisant de longs et profonds saluts, tout en marmottant d'incompréhensibles compliments.

« Mais quel est donc cet être bizarre? » s'écria tout à coup Roger, en désignant un Noir arrêté devant eux.

C'était, en effet, un personnage curieux. La tête coiffée d'une chéchia couverte de grelots, le corps drapé dans un large boubou flottant, surchargé d'amulettes et de gris-gris, il les regardait, la tête haute, l'air provocant, hardi, gouailleur. A sa ceinture, pendait un long flageolet de bambou. Dans ses mains, une sorte de violon rendait des sons criards, accompagnement harmonieux de chansons lancées d'une voix rauque et éraillée.

« C'est un « griot », dit Dorthez.

— Ah, oui ! fit Roger, le bohémien du Soudan ?

— Mieux que cela ! dit Jean Kerdalec. Mieux et pis ! Historien, poète, musicien, improvisateur, jongleur, sorcier, bouffon, flatteur, hâbleur et souvent voleur, le griot est un personnage important au Soudan. Il tient à la fois de nos fous et de nos troubadours du moyen âge, mais aussi des malandrins de la Cour des Miracles. C'est le boute-en-train de toutes les fêtes, celui qui donne le signal des danses et des réjouissances. C'est le conteur imagé, tenant suspendue à ses lèvres la foule de ses auditeurs. C'est le magicien dont les tours d'adresse et de prestidigitation rendent rêveurs garçons et filles, vieux ou jeunes, riches ou pauvres. C'est le flagorneur qui suivra le Noir vaniteux et, pendant des heures entières, selon la générosité du client, célébrera ses hauts faits, sa longue généalogie et l'encensera de ses louanges et de ses éloges. Mais c'est aussi le maître-chanteur qui vit des scandales et des secrets du prochain, c'est l'intrus redouté dans la vie, la sangsue qui s'attache à sa victime...

— On le déteste et on le méprise pourtant, ajouta Dorthez, puisqu'après sa mort, jugé infâme et indigne d'être placé à côté des autres, son corps est accroché dans le creux d'un vieux baobab. Là, déchiqueté par les corbeaux, rongé par les hyènes et les chacals, il finit par disparaître, emporté pièce à pièce...

— Et durant sa vie, reprit Jean Kerdalec, on l'applaudit, on l'entoure, on l'honore, on le respecte...

— Parce qu'on le craint comme la peste ! murmura Dorthez.

— Pouah ! fit Roger. Continuons notre route. »

Pensifs et silencieux, ils observaient le paysage. Autour d'eux, la plaine était couverte d'une herbe desséchée, grillée par un soleil inexorable. A la saison des pluies, cette herbe, verte, fine et drue, constitue un excellent pâturage : c'est le « oulaï » des Soussous, le « bowal » des Peuhls. Sur ce terrain quartzeux ou argilo-ferrugineux, il n'y a guère que de rares bosquets d'arbres, car ceux-ci ne peuvent pousser que dans les creux où s'est amassée un peu de terre végétale, près des ruisseaux. Il en résulte, çà et là, des lignes d'arbres et d'arbustes semblables aux haies qui enclosent nos pâturages de Normandie. Mais là s'arrêtait la ressemblance, en cette époque de saison sèche. Au lieu des vertes prairies normandes, ce n'était

qu'une longue surface jaune, dénudée, piquetée de tas de cendres, vestiges des vastes incendies allumés malencontreusement par les Noirs, pour « nettoyer » la terre.

Vers sept heures du matin, reconnaissant l'approche d'un ruisseau, à un bosquet de bananiers et de kolatiers, le chef de la mission fit sonner la grand'halte.

C'est une grave question que celle de l'eau dans un tel convoi. Si le Noir supporte la chaleur mieux que nous, ce n'est pas seulement par tempérament et par habitude. Buvant sans cesse, il fonctionne à la manière d'un alcarazas, sa peau étant toujours couverte d'une abondante transpiration dont l'évaporation à l'air libre, lui procure, à cause de son costume, une fraîcheur relative. Mais pour boire beaucoup il faut de l'eau à discrétion.

Connaissant les habitudes des Noirs, Jean Kerdalec, qui avait à abreuver cinq cents porteurs, s'était enquis à l'avance des cours d'eau existant sur la route. La mission emportait d'ailleurs des provisions d'eau potable dans des tonnelets portatifs et chaque Noir était tenu, en outre, d'avoir avec lui une gourde, une calebasse, un bidon quelconque.

Le repos ayant été annoncé par le clairon de Yaouri, les porteurs se hâtèrent de déposer leurs fardeaux le long du chemin. Puis, courant comme des écoliers, ils s'élancèrent vers le ruisseau et, se pressant, se bousculant, burent à longs traits l'eau tant désirée, n'abandonnant la place qu'après une copieuse consommation.

L'heure écoulée, le chef de la mission donna le signal du départ. De nouveau, la caravane reprit sa marche le long de la grande route soudanaise.

CHAPITRE V

Timbo.

Il n'y a qu'une étape de Mamou à Timbo, la capitale du Fouta-Djallon. Partie à deux heures du matin, la mission Kerdalec traversait à gué, vers neuf heures, le Bafing, une des deux sources du Sénégal (l'autre est le Bakoy), et, peu après, elle venait déboucher dans la vallée encaissée où sont blotties les cases coniques de Timbo, au pied de deux montagnes jumelles « semblables à deux génies veillant sur son bonheur ».

Laissant à l'entrée de la ville sa longue file de porteurs, Jean Kerdalec se rendit aussitôt, avec Dorthez et Roger, chez l'administrateur du cercle de Timbo déjà prévenu de son arrivée.

C'est le chef du Fouta-Djallon. On peut le comparer à un préfet, ayant comme sous-préfets les administrateurs des cercles de Kadé et de Labé. Heureux de retrouver des compatriotes, le représentant de la France fit aux voyageurs un accueil des plus affables. Par avance, il leur avait fait préparer une habitation, ainsi qu'un emplacement pour les porteurs.

A deux heures, sous la surveillance du chef de la mission, ceux-ci étaient installés avec leurs charges, à l'abri de vastes hangars autour desquels, en plein air, les femmes se mirent à préparer le repas du soir.

Quand il eut inspecté son personnel et constaté que le bon ordre régnait partout, Jean Kerdalec retourna, avec ses compagnons, remercier l'administrateur des dispositions qu'il avait prises en vue de l'arrivée de la mission. Celui-ci, fort aimablement, leur offrit une collation et leur proposa de leur faire visiter le village.

Il n'y en eut d'ailleurs pas pour longtemps. A part le centre

du bourg où s'élèvent quelques constructions convenables, le reste n'était composé que de petites huttes coniques, moins confortables assurément que celles des villages soussous, misérables cases semées au hasard et laissant entre elles des ruelles irrégulières, étroites et sales.

Un petit coin cependant était ravissant : la mosquée et son cimetière. La mosquée est située sur une place ombragée d'orangers dont chacun a le droit de cueillir les fruits. C'est une simple case semblable aux autres, mais sans véranda et de proportions beaucoup plus vastes. Le toit immense repose presque sur le sol, échancré seulement au niveau des quatre portes orientées vers les points cardinaux. La porte de l'est, côté sacré, est seule condamnée et remplacée par une sorte de chapelle vers laquelle on se tourne dévotement pendant la prière et les génuflexions.

Par une faveur particulière due à la qualité de leur cicerone, les visiteurs pénétrèrent dans le cimetière. Bien qu'aucune clôture ne l'entoure, on n'y entre jamais, en effet, que pour les inhumations et son enceinte respectée est formée de plantes rares auxquelles personne ne doit toucher. Longuement, ils admirèrent les tombeaux au-dessus desquels des arbres magnifiques étendent leurs branchages épais. Ils en sortirent fort impressionnés du calme et de la majesté de ce lieu de repos que la demi-obscurité de la nuit tombante rendait plus imposante encore.

« Voilà qui me réconcilie avec Timbo! fit Roger. A part cela, avouez, monsieur l'administrateur, que c'est un trou, un véritable trou!

— Et encore, répliqua celui-ci en souriant, nous y avons fait pas mal de constructions nouvelles, comme vous avez vu, dans le centre de la ville.

— Moi qui pensais trouver ici une cité! N'est-ce pas, depuis des siècles, la résidence de l' « almamy », le chef suprême de tout le Fouta-Djallon?

— Ce ne fut jamais un centre important, expliqua l'administrateur. Avant l'occupation française, seuls les descendants des fondateurs de l'empire avaient droit d'y résider. Aussi n'y formaient-ils qu'une population d'environ 1500 habitants. C'étaient de grands seigneurs et ils ne s'y trouvaient réunis que pendant la « saison » du tout Timbo.

— Ils allaient l'été aux bains de mer? dit Dorthez en riant.

— Tout au contraire, c'est pendant l'hivernage qu'ils se rendaient à leurs maisons de campagne, dans leurs « roundés », pour surveiller leurs milliers de captifs. Mais ces grands seigneurs étaient, à leur tour, pressurés par l'almamy.

— Le roi?

— Un roi temporaire seulement, et voici pourquoi. Le fondateur de l'empire foula avait laissé deux fils : Sory et Alpha. Naturellement, leurs descendants formèrent deux familles rivales, les soryas et les alphayas.

— Et de là, non moins naturellement, compétitions et guerres civiles?

— Pas du tout. Pour les éviter, on prit, alternativement, tous les deux ans, dans chaque famille, un nouvel almamy.

— Voilà qui est fort ingénieux, remarqua Jean Kerdalec. De cette façon ni guerre civile, ni potentat à vie. Au-dessus de ces nobles seigneurs, pas de Louis XIV!

— Chaque médaille a son revers, cher monsieur. Un nouveau chef tous les deux ans est une coutume démocratique. Mais, chaque élection donnant lieu à des présents forcés, à des dons de joyeux avènement, chaque riche devait, obligatoirement, combler le souverain de cadeaux.

— Aïe, aïe! fit Roger.

— Et cela dans le Fouta-Djallon tout entier. Dans chaque bourg, ces contributions étaient perçues par les chefs de village. Ceux-ci ne manquaient pas de travailler en même temps pour leur propre compte. Il en résultait...

— Décidément je préfère Louis XIV, c'était encore moins onéreux.

— Donc, pour en revenir à Timbo, plus d'un tiers de la ville était ainsi occupé par les maisons de ces grands personnages, ainsi que par les demeures des anciens almamys. C'est l'une d'elles qui me sert de résidence. Quant au reste, chaque Peuhl, depuis notre occupation, ayant acquis le droit de venir habiter Timbo, il en est résulté une avalanche de Foulas pauvres et de huttes misérables.

— Ce qui n'a pas embelli le paysage.

— Non, mais les environs sont charmants. Je vais demain à

Sokotoro. Pendant que vos hommes se reposeront, voulez-vous m'y accompagner? »

Il va sans dire que l'invitation fut acceptée avec plaisir. Le lendemain, on partit donc à cheval pour Sokotoro, localité située à une dizaine de kilomètres à l'est de Timbo. C'est là, au milieu d'un cirque de montagnes boisées, que se trouve le principal groupe des villas des almamys. Dans cette riche campagne des environs de Timbo, on rencontre de grands villages, dont quelques-uns sont plus peuplés que la capitale elle-même. A chaque pas, on voit des hameaux de culture : ici, des « foulahso » habités par des hommes libres, là des « roundés » peuplés de captifs. Mais le plus intéressant fut encore Sokotoro avec ses villas, ses gras pâturages où paissent de grands troupeaux de bœufs et de moutons, ses immenses champs cultivés par plus de deux mille captifs.

Au retour, nos voyageurs s'arrêtèrent à Ballayville-Timbo, ferme modèle créée en 1897 par le Gouvernement français.

« Cette ferme rend-elle des services? demanda Jean Kerdalec à l'administrateur.

— Je le crois bien. Nous y faisons des essais sur l'acclimatation de nos plantes d'Europe, nous y dressons des Noirs qui pourront ensuite répandre dans leurs villages nos modes de culture, nous y étudions les améliorations à apporter à l'élevage du bétail ; enfin cet établissement nous met en mesure de fournir aux colons tous les renseignements utiles sur le commerce et l'agriculture du Fouta-Djallon.

— Cette ferme modèle doit remplir, je le vois, un rôle bien important, dit Roger.

— Certes oui, aussi venons-nous d'en créer une seconde à une cinquantaine de kilomètres d'ici, au nord-ouest de Timbo, à Fougoumba.

— Fougoumba! s'écria Dorthez. N'est-ce pas la ville sainte du Fouta-Djallon?

— Parfaitement. Enfouie sous les arbres et la verdure, c'est un centre commercial des plus actifs, comprenant un millier de cases, et c'est là aussi que les Peuhls conquérants élevèrent la première mosquée du pays, construction analogue à celle de Timbo.

— Laquelle n'est pas une merveille, insinua Roger,

— Je vous l'accorde, mais la mosquée de Fougoumba n'en a pas moins une réputation universelle au Soudan. Les plus savants commentateurs du Coran viennent y faire leurs études. A chaque changement de règne, c'est dans cette mosquée que le nouveau souverain venait jadis se faire sacrer almamy de Timbo et c'était le chef de la ville qui avait l'honneur d'enrouler sur sa tête le turban d'investiture.

— Allons! conclut Jean Kerdalec, je vois que les Foulas n'ont rien à nous envier. Si Timbo, leur capitale, n'égale pas encore Paris, ils ont du moins Sokotoro, comme nous avons Versailles, ainsi que Fougoumba et sa mosquée comme nous avions Reims et sa cathédrale, pour le sacre de nos rois... »

Désirant quitter Timbo le lendemain, dès la première heure, Jean Kerdalec, le soir même de cette promenade, prit congé de l'administrateur. Avant de se séparer, celui-ci lui demanda de vouloir bien prendre avec lui un Noir, Bemba, dont il connaissait la famille et qui se rendait dans le Haut-Niger, précisément dans la direction que devait suivre la mission.

« Ce n'est pas un homme ordinaire que Bemba, ajouta l'administrateur en souriant. C'est un « karamoko », un savant, un vénérable, un lettré lisant couramment le Coran, un marabout auquel on confie l'éducation des enfants. Du reste, à Kela, votre premier gîte d'étape, il pourra vous mettre en rapport avec son oncle, Kano, un riche Peuhl, qui facilitera votre passage dans cette bourgade.

— Je me chargerai volontiers de votre protégé, monsieur l'Administrateur, répondit Jean Kerdalec, et je profiterai de ses connaissances pour me documenter sur le pays.

— Vous aurez en lui un compagnon peu gênant et qui pourra vous donner des renseignements intéressants, soyez-en assuré. »

A trois heures du matin, le clairon de Yaouri résonna. Une demi-heure plus tard, le convoi entier était rangé en dehors des murs sans qu'un seul porteur manquât à l'appel.

On arriva à Kéla à neuf heures. A la demande de Jean Kerdalec, Bemba avait envoyé une estafette à son oncle, pour le prévenir de son arrivée et de celle de la caravane. Aussi, à l'entrée du village, vit-on celui-ci s'avancer au devant de son neveu qui, suivant le cérémonial noir, passa plus d'un quart d'heure à faire les présentations.

Kano était un gros propriétaire, un éleveur possédant un grand troupeau de bœufs et de nombreux captifs. Il installa près du village le campement des porteurs, mais il voulut mettre à la disposition du grand chef blanc et de ses lieutenants un logement digne d'eux.

Aussi, au lieu de leur offrir, comme s'y attendait Jean Kerdalec, une case de son tata, dans le bourg de Kéla, il leur proposa de les loger, à un kilomètre de là, dans un roundé où se trouvait... son parc à bestiaux. C'était, expliqua Bemba, le plus grand honneur qu'il pouvait leur faire !...

Les Peuhls ont, en effet, un véritable culte pour leurs bêtes dont ils connaissent admirablement les mœurs et les besoins et dont ils savent se faire aimer. La propreté observée dans leurs bouveries a quelque chose de religieux. Essentiellement pasteurs, ils ne vivent que par et pour leurs animaux, les mettant au premier rang de leurs soucis. Ils changent au besoin de résidence et abandonnent leurs tatas, sans esprit de retour, si le bien-être du troupeau l'exige.

A l'inverse du Soussou, peuple sédentaire, le Foula habite rarement le tata de son village et préfère, la plupart du temps, rester à proximité de son « goré » ou parc à bestiaux. Là, dans le roundé, au milieu de ses bêtes et de ses captifs, il se sent maître, il se sent roi. C'est donc là que, pour faire honneur à l'hôte de son neveu, Kano invita à dîner et à coucher le chef de la mission et ses compagnons.

Jean Kerdalec ne pouvait refuser une hospitalité si généreusement offerte. Il fut donc convenu que Sélim et les laptots resteraient de garde au campement et que le chef de la mission et ses deux lieutenants accepteraient le souper et le gîte dans le goré de l'oncle de leur nouvel ami, Bemba.

Quand, le soir, après avoir inspecté le campement situé à deux cents mètres de là, ils revinrent au roundé, ils trouvèrent leurs cantines installées dans la pièce centrale de la grande case du goré de Kano. A côté, étaient dressés des lits primitifs, mais suffisamment confortables ; c'étaient de simples nattes de couchage posées sur un épais matelas de paille de riz.

Pour le souper, le Foula, aidé d'Amadi So, avait fait de grands préparatifs. On servit successivement, dans de grandes écuelles de bois, un potage aux bananes, un jeune agneau tout

entier sur un canapé de mil pilé, des poulets aux choux palmistes, une salade soudanaise composée de navets, d'ignames, de haricots gnébés, d'œufs, de feuilles de gombo, le tout assaisonné d'une sorte de sauce mayonnaise à l'huile d'arachide. Puis vinrent une délicieuse compote de goyaves, des bananes, des oranges, des citrons, des papayes, des ananas et enfin une tasse de café et des pipes. Du vin de palme tout frais, à la saveur aigrelette, si agréable dans les pays chauds, n'avait cessé de circuler pendant ce somptueux festin.

Après le repas, l'aimable hôte, abandonnant son séjour préféré à ses amis d'un jour, s'en alla coucher au village dans son tata. Sélim, que ses fonctions de « portor kountighi » rappelaient au campement, partit également pour aller passer la nuit au milieu des laptots et des porteurs.

Dans la grande case centrale du goré qu'entouraient une dizaine de cases plus modestes habitées par les captifs et séparées du dehors par un mur circulaire en pisé encerclant le roundé tout entier, Jean Kerdalec, Dorthez, Roger et Bemba restés seuls se jetèrent sur leurs lits avec béatitude, se préparant à jouir d'un repos bien gagné après une si longue journée.

CHAPITRE VI

Une alerte.

Depuis la mort de sa femme, depuis l'effondrement de sa fortune, Jean Kerdalec avait perdu le sommeil. A peine dormait-il quatre heures par nuit. A Bordeaux, il cherchait à combattre cette insomnie par des lectures. Aujourd'hui, dans la brousse, devenu le chef d'une importante caravane, il ne dormait pas davantage, malgré les fatigues physiques et morales de la journée.

Il était près de minuit, ce soir-là, quand, fatigué de se retourner sur sa natte, et étouffant de chaleur sous l'épais toit de chaume de la case, il résolut d'aller faire, dans le campement des porteurs, une tournée d'inspection.

Entr'ouvrant donc la porte d'entrée très doucement, afin de ne pas réveiller ses compagnons plongés dans un profond sommeil, il allait mettre le pied au dehors, quand, soudain, son attention fut attirée par un spectacle inattendu.

Un groupe de Noirs franchissait, avec mille précautions, les murs extérieurs du roundé.

Que voulait dire cela? Était-ce le retour d'une cérémonie nocturne? Était-ce une simple équipée de jeunes gens, revenant furtivement à la case du maître?... Il sourit à cette idée. Amusé de l'aventure, il rentra donc sans bruit dans sa demeure, referma la porte et, à travers les fentes de celle-ci, se mit à observer les joyeux noctambules.

Bientôt une vingtaine d'hommes furent réunis. Il y eut un court conciliabule. L'un d'eux, le chef probablement, le boute-en-train, paraissait leur donner quelques instructions. Vêtu d'une façon moins sommaire que les autres, un grand manteau jeté sur les épaules, une chéchia sur la tête, il faisait de grands

gestes, mais sans élever la voix. Plusieurs fois, du bout de son bâton, il désigna la case où se trouvait Jean Kerdalec.

Un soupçon se glissa alors dans l'esprit de l'ancien armateur quand il vit les hommes se diriger, à pas de loup, droit vers lui. Cette fois, cela menaçait d'être sérieux. Que lui voulaient donc ces gens-là? Serait-ce une attaque nocturne? Mais pourquoi? Dans quel but?... Et pas une arme pour se défendre, puisque les bagages étaient restés confiés à la garde des laptots, dans le campement, à deux cents mètres de là.

Soudain, dans le groupe, il vit briller quelques éclairs, à la lueur de la lune. Des poignards! Plus de doute, une agression se préparait.

« Alerte! », fit-il, à mi-voix, à ses compagnons. En un clin d'œil, ceux-ci furent debout, stupéfaits. En deux mots, il les mit au courant de la situation. Bemba s'était levé comme les autres. Sans rien comprendre à ce que murmurait le chef de la mission, il sentit que quelque chose d'insolite se présentait. S'approchant de la porte d'entrée, il contempla un instant le groupe menaçant, puis, faisant en arrière un bond aussi rapide qu'inattendu, il ouvrit la porte de derrière donnant, comme d'habitude, dans la courette où travaillent les femmes durant la journée, et disparut.

« Que fait donc Bemba? murmura Roger. Il s'enfuit à l'heure du danger!

— A moins, dit Dorthez, qu'il ne soit de connivence avec eux. »

Sans perdre une seconde, Jean Kerdalec ouvrit les portes donnant dans les « conkos » et, prenant tout ce qui s'y trouvait, installa une barricade de fortune devant la porte d'entrée.

« En tout cas, dit-il, pendant que ses compagnons l'aidaient dans ses préparatifs, défendons-nous. Ce n'est pas, j'imagine, une bande de moricauds qui doit nous faire peur.

— Nous n'avons pas seulement d'armes, dit Roger, d'un ton rageur.

— Et cela donc? fit Dorthez, en tirant son couteau de chasse. Faites comme moi. »

Le groupe suspect était maintenant arrivé à hauteur de la véranda. Souple et silencieux, comme un chat en maraude, un

Noir s'y glissa. On le vit s'efforcer d'ouvrir, sans bruit, la porte de la case.

Sentant une résistance inattendue, il comprit que le moment était venu de se démasquer. Il appela ses compagnons d'un léger cri guttural et, faisant sauter en même temps la porte d'un violent coup d'épaule, il se précipita dans la case, le poignard levé.

Culbutant sur les matériaux amoncelés, il s'écroula comme



... Plusieurs fois, du bout de son bâton, il désigna la case où se trouvait Jean Kerdalec.

une masse. Il ne se releva pas : rapide comme la foudre, Dorthez venait de lui enfoncer son coutelas dans la gorge.

« Bravo! Philippe », s'exclama Roger.

Trois autres Noirs firent, à leur tour, irruption dans la place, bondissant comme des tigres par-dessus la frêle barricade, et écrasant du talon le corps de leur camarade. Pendant quelques minutes, ce fut un corps à corps indescriptible. Retranchés derrière l'amas de pièces de bois, de nattes, d'outres, d'ustensiles les plus divers que Jean Kerdalec avait amoncelés, les assiégés se faisaient un bouclier de leurs nattes de couchage et luttaient de leur mieux contre les agresseurs. Quatre ennemis seulement étaient devant eux, l'étroitesse de la porte, devant

laquelle ils étaient tenus en respect, empêchant les autres de venir à leur aide. La partie, pour l'instant, était égale.

Cependant les Noirs restés en arrière et forcément inactifs avaient eu l'idée de s'attaquer au mur de pisé de la case. On l'entendait s'effriter sous la lame aiguë des poignards. Encore quelques minutes, et les trois malheureux Blancs allaient avoir à lutter contre la bande tout entière.

Déjà ils s'épuisaient visiblement. Les assaillants, d'une prodigieuse agilité, ne leur laissaient plus un instant de répit. Ne pouvant les atteindre de leurs poignards, à cause des nattes protectrices, ils recevaient, sans broncher, de nombreuses blessures, témoignant de la vigueur de la défense. Plusieurs fois, cependant, leurs couteaux rapides avaient effleuré la poitrine des Européens qui, les vêtements en lambeaux, luttaient avec la fureur du désespoir.

Cédant à une formidable poussée, un pan de mur s'écroula. Par la large brèche, des figures grimaçantes se montrèrent. Le reste des Noirs, le poignard à la main, se précipita. La barricade était tournée. Cette fois, c'était la fin. Accablés sous le nombre, nos voyageurs n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Soudain, dans le silence de la nuit, une sonnerie de clairon retentit. La porte extérieure du roundé vola en éclats, entraînant avec elle une partie du mur de clôture. Les voix bien connues des laptots se firent entendre.

La scène changea immédiatement de face. Voyant la cour envahie par des défenseurs inattendus, les assaillants s'élancèrent hors de la case. Plusieurs coups de fusil retentirent. Trois Noirs roulèrent sur le sol. Les autres, poursuivis à leur tour par Jean Kerdalec et ses compagnons, bondirent vers l'enceinte pour sortir au plus vite. Deux autres coups de feu firent encore une victime, puis le reste de la troupe disparut pour ne plus revenir.

Dans la cour, si calme tout à l'heure, se pressaient maintenant une centaine de captifs accourus au bruit et ne comprenant rien à cette fusillade nocturne. Stupéfaits d'abord, ils s'indignaient maintenant, s'efforçant de montrer leur profonde horreur pour ces pillards inconnus, venus attaquer les hôtes de leur maître. Avec mille gestes, mille contorsions, ils entouraient les corps

des Noirs agonisant à terre, leur jetant l'anathème, les maudissant, leur montrant le poing, crachant sur eux enfin, dans un geste de suprême mépris.

Il restait pourtant dans la cour un des agresseurs, vivant et sans blessure. C'était précisément celui que Jean Kerdalec avait présumé devoir être le chef. Embarrassé par son large manteau, qui le gênait dans sa fuite, il gagnait lentement et prudemment la porte de sortie, pensant ne pas être reconnu dans la foule.

Mais Jean Kerdalec ne perdit pas un seul instant son sang-froid. Désignant le misérable qu'il avait suivi des yeux, il fit un signe à Bagui et à Odonou, les laptots qui étaient auprès de lui. D'un bond, ceux-ci s'en emparèrent et, lui ayant lié pieds et mains, l'étendirent à terre, au milieu de la cour.

« Mais qui donc vous a prévenus? demanda Jean Kerdalec à ses braves laptots.

— Bemba! répondit Odonou, en désignant le karamoko, qui contemplait le spectacle, en se frottant les mains de satisfaction.

— Merci, Bemba! lui dit Dorthez en arabe. Merci! Et moi, ajouta-t-il en français, qui l'accusais d'avoir pris la fuite lâchement ou d'être complice de l'ennemi! »

Ne sachant pas le français, Bemba ne connut pas le doute injurieux de Dorthez. Ayant compris le danger et connaissant la disposition des lieux, il avait couru chercher du renfort auprès des laptots. Grâce à sa présence d'esprit et à la rapidité de son action, ceux-ci étaient arrivés à temps pour arracher leurs maîtres à une mort certaine.

Tout à coup, un grand silence se fit dans la foule des captifs : Kano, l'oncle de Bemba, venait d'entrer dans la cour. S'avançant vers lui, Jean Kerdalec lui raconta, par l'intermédiaire de Sélim, accouru avec les laptots, l'inexplicable agression dont il venait d'être victime.

La stupeur, l'indignation la plus sincère se firent jour aussitôt sur le visage du Peuhl.

« Ce n'est pas parmi les miens qu'il faut chercher les coupables, s'écria-t-il; j'en réponds.

— Nous allons interroger le prisonnier, dit Jean Kerdalec,

— Ah! vous avez un prisonnier! s'exclama le Noir radieux. Eh bien, voyons-le. Où est-il? »

On lui indiqua le Noir étendu à terre et jetant des regards haineux sur ceux qui l'entouraient. Après avoir rapidement contemplé sa figure, qui était marquée d'une longue balafre, Kano, se retournant vers le chef de la mission :

« J'en étais sûr, dit-il, il ne pouvait être des nôtres. Ce n'est ni un Peuhl, ni un Soussou même, mais un Mandé.

— Un Mandé! » s'écria Sélim qui se baissa, à son tour, sur le prisonnier.

Un vif sentiment de surprise, aussitôt réprimé, lui échappa.

« Kérétigui, murmura-t-il..., l'imbécile! »

Puis, se tournant vers le chef :

« En effet, dit-il, d'un ton détaché, c'est bien un Mandé, le Peuhl ne s'était pas trompé.

— Interrogez-le donc, Sélim, dit Jean Kerdalec, nous saurons ainsi le mot de l'énigme.

— Pas maintenant, répondit vivement l'Arabe. La peur lui lie la langue. Enfermons-le dans une case; demain, nous saurons tout.

— Soit! dit l'ancien armateur. Deux des laptots resteront de garde devant la porte.

— J'y resterai, moi, dit Sélim.

— Ah, non! Je m'y oppose, reprit fermement le chef de la mission! Votre place, Sélim, est dans le campement, qui a dû, je le crains, être troublé par le bruit des coups de feu. Du reste, après avoir bouclé notre homme, nous nous y rendrons tous. Demain, nous resterons ici. Après ces émotions, un jour de repos sera nécessaire à chacun de nous. Quant aux porteurs, cela ne leur causera aucun chagrin, je présume.

— Bien, dit Sélim. Demain, en tête à tête, je l'interrogerai. Il faudra bien qu'il se décide à parler. »

On expliqua à l'hôte foula ce qui venait d'être décidé.

« Moi, dit Kano, je l'aurais interrogé de suite et pendu aussitôt après. »

Le lendemain fut donc décrété jour de repos. Les porteurs en profitèrent pour aller à la rivière faire de larges ablutions et se livrer ensuite à mille jeux divers, comme de grands enfants qu'ils étaient.



PONT DE TIMBO. VUE PRISE DE L'EXTRÉMITÉ DE L'ILE.



Col. Aspe-Fleurimont.

PONT DE TIMBO. VUE PRISE DE LA GRANDE-TERRE.



Col. Office colonial.

AU FOUTA-DJALLON. UN FOULA.



Col. Office colonial.

UNE MOSQUÉE AU FOUTA-DJALLON.

Dès le matin, Sélim, promu juge d'instruction, alla trouver le prisonnier dans sa case; à la porte deux laptots, le fusil au bras, montaient une garde vigilante.

A peine entré, l'Arabe ferma soigneusement la porte, par crainte d'oreilles indiscrètes, puis :

« Me voici, Kérétigui, dit-il à voix basse.

— Enfin! dit l'autre. Je savais bien, maître, que tu viendrais me sauver.

— Triple brute! gronda l'Arabe. Tu mériterais que je te laisse pendre.



Triple brute! gronda l'Arabe, tu mériterais que je te laisse pendre!

— Pourtant, fit le Mandé confus, je pensais n'avoir fait qu'exécuter tes ordres.

— Mes ordres! Venir bêtement, sans m'avoir prévenu, attaquer des Blancs dans un village soumis, alors que, dans quelque temps, nous serons loin de tout poste français. Mais ce n'est pas l'heure de discuter. Pourquoi n'es-tu pas venu au rendez-vous de Timbo?

— Nous y sommes arrivés un jour trop tard. Je n'ai pas même eu le temps de voir Mohammed Backouna. Quand, sur ton ordre, Suliman Ténétou nous eut débarqués à Dubreka, nous nous sommes dirigés vers Timbo, mais ayant perdu du temps dans la traversée de Conakry à Dubreka, nous

sommes arrivés juste pour vous voir partir de Timbo. J'avais avec moi Tiéré et Diavara, ainsi qu'une quinzaine d'hommes; nous vous suivions de loin et, cette nuit, voyant que ces maudits Blancs étaient dans une case éloignée de Kéla, seuls et sans armes, nous avions jugé l'occasion propice. Sans l'arrivée des laptots, le coup était fait.

— Peut-être bien, dit l'Arabe, d'un ton radouci. En tout cas, tu aurais dû me prévenir.

— Impossible de te voir seul. Enfin, j'ai eu tort, maître. Pardonne-moi et tire-moi des griffes de ces chiens.

— Sois tranquille, mon plan est fait. Je te sauverai.

— Je n'en ai jamais douté! fit simplement le Mandé.

— Écoute. Tout à l'heure, on va changer les laptots de garde. Avant leur départ, je vais te quitter, en te laissant mon manteau. Te voilà délivré de tes liens. Dès que, au travers de la porte, tu verras que tes gardiens sont remplacés, tu sortiras tranquillement d'ici, recouvert de mon manteau. Ignorant mon départ, ces nouveaux venus te prendront pour moi et te laisseront passer.

— Et ma figure, maître, je ne suis pas blanc, comme toi.

— Non, car tu n'es qu'un Noir stupide! Est-il donc si difficile de cacher sa figure avec son manteau, comme je le fais souvent moi-même, par la grande chaleur?

— Tu as toujours raison, avoua le Mandé d'un ton soumis.

— Dès que tu seras sorti, tu n'auras plus qu'à aller, au plus vite, retrouver Tiéré et Diavara. Tiens, voici un poignard. Tâche surtout de ne plus te faire voir, car tu es connu, maintenant. Retourne à Timbo. Tu y trouveras Mohammed Backouna. Dis-lui, comme je te l'ai ordonné à Ndar, de s'occuper de notre affaire. Au revoir, Kérétigui, qu'Allah et son prophète te protègent.

— Au revoir, maître, désormais je suivrai aveuglément tes ordres.

— Et c'est ce que tu feras de mieux! » grommela l'Arabe en se retirant.

Revenu auprès de Jean Kerdalec, il se confondit en lamentations sur l'insuccès de ses efforts.

« Une borne, un soliveau! Impossible de rien en tirer. Il n'ouvre même pas la bouche.

— Il faut pourtant, dit Dorthez, que nous sachions d'où venaient ces gens-là.

— Nous le saurons! affirma Jean Kerdalec, quand nous devrions lui donner le choix entre la vie ou la potence. »

Après le déjeuner, ils se rendirent à la case servant de prison. Précédant ses amis de quelques pas, Jean Kerdalec, aussi grave qu'un juge, ouvrit la porte de la hutte...

L'exclamation étouffée qu'il poussa fit accourir les autres. Malgré les laptots de garde, la hutte était vide. Seuls les liens et le manteau rapiécé du Noir gisaient en un coin. Le prisonnier s'était enfui...

Il y eut un moment de stupeur générale. La même idée venait de surgir en l'esprit de Dorthez et de Roger. N'auraient-ils pas désormais à se tenir constamment sur leurs gardes contre un ennemi inconnu prêt à renouveler sa tentative avortée?

« Ah, c'est trop fort! s'écria Roger. Il va falloir interroger de suite les laptots, faire une enquête dans le roundé...

— Y songes-tu? lui répondit froidement son père. Veux-tu donc que ces Foulas se moquent de nous? Nous avions un prisonnier, un Noir qui avait tenté de nous assassiner et nous le laissons fuir!...

— Mais, père...

— Et notre prestige, la supériorité que doit toujours conserver un Blanc sur un Noir, qu'en fais-tu?

— Alors?

— Voici : personne ici, pas même nos laptots, ne doit se douter que le prisonnier s'est enfui. Nous allons sortir, refermer soigneusement la porte, en laissant les laptots de garde. Cette nuit, avant le réveil, je me rendrai au campement. Dorthez et toi, vous monterez à cheval et vous viendrez ici relever de garde les deux laptots. Alors, seuls et sans témoins, il vous sera facile de prendre, soi-disant, le prisonnier, pour le ramener à Timbo.

— Mais il va falloir vous laisser seul quelques jours, dit Dorthez.

— Pas du tout, reprit en souriant l'ancien armateur. Vous irez faire, en arrière, un temps de galop, puis, le soir, vous reviendrez tranquillement me rejoindre. Vous m'annoncerez

officiellement que, le prisonnier ayant tenté de s'enfuir, vous avez dû tirer sur lui et qu'il est mort.

— Je comprends, dit Dorthez. De cette façon, notre défaite sera cachée, notre confusion enterrée avec le gredin, notre honneur vengé et notre prestige sauf!

— Précisément! » conclut Jean Kerdalec.

Ils reprirent en silence le chemin du roundé. Dorthez et Roger étaient pensifs. Tous deux avaient compris que Jean Kerdalec venait de leur donner la mesure de sa valeur, de son sang-froid et de sa connaissance profonde de l'âme noire.

CHAPITRE VII

La société foula.

Bemba était devenu le héros du jour. Dans les étapes qui suivirent, Jean Kerdalec et ses compagnons se firent un devoir de le fêter, de le traiter en véritable ami. Comme Dorthez connaissait l'arabe, on pouvait causer avec lui. On l'écoutait même, avec plaisir, quand il parlait de ce pays foula que traversait en ce moment la mission. Et combien il était fier de sa familiarité avec des Blancs, le digne Bemba!

Donc, ce jour-là, tandis que la caravane serpentait le long du chemin, il était en tête du convoi, ayant entamé une conversation animée avec le grand chef blanc. Plus que jamais, le jeune savant, le karamoko, chantait les louanges des Foulas, parlant avec dédain des autres peuples du Soudan, des Soussous, des Mandingues, des Sarakolés et même des Ouolofs. Souriant à demi, Jean Kerdalec et Roger écoutaient ses paroles, traduites à mesure par Dorthez. On eût dit que Bemba considérait les autres Noirs comme des singes anthropoïdes.

« Cependant, lui dit Sélim, qui venait d'arriver, ne fais-tu pas, toi-même, partie de toutes ces peuplades?

— Le Foula est distinct de tous les Noirs qui l'entourent, répliqua fièrement Bemba.

— Tes Foulas ne sont que des Noirs.

— Par des alliances trop nombreuses, ils sont métissés de Noirs, mais le vrai Poul[1] n'est pas un Noir.

— Le fait est, dit le chef de la mission, que beaucoup de savants les rattachent au rameau aryen rouge, comme les

1. Dans la langue bambara et ses dialectes, F et P sont souvent remplaçables. On a ainsi Foula, Felata, Foulani, Fouta et Poul, Poular, Pholey, Peuhl. Au Sénégal, les Foulas sont appelés Poullo ou Peuhl comme individu et Foula ou Foulbé comme race.

Éthiopiens et les Hindous. Beaucoup d'entre eux n'ont-ils pas la peau presque blanche, le visage ovale, surmonté de cheveux lisses, rarement crépus, le front haut, le nez droit, les lèvres fines?

— D'après les traditions, dit Roger, ils descendraient des Fellahs d'Egypte.

— Nous sommes les cousins des Blancs, continua Bemba, et nous n'avons ni les goûts ni les mœurs des Noirs. Étudiez les nôtres, non pas les captifs, gens d'autres races, mais les hommes libres de nos villages. Vous verrez combien, en général, le Peuhl se distingue par la noblesse de ses idées, le ton poétique et l'élévation de son langage.

— Oh! oh! fit Roger, vous parlez des karamokos, comme vous.

— Non. Je vous dirai un de ces soirs, à l'étape, quelques-uns de nos contes. Vous verrez qu'ils témoignent de hauts sentiments que les Noirs ne possèdent pas. Et, en outre, si les nôtres sont surtout des éleveurs, ne sont-ils pas aussi d'habiles artisans? Ils savent forger le fer et fabriquer des instruments de ménage, d'agriculture ou de guerre. Nous avons des maçons, des charpentiers, des corroyeurs, des cordonniers, des tisserands, des bijoutiers... Et nos femmes donc? Ne sont-elles pas les plus jolies du Soudan?

— Les moins laides plutôt, murmura Roger.

— En tout cas, dit Dorthez, elles occupent dans la vie sociale un rang plus élevé que leurs malheureuses congénères des autres peuplades. Ce ne sont plus des bêtes de somme, mais les compagnes de leurs maris, ce qui n'est guère habituel en Afrique.

— Ceci n'empêche pas, grommela Sélim, que la femme peuhle est très sale, qu'elle est méchante, querelleuse et paresseuse... tout autant que son fainéant de mari qui surveille les travaux de ses captifs, sans jamais rien faire par lui-même.

— Heureusement, Sélim, fit en souriant Roger, que Bemba ne comprend pas notre langue. »

Il y eut un instant de silence. Quelques pas plus loin, la conversation reprit de plus belle, à la suite d'une discussion entre Dorthez et Roger sur la question des captifs.

« Ce sont des esclaves! prétendait Roger.

— Pas du tout, ripostait Dorthez. Depuis l'arrivée des Français au Soudan, il n'y a plus d'esclavage.

— Alors, Philippe, pourquoi donc, depuis que nous sommes en ces pays, entendons-nous toujours parler de maîtres et de captifs? Voyons, prenons Bemba pour arbitre. Demandez-lui donc comment est exactement constituée la société foula.

— Celle-ci comprend, répondit Bemba quand on lui eut posé la question, des hommes libres et des captifs.

— Vous entendez! s'écria Roger triomphant.

— Attendez un peu, répliqua Dorthez. Voyons, Bemba, dites-nous ce que sont les hommes libres.

— Ils se répartissent en cinq castes. La première est formée du combattant, du citoyen que nous appelons « gor », et les Soussous « horo ». Seul, il peut être chef ou membre du Conseil des notables. Les quatre autres comprennent les commerçants : le « guessé sohré ». tailleur et tisserand; le « garangui », cordonnier; le « hrabi », forgeron; et le « yellimani », griot ou bouffon.

— Et ces castes sont bien tranchées?

— Nettement. Un « gor » ne saurait, sans déchoir, prendre femme dans une autre caste. Les forgerons, objet, chez nous, d'une répulsion particulière, ne peuvent se marier qu'entre eux également. Les unions sont permises entre les autres.

— Et au-dessous de ces hommes libres, se trouvent les captifs? demanda Roger, poursuivant toujours son idée.

— Au-dessous, non, mais à côté. Être captif n'est pas déshonorant. C'est même une situation préférable à celle des castes inférieures.

— Par exemple!

— Né dans une de celles-ci, on ne peut jamais en sortir, tandis que le captif libéré peut devenir l'égal de son maître.

— Eh bien, Roger, que vous disais-je?

— Mais, enfin, le captif n'est pas libre, il est astreint au travail.

— Il faut distinguer, continua Bemba, deux sortes de captifs. Les « captifs de guerre », provenant des razzias, ont été achetés aux traitants ou aux caravanes, mais ils disparaissent chaque jour, puisque, grâce à vous, nous jouissons de la paix. Les autres, la grande majorité, sont des « captifs de cases »; nés dans la maison, ils font partie de la famille.

— A condition qu'ils travaillent! riposta Roger.

— Quatre jours par semaine seulement. Le captif de case a le droit de travailler deux jours pour lui-même et il a en outre un jour de repos.

— Beaucoup de nos ouvriers envieraient son sort, fit Dorthez ironiquement.

— Soit! riposta Roger, mais il peut être vendu. »

A peine Bemba eut-il entendu la traduction des paroles de Roger qu'il fit un geste énergique de protestation.

« Ce serait une honte pour un Foula, s'écria-t-il, de vendre un captif né chez lui. Le chef du village ne le permettrait pas. Ce n'est que par héritage qu'un captif passe d'un maître à un autre. Chez nous, on ne parle d'ailleurs pas de maître et d'esclave, et le même mot « marigui » sert à les désigner tous deux.

— En somme, dit Jean Kerdalec, qui avait suivi avec le plus grand intérêt les explications de Bemba, la situation des captifs est l'équivalent de celle de nos paysans.

— Mais, père, riposta Roger, il me semble qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre eux. Le captif ne peut, s'il le désire, quitter son village pour aller gagner sa vie ailleurs.

— Et qu'importe? dit Dorthez, si, au lieu de peiner comme un forçat, pour subvenir aux besoins des siens, il n'est tenu à travailler que quatre jours par semaine. Et de plus, quoi qu'il fasse, il a toujours la certitude que son maître ne le laissera pas mourir de faim. En ces pays, l'homme libre, pasteur ou commerçant, pressuré par les almamys ou par le chef du village, a plus de tracas qu'un captif.

— C'est possible, mais il est libre, lui! s'écria violemment Roger.

— Au point de vue philosophique tu as parfaitement raison, répondit Jean Kerdalec à son fils. La liberté est le premier droit de tout être pensant, quelle que soit la couleur de sa peau...

— Je regrette que Sélim ait rejoint son poste, interrompit Dorthez en riant. Il n'admettrait pas, j'en suis sûr, que Noirs et Blancs aient une commune origine et cette opinion, partagée par certains Européens, est grosse de conséquences.

— Quoi qu'en disent ceux-là, repartit l'ancien armateur, en raisonnant avec notre cerveau d'Européen, nous ne pouvons

être que de l'avis de Roger. Si doux, si paternel que soit l'esclavage, il doit être aboli et le sera tôt ou tard.

— A la bonne heure, père, voilà qui est bien parlé.

— Mais aujourd'hui, avec le degré de civilisation que possède le Noir en ces pays, le plus mauvais service que tu puisses lui rendre, c'est de lui donner la liberté.

— Comment cela?

— Nous avons, en fait, aboli l'esclavage au Soudan en accordant au captif la faculté de se libérer, s'il le veut. Nous avons créé dans ce but des « villages de liberté » où tout Noir a le droit de se réfugier, ce qui le rend, par ce seul fait, homme libre... et cependant nous n'arrivons pas à les peupler.

— Il est vrai, avoua Roger, qu'on ne pouvait faire davantage. On ne peut pourtant pas imposer aux gens malgré eux une condition plus heureuse.

— Certes non, mais il n'est pas toujours facile de savoir ce qui peut procurer le bonheur à un être d'une autre mentalité que la sienne. Ces captifs, sur le sort desquels tu t'apitoies, ne sont pas plus esclaves que ne l'était (en Europe, tu entends!) le moujik de Russie, il y a une cinquantaine d'années. Les captifs de case, c'est la « gens romana », la « clientèle » des patriciens romains. Ils commencent à faire l'apprentissage de la liberté. Peu à peu, notre civilisation pénétrant dans le Soudan, la mentalité du Noir s'élèvera et un jour viendra où tous, ici comme dans la steppe, seront dignes de cette liberté... et capables d'en jouir. »

Bemba avait écouté, sans broncher, cette dissertation philosophique faite en une langue inconnue de lui. Mais il ne tarda pas à être mis de nouveau sur la sellette. Cette fois il s'agissait du mariage.

« Ainsi que tous les musulmans, lui fit demander Roger, les Foulas sont-ils polygames?

— Musulmans ou fétichistes, répondit le karamoko, les Noirs le sont tous. Toutefois, la femme, la première en date, a toujours sur les autres une supériorité à laquelle même la préférée du maître ne cherche pas à se soustraire. Généralement, c'est après la naissance d'un premier enfant que le Noir prend une autre femme.

— Et voici pourquoi, expliqua Jean Kerdalec. Dans un

ménage soudanais, le rôle de la femme est multiple. Elle est astreinte à toutes les corvées. Elle doit aller chercher de l'eau, quelquefois très loin, piler les grains, faire le ménage, les repas, sans avoir de boucher, de boulanger, d'épicier ou de fruitier chez qui elle puisse s'approvisionner. Un enfant vient-il à naître, la mère, toujours nourrice, est, pendant deux ou trois ans, dans l'impossibilité de suffire à tous les travaux du ménage. Il lui faut une suppléante. Cela lui semble si naturel que le plus souvent elle choisit, elle-même, la seconde épouse.

— On ne saurait être plus conciliant, constata Roger.

— N'y est-elle pas la première intéressée? Elle tient à avoir une compagne douce et de bon caractère.

— Quand un Noir prend femme, dit Dorthez, c'est lui qui paye une dot au père.

— A l'inverse de chez nous, dit Roger. Est-ce une grosse somme d'argent, relativement?

— Cela dépend de la situation sociale de la jeune fille, expliqua Bemba. De cent à six cents francs d'ordinaire.

— C'est énorme pour un Noir! s'exclama Roger.

— De plus, continua le Foula, la noce est l'occasion de nombreuses réjouissances qui doublent et parfois triplent cette somme. Il faut donc posséder une certaine aisance pour avoir plusieurs femmes. Les captifs n'en ont généralement qu'une, ce qui se comprend puisqu'en retour de son travail le maître est chargé de pourvoir à sa nourriture et à ses besoins. Un Noir libre n'a jamais plus de deux ou trois femmes.

— C'est déjà raisonnable », observa Roger.

A ce moment, le clairon de Yaouri vint interrompre la conversation et donner le signal du repos.

CHAPITRE VIII

En suivant la piste.

La caravane a atteint l'extrémité de la grande route soudanaise. Depuis quelques jours, elle suit, pour gagner Kouroussa, un sentier sinueux qui serpente dans la brousse et se continue ainsi pendant des centaines de kilomètres.

La voilà bien la vraie piste africaine. Par milliers les Noirs y ont passé, pieds nus; en la battant, ils l'ont rendue aussi dure que le macadam de nos routes, mais sa faible largeur, d'une trentaine de centimètres à peine, ne s'en est point accrue. C'est cette chaussée minuscule, pareille souvent à une sorte de rigole creuse, que suivent les indigènes marchant toujours en file indienne, et parfois les chevaux de nos voyageurs viennent buter sur les talus qui la bordent.

Ils sont pourtant bien obligés de la suivre, pendant de longues heures, cette interminable piste, quand la hauteur de la brousse et l'épaisseur des fourrés les empêchent de battre librement les environs à cheval.

Ce matin-là toutefois le terrain était assez « galopable », comme disait Roger. De temps à autre, suivi de Dorthez, il quittait la monotone caravane que surveillaient Amadi So, Yaouri, Bagui et les autres laptots; puis, heureux d'avoir pu faire une rapide chevauchée, il revenait auprès de Jean Kerdalec qui causait, en tête de la colonne, avec Bemba et Sélim. C'était alors un déluge de questions.

« Sélim, demanda Roger, quel est donc cet épais fourré?

— Ce sont des « yagalés », monsieur Roger.

— Je vous le disais bien, s'écria Dorthez. C'est la pomme de cajou.

— Et cela se mange?

— Parfaitement. Le fruit a la forme d'une petite pomme dont la saveur acidulée est agréable. Son amande, grillée, rappelle assez la châtaigne.

— Et ces autres bosquets?

— Il y a là, dit Sélim, après avoir consulté Bemba, différentes espèces d'arbustes et d'arbres : des « lamys », dont on ferait un beau bois d'ébénisterie; des « néris », à la fécule jaune d'or, très sucrée, aliment précieux en attendant la maturité du riz; des « gommiers copals », une rareté par ici, mais plus communs dans le nord, et dont la gomme est exportée en Europe.

— Et cet arbre, demanda Dorthez, dont le feuillage vert rappelle celui du chêne et dont le tronc, sombre et tortueux, ressemble à l'olivier.

— C'est le « méné ». Sa graine contient une huile comestible pour les indigènes...

— Et pour les Européens, interrompit Jean Kerdalec. On en conseille l'exportation et je vais noter son existence dans ces contrées.

— Bah! reprit l'Arabe, n'avez-vous pas déjà, en Guinée, le sésame et ses graines oléagineuses, le palmier et son huile le karité et son beurre?

— Pas fameux, le beurre de karité, dit Dorthez.

— En fait de beurre, dit Roger en riant, et le fromager? Donne-t-il du fromage, celui-là? Jusqu'ici je n'ai constaté en lui que ses dimensions colossales.

— C'est le géant des forêts. Les indigènes en possèdent toujours quelques spécimens auprès de leurs villages, non point, mon cher Roger, pour en tirer un fromage spécial, mais tout simplement à cause de sa beauté. Ils en font aussi des pirogues qu'ils taillent tout d'une pièce dans son tronc.

— Nous pénétrons maintenant, dit Sélim, dans la région du Haut-Niger. Nous y rencontrerons des baobabs aux gigantesques ramures, luttant de pair avec ces fromagers qu'on appelle aussi « benteniers ».

Vers dix heures, la présence de champs cultivés, puis de jardins, annonça la proximité d'un village.

« Chaque jardin, fit remarquer Sélim, est soigneusement entouré d'une haie de « pourguère ». Les animaux ne touchent

jamais à ces feuilles. De cette façon, bœufs, chèvres et moutons ne viennent pas fourrager dans les plantations. »

C'était l'heure de l'étape. Jean Kerdalec résolut de camper auprès de ce village. Laissant la caravane à l'entrée, les Européens s'engagèrent dans une petite rue qui les conduisit sur la grande place. Comme le marché battait son plein, ils s'amusèrent à le parcourir. Les indigènes, moins habitués que sur la côte à la présence des Blancs, les regardaient avec curiosité.

« Toujours leurs inévitables petits tas de kolas! remarqua Roger. On croirait que c'est là leur unique nourriture.

— Et ce mil? Et ce maïs?

— Et ce manioc? ajouta Dorthez. Grillées sous la cendre, ces racines sont aussi délicieuses que nourrissantes. Je vais en acheter. Ce soir Amadi So vous en fera goûter. Vous m'en direz des nouvelles. »

Roger s'éloigna de quelques pas. Il revenait bientôt, l'air triomphant.

« Et moi j'ai trouvé mieux encore! s'écria-t-il. Voyez mes emplettes. Voici des citrons, des bananes, des oranges, des ananas. Qui en veut?

— Le fait est que c'est délicieux, dit Jean Kerdalec, en mordant à pleines dents dans un des fruits que lui tendait son fils. Mais, assez flâné. Retournons à la caravane. »

Le lendemain, la mission Kerdalec reprenait la route de Kouroussa.

Cette fois, à peine le soleil levé, Roger et Dorthez entreprirent d'entraîner à la chasse le chef de la mission.

« Voyons, père, dit Roger, Sélim n'est-il pas là pour diriger la caravane? Donne-toi le plaisir de te servir un peu de ton fusil.

— Et pour chasser quoi? fit l'ancien armateur en souriant. La plupart du temps vous ne rapportez que de menus oiseaux ou quelques lièvres.

— Qui sait? fit Roger piqué. Nous rencontrerons, peut-être, ce matin, un lion ou un éléphant.

— Un éléphant! s'écria Sélim. Autrefois, il y en avait par ici des troupeaux, mais on les a tellement pourchassés, pour leur ivoire, qu'ils sont presque devenus introuvables. Quant

aux lions, pour en rencontrer, il faudrait remonter dans le nord du Fouta.

— Ainsi, fit Roger, dépité, il est inutile de songer à faire une vraie chasse africaine en plein Soudan! Il n'y a pas plus de bêtes féroces que dans la plaine Saint-Denis.

— Si! Vous pouvez rencontrer des sangliers, des léopards, quelque panthère...

— A la bonne heure! Jusqu'ici, pourtant, je n'ai trouvé que



Sur les flancs du cheval de Roger ballottait une antilope.

des gazelles, des antilopes ou des chevrotins. Et encore disparaissent-ils avant qu'on puisse les approcher.

— Quand ce ne sont pas simplement des chèvres et des moutons, dit Dorthez d'un ton railleur.

— Mais aussi, répliqua gaiement Jean Kerdalec, vous n'êtes pas de vrais chasseurs. Pour rencontrer les grosses bêtes, il faut commencer par les chercher avec patience, avec adresse, avec ruse... et avec science.

— Avoue, père, que tu nous trouves trop novices.

— Non, mon cher enfant, mais il vous est impossible de faire ainsi une chasse sérieuse. Voltiger autour de la colonne n'est pas chasser. Je ne vous permettrais pas, du reste, de faire davantage. Nous avons d'autres devoirs à remplir.

— Alors, père, je t'invite à chasser le lièvre et la perdrix, comme en France.

— Eh, mon cher, il y a mieux pourtant! Nous pouvons essayer notre adresse sur beaucoup d'autres gibiers : canard sauvage, courlis, marabout, grue, outarde, pintade, ramier, coq de pagode, perroquet, etc. Nous pourrions même risquer quelques coups de fusil sur un milan, un vautour ou un aigle.

— Risquons, père, risquons.

— Soit, mais pas bien loin.

— Entendu! » conclut le jeune homme.

Et nos trois chasseurs partirent. S'ils ne rencontrèrent ni lion ni éléphant, leur chasse n'en fut pas moins fructueuse. Quand ils revinrent prendre la tête du convoi, ils portaient en croupe plus d'une trentaine de pièces. Sur les flancs du cheval de Roger, qui le tenait en bride, ballottait une antilope, ce qui le fit nommer roi de la chasse.

*
* *

Quelques heures plus tard, dans le mystère de la nuit, à une demi-lieue du campement, se préparait, sous un bosquet touffu, une chasse d'un genre tout différent, dont le gibier n'était autre que Jean Kerdalec et ses compagnons.

Pour la première fois, depuis l'attentat de Kéla, Sélim et Kérétigui se retrouvaient en présence.

« Enfin! s'écria l'Arabe. Depuis si longtemps que j'attendais un émissaire de ta part!

— J'ai rejoint la caravane aujourd'hui même, maître, et t'ai fait prévenir aussitôt.

— Tu as été bien long à trouver notre ami Mohammed Backouna, le pieux marabout.

— Hélas! maître, il n'était plus à Timbo.

— Serait-il mort?

— Non, par Allah! Il habite maintenant Farana.

— Précisément où nous allons. Eh bien?

— Je suis allé le trouver. Nous avons dû courir à travers la brousse, Tiéré, Diavara et moi, pour ne pas vous faire attendre. Les chemins sont difficiles et...

— Abrège. Lui as-tu parlé? Lui as-tu remis mes lettres et mes instructions?

— Oui, maître. Mohammed Backouna t'envoie ses meilleurs saluts. Il est heureux de te suivre et fier de te seconder dans ta pieuse tâche. Il est prêt à se mettre en campagne et tiendra à ta disposition avant peu une centaine de guerriers, tous anciens sofas de Samory. Il te demande de lui faire connaître l'endroit choisi pour attaquer les « Toubabs[1] ».

— En partant d'ici, les infidèles comptent aller à Kouroussa, mais en passant par Farana. Il ne faut pas qu'ils y arrivent.

— Fais un signe, maître, ils n'arriveront pas.

— C'est ainsi que je l'entends. Mais ne reste pas dans les environs, les Blancs pourraient te reconnaître. Tu vas retourner près de Mohammed Backouna afin de l'aider dans ses préparatifs. Voici de l'argent. Avec cela il se procurera des guerriers, de la poudre et des balles. Soyez prêts à nous attaquer. Diavara et Tiéré resteront près de la caravane. Quand le moment sera venu, je leur remettrai un mot vous désignant le lieu où vous aurez à dresser l'embuscade.

— Bien, maître... Mohammed m'a chargé aussi de te demander quelle récompense...

— Quoi? Que dis-tu? Une récompense? fit l'Arabe d'un ton altier. En a-t-il donc besoin quand il a déjà celle de sa conscience, la satisfaction du devoir accompli en purgeant d'infidèles notre sol soudanais?

— Non, mais il demande, au moins pour ses guerriers...

— Soit! Je lui abandonne, comme butin, les bagages de la mission et les dépouilles des morts.

— Alors... tout?

— Pas précisément. Nous aurons, auparavant, visité les corps et pris l'or que le chef blanc et ses compagnons portent à la ceinture.

— Bon!

— Cet or sera remis aux pieux marabouts qui dirigent la secte sainte des Senoussis; il servira à la propagande de la foi musulmane.

— Ah! fit le Noir décontenancé.

— Quant à vous, Tiéré, Diavara et toi, reprit l'Arabe, en regardant son interlocuteur d'un air ironique, rassurez-vous. Vous en aurez votre part, suivant ce que vous aurez fait.

1. Européens, Blancs.

— Ah! reprit, sur un ton tout différent, Kérétigui, plus rassuré.

— Un mot encore. Il y a parmi nous un Peuhl, Bemba. Bien qu'il accepte trop facilement, à mon avis, la société des infidèles, ce n'en est pas moins un lettré, un karamoko, un bon et savant musulman. Je désire qu'il soit épargné.

— Il le sera.

— Adieu, Kérétigui. Demain, tu dois être loin de nos parages.

— Je pars à l'instant, maître », répondit le Mandé en s'inclinant, le front dans la poussière, tandis que Sélim se retirait sans bruit.

CHAPITRE IX

Les sources du Niger.

En arrière de la frontière de la Guinée anglaise, à l'endroit même où elle rejoint celle du Libéria, se trouve en territoire français, à une centaine de lieues à l'est de Conakry, le massif du Kouranko. Là se dressent plusieurs montagnes, dont les plus hautes atteignent près de 1100 mètres et dépassent quelque peu le relief montagneux du Fouta-Djallon, où l'on plaçait naguère encore les sources du Niger.

Des ruisseaux qui en descendent, deux, le Fali-Ko et le Timbi-Ko, viennent se réunir à Laya, à 80 kilomètres au nord, pour former le fleuve des griots, le *Djoliba* (djoli, griot; bâ, fleuve), ainsi que les indigènes appellent le Niger. En réalité, dès son origine, par la longueur et la direction de son cours, le Timbi-Ko mériterait le nom de fleuve. N'est-ce pas lui, de temps immémorial, que les Noirs nomment « le père du Djoliba »?

Ce Timbi-Ko jaillit du Timbi-Kounda, ou tête du Timbi, énorme bloc ferrugineux au sommet arrondi et, simple ruisselet, s'enfuit rapidement sous les branches entrelacées d'un bois touffu.

Dans ce bois mystérieux et sacré peuvent seuls pénétrer les prêtres fétichistes et les guerriers. Pas un bruit, pas une parole ne doit s'y faire entendre. Le génie des sources le défend sous peine de calamités et de désastres sans nombre. Des sacrifices y sont consommés et, de la chair pantelante des victimes, des sorciers tirent oracles et pronostics.

Continuant sa course, le Timbi-Ko reçoit de toutes parts de limpides cascades et ne tarde pas à devenir un assez gros cours d'eau. A trois lieues de sa source, il a déjà vingt-cinq mètres

de large, ce qui ne l'empêche pas de disparaître tout à coup, un peu avant le village de Nalia, dans une fissure du sol, pour ne reparaître que plusieurs centaines de mètres plus loin. Grossissant toujours, il arrive à Laya où, ayant reçu le Fali-Ko, il devient le Djoliba.

A Farana, le premier centre important qu'il arrose, chef-lieu d'un cercle, il a déjà près de 100 mètres de large. Il n'est pourtant encore là qu'à 140 kilomètres de sa source. Continuant son trajet vers le nord, il se grossit d'affluents nombreux, puis, tournant subitement vers l'est à angle droit, il reçoit le Niantan à Soïa-Moreïa, passe à Kardamania et enfin, rapide et impétueux dans la saison des hautes eaux, il vient côtoyer Kouroussa où il a parfois jusqu'à 200 mètres de large.

C'est à Soïa-Moreïa qu'à la fin de janvier la mission Kerdalec vint toucher au Niger; elle avait constamment marché à travers la brousse depuis son départ de Mamou. Jean Kerdalec avait d'abord eu l'intention de se rendre à Farana, avant d'aller à Kouroussa fonder sa première factorerie. Mais Dorthez lui avait fait remarquer que ce crochet l'obligeait inutilement à promener à travers la Guinée son interminable file de porteurs. C'était de plus perdre une quinzaine de jours et, avec des porteurs payés un franc par jour, le temps c'est de l'argent. Il était beaucoup plus simple d'y aller seuls de Kouroussa, pendant le séjour d'un mois qu'on devait faire dans cette dernière ville.

Il avait donc été convenu qu'au lieu de remonter le Niger, dès l'arrivée à Soïa-Moreïa, on le descendrait au contraire pour gagner Kouroussa. Aussi allait-on, à ce même moment, se séparer du brave Bemba, qui se rendait à Farana.

« Mes amis, dit Jean Kerdalec quand on fut arrivé à l'étape et que le campement fut installé, je tiens à fêter Bemba avant son départ. Je n'oublie pas que nous lui avons dû la vie, lors de l'alerte de Kéla. Nous allons lui offrir un repas d'adieu.

— Comment? fit Sélim surpris, il ne vient donc plus avec nous à Farana?

— C'est nous qui n'y allons plus avec lui, répondit Jean Kerdalec, souriant de l'air stupéfait de l'Arabe.

— Que voulez-vous dire, monsieur Kerdalec? reprit celui-ci d'une voix altérée.

— Nous partons demain vers le nord pour gagner Kou-

roussa. J'ai abandonné pour l'instant l'idée de voir Farana. Je ne croyais pas, Sélim, que vous puissiez vous chagriner autant du départ de notre ami Bemba.

— Ainsi, nous n'allons pas à Farana! murmura l'Arabe.

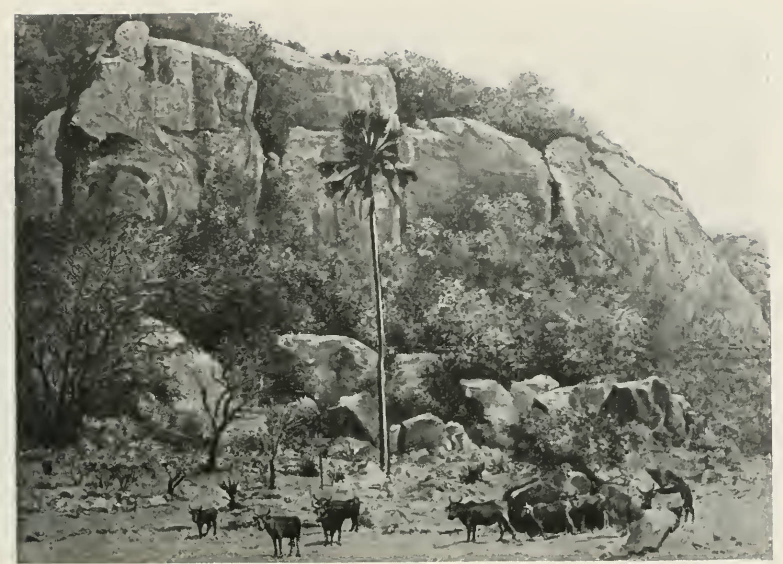
— Non, non, mille fois non! s'écria Roger en riant. Il faut en faire votre deuil. Cela, du reste, doit vous être fort indifférent. »

Sélim ne souffla plus mot de l'incident durant toute la journée, mais il y songea constamment.

Tous ses plans tombaient à l'eau. Et Kérétigui, et Mohammed Backouna qui étaient restés à Farana, attendant ses ordres que, par une malchance inouïe, il venait de faire porter par Tiéré et Diavara! Tout eût été prêt pour le lendemain soir, au petit bois sacré, sur la route de Soïa-Moreïa à Farana, où forcément la mission devait faire étape... Comment les prévenir?... Longuement, il rumina mille projets dans sa tête.

A la fin, Sélim eut une idée lumineuse. « Eh! se dit-il, puisque Bemba va se rendre à Farana, pourquoi ne serait-il pas mon messager? Mohammed Backouna est connu dans la ville. Bemba lui remettra facilement une lettre, et de cette façon ce ne sera que partie remise. Nous ne sommes plus qu'à quelques jours de marche de Kouroussa. Impossible de rien faire d'ici là, mais je vais leur fixer un nouveau rendez-vous dans cette ville, et alors!... Maudits Français, vous m'échappez aujourd'hui, mais patience!... J'aurai mon tour! »

Le soir donc, eut lieu un dîner d'adieu, en l'honneur de Bemba. Celui-ci avait été aussi surpris que Sélim du changement d'itinéraire. Mais, en bon philosophe, en musulman fataliste, il n'en avait pas montré le moindre étonnement. Quant à nos voyageurs, c'est avec regret qu'ils voyaient s'éloigner ce Noir qui, par son dévouement et son sang-froid, leur avait sauvé la vie. Depuis qu'il vivait au milieu d'eux, il s'était montré si doux, si complaisant, il avait toujours répondu avec tant de bonne grâce à leurs questions, il avait mis tant d'ardeur à les satisfaire! Aussi eurent-ils à cœur, ce soir-là, de lui témoigner leur amitié et leur reconnaissance et ne manquèrent-ils pas de le combler de menus cadeaux que le Noir, tout karakomo qu'il fût, accepta avec le plus sensible plaisir.



Col. Office colonial.

UN PAYSAGE FOULA.



Col. Office colonial.

AU FOUTA-DJALLON. TYPES DE FOULAS.



Col. Office colonial.

UNE VISITE OFFICIELLE AU SANATORIUM DE MAMOU.



Col. Office colonial.

DE MAMOU A FARANA. UNE RIVIÈRE.

Au moment où l'on allait se séparer, Sélim, devant tous, lui remit une lettre.

« Comme M. Dorthez peut le lire, expliqua-t-il, cette lettre est pour Mohammed Backouna, un savant et pieux Foula que j'ai connu autrefois et que je me faisais un plaisir de revoir à Farana.

— Et vous n'étiez pas content ce matin de voir votre visite manquée, fit Roger en souriant, sans savoir qu'il venait justement de mettre le doigt sur la plaie.

— Je lui donne de mes nouvelles et je lui annonce que je me rends à Kouroussa. J'espère qu'il profitera d'une caravane pour venir m'y voir. Cela me ferait grand plaisir. Il y a longtemps que je ne l'ai rencontré, ce cher Mohammed ! »

Tel était en effet exactement le contenu de la lettre, négligemment restée ouverte. Ces lignes qui devaient avoir dans la suite un résultat si funeste, il les confiait à Bemba, ouvertement, devant tous. C'était un simple mot, bien court, bien anodin..., mais suffisant.

Quelques jours plus tard, la mission Kerdalec arrivait sans encombre à Kouroussa.

Comme à Timbo, le premier soin de Jean Kerdalec fut d'aller rendre visite à l'administrateur. Prévenu depuis longtemps de l'arrivée de la mission, celui-ci avait fait préparer une habitation pour les voyageurs et Jean Kerdalec put se débarrasser immédiatement de sa longue file de porteurs.

Avant midi, les ballots étaient déposés sous des hangars et deux laptots préposés à leur garde, en attendant une installation moins sommaire. Ensuite, on liquida le compte des porteurs, qui ne demandèrent pas mieux que de reprendre au plus tôt le chemin de leur pays natal.

« Ce n'est pas une mince besogne, de payer tout ce monde, dit Roger à son père.

— Pas si difficile ni si longue que tu crois. En une heure, tout sera fini. »

Il fit venir devant lui les quinze chefs de groupe, et, par l'intermédiaire de Sélim, leur fit leur compte à chacun : un franc par jour et par homme. Il remit à chacun d'eux, un « bon à toucher », suivant le nombre de porteurs qu'il avait fourni. Il leur annonça qu'ils toucheraient la somme, indiquée sur le

papier en français et en foula, au comptoir de Conakry par les soins de M. Marchat, ou, à leur choix, à Mamou. Au grand étonnement de Roger, aucun d'eux n'émit la moindre objection à cet arrangement. Serrant soigneusement le précieux papier dans la grande poche de leur boubou, ils se retirèrent tous satisfaits.

« Ne dirait-on pas, s'exclama Roger, que ces gaillards-là ont l'habitude de toucher leurs rentes à la Banque de France? Je n'aurais jamais cru les Noirs si confiants en notre signature.

— Ce mode d'opérer ne change rien à leurs habitudes, fit observer Dorthez, tandis que Jean Kerdalec prenait congé d'eux. C'est ainsi que procèdent d'ordinaire les Européens, officiers ou civils, dans ces pays primitifs. Les Noirs ont la plus grande confiance en ces « papiers de Blancs », comme ils les appellent. Ce sont pour eux de véritables fétiches, car jamais, jusqu'à présent, aucun de ces sortes de chèques, présenté à la côte, n'est resté impayé.

— Et il faut espérer qu'il en sera ainsi longtemps encore, dit le chef de la mission. Le jour où quelqu'un d'entre nous aura détruit la confiance du Noir en ces véritables billets de banque, il aura étrangement nui à la commodité des transactions et fait le plus grand tort au prestige des Blancs.

— Foncièrement menteur par nature, reprit Dorthez, le Noir n'ajoute jamais foi aux plus solennels serments des siens, mais il a le plus grand respect pour la parole d'un Blanc. Il est habitué à ne pas être trompé par lui. Ce dévouement de chien fidèle qu'il nous montre à l'occasion tient en grande partie à cette confiance et à ce respect.

— Et continuer à la mériter, conclut Jean Kerdalec, sera pour nous, non seulement de l'honnêteté vulgaire, mais aussi de l'habileté coloniale : ne l'oublions pas. »

Dès qu'on fut libre, on songea à donner des nouvelles aux chers absents dont on ne savait rien depuis Timbo. Jean Kerdalec envoya donc, du bureau de poste de Kouroussa, la dépêche suivante:

« *Marchat, Conakry.*

« Arrivons Kouroussa tous bien portants. Amitiés.

KERDALEC.

Quelques heures plus tard, ils recevaient à leur tour cette réponse :

« *Kerdalec, Kouroussa.*

« Heureux des nouvelles. Bien portants également. Partirons bientôt pour Dakar. Écrivez à Kayes. GUY.

Inutile de dire quelle joie leur causa cette dépêche. Il leur semblait ainsi être plus près de l'oncle Guy et d'Andrée. Rapide comme l'éclair, le télégraphe ne venait-il pas de les réunir?

« Je vais, dès ce soir, écrire un journal de route à Andrée, dit Roger. Je lui raconterai notre voyage à travers la Guinée. Bien entendu, je ne lui parlerai pas de notre aventure de Kéla.

— Naturellement, répondit Jean Kerdalec. Inutile de l'alarmer, la pauvre enfant.

— Alors, il faut écrire à Kayes? Ils n'y seront guère avant une vingtaine de jours : ma lettre a le temps d'arriver, si toutefois le service postal en Guinée se fait régulièrement.

— Tu peux avoir toute confiance, répondit Jean Kerdalec. S'il n'y a pas en Guinée autant de levées qu'en France, sois certain toutefois que ta lettre arrivera. Je vais également écrire à Kayes.

— Et moi aussi, dit Dorthez. Je veux dire à mon cher bienfaiteur combien je suis heureux d'être auprès de vous.

— Le plaisir est partagé, mon bon Philippe, répliqua le chef de la mission en lui tendant la main.

— Quelle avalanche de lettres ils vont recevoir! ajouta Roger. Je regrette seulement de ne pouvoir leur envoyer des cartes postales illustrées de Kouroussa.

— Et pourquoi pas? riposta Dorthez.

— Il en existerait?

— Parbleu! J'ai déjà eu le temps de m'en procurer. Voyez... et choisissez, mon cher Roger. »

CHAPITRE X

En vapeur (Journal d'Andrée).

Sur le Sénégal. — A bord du « Faidherbe ». — *Lundi, le 3 mars 19.., huit heures du matin.* — Je viens de l'échapper belle!... Oncle Guy voulait me ramener en France! Et tout cela pour une stupide fièvre intermittente; toujours plein de crainte pour ma santé, l'excellent oncle diagnostiquait déjà la fièvre jaune.

Je n'avais jamais ressenti le moindre malaise pendant mon séjour à Conakry, et voilà que je suis prise, le surlendemain de notre retour à Saint-Louis, vers cinq heures du soir, d'un violent accès de fièvre, avec ses trois stades obligatoires : frissons, chaleur, sueurs. Le lendemain, à la même heure, nouvelle représentation, et ainsi de suite pendant une semaine.

Pauvre oncle Guy, a-t-il été assez inquiet! En ai-je avalé de la quinine!... Enfin ces maudits accès ont fini par disparaître. Il était temps : oncle Guy s'était déjà informé de paquebots en partance pour la France. Depuis ce moment, j'avale chaque jour quinze centigrammes de quinine et je suis condamnée à en prendre ainsi pendant tout mon séjour en Afrique. C'est, paraît-il, un moyen de préservation très recommandé par la Faculté. De n'y avoir pas songé plus tôt, celle-ci s'en arrachait les cheveux, fictivement s'entend, vu la calvitie totale de son représentant.

La fièvre jaune, dit-on, fait presque chaque année de nombreuses victimes au Sénégal. C'est ce qui a valu à ce pays sa renommée d'insalubrité. Jamais, proclamait-on, un Européen ne pourra y vivre longtemps. J'en ai pourtant vu qui y sont depuis dix, quinze et même vingt ans. Or, le règne de ce fléau va, paraît-il, finir. De même que les Américains ont fait dispa-

raître à Cuba cette jaune fée Carabosse, nous parviendrons également à l'anéantir, grâce à l'hygiène, avec l'assèchement, ou mieux la « pétrolisation » des marais, lagunes, flaques d'eau... et l'adduction d'eau potable dans les villes.

En attendant, la docte Faculté me fait absorber force quinine, et elle en prend elle-même pour me donner courage. On ne saurait faire mieux. Obéissons donc sans murmure et quininons-nous!

Nous sommes restés trois semaines à Saint-Louis... à ne rien faire. Je ne tenais même plus mon journal que je reprends aujourd'hui. Le matin, je lisais, je flânais, je rêvais. Après le déjeuner, je coupais la journée par une sieste prolongée. Le soir, j'étais, au début, occupée par mon accès de fièvre. Dans la suite, cette distraction me manquant, je m'en allais respirer le frais comme un bon rentier jusqu'à l'heure où l'apparition des moustiques me forçait à rentrer.

Quelle vilaine engeance que ces bestioles, surtout sur ce maudit bateau où toutes semblent s'être donné rendez-vous! Nous en sommes infestés.

« Méfie-toi, m'a dit mon oncle, nous aurons, tout le long du fleuve, à nous défendre, le soir, contre le « Stegomya », le redoutable agent de la fièvre jaune, et surtout contre l' « Anophèle », le moustique du paludisme. Il vous inocule, sans remords, le germe de la maladie en vous déposant sous l'épiderme les « hématozoaires de Laveran », microbes découverts par le savant médecin militaire français de ce nom.

— Sois tranquille, oncle Guy, je me méfierai. »

Pour nous conformer aux indications de la science, dès hier, notre première journée de voyage, nous avons commencé, le soir, par entourer d'une fine gaze notre figure et nos mains. Couverte de ces voiles, j'ai eu la permission de prendre l'air sur le pont et de contempler dédaigneusement le nuage d'insectes ailés susurrant à nos oreilles sa sempiternelle musique...

Mais, assez causé médecine. Parlons un peu de notre voyage.

Oncle Guy et moi, accompagnés de Mahmadou et de huit laptots, le « groupe nord » de la mission Kerdalec, nous nous sommes embarqués sur le *Faidherbe*, vapeur de la maison

Devès et Chaumet qui a le monopole de ce trajet. Généralement on met quatorze jours pour arriver à Kayes, point terminus de ce voyage par eau... lorsque celle-ci le permet.

Pour commencer j'ai eu une conférence (c'est le mot) à entendre, au sujet de ce beau fleuve que nous remontons en ce moment.

« Le Sénégal, m'a dit l'oncle Guy du ton d'un professeur parlant du haut de sa chaire, et en relevant sur son front ses lunettes d'or pour mieux fixer l'auditoire, prend sa source dans le Fouta-Djallon. Deux cours d'eau, le Bafing, ou rivière noire, né aux environs de Timbo, et le Bakhoy, ou rivière blanche, forment par leur réunion à Bafoulabé (« les deux rivières » en malinké) ce long fleuve qui, coulant du Fouta-Djallon à Saint-Louis sur un parcours de 1 700 kilomètres, arrose avec ses affluents, dont le plus important est la Falémé, un bassin dont la superficie est égale aux deux tiers de la France.



Couverte de ces voiles, j'ai eu la permission de prendre l'air sur le pont.

— Mais, oncle Guy, objectai-je, comment se fait-il qu'un fleuve d'une telle importance ne soit navigable jusqu'à Kayes que de novembre à juin et que nous soyions obligés, dans notre voyage actuel, de laisser le *Faidherbe* à Podor, faute d'eau?

— Ma chère enfant, à la différence de nos fleuves de France, lents et tranquilles, le Sénégal a un cours excessivement rapide à cause de l'énorme différence de niveau existant entre le massif central d'où il sort et la mer. De la source du Bafing à Bafoulabé, il a déjà descendu 600 mètres et là il est encore à 143 mètres au-dessus du niveau de la mer.

— Tandis qu'à Paris, je le sais, la Seine coule à une vingtaine de mètres d'altitude seulement.

— Aussi les cascades et les rapides se succèdent-ils dans le Sénégal. Ce n'est qu'après la cataracte du Félou, près de Médine, qu'il devient plus calme, n'étant plus qu'à 60 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, éloigné d'un millier de kilomètres encore.

— Il a de quoi prendre ses aises.

— Et c'est ce qu'il fait lors de la saison pluvieuse.

— Il se gonfle, s'élargit, fait son important... jusqu'à ce que le manque d'eau l'oblige à plus d'humilité. Mais j'y songe, le Rhône, chez nous, est également torrentiel : d'où vient donc que, même en été, il a un cours aussi puissant?

— Les Alpes, aux neiges éternelles, ne sont-elles pas un immense réservoir d'eau? Le Sénégal au contraire ne reçoit l'eau des pluies que trois mois par an.

— Bon, j'y suis! Alors, suivant ton raisonnement, il devrait être tari, lors de la saison sèche.

—Et il le serait si les barrages naturels de son lit ne venaient le diviser en une série de lacs et de biefs. Ces réservoirs providentiels s'emplissent lors de la saison des pluies, puis dans l'intervalle des crues se déversent lentement dans le fleuve, en y entretenant un certain débit, trop faible malheureusement pour porter nos vaisseaux.

— Oh! des vaisseaux?

— Kayes, du 15 août au 10 septembre, reçoit des vapeurs de 2 000 à 2 500 tonneaux venant directement de Bordeaux.

— Je conclus, oncle Guy : Kayes, à 1 000 kilomètres à l'intérieur des terres, est un port de mer intermittent, fonctionnant quatre semaines par an! »

Mardi 4 mars. — Passé à « Richard-Toll », le jardin Richard.

Petit village peuplé de Noirs. Aperçu une vaste pépinière à la bouche du marigot de la Taouey. Tout le long du fleuve côtes boisées, traînées de buissons, groupes de palétuviers, piquetages de baobabs et de fromagers. Villages nègres avec des cases en forme de meules de paille. Autour d'eux : riz, arachide, mil, manioc. Sur le tout, les rayons embrasés d'un soleil de plomb. Quelle fournaise!

Mercredi 5. — Escale, ce matin, à Dagana. Magnifiques fromagers, le long du fleuve. Dans le port, nombreuses barques où les Maures Trarzas viennent vendre des cuirs, de la gomme et acheter les marchandises d'Europe. Village assez important avec un vieux fort entouré de jardins.

Dix heures du soir. — Après une courte escale au petit village de commerce, le Coq, nous avons eu, au « salon » du *Faidherbe*, une conversation fort intéressante. Dans notre petit bateau à roues, le salon est tout simplement une partie du pont protégée par un grand vélum sous lequel la table, mise en plein air, sert pour les repas et ensuite comme table de jeu. Plusieurs commerçants ont daigné interrompre aujourd'hui leurs interminables parties de bridge pour causer, commerce naturellement, avec l'oncle Guy.

« Docteur, dit l'un d'eux, il y a de l'or en masse à gagner au Sénégal. Malheureusement le commerce ne roule que sur les produits de cueillette ou d'aventure : gomme, poudre d'or, ivoire mort ou plumes d'autruche.

— Et l'arachide? objecta l'oncle Guy.

— C'est le seul produit de culture. L'huile d'arachide est de plus en plus estimée à Marseille et son exportation annuelle représente une valeur de plus de dix millions de francs, mais un produit unique est un danger. Qu'il vienne une mauvaise récolte, c'est la ruine pour nous, la famine pour les indigènes.

— Essayons donc la culture du caoutchouc, dit un autre. L'État devrait...

— Toujours l'État. Plantons nous-mêmes des caoutchouquiers et des acacias pour récolter caoutchouc et gomme.

— Et le coton?

— Grande source de bénéfice également. Hélas ! il ne nous manque que le nerf de la guerre. On est trop timide en France pour les affaires coloniales. On aime mieux semer des centaines de millions au Transvaal ou à Panama. Ah, c'est une riche terre que celle du Sénégal, si on savait la mettre en valeur! »

Mais c'est précisément ce que mon père est venu faire, me dis-je tout bas, tandis que la conversation continuait, dans la fumée des pipes.

Jeudi 6 mars. — Nous devons arriver ce soir à Podor, où nous

allons quitter le *Faidherbe*, après cinq jours de voyage, pour continuer notre route en chalands. Podor, chef-lieu d'un cercle comprenant 80 000 habitants avec les pays de Luo et de Toro, date du XVII[e] siècle; cette ville est le gros marché, l'escale des gommes pour les Maures Braknas. La conversation des commmerçants d'hier m'est revenue toute la matinée dans la tête et puisque nous devons débarquer dans « le pays des gommes », j'ai voulu que l'oncle Guy me donnât les « tuyaux » les plus sérieux sur ce précieux produit. Voici ce que j'ai appris. Je note fidèlement.

1° Nous employons annuellement en France, environ six millions de kilogrammes de gomme, dont la moitié provient du Sénégal, le reste étant fourni par l'étranger. Et cependant si nous reboisions, si nous empêchions les incendies allumés par les Noirs pour « défricher » le terrain, le Sénégal pourrait nous fournir assez de gomme pour que nous puissions en vendre aux autres, au lieu de leur en acheter.

2° La gomme vient de l'acacia, mais seuls en fournissent les acacias poussés dans un terrain sec, aride, rôti, comme le long du Sahara ou dans l'intérieur de l'Arabie.

3° On la récolte à la fin de la saison des pluies. On fait à l'arbre une incision superficielle. Il en sourd la gomme qu'on laisse sécher sur place. Pour la récolter, les Maures emploient leurs esclaves ou leurs prisonniers de guerre. On détache la gomme soit à la main, soit à l'aide de longues perches munies de ciseaux ou de crochets et l'on entasse les morceaux sur des nattes. On la transporte, par caravanes, aux escales de Podor et de Médine, à Nioro et tout le long du Niger jusqu'à Tombouctou, l'un des plus gros marchés de gomme du Soudan.

4° La gomme a beaucoup baissé de prix depuis la concurrence du Soudan égyptien.

Ouf! le plus important est noté. Que c'est donc agréable de voyager avec l'oncle Guy, vrai dictionnaire ambulant!...

Podor, 7 mars. — Avant de débarquer, Mahmadou m'a fait chasser... oui! chasser! en pleine eau!

« Ma liét'nante, m'a-t-il dit cette après-midi en me voyant regarder au loin, les yeux vagues, ma liét'nante, il faut te distraire.

— Bonne idée, Mahmadou, mais comment? Je ne puis pourtant pas prendre toujours des photos?

— Nous allons chasser.

— Pêcher, veux-tu dire, comme hier?

— Non, chasser!

— Chasser... sur le *Faidherbe*?

— Oui, ma liét'nante, des caïmans! »

Et moi qui n'avais jamais tiré que sur des lapins ou des perdreaux! Enfin, j'ai visé mon caïman, tout comme un autre... et je l'ai raté. J'ai recommencé : même résultat négatif.

« Ne ris pas, oncle Guy! m'écriai-je furieuse, en voyant mon oncle regarder mes essais d'un air ironique. Tiens, à ton tour! » lui dis-je en lui passant le fusil.

Il visa avec grand soin, tira... et eut le même succès que moi.

« Ah, ah! fis-je en me frottant les mains, tu vois que ce n'est pas si facile que cela de couler un cuirassé! »

CHAPITRE XI

En chaland (Journal d'Andrée).

Podor, 9 mars. — Décidément, ce grand diable de Mahmadou est un bien brave garçon. Depuis mes fièvres, il est aux petits soins pour moi. Il me fait penser à ce pauvre Dick que nous avions à Bordeaux. Il a de ce bon chien les yeux soumis et caressants.

Il parle couramment le français, mais il a parfois des tournures de phrases bien amusantes. Figurez-vous qu'il a entrepris de m'apprendre le ouolof. Et ce qu'il est fier de son élève! Pensez donc, je sais déjà dire :

« *Diame n'ga am?* Comment vas-tu? »

« *Ba sa éjham yeup diam?* Tout ton corps est-il bien? »

« *En a cokou? Mana.* Qui va là? C'est moi. »

« *Lodihout?* Que veux-tu? »

« *Baâlma.* Je vous demande pardon. »

« *Diaredieuf.* Merci » etc., etc.

Mahmadou en conclut que je suis destinée à un grand avenir.

« *Em ga bob!* me dit-il. Tu as de la tête! »

Certes, Mahmadou! Par exemple, mon triomphe c'est « Bism-illâhi! » J'en émaille toutes mes phrases comme les vrais Ouolofs. Ce qu'il y a de bon, c'est que je suis toujours assurée de placer le mot à propos, bien que j'en ignore le véritable sens... puisqu'il n'en a aucun.

Bism-illâhi! cela renferme tout, suivant l'intonation : Très bien! Parfaitement! C'est étonnant! Pas possible? Allons-y! Comme vous voudrez! Qu'importe?... C'est le All right! des Anglais, le So! des Allemands, le Nitchevo! des Russes...

Bism-illâhi!

Mardi, 11 mars. — Nous avons repris notre route vers Kayes.

Mais cette fois, ce n'est plus avec le confortable, très relatif, du *Faidherbe* que nous remontons le Sénégal. Oncle Guy, pour nous emmener, nous, nos Ouolofs et nos bagages, a loué trois chalands. Dix-huit rameurs doivent, tant à la perche qu'à la pagaie, nous remorquer jusqu'à Kayes. Nous allons marcher maintenant d'un train de tortue. Heureusement que nous avons le temps! Ces chalands sont de grossières barques à fond plat, de huit mètres de long environ, sur deux mètres cinquante, dans leur plus grande largeur. Ils sont assez effilés cependant pour fournir une vitesse moyenne suffisante. Au milieu du bateau, en sa partie renflée, s'élève une voûte de chaume, sorte de cabine, à la fois salon, salle à manger et chambre à coucher, qui fournit, aux heures chaudes du jour, un précieux abri contre les rayons du soleil. Un chaland est réservé pour l'oncle Guy et moi; les laptots sont répartis, à leur gré, dans les deux autres, mais, par une grâce insigne, Mahmadou passe toute la journée dans le nôtre, prêt à répondre à mes questions et à m'aider de ses conseils dans mes essais de pêche... ou de chasse.

Mercredi 12. — Oncle Guy n'est pas content quand je regarde passivement couler l'eau. Il sait bien que je songe aux chers absents, qui sont là-bas, dans le Haut-Niger, et dont nous n'aurons plus maintenant de nouvelles avant d'arriver à Kayes.

Alors, il accourt vers moi, s'empresse, cherche à me distraire, me conte des histoires, ou me fait de véritables conférences. Cette après-midi, la sieste terminée, nous avons parlé des races blanches du Sénégal.

« Les Blancs du Soudan, m'a-t-il expliqué, sont d'origine berbère et se divisent tout d'abord en deux grands groupes. Le premier est formé, au nord du Sénégal, par les Maures, subdivisés eux-mêmes en trois tribus : Trarzas, Braknas et Douaïchs. Le second, au nord du Niger, se compose des Touareg, subdivisés également en trois tribus : Igouaderen, Aouellimiden et Irréganaten. Si tu le veux, ma chère Andrée, nous parlerons des Touareg quand nous serons arrivés de leur côté, avec ton père. Pour le moment, occupons-nous des Maures du Sénégal.

— Je vois que tu les classes parmi les Blancs, oncle Guy, et cependant, depuis que je les examine, aux escales, j'ai vu pas mal de Noirs parmi eux.

— Mais cependant, Andrée...

— Oui, certains d'entre eux ont le type européen : front large, nez droit, lèvres minces, la peau bistrée seulement; mais les autres?

— Le Sénégal est un pays de transition. Ces Maures, qui descendent des Berbères « Zanaga » (d'où le mot Sénégal), se sont croisés avec les Noirs du sud.

— Alors, avoue que les Maures sont des métis.

— Ils ne le sont pas tous. Dans la proportion de un sur



Alors, il accourt vers moi, s'empresse, cherche à me distraire.

vingt, ce sont des Blancs pur teint. Ceux-là, Arabes ou Berbères, sont des gens de castes supérieures, « marabouts » ou « hassans », prêtres ou guerriers. Les Noirs purs comprennent la moitié seulement des Maures. Ce sont d'anciens captifs, désignés sous le nom méprisant de « lakmé », viande. Le reste est composé de métis.

— En tout cas, quelle que soit leur origine, j'ai été frappée de leur regard fier, de leur attitude noble.

— De plus, ils sont infatigables à la marche et d'une prodigieuse sobriété, qualités nécessaires à des nomades allant de campement en campement à la suite de leurs troupeaux.

— Ils ne doivent guère avoir de liens entre eux.

— Un seul : la haine du Chrétien. Malgré leur émiettement, Faidherbe n'a jamais pu les soumettre entièrement. Il les a refoulés, non conquis. Aujourd'hui, on les a parqués, pour ainsi dire, sur la rive droite du Sénégal, depuis les bords de l'Océan où sont les Trarzas jusqu'aux environs de Bakel où sont les Douaïchs, avec les Braknas entre les deux.

— Ne sont-ils donc plus des nomades?

— Tout autant, seulement ils circulent dans l'intérieur des limites qui leur ont été assignées. Ce sont des éleveurs, mais ils ne possèdent plus les uns que des moutons, les autres que des bœufs zébus, d'autres des chameaux ou des chevaux. Véritables Juifs errants, ils vivent constamment sous la tente, fourbes et rampants devant l'Européen qu'ils craignent, cruels et impitoyables avec le Noir qu'ils méprisent.

— Je ne m'étonne plus que Mahmadou ait une telle haine pour tout ce qui est Maure ou Arabe.

— Pendant des siècles, les Ouolofs ont été asservis, opprimés, massacrés par eux. C'est pour cela que ceux-ci ont envers nous une telle reconnaissance et un tel dévouement.

— Bism-illâhi! Brave Mahmadou! »

Vendredi, 14 mars. — Voyage toujours aussi monotone. Voilà trois jours que je n'ai rien noté sur mon journal. Ce soir, nous devons arriver à Matam où les nôtres ont eu, si longtemps, à repousser les attaques des Toucouleurs, métis de Peuhls et de Noirs, conduits par El-Hadj-Omar. Oncle Guy en a profité pour me narrer ses campagnes du Soudan. C'était bien la cent-unième fois, mais, aujourd'hui, je l'ai écouté avec un vif intérêt. L'assaisonnement de couleur locale en rehaussait la saveur.

Tout à l'heure, j'ai photographié un gracieux groupe de singes, perchés en grappe sur un fromager. Ils regardaient passer nos chalands, en gens blasés du spectacle.

Sur les rives, toujours le même monde d'oiseaux : cardinaux, perruches, sénégalis, veuves, colibris, merles métalliques, gendarmes. Au bord de l'eau, les échassiers : le plaisant griot ou le sévère marabout, ainsi nommés suivant la couleur de leur plumage. Barbotant dans la vase, la cigogne au long bec emmanché d'un long cou...

Mercredi, 19 mars, Bakel. — Nous sommes ici depuis hier. Bakel c'est la porte du haut fleuve, la limite entre les Blancs et les Noirs. Désormais, c'en est fini des Berbères, des Maures, des Toucouleurs. Nous allons pénétrer dans le pays noir, celui des Sonninkés, des Kassonkés, des Sarakolés, des Bambaras, etc. A l'ouest, c'est le Kaarta, au sud le Bondou, état foula, vassal autrefois de ce Fouta-Djallon où vient de passer le groupe sud de la mission Kerdalec.

Nous sommes pourtant loin de Kouroussa, à plus de 6 ou 700 kilomètres. Et voici des Noirs de la même race, du même pays. Il me semble, à les voir, que nous allons rencontrer avec eux, père, Roger et les autres. Avec quelle impatience nous attendons de leurs nouvelles! Je voudrais être déjà à Kayes!...

Bakel est une citadelle. Avec son vieux fort, datant de 1820 et complété depuis par trois tours bâties sur les collines avoisinantes, on sent là une base militaire, une forteresse d'arrêt contre les attaques incessantes des musulmans d'autrefois. Au pied des remparts, un groupe de maisons européennes. Autour, les cases, en paille et en pisé, des trois villages de commerce, ouolof, sonninké et kassonké, où les Maures Douaïchs viennent vendre leurs gommes. Il s'y fait un trafic considérable d'arachide, de mil et de maïs, et l'on trouve sur ce marché des plumes d'autruche, de l'ivoire et jusqu'à de la poudre d'or.

Jeudi, 20 mars. — Nous voguons à toute vapeur, que dis-je? à toutes rames, vers Kayes où nous arriverons dans quelques jours. J'avoue que je serai heureuse d'en avoir fini avec ce long trajet sur le Sénégal où, à part de rares endroits délicieux, la constante monotonie du paysage s'ajoute à la chaleur accablante et aux exaspérants bruissements des moustiques pour rendre le voyage insupportable.

Kayes, 25 mars. — Enfin! nous voici à Kayes! A la factorerie de la C. C. A. O. F., un « ballot » de lettres nous attendait! J'en ai deux de père et quatre de Roger. Oncle Guy en a trois, de père, de Roger et de Philippe! Vous jugerez du volume de ce que nous avons à lire en sachant qu'une seule des lettres de Roger, la plus grosse, ne contient pas moins de dix-sept pages! J'ai regardé la dernière, tous se portent bien. Ils sont à Kouroussa, heureux de la vie qu'ils y mènent. Bism-illâhi! Bism-illâhi!...

Dès le débarquement, oncle Guy est allé à la poste et a envoyé une dépêche à Kouroussa pour annoncer à père que nous sommes arrivés à bon port. On nous a assuré que nous pouvions avoir une réponse dès ce soir. Bism-illâhi !

La factorerie de Kayes est très modeste. Le comptoir central se trouve dans la grande ville commerciale, à Médine, à trois lieues en amont sur le grand fleuve, au delà de cette cataracte du Félou qui barre la route à tous les bateaux, petits et grands.

Le directeur du comptoir de la C. C. A. O. F. à Médine est un Français, actuellement en congé en Europe. L'intérimaire est Mali, un Ouolof genre Mahmadou. Prévenu de notre arrivée, il nous attendait au débarcadère. Avec l'aide de quelques Noirs, il fait en ce moment ranger à la factorerie les trois ou quatre cents caisses ou ballots constituant le « convoi de ravitaillement » que nous devons conduire à Bamako, pour la mission Kerdalec, retour du Haut-Niger.

Pendant ce temps, j'écris hâtivement à la factorerie ces quelques notes sur mon journal de route, car nous ne resterons pas ici. Il paraît que nous ne faisons à Kayes qu'une courte station. Nous devons aller coucher à Médine où Mali nous a préparé une confortable installation.

Fondée en 1881 par Borgnis-Desbordes, Kayes, ville créée de toutes pièces, possède actuellement 6 000 habitants environ. De nombreuses maisons de commerce y font des affaires qui semblent prospères, à en juger par l'animation qui y règne. Toutefois, m'a fait remarquer l'oncle Guy tandis que nous parcourions la ville, Kayes a beau être la capitale administrative et avoir été munie de tout un outillage économique, c'est toujours Médine qui est restée le grand centre politique et commercial. Au fond, Kayes et Médine forment un seul bloc, voilà ce qui m'a paru le plus clair de toutes ces explications.

6 heures du soir. — Oncle Guy vient de me rejoindre en brandissant une dépêche. Je me suis précipitée. Voici ce qu'elle contenait :

« Heureux apprendre bonne arrivée Kayes. Ici tout va bien mais quitterons Kouroussa fin avril seulement. Lettres prochaines à Kita, ville saine où pouvez résider. Amitiés. »

« KERDALEC. »

Tout va bien, c'est le principal. Mais pourquoi donc restent-ils trois mois à Kouroussa? Oncle Guy s'en étonne. Il pense qu'ils veulent faire une étude commerciale approfondie de tout le Haut-Niger. C'est à cause de ce retard que père nous conseille de résider quelque temps à Kita. C'est, paraît-il, un vrai sanatorium pour les Européens. Pauvre père! Comme il pense à sa fille! Comme il s'efforce de lui épargner toutes les fatigues! C'est pour ce motif qu'il n'a pas voulu de moi en Guinée!... Encore plus de six semaines, deux mois peut-être, sans le voir. Enfin! n'est-ce pas nous qui avons voulu ce voyage en Afrique? Ne nous plaignons pas, nous n'en avons pas le droit. Cette mission, ces travaux, ces études, cette grande œuvre entreprise, cause de notre séparation, tout cela n'a-t-il pas servi à arracher mon excellent père à des souvenirs douloureux, dangereux même pour lui, et à lui infuser une vie nouvelle?

CHAPITRE XII

Le chemin de fer de Kayes au Niger (Journal d'Andrée).

Médine, 27 mars. — Mali est un de ces Franco-Sénégalais, un de ces Ouolofs « blanchis » qui répandent au Soudan nos coutumes, notre langue, notre civilisation. Il parle assez bien le français et paraît fort intelligent. Il a sous ses ordres une douzaine d'employés noirs et s'est procuré un « boy » qui fera notre cuisine et sera affecté à notre service. Il a été enchanté de nous montrer sa femme et ses deux enfants, car il n'a qu'une seule femme, Mali. C'est un Noir civilisé.

Le comptoir de la C. C. A. O. F. est une bâtisse régulière, à balcons et à vérandas, une véritable maison de fonctionnaire colonial. Autour, comme à Conakry, sont les hangars et les communs. Deux chambres confortables ont été préparées pour l'oncle Guy et moi; le sol, les lits, les draps, tout y est d'une propreté irréprochable. Nous avons sous la main nos cantines, nos cuvettes de caoutchouc, notre trousse de toilette, nos habits, nos manteaux, nos capotes, jusqu'à notre filtre à eau dont le docteur ne veut jamais se séparer.

Pour visiter Médine, ce matin, oncle Guy avait déjà arboré son parasol et je l'avais imité. Le soleil pique fortement ici et nous sommes loin de la chaleur supportable de Conakry. 35° à l'ombre, ce matin : c'est coquet, n'est-ce pas? Qu'avions-nous à midi? Je ne sais, faisant ma sieste à cette heure. Quoi d'étonnant, après tout? Ne sommes-nous pas à l'équateur thermique?

Vendredi, 28 mars. — Savez-vous ce que c'est qu'une « opération » au Sénégal? — Bon! allez-vous dire, c'est une « colle » d'arithmétique. — Pas du tout. Une opération, en langage

sénégalais, c'est... une factorerie! Les chefs de ces factoreries, maisons de détail, se fournissent au comptoir central de leur compagnie, maison de gros. Ils s'y fournissent, à crédit, pour une somme fixée d'avance et qu'ils doivent rembourser à une époque déterminée. Or, chaque opération, à son tour, fournit, également à crédit, des marchandises à de gros commerçants noirs attitrés. Ceux-ci confient leurs marchandises, toujours à crédit, à des « dioulas », colporteurs allant de village en village et vendant aux indigènes. Ceux-ci payent les dioulas, qui payent les commerçants noirs, qui payent les chefs des opérations, qui payent enfin le comptoir central, la maison mère.

Je ne m'étonne plus des paroles de père à Conakry : « Ce qui caractérise la vente aux indigènes, c'est le crédit et son infinie division. Aussi est-il nécessaire, pour réussir, d'avoir les reins solides. Actuellement, au Soudan, seules les grosses compagnies peuvent effectuer une pénétration commerciale méthodique et fructueuse. » Il avait bien raison, père, comme toujours.

Samedi, 29 mars. — « Dis-moi, oncle Guy, y a-t-il longtemps que nous possédons Médine?

— Depuis 1854, quand Faidherbe y a bâti le fort que tu connais, fort devenu si célèbre par l'héroïque défense, d'avril à juillet 1857, de Paul Holl et du sergent Desplats, assiégés par El-Hadj-Omar et délivrés enfin par Faidherbe.

— Déjà plus d'un demi-siècle!

— Oui, mais ce n'est guère qu'en 1878, après la prise du tata de Sabouciré, situé non loin d'ici, que le pays fut enfin délivré des pillards toucouleurs. Médine est aujourd'hui une ville de 8 000 habitants et un centre commercial de la plus grande activité. Desservie à la fois par le fleuve et par la voie ferrée, elle doit à sa situation privilégiée d'être le plus gros marché des gommes.

— Merci, oncle Guy. »

30 mars. — J'assistai, ce matin, à un curieux débat entre Mali et un client. Certes, le proverbe anglais « Time is money » n'est pas fait pour les Noirs. Pour le moindre achat (il s'agissait d'un boubou), que de gestes, que de paroles! Quel grand enfant que le Noir! dit-on souvent. Moi, j'ajoute-

rais : Et quel malin! Vive et impatiente, comme je le suis, combien je me laisserais « rouler », rien que pour me débarrasser de lui. Avec Mali c'est une autre affaire : il oppose patience à patience. Conservons les Noirs dans nos comptoirs, surveillons-les de près, mais conservons-les.

Vraiment aimable, Mme Mali. C'est une Ouolove pur sang, d'un noir tout à fait ouolof. Quand nous revenons d'excursion, nous sommes sûrs de trouver un excellent repas préparé de ses propres mains. Oui, « propres », et dans tous les sens possibles, ce qui n'est pas ordinaire dans la race noire. Et nos habits? Et nos chaussures? Avec quel soin elle s'occupe de tout! Par contre, notre « boy » me fait l'effet du plus consciencieux... des tireurs au flanc.

31 mars. — Nous partons demain, en chemin de fer, pour Kita où, respectueux des ordres du chef de la mission, nous séjournerons quelque temps. Vive Kita-les-Bains, ou plutôt Kita le sanatorium!

Kita, 1er avril. — Partis de Kayes ce matin à 6 heures, nous venons d'arriver ici ce soir à la même heure. Arrêt d'une heure, à la station de Mahina, pour le déjeuner. Mahmadou, nos laptots, nos bagages et notre avalanche de ballots, tout est arrivé en bon ordre.

Le voyage? Rien de bien nouveau pour de vieux Africains comme nous. Le long de la voie, de grandes lignes d'une herbe verdoyante sur un sol rougeâtre. Parfois, des collines aux pentes boisées, aux couleurs vives, des villages aux cases pointues. De-ci, de-là, de vertes touffes de bambous ou de grandes palmes de rhôniers. Au matin, un ciel mélangé de bleu, de violet et d'or. A midi, une sensation de four surchauffé, incitant à une douce somnolence. Vers le soir, une atmosphère d'une pureté merveilleuse, dans un horizon sans bornes.

Ce que je regrette, par exemple, c'est de n'avoir pu visiter Bafoulabé. Construit seulement en 1879, ce poste, au confluent du Bafing et du Bakhoy, est devenu, paraît-il, un centre assez important de commerce, avec sa ceinture de sept villages, coquettement cachés au milieu des jardins et des bananiers. C'est un bon lieu de ravitaillement pour nos troupes. L'intendance y achète des bœufs et des moutons, amenés par les Noirs du pays de Tomora, sur la rive nord du fleuve.

Mercredi, 2 avril. — Kita n'est pas du tout le grand village que je croyais trouver.

Figurez-vous, barrant la plaine, un triangle de six kilomètres de base sur huit de hauteur. Disséminez sur ce plateau quatorze villages bambaras. Livrant accès à cette « île », imaginez, au sommet du triangle, une gorge profonde, à parois abruptes, dominée à l'ouest par un massif de grès rougeâtre coupé de brusques falaises en gradins.

Sur ce massif de grès, l'aigrette de cet immense tricorne, plantez une petite bourgade, à 250 mètres au-dessus du niveau de la plaine, à 600 mètres au-dessus de celui de la mer. C'est le poste de Makadiambougou, à la fois centre stratégique et commercial, qui comprend une garnison de soldats noirs et quelques comptoirs européens, ainsi qu'une maison de convalescence et un établissement des Pères du Saint-Esprit qui éduquent de leur mieux les petits Noirs, et vous aurez devant les yeux tout l'ensemble de ce qu'on appelle du nom collectif de Kita.

C'est dans le centre commercial, non loin de la maison de convalescence, que nous sommes installés sommairement dans une case mise à notre disposition par l'autorité. Pour la première fois, nous allons être obligés de pourvoir nous-mêmes à tous nos besoins. Ce que j'en suis heureuse... et fière!

Oncle Guy m'a prévenue que nous allions passer ici un mois, pour nous reposer, respirer l'air pur et vivifiant des hauteurs, saturer nos poumons d'oxygène, chasser définitivement les miasmes du Sénégal, loin des dangereux moustiques, « faire une cure », en un mot.

Mardi, 8 avril. — Une tuile! Et de première grandeur encore! Roger nous écrit que le « groupe sud » de la mission ne quittera guère Kouroussa avant la fin de mai! Il paraît que père poursuit là-bas de sérieuses études commerciales et qu'il ne sera pas en mesure de quitter le Haut-Niger avant cette époque. La première factorerie fondée par la mission est en bonne voie d'achèvement. J'ai, du reste, sur leur vie à Kouroussa, de nombreux et amusants détails dans une lettre de Roger que nous avons trouvée, poste restante, à notre arrivée ici. Philippe a également écrit un volume à l'oncle Guy. Il n'y a que ce paresseux de père qui ne nous envoie rien.

Roger dit qu'il est trop occupé, qu'il est toujours par voies et par chemins. C'est égal! Il aurait bien pu prendre le temps de griffonner un bout de lettre pour sa fille!... Je vais lui écrire une lettre de reproches... Oh, non! pauvre père! Il me croirait fâchée.

Lundi, 14 avril. — Il n'y a pas encore quinze jours que nous sommes à Kita et le temps me semble déjà passablement long. Oncle Guy parle d'y rester deux mois, puisque notre rendez-vous à Bamako est remis à fin mai. Six semaines ici encore! Oncle Guy, vous avez compté sans moi!

Ce qui me distrait le plus, c'est d'aller chaque jour, avec Mahmadou, « faire le marché ». Ouattara nous accompagne, portant gravement le sac aux provisions. C'est lui qui est chargé de la cuisine.

Pas chère la nourriture à Kita. Songez à ce que revient le kilogramme de viande quand un bœuf coûte, tout au plus, cent francs, un mouton une dizaine de francs, une chèvre six à huit, un poulet cinquante centimes. Par contre, il est vrai, un œuf se paye encore un sou pièce et le lait cinq sous le litre, plus cher que dans nos campagnes françaises. Et le sel donc? dix sous le kilo!

Quant aux légumes, c'est pour rien, et il y a de quoi faire son choix : de l'amarante qui ressemble, cuite, à des épinards; des graines d'ambrenade qui font d'excellents petits pois; du gombo qui se mange cuit ou en salade; des haricots pistaches ou « woandzou », dont les fruits, mûris sous terre, se mangent comme des haricots et laissent un arrière-goût de noisette; du manioc, dont, en France, on tire le tapioca, mais qui à Kita, coupé en tranches rondes et minces, fait de délicieuses pommes de terre frites; du pourpier dont les feuilles forment une tendre salade... J'en passe, et des meilleurs.

Je parlais, tout à l'heure, des pommes de terre. Il n'y en a pas au Soudan. mais combien de plantes les remplacent! Outre le manioc et l'igname, peu employé ici, n'avons-nous pas la patate, le taro, et surtout la « pomme de terre du Soudan », l'ousounifing ou ozonifie, dont les tubercules rappellent, avec avantage, nos plus savoureuses « frites »?

Et les fruits donc? La noix de coco, la pomme de cajou, l'ananas, la banane, le citron, la goyave, la mangue, l'orange...



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

KAYES. LA GRANDE RUE.



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

MÉDINE.



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

KITA. VUE DU MARCHÉ.



PONT SUR UN MARIGOT.

que sais-je encore? Pas besoin, pour l'instant, de vivres de conserves! Vive la cuisine soudanaise!...

Jeudi, 17 avril. — Ouf! C'est fait!... J'ai gagné mon procès, mes deux procès même! Ce que femme veut...! Primo, nous serons à Bamako à la fin du mois, comme c'était convenu au début. Nous y attendrons l'arrivée de père en faisant des excursions aux environs ou des promenades sur le Niger. Ce



Ce qui me distrait le plus, c'est d'aller chaque jour, avec Mahmadou, faire le marché.

sera plus amusant que de rester ici, dans notre nid d'aigle. Ai-je besoin de sanatorium? Jamais je ne me suis mieux portée; oncle Guy a dû en convenir.

Secundo... oh! pour cela, il y a eu encore plus de tirage... au lieu de prendre simplement le chemin de fer pour Bamako, puisque nous avons du temps à dépenser, nous ferons la route à cheval, par étapes.

« Arriver en wagon au bord du Niger, me suis-je écriée, voyons, oncle Guy, est-ce possible?

— Dame! puisque la voie ferrée...

— Et le pittoresque!

— Et la fatigue!

— Toi! Un vieux Sénégalais!

— Mais... les bagages de la mission?

— On les expédiera par le chemin de fer.

— Enfant, va!

— Voyons... quand il s'agit de me faire plaisir!... »

Bref, j'ai tant insisté que l'oncle Guy s'est enfin décidé. Nous avons trouvé deux chevaux passables, à trois cents francs pièce. Nous les revendrons à l'arrivée, à Bamako. Mahmadou s'en est chargé et il est certain d'avance que nous y trouverons du bénéfice... Il en usera plutôt sa langue, notre brave Ouolof.

Lundi, 21 avril. — Nous partons demain. Notre caravane est ainsi composée : Oncle Guy, moi, Mahmadou, les huit laptots et une trentaine de porteurs bambaras pour nos bagages personnels, nos provisions, nos conserves, etc. Nous allons imiter les explorateurs. Que je suis heureuse! Pourvu qu'il nous arrive quelque aventure intéressante!...

Et toujours pas de lettre de père! Que diable fait-il donc là-bas?

CHAPITRE XIII

Un orage en forêt.

Jean Kerdalec avait l'intention de rester deux mois à Kouroussa. Dès son arrivée, il avait prévenu l'administrateur du désir de M. Darnemont-Liancourt de fonder dans cette ville une factorerie afin de pouvoir échanger, sur place, les marchandises françaises contre le caoutchouc et les autres produits du Haut-Niger.

« C'est parfait! lui avait répondu l'administrateur. Je croyais que votre Compagnie avait envoyé une mission pour un simple voyage d'étude, et j'apprends avec grand plaisir que vous allez tenter une véritable pénétration commerciale, ce que je désirais voir faire depuis longtemps. Kouroussa possède déjà divers établissements européens, mais on n'y fait, en somme, que des achats contre argent. Quand le chemin de fer de Conakry sera parvenu ici, notre ville, tête de ligne à la fois de voie ferrée et de voie fluviale, sera un lieu de transit de premier ordre.

— Pendant que les travaux d'installation s'effectueront, avait ajouté Jean Kerdalec, je visiterai les centres commerciaux des environs. J'irai à Farana, à Kankan.

— Kankan est surtout important, monsieur Kerdalec. C'est une vieille ville, peuplée de Mandés et de marchands sarakolés, et le plus grand centre de commerce de tout le Haut-Niger. De là rayonnent, chaque année, de nombreuses caravanes qui se répandent au loin, aussi bien vers Freetown, au bord de l'Océan, que du côté de Nioro, sur le Moyen-Niger, et jusque dans le sud du Sahara. C'est également un grand foyer de mahométisme, ce qui ne doit pas nous surprendre, car, dans ces contrées, le commerce et la propagation de l'Islam,

activée par les dioulas mandingues, marchent de pair. »

Quinze jours plus tard, le pavillon central de la nouvelle factorerie sortait de terre. C'est alors que Jean Kerdalec partit pour Kankan, avec Dorthez, Roger et l'interprète Sélim. Une trentaine de Noirs les suivaient, portant les bagages indispensables à cette petite expédition.

Cette fois, l'astucieux Arabe n'était pas pris au dépourvu. Il avait eu, à Kouroussa, diverses entrevues avec Mohammed Backouna et Kérétigui. Tout était décidé à l'avance ; le jour et le lieu de l'embuscade, où devaient périr les membres de la mission Kerdalec, étaient désignés.

La première étape se passa sans incident. Le second jour, on pénétra dans une forêt que l'on ne devait quitter, sauf pour traverser quelques clairières, que le lendemain, ainsi que l'avait annoncé Sélim. On devait donc camper le soir auprès d'un ancien fortin de Samory. Sélim l'avait recommandé comme gîte d'étape au chef de la mission à cause de la proximité d'un ruisseau et de sa situation propice, au milieu d'une clairière.

En réalité, c'était un fortin en ruine, sans aucune utilité pour un campement. Mais Sélim l'avait choisi, comme un magnifique point de repère pour ses complices. Mohammed Backouna avait avec lui une centaine d'hommes dont une vingtaine armés de fusils. Disséminés dans les environs, ils étaient prêts à se jeter, à l'heure dite, sur les trois Blancs, les quatre laptots qui les suivaient et les inoffensifs porteurs. La réussite était certaine. Seul à l'arrière, tandis qu'en tête du convoi Jean Kerdalec, Dorthez et Roger devisaient entre eux, Sélim, le dévoué Sélim, se frottait joyeusement les mains, en songeant à ce qui allait arriver la nuit prochaine...

A ce moment, à travers les fourrés épais, un formidable coup de tonnerre retentit.

« Allons, bon ! fit Dorthez ! voici l'orage. J'ai bien peur que nous ne soyions secoués par une violente tornade.

— Il ne manquait plus que cela, ajouta Roger, pour nous empêtrer davantage dans cette piste inextricable.

— Inextricable ? s'écria Jean Kerdalec. Peux-tu dire cela quand nous suivons un sentier si bien tracé et si bien battu ? Je soupçonne plutôt chez toi le regret de ne pouvoir faire galoper ton cheval...

Il s'arrêta. Tout à coup, sans aucun signe avant-coureur, un vent terrible venait de s'élever, mettant en émoi les porteurs, rompant leur file, les faisant quitter leurs charges, se bousculer, se précipiter enfin autour des Blancs, comme un troupeau auprès de son berger.

Cependant le vent augmenta encore. La forêt sembla prise d'une soudaine frénésie et parut se tordre en de violentes convulsions. Les sommets des arbres ployaient sous l'effort du vent. Les branches se brisaient et tombaient sur le sol avec fracas. Des troncs entiers s'abattaient, renversés ainsi que des fétus de paille. Puis de larges gouttes commencèrent à tomber. On les entendait crépiter sur les feuilles, comme une fusillade éloignée. Quelques minutes plus tard, l'orage crevait.

Une formidable trombe d'eau s'abattit sur la caravane, resserrée maintenant en un bloc compact et n'osant plus bouger, au milieu des ténèbres épaisses venues en un instant remplacer « l'obscure clarté » de la forêt. C'était la tornade, la terrible tornade du Soudan!

Les arbres dansaient maintenant une sarabande infernale. Des craquements sinistres se faisaient entendre. Quelques géants s'abattirent avec un bruit sourd, entraînant, de leurs énormes branches, le frêle essaim de leurs voisins plus grêles. Impossible de faire entendre un seul mot au milieu du fracas de la foudre, du mugissement du vent et du bruit effroyable des troncs tordus par la rafale et s'écrasant entre eux. D'échos en échos, les grondements du tonnerre se répercutaient dans la forêt. Les éclairs étaient impressionnants; illuminant à chaque seconde le paysage de leurs lueurs blafardes, ils donnaient un aspect fantastique à la forêt en furie.

Abrités sous des couvertures de campement, des toiles de la tente, des ballots, des marmites même, les membres de la caravane, Noirs et Blancs confondus, demeuraient immobiles dans une muette angoisse, attendant, sans penser à rien, la fin de la tourmente. Blottis contre un arbre, les chevaux, les oreilles rabattues en arrière, le dos rond et la queue entre les jambes, hennissaient d'effroi.

Et la trombe d'eau tombait toujours! Parfois la foudre éclatait avec un bruit assourdissant et les têtes alors se baissaient instinctivement, chacun s'attendant à voir s'abattre les arbres

protecteurs, dont la chute les aurait écrasés. Une heure mortelle se passa ainsi, l'air s'emplissant de feuilles déchiquetées, de débris de branchages, tandis que de la terre saturée montait une buée de vapeur d'eau grise, chaude, écœurante.

Soudain, comme par enchantement, le vent s'apaisa. Relevant enfin la tête, les voyageurs purent contempler le soleil éclairant déjà les cimes dénudées des arbres. Comme elle avait débuté la tornade se terminait : subitement, sans transition.

« Que va-t-on faire, maintenant? soupira Roger. Nous ne pourrons jamais marcher dans cette terre détrempée. On glisserait à chaque pas, tandis que les arbres continueraient à nous fouetter l'eau au visage.

— Bah! fit Sélim, nous sommes presque à destination. Nous trouverons à la clairière un peu d'air et surtout de l'eau.

— Eh quoi, Sélim, riposta gaiement Roger, vous n'en avez donc pas encore reçu assez?

— J'avoue, fit Dorthez, que la clairière promise n'en sera pas moins la bienvenue, quand ce ne serait que pour faire quelques ablutions. Nous sommes couverts de boue, de mousse et de débris.

— Et pour boire donc? dit le chef de la mission. Malgré la trombe d'eau qu'ils ont reçue, nos porteurs ne sont sans doute pas suffisamment désaltérés. »

Une demi-heure plus tard, on arrivait à une vaste clairière au fond de laquelle se dressait un petit fortin en ruine.

« C'est là, dit Sélim.

— Parfait! s'exclama Roger. Inutile de dresser la tente ce soir. Nous coucherons dedans.

— Je ne vous y engage pas, dit Dorthez. Ce doit être plein de vermine, de fourmis, de vipères, de puces chiques et de scorpions.

— Assez, assez, Philippe. Je vais cependant nettoyer un peu cette bicoque. Dans ces murs de pisé, quelques tisons enflammés suffiront à chasser ces hôtes incommodes et ce sera habitable ensuite.

— Ne songe pas à y coucher, en tout cas, dit Jean Kerdalec.

— Bon! fit le jeune homme, c'est entendu. Mais les distractions ne sont pas si variées sur ce boulevard. Il est onze heures. Que faire jusqu'à demain? Je vais nettoyer mon fort avec les laptots. Cela m'amusera d'habiter, ne fût-ce que quelques heures, dans un ancien fort de Samory.

— Tu es aussi enfant qu'Andrée, riposta le chef de la mission, en souriant. Quant à nous, nous avons à nous occuper de choses plus sérieuses. »

Roger fit alors débroussailler le centre de la clairière et installer les bagages en demi-cercle, sur des pierres pour les préserver des fourmis et de l'humidité. Puis il envoya chercher des branchages pour la cuisson des aliments et les feux de nuit, plus que jamais nécessaires en forêt pour tenir les fauves à l'écart.

Mais, ce jour-là, les porteurs semblaient n'obéir qu'avec peine. La tornade les avait abattus et ils n'avaient guère de cœur à l'ouvrage. Pour les remonter, Jean Kerdalec annonça qu'on donnerait le soir double ration, de la viande et du vin de palme. La promesse d'une telle aubaine fut aussitôt accueillie par les cris de joie et les gambades de ces grands enfants. Fatigue, dépression nerveuse, ennuis, terreur, tout était oublié!

Le soir eut lieu le festin annoncé. Il se composait, comme pièce de résistance, de gibier tué la veille par les jeunes gens, entre autres d'un quartier d'antilope dû à un coup de fusil de Dorthez. On y ajouta des calebasses de riz arrosé d'huile de palme. Tout le monde prit fraternellement part au repas : les Blancs, au milieu du campement, près des bagages, avec les laptots, le long de la tente; les Noirs disséminés autour d'eux, à leur fantaisie.

Ces derniers étaient amusants à voir, accroupis en cercle autour de chaque calebasse, plongeant la main dans le riz ou déchiquetant à belles dents les tranches de venaison, mangeant à en perdre haleine. Leur manière d'avaler le riz était surtout curieuse. Façonnant d'un simple mouvement de main une boulette allongée, ils la mettaient vivement dans la bouche et, malgré son volume respectable, l'avalaient incontinent. De temps à autre, ils allaient vers le ruisseau, buvaient à longs traits l'eau fraîche et limpide, y trempaient ensuite leurs mains

pour empêcher le riz d'adhérer aux doigts, puis revenaient au plat recommencer la confection de boulettes qui disparaissaient à nouveau, en un clin d'œil, dans leur gosier.

Enfin circula le vin de palme. Ce fut alors une explosion de cris joyeux, de sauts, de danses et de chants. Après une heure de liesse, Jean Kerdalec dut donner le signal du repos, afin que le lendemain chacun fût à même de reprendre la route.

CHAPITRE XIV

L'embuscade.

Il est minuit. Sous l'œil vigilant de Bagui, le laptot de garde, tout le monde dort dans le campement : les Noirs autour de leurs feux, les Blancs sous la tente, au centre du fer à cheval formé par les bagages.

Soudain, l'attention de Bagui est attirée par de légers bruits insolites, des bruissements de feuilles, des craquements de branchages. Qu'y a-t-il? Des fauves, des indigènes? Il se redresse, l'oreille aux aguets, le doigt à la gâchette du fusil.

Cependant le bruit s'accentue. Des ombres mouvantes se dessinent à la lisière de la sombre forêt entourant la clairière. Le mouvement se généralise en avant, en arrière, à gauche, à droite, partout. Bagui hésite encore. Est-ce une hallucination, un souffle de vent agitant les branches ou un retour de la tornade du matin? Mais quoi?... des flèches sifflent à ses oreilles?... Plus de doute, une attaque se prépare.

« Aux armes! » s'écrie-t-il.

Cet appel est à peine prononcé que, de toutes parts, des cris de guerre se font entendre, des coups de feu retentissent et une nuée de flèches s'abat sur les groupes endormis.

Levés d'un bond, les laptots ont rapidement saisi leurs fusils. A genoux derrière les bagages, autour de la tente, ils sont prêts à faire aux Blancs un rempart de leurs corps. Se voyant découverts tandis qu'ils venaient pour surprendre, les assaillants se montrent maintenant. Poussant d'effroyables clameurs, ils se précipitent sur les malheureux porteurs sans défense, les massacrant, passant sur eux pour arriver au plus vite, au centre de la clairière, d'où, retranchés derrière les bagages, les laptots tirent sans relâche.

Toute cette scène s'est passée en moins de temps qu'il n'en faut pour la raconter. Déjà, sur le seuil de la tente, Jean Kerdalec, Dorthez, Roger et Sélim apparaissent, le revolver au poing. D'un coup d'œil le chef de la mission a jugé l'imminence du danger...

« Tirez lentement, recommande-t-il froidement aux laptots, ainsi qu'à ses compagnons. Et surtout visez juste. »

Lui-même, donnant l'exemple, ne cesse de tirer, à la lueur des feux éclairant la scène d'une lueur sinistre. La balle de son revolver dirigée d'un œil sûr, d'une main ferme, abat son homme à chaque coup. De véritables trouées se font parmi les assaillants.

« Nous ne sommes pas nombreux, reprend de son ton calme l'ancien armateur, mais nos armes sont bonnes. Tirez sans vous presser. Notre salut dépend de notre sang-froid. »

Frappés à mort dès qu'ils s'aventurent trop près, les agresseurs n'ont pas encore forcé l'enceinte improvisée où se tiennent les voyageurs. L'élan furieux qui les porte en avant semble même se ralentir. Ils ne s'attendaient pas à cette défense calme, résolue, méthodique. Des cris de douleur se font entendre parmi eux, des corps roulent à terre, amenant le désordre dans leurs rangs. Bientôt, un certain flottement se produit parmi eux, un instant d'hésitation paralyse leur effort, puis, sans raison, dans un coup de folle panique, tous font soudain demi-tour et s'enfuient au plus vite.

« Ça y est! s'exclame Roger triomphant. Ils ont leur compte!

— Les lâches! riposte Sélim indigné. Venir ainsi nous attaquer traîtreusement et s'enfuir aussitôt comme des gazelles!

— Prenez garde, Sélim, fait vivement Jean Kerdalec, en voyant l'Arabe se redresser. Avec votre grand manteau blanc et votre chéchia, vous allez servir de cible.

— Peuh! réplique insoucieusement l'Arabe. Allah n'a-t-il pas fixé l'heure de ma mort? »

Et tout en parlant ainsi, seul debout parmi ses compagnons, l'Arabe, vivement éclairé par le feu des brasiers, semble narguer l'ennemi en déroute.

« Vous êtes un brave, Sélim, lui dit Jean Kerdalec, mais, je vous en prie, ne vous exposez pas inutilement. Tout n'est pas

fini, croyez-moi. Cela ne fait même que commencer. Seulement les ennemis ont changé de tactique. Au lieu de s'élancer sur nous pour nous surprendre, maintenant qu'ils ont senti nos griffes, ils vont se tenir dans l'ombre et nous bombarder de loin.

— Les bandits! Ils en seraient bien capables! » répond Sélim, se résignant, pour obéir à son chef, à se remettre à genoux derrière le faible rempart.

Jean Kerdalec et ses compagnons admiraient sans réserve le noble geste de l'Arabe. Ce n'était pas pourtant par bravoure que celui-ci s'était redressé. Il avait simplement suivi le plan concerté la veille avec Mohammed Backouna. Facilement reconnaissable grâce à son manteau et à sa chéchia, l'Arabe s'était levé pour se faire voir de ses complices. Maintenant, on allait éviter de l'atteindre. Sa bravoure était simplement de l'astuce et de la prudence. Il mettait à l'abri des balles et des flèches sa précieuse personne, voilà tout!

Sauf les morts et les blessés restés sur le terrain, il n'y avait plus aucun ennemi en vue. Les survivants des porteurs en avaient profité pour venir chercher un refuge auprès des Blancs et se mettre sous leur protection. Mais la situation ne s'était guère améliorée pour cela. Les flèches recommençaient à tomber dru et, dans le tas compact et resserré des Noirs, les projectiles avaient beau jeu. Déjà, plusieurs d'entre eux venaient d'être touchés et poussaient des lamentations, sans que les assiégés pussent dorénavant rendre coup pour coup. On ne pouvait en effet tirer au hasard dans le bois, et gaspiller les munitions. Que faire? Rester là et attendre le jour? Mais jusqu'à ce moment tous pourraient être atteints!

A chaque minute le danger augmentait. Commodément cachés dans l'ombre de la forêt, les assaillants n'avaient plus qu'à viser un but suffisamment éclairé par la lueur des feux épars et nettement perceptibles dans l'obscurité de la nuit. C'était pour eux une véritable cible! Au nombre sans cesse croissant des flèches et des balles, il était manifeste que l'ennemi, si mauvais tireur qu'il fût, rectifiait peu à peu son tir. Dans quelques instants la position ne serait plus tenable.

« Il nous faut sortir d'ici à tout prix, dit Jean Kerdalec.

— Et nous réfugier dans le fortin, ajouta Dorthez. Il n'est pas à plus de cent mètres d'ici.

— Là, au moins, dit d'un ton pensif l'ancien armateur, nous n'aurions rien à craindre de leurs projectiles. Mais nos bagages, nos ustensiles, notre tente? Allons-nous donc les leur abandonner? »

A ce moment, Yaouri poussa un grand cri et tomba à la renverse, vomissant le sang à pleine bouche. Une balle venait de l'atteindre au cœur; quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il rendait le dernier soupir.

« Pauvre Yaouri! dit Roger. Voici le premier mort parmi nous.

— Et ce ne sera pas le dernier si nous restons ici, ajouta gravement Jean Kerdalec. Il n'y a plus à hésiter. Replions-nous sur le fortin, mais auparavant balayons notre chemin par quelques feux de salve. »

Deux minutes plus tard, suivis par les porteurs qui les protégeaient, sans s'en douter, par leur masse, dans ce sauve-qui-peut général, ils faisaient irruption dans le vieux fortin de Samory. Par un heureux hasard dû à la fantaisie de Roger, celui-ci, nettoyé et débroussaillé, leur livrait aussitôt un accès facile. Contrairement aux craintes du chef de la mission, l'ennemi n'avait même pas eu l'idée de l'occuper.

On pouvait enfin respirer. Derrière ces murs de pisé, les balles peu pénétrantes des fusils de traite ne pouvaient les atteindre. Plus de flèches empoisonnées à craindre, plus de surprise possible. Il n'y avait qu'à attendre le jour; on verrait alors à prendre une décision. Si, d'ici là, quelques ennemis osaient se montrer, il serait facile de les écarter. Les assiégés bien abrités, plongés dans une ombre épaisse, étaient devenus invulnérables.

« Et Sélim? s'écria soudain Jean Kerdalec.

— Sélim? répliqua Dorthez. Comment? Il n'est pas là? C'est donc lui qui a poussé un cri, tout à l'heure, et que j'ai entendu tomber durant notre course?

— Le pauvre homme! dit Roger. Qu'est-il devenu? »

On ne pense pas à tout. En choisissant, dans la forêt, cette clairière située au pied d'un vieux fortin de Samory, Sélim n'avait songé qu'à la facilité et à la sûreté de son lieu de rendez-vous. Il craignait tant qu'un malentendu ne vînt, à nouveau, faire manquer l'affaire! Et voilà que cette ruine, impénétrable à

cause des broussailles accumulées, avait été rendue accessible par l'idée saugrenue de Roger. Voilà que ces Français maudits allaient y trouver un refuge assuré et lui échapper, peut-être, quand il les tenait enfin à sa merci. Samory avait travaillé pour eux,... quelle ironie !

Fou de rage, il avait rapidement pris son parti. Pendant la courte fuite de la caravane, il s'était laissé tomber à terre, pour rejoindre Kérétigui et les siens. Sitôt parvenus dans le fortin, les autres s'inquiéteraient de lui, le chercheraient,



Frappé d'une balle en pleine poitrine, Jean Kerdalec venait de tomber foudroyé !

feraient une sortie. Alors, tapi dans l'ombre à quelques pas de là, il n'aurait qu'à tirer sur eux, à bout portant...

Cependant la consternation était grande dans le refuge improvisé.

« Il ne peut être loin, dit Dorthez, appelons-le. S'il n'est que blessé, nous le ramènerons.

— Sélim ! Sélim ! Sélim ! »

Tout à coup, une émotion intense envahit le cœur de chacun. Dans le silence de la nuit, à peine troublé par les clameurs des assaillants, on venait d'entendre distinctement une voix faible répondre :

« A moi! A moi! »

— Il est vivant! s'écria Roger. Courons à son secours.

— Que personne ne bouge! dit Jean Kerdalec d'une voix impérieuse. C'est à moi de me rendre à l'appel de ce pauvre homme. »

Et il s'élança d'un bond au dehors, tandis que, malgré sa défense, son fils sortait derrière lui du fortin.

Il n'avait pas fait dix pas qu'un cri déchirant de Roger fit accourir Dorthez et les laptots.

Frappé d'une balle en pleine poitrine, Jean Kerdalec venait de tomber, foudroyé!

TROISIÈME PARTIE

AU PAYS DES FACTORERIES

CHAPITRE PREMIER

Terribles nouvelles.

« Vrai! ma liét'nante, y a pas bon avec toi, maintenant! Non, y a pas bon!

— Voyons, Andrée, pourquoi malmener ainsi ce pauvre Ousman qui t'apportait gentiment une moitié de papaye?

— Il m'ennuie avec son fruit.

— Ce matin, c'était Baba que tu rembarrais.

— Je le crois bien. On venait de sonner le réveil. Encore tout ahurie de me lever ainsi, au milieu de la nuit, dans un caravansérail, je finissais de m'habiller et cet animal de Baba ne vient-il pas plier mon lit, avant que j'aie quitté la place!

— Mais c'était son office, à ce boy. Ne devait-il pas préparer les charges des porteurs?

— Et ensuite donc! Il m'apporte du thé tout bouillant. Je ne pouvais pas tenir la timbale!

— Il fallait la poser à terre.

— Ces Noirs sont stupides! C'est la bastonnade qu'il leur faudrait, oncle Guy.

— Et à toi, une douche! Comme le dit Ousman : « Vrai, y a pas bon avec toi, maintenant ». La plus petite chose t'irrite. Toi, toujours gaie, toujours aimable, toujours pleine d'entrain et de bonne humeur, tu es devenue, depuis quelques jours,

l'être le plus grognon et le plus insupportable. Tu as simplement piqué la « soudanite », ma pauvre Andrée.

— Tu crois, oncle Guy?

— Un léger accès. Je ne te reconnais plus.

— Eh! Je ne me reconnais pas moi-même... Mais aussi peut-on trouver quelque chose d'aussi horripilant que la vie que nous menons?

— La faute à qui? M'as-tu assez tourmenté pour la mener, quand il était si simple d'aller en chemin de fer? Tu vois que si le voyage par étapes a son charme, il présente aussi des inconvénients. Pourtant, jusqu'ici, tout a marché à merveille.

— Et c'est précisément cela qui me porte sur les nerfs. Je me fais l'effet d'avoir entrepris un voyage d'exploration sur la place de la Concorde. J'imite Tartarin, sans avoir la magie de son imagination.

— Que veux-tu dire?

— Dame! nous sommes partis de France pour suivre une mission, devant sinon explorer une région inconnue, du moins ouvrir à notre pays des débouchés commerciaux. Or, depuis que nous avons quitté Bordeaux, qu'avons-nous fait? Du tourisme.

— Mais non!

— Mais si! Départ de Pauillac. Voyage en mer. Excursion à Madère, aux Canaries, à Dakar, à Gorée, à Rufisque, à Saint-Louis. De là, séjour à Conakry, entrecoupé de visites à des villages nègres, comme à l'Exposition de 1900. Tennis, football avec la famille Marchat. Puis, retour à Saint-Louis et départ pour l'intérieur. Cette fois, me disais-je, les affaires sérieuses vont commencer... Au lieu de cela, quoi? Une promenade en bateau sur le Sénégal, comme de Paris à Saint-Germain, un voyage en chemin de fer de Kayes à Kita...

— Bon! mais ensuite?

— Ensuite?... Rien! En partant de Kita pour aller par étapes à Bamako, en pénétrant enfin pour tout de bon dans la brousse, je rêvais de difficultés imprévues, d'attaques de pillards ou de fauves, et je trouve un chemin fréquenté, d'une sécurité exaspérante, une route entretenue et des caravansérails soigneusement échelonnés tous les quinze ou vingt kilomètres. Nous partons de tel gîte d'étape pour coucher à tel autre.

Notre voyage a l'air d'être réglé par l'Agence Cook et je suis tentée parfois de chercher dans ma poche mes coupons d'hôtel.

— Tu m'amuses, Andrée.

— Il n'y a pas de quoi, je t'assure. Quelle vie monotone! Lever à deux heures du matin. Marche ou cheval jusqu'à huit heures. Arrivée à l'étape. Nettoyage. Déjeuner. Sieste. Coucher. Le matin, on gèle, bien qu'il y ait encore huit à dix degrés et qu'on soit bien vêtu. Dès que le soleil se montre, on grille. Et toujours la même antienne : on marche, on mange, on dort. Depuis Kita, je ne suis plus capable d'avoir une idée suivie.

— La soudanite!

— Avoue que cette route est ce qu'il y a de plus insipide, de plus désolant, de plus déprimant. Vois cette plaine morne, cette terre couverte d'herbes incendiées. Et, pour comble, ce maudit casque, dont on ne doit jamais se passer. Sous prétexte de vous abriter, il ne vous permet d'apercevoir qu'un petit bout d'horizon. J'enrage.

— La soudanite, te dis-je. Tu subis son influence depuis quelques jours. Elle naît d'un mélange d'ennui, de désœuvrement, de spleen auxquels s'ajoutent le défaut de confortable, la privation de la nourriture habituelle, le manque de toute atmosphère civilisée. Brochant sur le tout, l'action néfaste des rayons ultra-violets du soleil cause, malgré casques et abris, un état morbide dans nos organismes européens. La soudanite, tantôt plonge le Blanc dans un état spécial de dépression cérébrale, tantôt lui cause une surexcitation nerveuse telle qu'il se laisse aller parfois à des actes irréfléchis, déplorables, cruels même.

— Ah!

— C'est ce que tu fais toi-même en petit, en tout petit, en t'irritant sans cause, en te montrant, envers nos pauvres laptots ou nos boys, maussade, nerveuse, impatiente, injuste.

— Eh quoi, oncle Guy? Serais-je... tout cela?

— Absolument. Tu as une pointe de soudanite et même de soudanite avant la lettre, car, ce matin seulement, à Kati, nous pénétrerons dans le véritable Soudan français, la région du Niger. Jusqu'ici nous sommes dans le bassin du Sénégal,

Kati est la porte de celui du Niger. Eh bien, c'est à cette porte qu'il faut reprendre cette gaieté et cette bonne humeur qui te vont si bien et te font aimer de tous.

— Entendu, oncle Guy! Je dépose à la porte mon manteau sombre et mon parapluie. Changement de décor : entrain, joie, gaieté, beau fixe! Attention! je frappe les trois coups, levez le rideau!

— Enfant, va! fit l'oncle Guy en souriant. C'est égal, ma petite Andrée, je t'aime mieux ainsi.

— Et moi donc! »

Ils étaient partis de Kita depuis une quinzaine de jours. Chaque matin, la petite caravane avait fait une trentaine de kilomètres, simple promenade pour les deux Blancs qui n'avaient eu qu'à se laisser aller au balancement tranquille de leurs pacifiques montures.

On arrivait à Kati où devait se faire la grande halte. Il n'y aurait plus ensuite un bien long effort à faire pour franchir, le jour même, les quatorze kilomètres séparant ce bourg de Bamako.

Le soleil était sur le point de se lever quand Mahmadou survint, interrompant la conversation.

« Mon major, nous arrivons. Faudrait visiter l'hôpital de Kati. J'y ai passé six mois.

— En effet, une visite est obligatoire, dans ce cas. C'est entendu. Mais vois, Andrée, comme le paysage a changé d'aspect. »

Au lieu de la route poudreuse qu'ils avaient suivie si longtemps, c'était maintenant un délicieux chemin où surgissaient à chaque pas des ruisselets argentés, des vallons fertiles, des roches pittoresques, des sites charmants où de grands palmiers se miraient à l'aube naissante dans de ravissants petits lacs.

« Nous avons ce matin, expliqua l'oncle Guy, traversé la ligne de partage des eaux entre les deux bassins du Sénégal et du Niger. Nous allons suivre cette jolie vallée : son ruisseau qui descend de cascade en cascade au milieu des rochers ne va pas tarder à devenir plus calme et nous amènera sur les bords du grand fleuve. »

Kati est un gros village d'un millier d'habitants, agriculteurs et pasteurs. Il est situé au pied même du col que fran-



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

UN CAMPEMENT.



Col. Aspe-Fleurimont.

AU CARAVANSÉRAIL.



Cl. P. Vuillot.

KOURIA (GUINÉE FRANÇAISE). DANS LE VILLAGE.



Cl. P. Vuillot.

KOURIA (GUINÉE FRANÇAISE). LA PLACE

chit la route pour venir déboucher dans la vallée du Niger.

Comme l'avait annoncé Mahmadou, le soleil se levait quand l'oncle Guy et Andrée, laissant la caravane faire la grande halte sous la surveillance des laptots, pénétrèrent dans le bourg. Déjà beaucoup de Noirs circulaient dans les rues. Aucun ne parut s'étonner à la vue de Blancs passant ainsi à cheval. Ils en voyaient si souvent! Suivant l'usage, ils faisaient respectueusement le salut militaire et s'éloignaient sans se détourner. A un moment passa un tirailleur indigène.

« Où est l'hôpital? lui demanda Andrée.

— Là-haut, mon cap'taine. Moi te mener si tu veux.

— Ces grands bâtiments sur le plateau?

— Oui, mon cap'taine.

— Merci, mon brave. Ne vous dérangez pas; nous trouverons bien tout seuls maintenant.

— Comme tu veux, mon cap'taine. »

Et le soldat, après un nouveau salut, fit demi-tour :

« Me voilà passée capitaine, oncle Guy, dit la jeune fille en riant. Tu verras qu'avant la fin du voyage je serai général. »

L'oncle et la nièce passèrent deux bonnes heures à visiter l'hôpital-ambulance de Kati, construit en 1896. Quand ils en sortirent, la caravane avait pris les devants sur la route de Bamako; ils s'empressèrent de la rejoindre.

A peine quitte-t-on le village que soudain le couloir étroit de la vallée s'élargit. Ses parois rocheuses s'évasent et forment une brusque trouée. Une immense étendue de plaine apparaît.

« Voilà le Niger! » dit gravement l'oncle Guy, en arrêtant son cheval et, la main droite tendue en avant, montrant au loin un long ruban d'argent qui se dessinait sur un fond encore brumeux.

Quelques minutes se passèrent dans un profond silence. Ce fut une inoubliable impression pour Andrée que cette première vision du grand fleuve sur lequel elle allait naviguer pendant plusieurs mois. Le Niger! fleuve magique, si longtemps inconnu, mystérieux pour les premiers Européens qui purent le contempler : Barth et René Caillé.

« Ce long serpent qui rampe à flanc de coteau, dit le vieux savant, c'est tout simplement notre caravane. Elle a une bonne heure d'avance sur nous et va bientôt pénétrer dans la plaine,

en suivant cette ligne d'arbres jusqu'à ce qu'elle atteigne là-bas ce fouillis d'arbustes, cette tache sombre qui est Bamako.

— Bamako! Le Niger! » murmurait Andrée émerveillée.

Un temps de galop suffit pour rejoindre la caravane, gardée en serre-file par les laptots et fièrement dirigée par Mahmadou.

Il était dix heures du matin quand, après avoir suivi une belle avenue plantée d'arbres, ils franchirent la voie ferrée qui décrit une courbe accentuée avant d'arriver à la station, et débouchèrent sur la vaste place où naguère encore se dressait le fort commandant la ville.

Bamako est maintenant la capitale du Haut-Sénégal-Niger et la résidence du gouverneur de cette grande subdivision de notre Afrique Occidentale. Dès son arrivée, l'oncle Guy fit demander une audience à ce haut fonctionnaire qui se mit à sa disposition pour le recevoir le soir même.

Il s'y rendit, accompagné d'Andrée. Ils se trouvèrent en présence d'un homme jeune encore, à la physionomie énergique, qui les accueillit de la façon la plus affable.

« Monsieur Kerdalec, de la mission commerciale de la C. C. A. O. F., n'est-ce pas? » dit-il en leur tendant la main.

L'oncle Guy s'inclina, en signe d'assentiment.

« Je ne vous attendais pas si tôt. Vous avez une mine superbe et vous ne paraissez plus du tout vous ressentir de votre terrible aventure.

— Quelle aventure? s'écria l'oncle Guy, stupéfait de cette singulière entrée en matière. Nous n'avons eu que de menus incidents de voyage.

— Vous appelez cela de menus incidents! répliqua le gouverneur en souriant. Être attaqué au milieu de la nuit, en pleine forêt...

— Moi?

— Dévalisé complètement après avoir laissé des morts sur le terrain et avoir failli périr vous-même.

— Vous dites?

— Les renseignements reçus il y a six semaines parlaient de deux Blancs dont vous-même grièvement blessés, d'un laptot et d'une vingtaine de porteurs tués.

— C'est bien de la mission Kerdalec que vous parlez? s'écria Andrée haletante, craignant de deviner la vérité.

— Eh oui! Celle qui a failli être anéantie aux environs de Kouroussa.

— Mon pauvre père!... grièvement blessé, dites-vous? »

Le gouverneur regardait d'un air stupéfait les deux voyageurs maintenant en proie à la plus poignante émotion.

« Mais qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— Le chef de la mission Kerdalec, celui qui a été blessé est



Ce fut une inoubliable impression pour Andrée que cette première vision du grand fleuve sur lequel elle allait naviguer pendant plusieurs mois.

mon frère, dit gravement le vieux savant. Voici sa fille. Nous arrivons du Sénégal pour le rejoindre ici et nous ignorions tout!

— Ah, mes pauvres amis! dit le gouverneur très ému à son tour. Et moi, brutalement, je viens vous annoncer de pareilles nouvelles, croyant m'adresser...

— Mais, dites-moi, sont-ils vivants? cria Andrée l'interrompant, les mains suppliantes.

— Voyons, mon enfant, calmez-vous. Si un malheur était survenu depuis, j'en aurais été avisé.

— C'est donc pour cela que ce pauvre père ne m'écrivait plus! murmura douloureusement Andrée. Il faut envoyer une dépêche tout de suite.

— Je vous le promets, mademoiselle, reprit aussitôt le gouverneur. Je vais aviser l'administrateur du cercle de Kouroussa de votre arrivée et demander des nouvelles. Nous recevrons la réponse en quelques heures.

— En tout cas, oncle Guy, fit vivement Andrée, nous partirons dès demain pour Kouroussa. J'irai plutôt seule... Nous partons, n'est-ce pas? »

Les yeux pleins de larmes, oncle Guy ne put faire qu'un signe d'acquiescement.

CHAPITRE II

Coup d'œil en arrière

Contrairement à l'attente de l'infâme traître, visant froidement dans l'ombre l'homme de cœur accouru à son appel, la balle de Sélim n'avait pas tué Jean Kerdalec.

Lorsque, fous de douleur et de rage, les compagnons du chef de la mission s'étaient précipités sur son corps pour le retirer des mains des ennemis, ils l'avaient trouvé évanoui et baignant dans son sang. Balayant alors les environs d'un feu de salve, ils l'avaient aussitôt ramené dans le fortin, inerte et paraissant près de rendre le dernier soupir. Là, à la lueur d'une lanterne, Dorthez, qui possédait, comme tous les coloniaux, les quelques notions de médecine les plus indispensables, s'était hâté de déshabiller le blessé pour mettre ses plaies à nu. Avec l'aide de Roger, pouvant à peine retenir ses sanglots, il les avait soigneusement lavées avec l'eau des gourdes additionnée d'un peu de rhum, le seul antiseptique, très relatif, qu'on eût sous la main.

Il chercha ensuite à se rendre compte des ravages causés par la funeste balle. Celle-ci avait d'abord traversé de part en part le bras droit en fracturant l'os, puis, arrivant sur la poitrine, elle s'était, par un heureux hasard, amortie sur le portefeuille de Jean Kerdalec. De là, continuant son trajet ainsi dévié, elle avait labouré le sternum, déchirant largement les tissus de la partie antérieure de la poitrine et était sortie un peu au-dessous de l'aisselle gauche.

Bientôt, sous l'influence bienfaisante de frictions énergiques, le blessé ouvrit les yeux. On lui fit avaler quelques gouttes de rhum qui le ranimèrent et on lui fit un pansement sommaire. Après avoir faiblement serré la main de son fils, il ne tarda

pas à s'endormir doucement, veillé par Dorthez et Roger, tandis que les laptots inspectaient les alentours, prêts à repousser la moindre attaque.

Précaution inutile! Les Noirs ne songeaient plus guère à la mission. Ayant trouvé les bagages, ils se livraient à un pillage en règle. Ce fut l'occasion de cris, de disputes et de luttes qui durèrent plusieurs heures, et causèrent encore parmi eux de nouvelles victimes. Quand le jour parut, la place était déserte.

Quel spectacle épouvantable! La petite clairière si gaie, si animée la veille, était devenue un lieu de carnage où plus d'une cinquantaine de cadavres étaient entassés. Plus trace de bagages, pas même de débris. Nos voyageurs ne pouvaient désormais compter que sur ce qu'ils portaient avec eux.

Et Sélim? Longtemps on le chercha parmi les morts. Soudain du fond d'un fourré, quelques gémissements se firent entendre. On se précipita et... couché dans une mare de sang, l'Arabe apparut, pâle, exsangue, presque sans vie.

En contrefaisant, par ses cris, l'appel d'un blessé, Sélim avait attiré hors du fortin le chef de la mission et tenté lâchement de l'assassiner. Une minute plus tard, victime de la décharge furieuse faite au hasard par les laptots, il était atteint de deux balles; l'une lui fracassait le pied tandis que l'autre, perforant la cuisse, causait une hémorragie qui aurait pu devenir mortelle. Le traître avait été frappé par cette « justice immanente » dont parlait Gambetta.

Transportant avec mille précautions le blessé qu'on supposait victime de son dévouement (on pensait qu'il était resté en arrière pour protéger la retraite), les laptots le ramenèrent dans le fortin. Dorthez, ayant de l'eau en abondance maintenant que le chemin du ruisseau était libre, renouvela pour lui les soins dont il avait entouré Jean Kerdalec. Coïncidence bizarre, dont seul Sélim aurait pu sentir la cruelle ironie s'il avait été moins faible, le meurtrier et sa victime étaient couchés côte à côte!

On songea ensuite à rendre les derniers devoirs à Yaouri. Une tombe ayant été creusée près du fortin, on y déposa le corps du brave laptot. Autour du petit tertre, on fit un entourage de pierres et sur l'une d'elles Dorthez, de la pointe de son couteau, traça en lettres arabes le nom de Yaouri et la date.

Il fallait maintenant s'occuper des vivants. Dans l'état où se trouvaient Jean Kerdalec et Sélim, le retour immédiat sur Kouroussa s'imposait. On trouverait là un médecin, puisque depuis 1905 le gouverneur général Roume a installé un résident médical dans chaque chef-lieu de cercle.

Dès huit heures du matin, on se remit en route à travers l'épaisse forêt. Avec sa rapidité habituelle de décision et d'exécution, Dorthez avait pris le commandement du convoi. Les deux blessés étaient couchés dans des litières improvisées que leurs compagnons portaient à tour de rôle, les chevaux ayant disparu dans la bagarre. Ceux qui se trouvaient libres surveillaient les alentours, protégeaient la marche, se procuraient du gibier afin de faire du bouillon pour les malades. C'est qu'il n'y avait plus maintenant de provisions, de ballots, de porteurs, plus de caravane, plus rien... que deux Blancs et quatre Noirs dénués de tout et ayant à transporter deux blessés inertes dont parfois un gémissement troublait seul le silence du sinistre convoi en marche.

C'était le moment ou jamais, pour Kérétigui, Mohammed Backouna, Tiéré et Diavara, de terminer leur œuvre de destruction. Mais Mohammed Backouna avait été tué dans l'attaque, Tiéré blessé et leur troupe, satisfaite du pillage, s'était enfuie avec son butin, en apprenant la mort de son chef. Il ne restait donc plus que Kérétigui et Diavara. Seuls, tous deux, contre six hommes armés et prévenus, que pouvaient-ils faire?

Le lendemain soir, le triste cortège pénétrait dans Kouroussa.

Il était temps. Pris d'une fièvre intense, Jean Kerdalec commençait à délirer, s'efforçant d'arracher le maigre pansement improvisé par Dorthez. Des soins sérieux et éclairés devenaient pressants. Quelques jours de plus dans la forêt, et une issue fatale aurait été à craindre.

Le commandant du cercle de Kouroussa manifesta le plus vif étonnement en apprenant la catastrophe arrivée à la mission. Il ne comprenait pas comment avait pu se produire cette attaque dans une région toujours si tranquille. Cependant, tout en se promettant de faire une sérieuse enquête à ce sujet, il se hâta d'installer confortablement les blessés et de leur envoyer le médecin résident.

Dès le soir même, celui-ci régularisa les plaies, les pansa, mit

un appareil sur les fractures, administra aux blessés quinine et réconfortants, leur donna, en un mot, tous les soins nécessaires. Au bout d'une semaine, toute crainte de complications était écartée. Comme l'avait pensé Dorthez, Jean Kerdalec avait bien une fracture du bras droit, mais les parties molles ayant été traversées sans lésions graves, cette fracture se remettrait facilement, sous l'appareil. Quant à la blessure de la poitrine, bien que fort étendue, elle n'était que superficielle. Bref, il n'y avait là qu'une question de temps et la guérison était assurée.

Quant à Sélim, moins heureux que le chef de la mission, il était cloué au lit pour deux mois au moins. La blessure qu'il avait reçue à la cuisse allait se cicatriser rapidement sous un pansement antiseptique, mais l'autre balle, en lui traversant le pied, avait fracassé des os du tarse. Le médecin dut enlever plusieurs esquilles et, la cicatrisation devant être plus lente, Sélim allait être immobilisé pour longtemps.

L'Arabe rongeait son frein avec peine. Furieux de voir toutes ses combinaisons déjouées, il se tordait de rage sur sa couche, obligé cependant de faire bonne contenance et de répondre avec enjouement aux douces et amicales paroles de ses compagnons, plus attachés encore à lui maintenant qu'ils avaient constaté son profond dévouement.

Au bout d'un mois, bien qu'une marche prolongée lui fût encore interdite, à cause de sa faiblesse, Jean Kerdalec pouvait déjà, le bras en écharpe, faire quelques pas dans la ville et diriger la construction de la factorerie que, sur ses indications, Dorthez et Roger menaient activement. Il avait été décidé qu'on n'ébruiterait pas l'aventure, afin qu'elle ne vînt pas aux oreilles de l'oncle Guy et d'Andrée. Le commandant du cercle en avait seulement prévenu son chef, à Bamako, puis le silence s'était fait, et c'est ainsi que le groupe nord de la mission était arrivé dans cette ville sans se douter du péril couru par Jean Kerdalec.

CHAPITRE III.

Les dioulas.

Pendant longtemps, le commerce entre le Soudan et l'Europe ne put guère se faire que dans les ports, surtout à cause du peu de sécurité qu'offrait l'intérieur du pays. C'était donc à la côte qu'étaient établis, jusqu'à ces dernières années, les comptoirs et factoreries où, par de multiples et coûteux intermédiaires, arrivaient, au moyen de caravanes, les produits de l'intérieur, entre autres le caoutchouc.

Ces intermédiaires sont les *dioulas*, colporteurs et marchands de toutes races. Transportant leurs chargements à tête d'homme ou à dos d'âne, ils monopolisent la presque totalité du commerce soudanais.

On peut distinguer parmi eux deux grandes classes que nous appellerons, pour plus de clarté, le « dioula en détail » et le « dioula en gros ».

Le *dioula en détail*, c'est le Peuhl, le Malinké ou le Mandé qui part de son village, par exemple du Haut-Niger, avec une poignée de kolas, la change plus loin contre du sel, puis ce sel contre une pièce d'étoffe, cette étoffe contre du caoutchouc et qui ainsi, de troc en troc, finit par posséder une charge valant la peine de venir à une factorerie de la côte. Quelques-uns arrivent à gagner assez pour pouvoir, au bout de trois ou quatre ans, rentrer chez eux, acheter des captifs qu'ils installent dans un village de culture et revenir même, à la tête d'une caravane, vendre aux Blancs le caoutchouc que leurs hommes ont récolté.

Le *dioula en gros* est, le plus souvent, un Soussou ayant vécu auprès des Blancs et connaissant le commerce et la valeur des produits. Riche, intelligent, toujours très rusé, il se contente de racheter aux dioulas moins fortunés ou moins

hardis de l'intérieur, des produits qu'il revend dans les factoreries avec de beaux bénéfices. C'est alors un « bellahé mafindi » (qui change les mains), un intermédiaire.

Ordinairement, il fait lui-même, à la tête de ses captifs, sa tournée commerciale et voici de quelle curieuse façon.

Au début de la saison sèche, il va dans une factorerie où il prend *à crédit* un lot de marchandises valant parfois de quatre à cinq mille francs. Ses porteurs chargés, il se rend dans les pays producteurs du caoutchouc. Là, il étale, au milieu d'un village, sous la véranda d'une case, ses marchandises qu'il offre *à crédit* aux habitants. L'acheteur peut emporter tout ce qui le tente, en s'engageant à payer dans un mois ou deux, avec un nombre, fixé à l'avance, de boules de caoutchouc.

Un village ne « rendant » plus, le dioula passe au suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes ses marchandises soient écoulées. Revenant alors à son point de départ, à son premier village de vente, il ramasse les boules de caoutchouc promises et, recommençant le même circuit, charge à nouveau ses porteurs. Quand tout son crédit est ainsi rentré, il retourne à la factorerie s'acquitter à son tour de sa dette envers l'agent européen en lui apportant son lot de caoutchouc.

C'est alors, pendant plusieurs jours, une véritable comédie. Dans les discussions qui s'engagent, le Blanc et l'indigène luttent de ruse, de finesse et aussi de patience, et ce n'est pas toujours le Blanc qui est le plus fort. Enfin, après mille et mille discours oiseux, le marché finit par se conclure.

Une telle opération commerciale paraît bien aléatoire. En réalité, il se produit parfois des pertes, des fuites, mais jadis la marge des bénéfices était suffisante pour couvrir les risques. Aujourd'hui, la concurrence avilissant les prix de vente et haussant les prix d'achat, les agents de factorerie acceptent de moins en moins cette vente à crédit.

En tout cas, honnête ou non, le dioula n'en est pas moins un intermédiaire onéreux. La pénétration française, en outre, ne se fera vraiment que le jour où nos commerçants s'adresseront directement aux Noirs, chez eux, en créant des comptoirs dans l'intérieur même du Soudan.

C'était précisément là le but de la mission Kerdalec. Il existe bien quelques comptoirs sur le Haut-Niger, à Kankan, à

Siguiri, à Kouroussa, par exemple, mais ces maisons achètent plutôt contre espèces et ne vendent que fort peu. Jean Kerdalec, au contraire, voulait fonder des bazars en partie double, pour ainsi dire. Les Noirs, y venant eux-mêmes vendre leur caoutchouc, y trouveraient en même temps des produits européens qu'ils prendraient l'habitude d'acheter et qu'ils pourraient acquérir à des prix bien inférieurs à ceux demandés par les dioulas.

Pendant que le chef de la mission se remettait lentement de sa blessure, Dorthez et Roger n'avaient guère quitté les



C'était un bonheur pour eux que de lire le soir, assis auprès du lit du chef de la mission, ces longues missives.

chantiers de la future factorerie. Un mois ne s'était pas écoulé que celle-ci était presque achevée. Il ne restait plus à terminer que les aménagements intérieurs.

Contrairement à leur attente, ces six premières semaines de séjour à Kouroussa leur avaient semblé très courtes. Après les heures affreuses passées au chevet de Jean Kerdalec, quand tout danger sérieux eut été écarté et qu'ils purent regarder l'avenir avec confiance, ils s'étaient mis ardemment à l'œuvre et avaient, de leur mieux, remplacé le chef immobilisé pour l'instant.

Leur plus grande joie, c'était de recevoir des lettres de l'oncle Guy et d'Andrée. Dans leur correspondance avec eux

ils s'étaient bien gardés de leur parler de l'alerte de Kéla tout d'abord et ensuite de la terrible aventure du fortin de Samory. Ils avaient mis sur le compte d'occupations absorbantes et de voyages aux environs l'impossibilité pour Jean Kerdalec de donner lui-même de ses nouvelles à son frère et à sa fille. A part cela, ils n'avaient cessé de les tenir au courant de leurs travaux, de leurs observations et de leur vie à Kouroussa. De leur côté, l'oncle Guy et Andrée leur avaient fréquemment écrit. Andrée surtout leur envoyait de véritables journaux et c'était un bonheur pour eux que de lire, le soir, assis auprès du lit du chef de la mission, ces longues missives où l'esprit toujours gai et caustique de la jeune fille les faisait parfois rire aux larmes par ses saillies imprévues.

Deux mois après l'attentat, vers le 15 avril, Jean Kerdalec, le bras toujours en écharpe, pouvait cependant commencer à se livrer à un travail plus suivi et à faire des promenades dans le bourg. Il en profita pour « amorcer son marché », comme il disait, c'est-à-dire pour établir les premières assises de l'organisation commerciale de sa nouvelle factorerie.

Dans ce but, il se mit en rapport avec des propriétaires indigènes, des commerçants noirs et des dioulas. Patiemment il alla les visiter et leur expliqua ce qu'il attendait d'eux. On leur achèterait cuir, ivoire, kolas et caoutchouc. Par contre ils devraient se fournir exclusivement à la factorerie de produits européens : sel, farine, sucre, tabac, vins, tissus, articles de bazar, etc.

Quelques-uns alléguèrent le manque d'argent.

« Qu'importe? répliquait Jean Kerdalec. Ma Compagnie est puissante et riche, elle peut attendre, je vais vous fournir une pacotille. Dans quelques mois, à votre retour de tournée, vous vous acquitterez en nature avec les produits que vous aurez rapportés. »

C'était essayer à l'intérieur du pays ce qu'on ne faisait auparavant qu'à la côte. Jean Kerdalec acceptait bien des intermédiaires à court rayon, pour ainsi dire, destinés à amorcer le marché de la factorerie, mais c'était seulement en attendant qu'on pût les supprimer.

Il avait de longues causeries avec l'administrateur qu'il mettait au courant de ses projets.

« Malheureusement, lui disait celui-ci, vous aurez de grands frais avec le portage à tête d'homme.

— Aussi ne faisons-nous qu'un modeste début en attendant que la voie ferrée atteigne Kouroussa. Plus tard, un Français intelligent et actif étant à la tête de cette factorerie, nous créerons des sous-factoreries dirigées par des Ouolofs à nous, à Kankan, à Farana, à Beyla, en un mot dans tout le Haut-Niger.

— Mais, monsieur Kerdalec, le temps n'est rien pour un Noir. Il vous vendra son caoutchouc aussi cher dans son pays que s'il est obligé de le porter à la côte, et vous aurez à payer en plus les frais de transport, sans avoir pu réaliser de bénéfices sur le prix d'achat.

— Nous en aurons cependant et voici comment. Étant sur place, nous créons pour le Noir, par l'étalage même de nos produits, des désirs, des besoins nouveaux : au lieu de lui payer son caoutchouc en espèces, cent francs par exemple, nous lui vendrons pour cent francs de marchandises sur lesquelles nous gagnerons trente pour cent. Nos cent francs de caoutchouc ne nous coûteront donc plus que soixante-dix francs.

— Parfaitement juste, monsieur Kerdalec! Toutefois, par suite de la concurrence, votre marge de bénéfice que vous fixez à trente pour cent diminuera forcément comme c'est arrivé à Conakry.

— Soit! Mais alors nos frais d'installation auront été couverts. Nous n'aurons plus que des frais de roulement moins onéreux à amortir.

— Décidément vous avez raison. Au reste, vous pouvez toujours compter sur mon concours le plus dévoué, le mien ou celui de mes successeurs. Notre premier devoir est de protéger le colon. Ne travaille-t-il pas pour accroître notre commerce national et la prospérité de la mère patrie? »

CHAPITRE IV

La fin du Rahmadan.

« Monsieur Kerdalec, dit un soir Dorthez en rentrant, bien que nous n'ayons pas ici de Confédération générale du Travail comme à Paris, je viens vous annoncer une grève de huit jours parmi tous les ouvriers du pays.

— Comment cela? fit le chef de la mission, en souriant.

— Pendant une semaine, tout travail va cesser dans Kouroussa.

— Et pourquoi?

— C'est, ce soir, nouvelle lune!

— Bon! Et après?

— Cette nouvelle lune marque la fin du Rahmadan et le commencement d'une série de fêtes, de réjouissances, de bombances et d'orgies. C'est le « baïram » des Turcs.

— Ah oui! Je n'y songeais pas. J'en avais entendu parler dans mes précédents voyages, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à cet amusant spectacle.

— Il faut voir cela, ce soir, père! s'exclama Roger, à moins que tu ne te sentes trop fatigué.

— Moi, mon cher enfant, je suis frais et dispos. N'était cette écharpe qui me gêne et me rappelle à la réalité, je ne songerais plus du tout à cette maudite aventure.

— Pauvre père! fit Roger ému. Dire que nous avons failli te perdre... Ah! si Andrée s'en était jamais doutée, la pauvre enfant, elle n'aurait pas été longue à accourir. Pourtant, sa dernière lettre laisse percer une certaine inquiétude. Elle paraît étonnée, ce qui se comprend, de ne plus rien recevoir de toi. J'ai beau raconter, raconter..., la moindre ligne de l'écriture paternelle ferait beaucoup mieux son affaire...

— La chère enfant! Ne devions-nous pas lui éviter tout chagrin inutile?

— Un cœur si délicat, si dévoué! murmura Dorthez.

— Allons, reprit tout ému l'ancien armateur, nous en oublions notre « baïram ». Si vous le voulez, aussitôt après le dîner, nous irons faire un tour de ville. »

Quand ils sortirent, ils trouvèrent les rues déjà fort animées. Des centaines et des centaines de Noirs, le nez en l'air, attentifs, anxieux même, contemplaient le ciel avec une persistance singulière.

« Attendent-ils le passage d'un aéroplane? fit Roger.

— Ce qu'ils attendent est autrement intéressant pour eux, répliqua Dorthez. C'est le premier croissant de la lune nouvelle, perceptible seulement à l'obscurité de la nuit, c'est le signal des réjouissances.

— Et dire, reprit Roger, qu'à cette heure, dans tout le Soudan, des millions de Noirs bâillent ainsi aux corneilles! »

Comme il achevait ces mots, un grand cri s'éleva dans la foule : « La lune! La lune! » Il était pourtant bien fin, bien ténu, le croissant lunaire, à peine un mince filet,... mais enfin il était visible : le Rahmadan était terminé!

Alors, commença une scène inénarrable. Comme s'ils venaient tous d'être piqués de la tarentule, les Noirs se mirent à crier, à chanter, à hurler, à battre des mains, à trépigner; puis des griots apparurent avec leurs flageolets, leurs tambours, leurs violons, leurs tam-tams, leurs grelots, et entonnèrent des chants emphatiques ou burlesques, accompagnés de grimaces invraisemblables. Pour mieux faire observer le spectacle à ses compagnons et leur éviter la promiscuité, parfois trop expansive, de la foule, Dorthez les avait placés sur un léger tertre, au coin d'une grande place où semblait avoir lieu un rassemblement important. Ils virent bientôt accourir de toutes parts des filles et des femmes, jeunes ou vieilles, mais toutes le visage rayonnant, attirées là par le son magique des tam-tams et des flageolets.

« Mais, savez-vous bien, Philippe, dit Jean Kerdalec, qu'elles ne sont pas mal du tout, sous leurs habits de fête. Voyez ces pagnes, ces boubous aux couleurs éclatantes, ces bracelets de perles dorées, ces colliers de corail. Elles en ont jusque dans les cheveux...

— Qui sont artistement arrangés, il faut le reconnaître, interrompit Roger. Vois, père, ces lourdes tresses, relevées sur la tête, en forme de casque et recouvertes d'un voile de tissu léger. C'est d'un gracieux effet.

— Cette coiffure, dit Dorthez, tenterait peut-être plus d'une Parisienne.... mais, attention! Le cercle se forme, les femmes se placent au premier rang, le bal va s'ouvrir.

— Le bal?

— Certainement. N'entendez-vous pas l'orchestre? »

Cinq ou six griots préludaient, en effet, à un premier accord. La guitare à trois cordes grinça, des castagnettes claquèrent sous des doigts nerveux, enfin le tambour, simple tronc d'arbre évidé sur lequel était tendue une peau d'antilope, fit entendre ses roulements sourds.

« Et quelle est cette espèce de xylophone? demanda Roger, en désignant un instrument qu'apportait un autre griot.

— C'est, lui répondit Dorthez, le « balaphon » ou, comme on l'appelle ici, le « balanyi », l'instrument le plus goûté du Noir. Il se compose de languettes de bois dur, de longueurs variables, au-dessous desquelles de petites calebasses font office de résonnateurs. Voyez comme le griot s'escrime là-dessus avec sa baguette garnie de caoutchouc.

— De véritables tziganes! répliqua Jean Kerdalec. Seulement notre artiste noir n'en tire toujours que la même phrase sur deux tons différents. C'est plutôt monotone.

— Mais si agréable pour les auditeurs! Pourvu que cela fasse du bruit, c'est le principal. Le vacarme, voilà le charme de cette fête nocturne. »

Bientôt les danses commencèrent. Les femmes auxquelles cet exercice semblait exclusivement réservé, parurent comme entraînées par une soudaine ivresse. Se dandinant, au premier rang du cercle, elles frappaient des pieds, des mains, accompagnant de leurs cris et de leurs chants la danseuse plus hardie qui avait, la première, esquissé son pas de ballet. Puis, tandis que l'orchestre marquait la mesure, à grand renfort de gutturales interjections, une deuxième, une troisième s'avancèrent.

La cadence s'accéléra de plus en plus, prenant une allure folle. Les danseuses n'attendaient plus leur tour pour se précipiter dans l'enceinte, glissant, tournoyant, se livrant à mille déhan-



Col. Office colonial.

UN ORCHESTRE SOUDANAIS.



Col. Office colonial.

LE REPOS DU TAM-TAM.



Col. Aspe-Fleurimont.

UN CHEF NOIR ESCORTÉ DE SES MUSICIENS.

chements. Ce furent alors des sauts, des torsions de buste, des jeux de mouchoirs, des poses alanguies ou menaçantes; tantôt les danseuses ramenaient derrière la tête, en un geste langoureux, leurs bras à demi fléchis, tantôt elles les jetaient en avant comme pour fuir une vision effroyable.

Alentour, les hommes se pressaient pour regarder. Les uns, excités par la vue des danses, trépignaient du pied à leur tour, battant des mains la mesure avec acharnement, poussant des cris gutturaux ou des éclats de rire homériques, hurlant à qui mieux mieux, s'efforçant d'activer encore la cadence. Les autres, des connaisseurs, suivaient le spectacle d'un air grave, religieux presque, applaudissant avec componction. Et les danseuses tournaient, sautaient, se déhanchaient, se contorsionnaient encore davantage jusqu'à ce que, pâmées, perdant le souffle, elles tombassent épuisées dans les bras d'une voisine.

« Il y en a comme cela pour cinq ou six heures, dit Dorthez. Allons plus loin! »

Plus loin, c'était encore un nouveau cercle de danse ou bien, sous les vérandas, une orgie de mangeaille et de beuverie. Ailleurs, des griots hurlaient, battant du tambour à coups redoublés. Puis c'étaient les sons aigres et déchirants des fifres et des flageolets, le bruit cadencé des balafons, des tamtams et des tambourins, partout des gens égosillés, époumonnés, les yeux hors de la tête...

« Mais ils sont tous fous ce soir, à Kouroussa! s'écria Roger. Quels êtres bizarres que ces gens-là?

— Bizarres, riposta Dorthez, et en quoi?

— Mais ces danses, ces cris, ces contorsions!

— Et nos bals de l'Opéra?

— Cette goinfrerie s'étalant en plein air!

— Et nos soupers de réveillon?

— Cette foule affolée, hypnotisée!

— Et notre mi-carême?

— Le fait est, avoua enfin le jeune homme, qu'il n'y a là qu'une différence de latitude, de climat et surtout d'éducation, de niveau social.

— Mais au fond, conclut Jean Kerdalec en souriant, c'est absolument la même chose. »

CHAPITRE V

Un conseil de famille.

Quinze jours après ces saturnales, vers la fin d'avril, le chef de la mission recevait la dépêche suivante :

« Apprenons catastrophe. Sommes inquiets malgré bonnes « nouvelles reçues administrateur. Partons demain Kouroussa.

GUY. »

« Patatras! s'écria Roger, voilà le pot aux roses découvert! Ils vont être ici dans une quinzaine.

— C'était à prévoir du jour où ils auraient appris l'aventure, murmura Jean Kerdalec.

— Quelle avalanche de reproches nous allons recevoir pour avoir ainsi caché la vérité!

— Bah! reprit l'ancien armateur. J'ai eu au moins le temps de me remettre. Ils seront heureux de nous revoir tous en bonne santé.

— Sélim lui-même commence à faire quelques pas. Nous irons tous les recevoir en corps, au débarcadère. Et même, puisque nous devions partir dans quelques jours pour Kankan, nous pourrions peut-être les attendre pour y aller.

— Pourquoi cela? demanda Jean Kerdalec.

— Mais parce que cette excursion leur ferait plaisir.

— Et les fatiguerait surtout. Passe encore d'aller en chemin de fer ou en bateau, mais faire des étapes...

— Surtout, s'écria Dorthez, sur cette route de Kankan qui nous a déjà si mal réussi une première fois. Vraiment, Roger, je ne vous comprends pas.

— Mais, riposta celui-ci piqué, nous aurions, cette fois, un nombre suffisant de défenseurs. L'administrateur nous a promis une sérieuse escorte.

— C'est égal, reprit Dorthez avec feu, exposer Andrée!

— Oh, oh! Philippe, je vois que ma sœur a désormais quelqu'un de plus pour veiller sur elle.

— Je ne suis qu'un ami respectueux et dévoué! protesta le jeune homme confus.

— Un autre frère, mon cher Philippe, lui dit Jean Kerdalec en lui serrant affectueusement la main. En tout cas, vous avez absolument raison. Nous partirons dès demain. De cette façon, nous serons de retour ici pour leur arrivée.

— Et je connais quelqu'un, ajouta malicieusement Roger en regardant Dorthez, qui sera aussi heureux que nous de les revoir. »

Celui-ci ne répondit rien, mais une légère rougeur envahit aussitôt son honnête figure, tandis qu'à son tour le chef de la mission le regardait à la dérobée en dissimulant un sourire.

*
* *

Le bonheur n'a pas d'histoire. Nous ne raconterons donc pas la rencontre, sur les bords du Niger, des deux groupes de la mission Kerdalec séparés depuis près de quatre mois. Nous n'essaierons pas de décrire la joie de Jean Kerdalec lorsque, le 14 mai, au retour de Kankan, il vint au-devant de sa fille accourant de Bamako pour se rassurer sur l'état de sa santé. Qu'il nous suffise de dire que, pour ces cœurs d'élite, ce fut un moment inoubliable!

L'oncle Guy fit à Sélim des compliments sincères pour sa noble conduite lors de l'embuscade du fortin de Samory et Andrée lui adressa de chaleureuses paroles d'amitié et de reconnaissance.

« Vous êtes vraiment trop bons, leur répondit l'Arabe. Je n'ai fait que mon devoir. Vous pouvez être sûrs que, dans la suite, je continuerai à servir la mission de la même façon, mais, je l'espère bien, avec plus de chance.

— Ce bon Sélim! » fit Andrée émue, en tendant au traître une main confiante que celui-ci serra sans sourciller.

L'administrateur et les commerçants européens de Kouroussa, par sympathie pour Jean Kerdalec, avaient tenu à venir,

eux aussi, saluer le Dr Kerdalec et sa nièce à leur arrivée. Ces derniers durent donc, dès leur descente de chaland, serrer toutes ces mains tendues affectueusement vers eux et virent ainsi combien le chef de la mission avait su s'entourer d'amitiés depuis qu'il séjournait à Kouroussa.

Mais le soir, quand ils furent seuls, une des premières questions de la jeune fille fut de demander qu'on lui fît un récit détaillé du guet-apens où son père avait failli périr. Cette fois, on ne lui cacha rien, pas même l'aventure de Kéla.

« Alors, il y a donc eu deux attaques! s'écria-t-elle.

— Il paraît, répondit son père en souriant.

— Et ce balafré que vous aviez fait prisonnier ?

— Nous l'avons stupidement laissé s'enfuir, avoua Roger.

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise ce que je pense? reprit la jeune fille. C'est lui!

— Quoi?

— C'est lui qui a préparé l'embuscade de la forêt.

— Allons donc! s'écria Roger. Pourquoi cette idée?

— Si, si! je le sens. Comment n'y avez-vous pas pensé vous-mêmes?

— Qu'importe après tout? répliqua l'ancien armateur.

— Il importe beaucoup, dit l'oncle Guy gravement. Andrée a peut-être raison. Il est à craindre que le même homme ne soit l'auteur des deux attaques, et alors qui sait si sa tentative ne se renouvellera pas?

— Dans quel but? fit Jean Kerdalec. Il faudrait supposer une haine vivace, incompréhensible, nous poursuivant ainsi tout le long du voyage. Voyons, mon cher Guy, laisse donc ces suppositions injustifiées à Andrée, dont l'imagination toujours en mouvement... »

Dorthez n'avait pas encore ouvert la bouche. Un combat intérieur se livrait en lui. Soudain, se levant :

« Andrée a raison, prononça-t-il lentement. Le même homme a dirigé les deux attentats. Je le savais. J'en ai eu la preuve.

— Vous dites? s'écria Jean Kerdalec stupéfait.

— Je vous l'avais caché jusqu'à présent, monsieur Kerdalec. Je jugeais inutile de vous alarmer et j'étais décidé à veiller moi-même attentivement. Mais, puisque nous formons en ce moment une sorte de conseil de famille, je ne me reconnais

pas le droit de vous le cacher plus longtemps. Oui, c'est bien ce balafré maudit, que nous aurions dû pendre sur l'heure, comme le conseillait Kano, l'oncle de Bemba, c'est bien lui le chef des bandits de l'embuscade de la forêt.

— Tu l'as donc revu? dit l'oncle Guy.

— Deux fois. La première pendant l'attaque même, mais je n'étais pas certain; je n'avais fais que l'apercevoir une seconde à la faible lueur des feux. Je l'ai nettement reconnu le lendemain pendant notre pénible retraite sur Kouroussa. Il nous épiait, caché dans la broussaille. J'épaulai vivement mon fusil quand il disparut d'un bond.

— Alors, dit Jean Kerdalec pensif, ce ne seraient plus, comme je le pensais, deux attaques fortuites de pillards attirés par l'appât de nos marchandises. Je m'explique maintenant la stupéfaction de l'administrateur, m'assurant que la contrée était absolument pacifiée. Ce serait un complot spécialement dirigé contre nous. Mais dans quel but? Je m'y perds.

— Toi si bon, si droit. si juste! murmura Andrée. Aucune de tes actions n'a pourtant jamais nui à personne.

— Et celle de venir ainsi fonder des factoreries? dit l'oncle Guy. Qui sait si elle n'aura pas indisposé quelque noir potentat, furieux de voir sa toute-puissance, son commerce, ses bénéfices annihilés par nos futurs établissements?

— Alors, dit Jean Kerdalec, ce balafré ne serait que le bras. Derrière lui, il y aurait une tête, un chef?

— Ou plusieurs, reprit d'un air soucieux le vieux savant, en essuyant avec acharnement ses lunettes, signe d'une profonde émotion. Maintenant que nous sommes prévenus, veillons attentivement.

— Et ne nous séparons plus! » dit Andrée.

La conversation continua longtemps encore sur ce mystérieux sujet. Dans cette nouvelle factorerie de Kouroussa où nos voyageurs auraient dû être tout à la joie de se sentir réunis, une ombre planait,... tandis que Sélim, retiré depuis le dîner dans sa chambre, dormait du sommeil du juste...

CHAPITRE VI

Le caoutchouc.

On s'habitue à tout, même au danger. Au bout de quelques jours, nos voyageurs ne songeaient déjà plus au balafré et se remettaient avec ardeur au travail.

Andrée s'intéressait vivement à tout ce qu'elle voyait. Cette contrée était tellement différente du Sénégal ou de la région qu'elle avait parcourue de Kita à Bamako! Ce qui la frappait surtout, c'étaient les plantations de caoutchouc. N'était-ce pas la première fois qu'elle avait l'occasion d'examiner à loisir les précieuses lianes?

« Je n'aurais jamais cru, dit-elle un jour à son père après une excursion en forêt dans les environs de Kouroussa, qu'il y eût tant d'espèces différentes de plantes à caoutchouc.

— Et encore, riposta l'ancien armateur avec enjouement (il était si heureux de sentir sa fille auprès de lui!), tu n'en as vu que fort peu. En Amérique, en Asie, en Océanie, il y en a bien d'autres! On peut en compter plusieurs centaines d'espèces.

— Qu'on peut facilement classer, remarqua Dorthez qui n'avait pas manqué de les accompagner. Elles proviennent toutes de quatre familles : les Euphorbiacées avec les Hevea; les Artocarpées avec les Ficus; les Apocynées avec les Landolphia et enfin quelques Asclépiadées.

— Quelle science! dit Andrée toujours taquine.

— Quand on incise l'écorce de ces plantes, poursuivit le jeune homme, il en sort un liquide d'un blanc laiteux...

— Le latex! interrompit Andrée.

— Quelle science! riposta gaiement Dorthez. Ce latex est composé d'un sérum incolore contenant en suspension des globules microscopiques. Ceux-ci, en se séparant du sérum

sous l'action de l'air, de la chaleur ou de certains réactifs, forment une masse compacte qui constitue le caoutchouc.

— Merci, aimable professeur. fit Andrée.

— Mais il y a. remarqua Roger, différentes manières de produire cette séparation, cette coagulation.

— J'en connais plus d'une douzaine, dit Jean Kerdalec. Il y a la *coagulation spontanée*; par *évaporation à froid*, à l'air libre; par *ébullition*, sorte de pot-au-feu; par l'*eau*; par l'*alcool*; par les *acides* (principalement le citron); par l'*eau salée*; enfin par *évaporation sur le corps humain*...

— Comment cela? s'écria Andrée.

— C'est une coutume du Congo. Après incision de la liane, le Noir reçoit le liquide dans le creux de la main et se l'étale, au fur et à mesure. sur le corps. Quand le latex est séché. il le détache par fragments et en confectionne des boulettes.

— C'est une coagulation par la chaleur et l'eau salée à la fois, dit Roger en souriant.

— La meilleure méthode, continua Jean Kerdalec, est la coagulation *par chaleur sèche* ou *enfumage*. C'est ainsi qu'on récolte le para sur les bords de l'Amazone. Après entaille de la liane, le latex est soigneusement recueilli dans des calebasses. L'indigène, comme s'il se préparait à manger sa soupe, trempe dans le liquide une palette de bois qu'il porte tout imprégnée au milieu de la fumée d'un feu de bois. Ce premier enduit séché, il retrempe dans la calebasse sa palette qui se recouvre d'une seconde couche. Il sèche, retrempe, ressèche, retrempe encore jusqu'à ce que l'extrémité de la palette soit recouverte d'une grosse boule de coagulat. On obtient ainsi le *biscuit de para fin*, le plus renommé de tous...

— Pourquoi biscuit, interrompit Andrée. Je l'aurais plutôt appelé jambon fumé!

— Qu'il soit biscuit ou jambon, ma chère enfant, c'est le *nec plus ultra* des caoutchoucs. Il y a, du reste, bien des qualités différentes de caoutchouc. même dans une seule région. Au Soudan, le meilleur est le *Red-Nigger* ou Niger rouge, puis vient le *White Nigger* ou Niger blanc et enfin le *Twist* ou filé, ainsi nommé parce que ses boules sont formées de lanières enroulées ensemble.

— Et le *flaque*? dit Andrée. Je me rappelle que M. Marchat.

à Conakry, ne voulait pas en entendre parler et le refusait systématiquement.

— Il le refusait, expliqua Dorthez, comme je le faisais moi-même lorsque j'étais à sa place, parce que c'est la plus mauvaise qualité à cause de son mode de préparation.

— C'est la coagulation par ébullition? dit Jean Kerdalec.

— Précisément. Elle consiste à faire bouillir le latex dans des calebasses, comme des œufs à la coque, ce qui amène la formation de poches d'eau dans les boules. J'en ai rencontré renfermant jusqu'à 70 pour 100 d'eau! On a beau le payer moins cher que les autres, acheter de l'eau au poids...

— Et encore, dit le chef de la mission, s'il n'y avait que de l'eau, dans leurs boules. S'ils n'y fourraient pas exprès, par fraude, de la terre, du bois et même des pierres.

— Heureusement, constata Dorthez, que, grâce à la surveillance de l'Administration, la fraude devient de plus en plus difficile.

— Alors, dit Andrée, vous croyez que, même loin des côtes, il y aurait des gens pour surveiller les caravanes?

— Pas encore partout. C'est principalement à l'entrée de Conakry que se pratique cette bienheureuse surveillance qui a rehaussé, en peu d'années, la valeur marchande du caoutchouc soudanais. Cependant les agents qui circulent dans le pays ne se privent pas de faire parfois l'inspection des charges, au hasard de la route. Or, si quelques caravanes sont ainsi inspectées, toutes peuvent l'être... et le savent.

— C'est égal, reprit Andrée sceptique, votre inspection me semble devoir être plutôt théorique que réelle.

— Elle existe cependant, je vous l'assure.

— Ah, Philippe, je voudrais bien voir cela, par exemple! »

*
* *

Le vœu d'Andrée ne devait pas tarder à se réaliser.

Quelques jours plus tard, elle revenait avec ses compagnons habituels d'une excursion aux environs. Vers dix heures du matin, mis en appétit par une longue promenade, ils s'étaient arrêtés pour déjeuner avant de prendre le chemin de Kouroussa.

L'endroit était délicieux. La piste, au sortir d'un bois touffu, s'étalait maintenant en une petite clairière, le long de laquelle un ruisseau faisait entendre son doux murmure. De l'ombre et de l'eau, que pouvait-on rencontrer de mieux sous le soleil déjà brûlant?

Étendus sur le sol autour du « couvert » dressé par Amadi So, Jean Kerdalec et ses compagnons causaient en attendant le moment du repas, quand soudain passa un Européen suivi de quelques Noirs.

A peine Dorthez l'eut-il aperçu que, se levant d'un bond, il s'avança vers lui, la main tendue.

« Eh, quoi? mais je ne me trompe pas. C'est l'ami Lartigal?

— Lui-même, mon cher Dorthez, s'écria le nouveau venu, en lui serrant cordialement la main. Tu n'es donc plus à Saint-Louis? Que diable fais-tu en ces pays perdus?

— Ce serait peut-être long à t'expliquer, mon bon.

— Vraiment?

— Tel que tu me vois, je viens de Conakry et me rends à Tombouctou.

— Tu dis?

— La pure vérité, Lartigal. Je ne puis t'expliquer tout cela au pied levé. Permets-moi auparavant de te présenter à mes compagnons. »

Après un échange de saluts et de paroles de bienvenue, une conversation banale s'engagea d'abord : route, forêt, chaleur, ombre et repos en firent les frais.

« Vous voudrez bien, je l'espère, monsieur Lartigal, dit ensuite Jean Kerdalec, nous faire l'honneur de partager notre modeste repas.

— Je suis touché, monsieur, de votre amabilité, mais,...

— Bah! fit Dorthez, le soleil est assez haut à l'horizon pour t'offrir un repos mérité. L'Administration ne trouverait rien à te reprocher.

— Aussi n'aurai-je pas le courage de refuser une aussi gracieuse invitation, mais tu m'expliqueras...

— Tout ce que tu voudras, Lartigal. Mettons-nous d'abord à table. »

« A table » était un mot dit par habitude. Les convives s'assirent à terre et, tout en causant, on commença le repas.

Lartigal expliqua qu'il venait de Bissandougou et s'en allait faire une tournée de service le long de la frontière sierra-léonaise pour y jeter un coup d'œil sur les douanes échelonnées. Il rentrerait ensuite à Conakry qu'il avait quitté depuis près d'une année. Ensuite Jean Kerdalec raconta, à son tour, ce qu'il était venu faire au Soudan. Lartigal n'en revenait pas.

« C'est magnifique, monsieur Kerdalec! s'écria-t-il avec enthousiasme. Combien j'envie Dorthez de pouvoir vous suivre. Ainsi donc, en ce moment, vous résidez à Kouroussa et vous faites une promenade d'étude aux environs?

— Vous l'avez dit. Nous sommes venus étudier sur place les lianes à caoutchouc.

— C'est le vrai pays pour cela, surtout depuis que les arbres des contrées voisines de la côte, au lieu d'être simplement incisés en longueur, ont été stupidement coupés par les Noirs. Ah! combien il serait nécessaire d'interdire cette maladroite coutume dont le résultat est de tuer la poule aux œufs d'or!

— Ce n'est pas chose facile, constata Roger.

— Pas si difficile que vous le croyez. Il n'y aurait qu'à constituer, comme au Congo, de larges concessions territoriales confiées à des Compagnies sérieuses... et responsables. On les obligerait à planter un nombre déterminé de lianes d'après la quantité de caoutchouc sortie du territoire concédé.

— Et la liberté commerciale? riposta Andrée.

— Liberté de se ruiner! répliqua Lartigal. Il n'y a ici aucune organisation économique. Le Gouvernement pourrait imposer ces charges à des Compagnies françaises. Il est désarmé devant des milliers de chefs indigènes qui n'ont rien de saisissable et qui disparaissent dans la brousse dès que l'on contrarie leurs habitudes.

— Il est certain, fit remarquer Jean Kerdalec, que la qualité du caoutchouc soudanais est de plus en plus appréciée. Autrefois, sur les marchés d'Europe, il était coté deux ou trois francs par kilo moins cher que le para. Depuis, il a atteint et parfois même dépassé le cours de celui-ci.

— Eh bien, Lartigal? dit Dorthez, en riant. En bon fonctionnaire, tu as toujours aimé à « bêcher » l'Administration. Vas-tu trouver quelque chose à dire contre cette heureuse constatation?

— Mon cher Dorthez, riposta vivement Lartigal, je ne bêche jamais de parti pris. Quant à l'augmentation de valeur du caoutchouc soudanais, je suis heureux de déclarer que le fait est réel. Il faut en reporter tout l'honneur à l'Administration guinéenne, pour la surveillance qu'elle a fait exercer sur les caravanes.

— Lartigal, tu y mets les pouces...

— Non, je constate une vérité que tu connais aussi bien que



Pendant une bonne heure, Lartigal passa en revue, avec soin, le contenu de chaque ballot.

moi. On prohiba, à Conakry, l'exportation des caoutchoucs impurs ou mal préparés : depuis 1901, il n'est pas sorti de Guinée un seul pochon qui n'ait été coupé, trié boule par boule et plombé. Vous venez d'en proclamer le bon résultat.

— Cela est d'un heureux augure pour l'avenir, dit l'oncle Guy, et montre qu'il n'est pas toujours besoin de grandes Compagnies pour se faire écouter, quand on parle fort... même à des Noirs.

— Peut-être, après tout! murmura Lartigal, pensif.

— Mais qui vient donc là? interrompit Andrée. Encore des visiteurs?

— Non, fit Roger, c'est une caravane, tout simplement.

— Eh, pardieu! s'écria Lartigal, voilà qui tombe bien. Cette caravane se rend à Kouroussa pour y vendre son caoutchouc. Je vais, comme c'est mon droit, la visiter devant vous. Vous pourrez vous rendre compte *de visu* de la qualité du caoutchouc.

— C'est cela, dit l'ancien armateur en se levant. Pendant ce temps Amadi So préparera le café. »

La petite caravane venait de déboucher sur la piste. Elle ne se composait que d'une douzaine de porteurs conduits par un vieux dioula. S'adressant à celui-ci, Lartigal lui demanda en foula, langue qu'il paraissait parler aisément, de lui montrer le contenu de ses charges. Après quelques hésitations et grimaces significatives, le Noir s'exécuta.

Pendant une bonne heure, Lartigal passa en revue, avec soin, le contenu de chaque ballot, coupant chaque boule, rejetant les mauvaises, faisant subir un nettoyage complet à celles qui étaient douteuses. A la fin, il laissa partir la caravane qui allait pouvoir maintenant, grâce à son estampille, livrer directement ses boules aux maisons de Kouroussa.

En quittant les Blancs, le vieux dioula prononça un petit discours en foula qui fit rire Lartigal.

« Vous croyez peut-être, expliqua-t-il à nos voyageurs étonnés de son hilarité, que ce bonhomme-là m'en veut et envoie à tous les diables l'Administration des Blancs? Or, voici ce qu'il me dit : « Somme toute, vous êtes de braves « gens[1]. Vous avez enlevé de mon caoutchouc ce qui était « mauvais et laissé ce qu'il y a de bon : je n'ai donc rien « perdu. Avec les chefs de notre race, c'eût été exactement le « contraire! » Et voilà! conclut en riant de plus belle le commis aux affaires indigènes.

— Ce qui prouve, répliqua Jean Kerdalec, que tout homme, même un Noir, accepte toujours de bonne grâce une autorité qui lui paraît juste et honnête. Et maintenant, allons prendre le café. Amadi So a eu le temps de le préparer, j'espère. »

Après le café on fit la sieste. Vers quatre heures, on se

1. Authentique (Rapports d'ensemble sur la Guinée Française pour l'année 1901, p. 20).

quitta, Lartigal et nos voyageurs prenant des directions opposées. Ils se firent des adieux cordiaux avec promesse de se revoir... à la prochaine rencontre.

Andrée était satisfaite et convaincue. Elle avait vu, de ses propres yeux, un agent de l'Administration inspecter une cargaison de caoutchouc.

CHAPITRE VII

Bamako.

Le 5 mai, la mission Kerdalec quittait définitivement Kouroussa, après un séjour de trois mois. Elle descendait le Niger sur des chalands analogues à ceux que décrivait Andrée dans son journal, lorsque la jeune fille et son oncle se rendaient, sur le Sénégal, de Podor à Kayes.

Mais combien étaient différentes les deux régions! Au lieu des contrées sablonneuses que l'on rencontre au seuil du Sahara, nos voyageurs traversaient maintenant un territoire d'une richesse inouïe. A Kouroussa (ou plutôt de Farana à Siguiri, sur une longueur de plus de 300 kilomètres, tant en amont qu'en aval de Kouroussa), on se trouve dans l'endroit du Soudan où la population est la plus dense, où les villages sont les plus nombreux. Quelle magnifique région de colonisation que ces pays où l'on trouve dans les champs mil, riz, maïs, arachides, ozonifies, patates, manioc, ignames, indigo, miel, cire, karité, etc., où les légumes d'Europe poussent comme dans leur terre d'origine; où se montrent à l'envi le citronnier, le kolatier, le manguier, le bananier et l'oranger; où l'on peut tailler l'acajou en pleine forêt; où les Noirs recueillent, presque sans travail, des milliers de boules de caoutchouc; où le sous-sol lui-même est riche, où le minerai de fer est en abondance et où l'on trouvera, peut-être aussi un jour, de l'or!

Si Kouroussa est un centre commercial assez important, où sont installées déjà plusieurs maisons européennes, si Kankan est un lieu de commerce indigène des plus renommés et de grand avenir, Siguiri, l'ancien centre du royaume de Samory, était, naguère encore, la capitale administrative du Haut-Niger

avant qu'elle fût détrônée, ainsi que Kayes, par Bamako, le chef-lieu désormais de la grande colonie du Haut-Sénégal-Niger.

Jean Kerdalec résolut de ne rester qu'une semaine à Siguiri et de se rendre aussitôt après à Bamako, pour y fonder une factorerie, puisque cette nouvelle capitale deviendra bientôt le point le plus important du Soudan. Il repartit donc, dès le 24 mai, de Siguiri pour reprendre sa descente du grand fleuve.

Il faut compter par le Niger environ 220 kilomètres de Siguiri à Bamako. Grâce à de solides rameurs, huit jours suffirent pour parcourir cette distance. Le temps s'écoula assez vite, au milieu de cette magnifique contrée à la végétation luxuriante. On passait devant de nombreux villages perchés sur des hauteurs ou coquettement enfouis sous la verdure au bord du fleuve. Le soir, on débarquait pour dîner à terre ou bivouaquer sous la tente.

Parfois on avait encore le temps de faire une partie de chasse avant la nuit. Entre son frère et Dorthez, Andrée, heureuse d'avoir retrouvé les siens et de se sentir en sécurité auprès de ces cœurs dévoués, prenait à cette distraction un plaisir extrême et elle avait parfois assez de chance pour mériter les compliments de ses compagnons. Plusieurs fois même l'oncle Guy et Jean Kerdalec se joignaient « aux enfants », comme ils aimaient à dire, et c'étaient alors de gaies parties dans ces contrées giboyeuses où, libres de tout souci depuis leur départ de Kouroussa, nos voyageurs s'amusaient franchement, en attendant l'heure de reprendre le travail sérieux à Bamako.

Seul, Sélim ne prenait pas part à la joie générale. Prétextant sa cruelle blessure au pied, bien qu'en réalité la guérison fût maintenant à peu près complète, il restait dans les chalands, sombre et taciturne. Certes, il avait revu, avant le départ de Kouroussa, Kérétigui, Tiéré et Diavara, il leur avait même donné rendez-vous à Bamako pour reprendre ses mystérieux projets..., mais Mohammed Backouna, sur lequel il comptait le plus, n'était plus là! Il était mort, tombé sous les fusils de ces hommes maudits qu'il voyait avec rage chasser, rire et s'amuser, alors qu'ils auraient dû... « Par Allah! j'aurai ma revanche! murmurait l'Arabe. Ils ne m'échapperont pas tou-

jours! » Et, rasséréné, l'œil calme, le visage placide, il regardait couler l'eau.

Le huitième jour, tandis que Dorthez, Andrée et Roger, toujours en mouvement, se distrayaient, en tirant, du bord du chaland, des oiseaux au vol, que Jean Kerdalec et son frère causaient de l'avenir, que les laptots chantaient et que les rameurs s'escrimaient de leur mieux, courbés sur leurs pagaies, Sélim se redressa soudain et d'un signe de son bras indiqua un point de l'horizon.

La ville de Bamako, après un dernier tournant assez prononcé, venait d'apparaître.

*
* *

Bamako fut jadis une cité importante, autant par son commerce que par le nombre de ses habitants. On trouve, dans les vieux livres arabes, des preuves de son antiquité et de sa grandeur. Son marché y est cité comme l'un des plus fréquentés du Soudan. Lors de l'entrée de nos troupes dans ses murs, en 1883, ce n'était pourtant qu'un petit État indépendant, le « tata de Bamako » (en bambara « Ko », la baignade ; « Bâma », des caïmans), enserré dans une enceinte de pisé, formant un rectangle irrégulier d'une centaine d'hectares, et contenant moins d'un millier d'habitants.

Aujourd'hui, Bamako a une superficie de cent vingt hectares et sa population comprend plus de 6 000 habitants sédentaires avec environ 3 000 nomades. Les rues, jadis sales et tortueuses, sont maintenant aérées par la percée de larges avenues plantées de caïlcédras, de flamboyants, de djoulabés ou de fromagers. La plus belle est l'Avenue Mage qui va de la Place de l'Ancien-Fort, à la Place du Marché. Cette Place de l'Ancien-Fort, formée lors de la démolition, en 1904, de la vieille forteresse qui protégeait la ville, est très spacieuse et bien ombragée, avec ses vieux arbres, des « n'tabas » et des caïlcédras soigneusement conservés, précieuses reliques du passé. Quant à la Place du Marché, elle présente un spectacle pittoresque à l'heure où, sous son vaste hall, s'agite chaque jour la foule remuante des Noirs.

Depuis le matin, sur les bords du Niger, à quelques cen-

taines de mètres de la ville, Mahmadou attendait au débarcadère la mission Kerdalec, arrivant de Siguiri. Tout son groupe de Ouolofs était là derrière lui, au grand complet. Une lettre de Dorthez lui avait annoncé pour ce jour-là l'arrivée de la mission et le brave Noir avait préparé, avec le plus grand soin, le logement de ses chefs dans la demeure provisoire où étaient rangés les colis de ravitaillement apportés par le groupe nord au groupe sud de la mission, pour qu'elle pût poursuivre son œuvre le long du Niger.

Depuis que l'oncle Guy et Andrée, avant de les quitter pour se rendre à Kouroussa, leur avaient fait connaître les tristes nouvelles qu'ils venaient eux-mêmes d'apprendre de la bouche du gouverneur, les braves gens imploraient Allah pour qu'il conservât la vie de leur « commandant » et lui rendît la santé.

En l'apercevant au moment où, quittant son chaland, il mettait le pied sur la grève au milieu de ses compagnons, en le voyant, guéri de ses blessures, s'avancer vers eux d'un pas alerte, leurs bonnes grosses figures s'éclairèrent d'un large sourire. Mahmadou, le regard épanoui, prit silencieusement la main que lui tendait affectueusement Jean Kerdalec et d'un geste spontané la porta à ses lèvres.

A cet acte inattendu, un éclair de rage et de haine jaillit de l'œil noir de Sélim, tandis qu'Andrée, délicieusement émue, sentait une larme perler sous sa paupière. L'Arabe avait vu là un geste de servilité envers ces chrétiens détestés. La jeune fille avait senti la grandeur, la noblesse même de cette marque touchante de dévouement et de respect.

Un quart d'heure plus tard, la mission Kerdalec était réunie en entier, dans le siège provisoire de la future factorerie. Un seul manquait à l'appel : le pauvre Yaouri resté là-bas, près du fortin de Samory, tombé en défendant ses maîtres.

Le lendemain Jean Kerdalec alla rendre visite au gouverneur du Haut-Sénégal et Niger dont la résidence a été transférée, il y a quelques années, de Kayes à Bamako.

Le groupe des immeubles destinés à loger le gouverneur et les différents services de ce gouvernement est très heureusement situé sur une des collines enserrant la ville, la « Kouloubo » (grosse roche, en bambara), qui s'avance comme un éperon et d'où on a une vue magnifique sur la large vallée du Niger.

« Cette fois, dit gaiement le gouverneur, est-ce bien à M. Jean Kerdalec que j'ai l'honneur de parler?

— En personne, monsieur le gouverneur.

— Et en parfaite santé, je suis heureux de le constater.

— Je viens vous remercier, dit Jean Kerdalec, de la part que vous avez prise à notre malheureuse aventure et de la rapidité avec laquelle vous vous êtes efforcé de donner des nouvelles fraîches à mes compagnons restés ici.

— Enfin, conclut l'excellent gouverneur, tout est bien qui finit bien. Permettez-moi, messieurs, de vous faire les honneurs du pays et de vous montrer le superbe panorama qui s'étend d'ici sur le Niger. »

Il était majestueux le grand fleuve, du haut de cette kouloubo qui surplombe le paysage comme un immense balcon. Large de près de 400 mètres, il sabrait la vaste plaine de sa ligne étincelante où se jouaient les rayons du soleil. On était au 1er juin et les eaux commençaient à devenir plus fortes. Parfois, irritées d'un obstacle, elles se jetaient avec furie sur les quelques roches de la rive, les attaquant, les mordant, les rongeant, tandis que plus loin, sur une grève sablonneuse, elles glissaient placidement, en esquissant des vagues minuscules.

Le Niger formait à lui seul tout le paysage. Le reste n'était qu'un vague fond de tableau, le faisant mieux ressortir au premier plan : des champs de maïs, de mil ou de tabac, irrigués par le fleuve ou ses diverticules et fertilisés, aux grandes crues, par son limon gras et fécondant; des lignes de palmiers qui suivaient le cours des ruisseaux comme des fantassins en marche ; de gigantesques fromagers solitaires bornant les champs comme des dieux Terme; des groupes de paillotes, aux toits arrondis comme ceux des ruches d'abeilles; des forêts infinies dont le vert sombre reposait l'œil du scintillement de l'eau et allait ainsi, à perte de vue, se fondre avec les collines peu élevées qui barraient l'horizon.

Les membres de la mission quittèrent le gouverneur, enchantés de son aimable réception, et allèrent faire un petit tour dans la ville. Ils regardèrent les constructions neuves dont les toits, couverts de tuiles, jettent leur note crue sur les cases grisâtres des indigènes, au milieu d'une verte frondaison.

Ils passèrent devant l'ancienne résidence de l'administrateur, devant les nombreuses maisons de commerce installées dans la ville, puis devant l'école primaire et remontèrent ainsi jusqu'à la gare, à l'extrémité ouest de Bamako, à l'endroit où l'oncle Guy et Andrée avaient fait leur entrée dans la ville, sans se douter alors de l'affreuse nouvelle qui les y attendait.

Retournant du côté du fleuve, ils allèrent ensuite visiter les faubourgs et la plaine soigneusement drainée où jadis s'étendaient des marais pestilentiels. Ils admirèrent les champs bien délimités, tracés au cordeau, où des Noirs travaillaient heureux et tranquilles, ayant oublié leurs anciennes terreurs du temps où constamment ils avaient à repousser les incursions des bandes d'Ahmadou ou de Samory.

Les jours suivants, ils purent se rendre compte aisément de l'activité commerciale de cette nouvelle capitale. Lorsque la voie ferrée arriva à Bamako, en mai 1904, le nombre des maisons de commerce n'était-il pas aussitôt passé de neuf à vingt! En 1906, on pouvait évaluer à plus de 6 millions le chiffre total des transactions s'effectuant sur la place de cette ville!

Les Européens y vendent surtout des étoffes, du sel, des ustensiles de cuisine, des cordes et de l'alcool. Ils y achètent principalement du caoutchouc, des arachides, des peaux, de l'or et de l'ivoire. Sur le marché, les Noirs, outre les diverses denrées d'alimentation journalière, font surtout un trafic considérable de sel et de kolas. Mais, chaque jour, le commerce européen prend une part de plus en plus importante. En 1905, un an après l'ouverture de la voie ferrée, les recettes postales étaient déjà passées de 32 000 à près de 70 000 francs; les patentes des maisons de commerce de 10 à 19 000 francs; les recettes totales du cercle de Bamako s'étaient accrues de 100 000 francs!

Andrée, habituée, depuis son séjour à Kita, à évoluer parmi les Noirs dans la ville et sur le marché, se montrait fière de sa science des coutumes locales et s'évertuait à donner de nombreuses explications à Roger et même à Dorthez qui l'écoutait affectueusement et sans la moindre ironie, bien que ce fût « le monde renversé », comme le faisait remarquer Roger.

« Je suis sûre, disait-elle un jour à son frère d'un air impor-

tant, que tu ne connais pas la manière de compter des Bambaras.

— Ma foi, j'avoue...

— Eh bien, chez eux, mon cher, 40 égale 50.

— Cette fois, Andrée, fit Dorthez en souriant, je crois que vous exagérez, ou plutôt que cette particularité ne doit pas être présentée tout à fait ainsi.

— Voyons, Philippe, vous savez bien...

— Je sais que 40 chez nous égale 50 chez eux : ce qui n'est pas la même chose.

— Ce n'en est pas moins curieux, fit Roger. J'attends un mot d'explication.

— Voici. Les Bambaras comptent 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7..., et passent ensuite aux unités de second ordre, 8 et 9 n'existant pas chez eux. Un chiffre placé à la gauche d'un autre ne signifie donc plus une dizaine, mais une *huitaine*. 15 égale donc une huitaine plus 5, soit 13.

— Quelle chinoiserie! s'écria Roger.

— Le plus drôle, reprit la jeune fille, c'est que l'Administration emploie, paraît-il, avec eux cette manière de compter.

— Il l'a bien fallu, remarqua Dorthez. Les Bambaras n'y comprenaient plus rien quand on comptait autrement. Au reste, cela n'a aucune importance quand on est prévenu.

— Prenons par exemple, expliqua Andrée, le nombre 456. Nous trouvons : 4 *quatrevingtaines* (soit 320), 5 *huitaines* (soit 40), et enfin 6 unités. Or $320 + 40 + 6 = 366$. Donc 456 en bambara égale en français 366. Voyons un autre exemple : pour 5 francs, disons-nous couramment, on a 5 000 cauris; en réalité, en comptant à l'européenne, on a 5 huitcentaines de cauris, soit 5 fois 800 cauris, c'est-à-dire 4 000. Avais-je raison tout à l'heure, Roger, en te disant qu'ici 40 égale 50? Est-ce clair?

— Très clair, avoua Roger, mais plutôt bizarre!

— Eh, mon cher, l'emploi des cauris n'est-il pas lui-même assez étrange? Des coquillages comme monnaie!

— Mais, fit Dorthez, les cauris n'offrent-ils pas l'un des caractères essentiels de toute bonne monnaie qui est de n'être fournie qu'en stock limité.

— Limité? Des coquillages ramassés au bord de la mer?



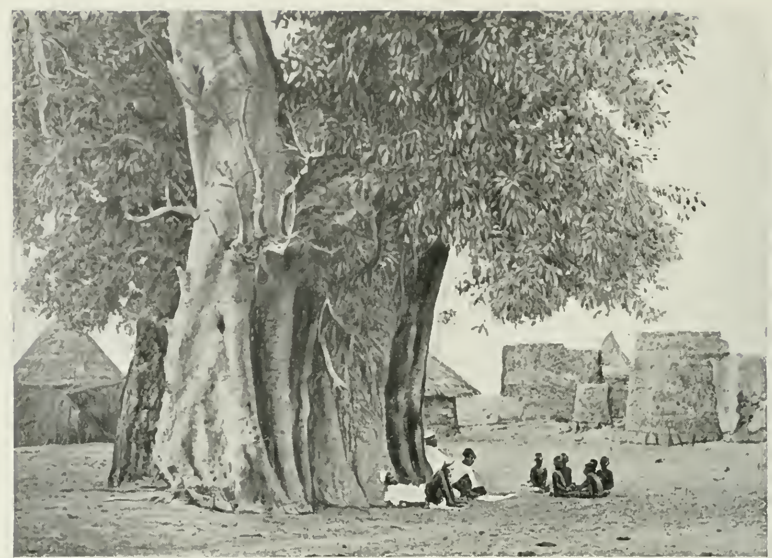
Cl. Dr Collomb (Col. Museum).

SIGUIRI.



Col. Office colonial.

SIGUIRI. UN KARAMOKO ENSEIGNANT.



Col. Office colonial.

CERCLE DE SIGUIRI. PRÈS DU NIGER.



Col. Office colonial.

A SIGUIRI. RETOUR DE LA RIVIÈRE.

— Assurément, très limité en ces pays puisqu'on ne les trouve que sur la côte orientale d'Afrique, à des milliers de kilomètres d'ici. De plus, c'est une monnaie divisible et à l'infini. Il en faut cinquante pour faire un sou!

— Et avec quelques cauris, dit Andrée, je me charge de me procurer sur le marché de quoi faire un repas.

— Alors, Andrée, concluez vous-même! Étant donné le bas prix des objets courants de consommation, comment voulez-vous substituer notre monnaie à celle-ci?

— Il n'y aurait plus, riposta la jeune fille en riant, qu'à couper les sous en cinquante. Harpagon, dit-on, coupait bien les liards en quatre!...

CHAPITRE VIII

Mandés et Bambaras.

Dès la première semaine de juillet, le pavillon central de la factorerie de la C. C. A. O. F. à Bamako était terminé et on allait monter les hangars et les communs.

Tandis que Jean Kerdalec et ses compagnons se consacraient avec ardeur aux multiples occupations qu'entraînait la fondation de cette succursale commerciale, Sélim, leur collaborateur dévoué en apparence, était absorbé, de son côté, par la mission odieuse qu'il s'était donnée, œuvre de haine et de vengeance poursuivie par lui dans l'ombre avec un acharnement inlassable. Il voulait, en faisant périr son chef, empêcher la mission Kerdalec de fonder des établissements commerciaux dans le Soudan.

L'Arabe avait senti, fort justement d'ailleurs, que le succès de cette vaste entreprise serait un pas nouveau fait par les Français dans l'occupation effective du pays et pourrait contribuer au recul de l'Islam au Soudan.

Derrière Jean Kerdalec, d'autres viendraient, encouragés par l'exemple. Il y avait déjà quelques comptoirs isolés; ils allaient se trouver groupés entre eux et fortifiés par cette puissante Compagnie. Fatalement il se formerait un faisceau d'influence française susceptible d'entraver tôt ou tard l'expansion musulmane. Certes, ce n'était pas un conquérant ce Jean Kerdalec : non! mais c'était pire. C'était le précurseur, l'initiateur!

Cet homme supprimé, sa mission détruite, ses espérances anéanties, qui oserait, de longtemps, renouveler sa tentative? Gagner du temps, n'était-ce pas déjà presque triompher des Blancs? Et qui sait? Sous l'influence croissante des sectes musulmanes, un empire compact et solide, un bloc musulman

impossible à désagréger serait peut-être un jour fondé!

Mais encore, pour que cette mort servît à quelque chose, ne fallait-il pas attendre que l'œuvre maudite fut terminée? Et Sélim se sentait la rage au cœur quand il se voyait là, inactif, tandis que, marquant çà et là l'empreinte européenne, la tache d'huile s'étendait.

Un jour enfin, dans une ruelle détournée de Bamako, Kérétigui se présenta devant lui.

« Ce n'est pas trop tôt! s'écria l'Arabe. Pourquoi as-tu tant tardé à venir?

— Je n'ai pu jusqu'ici te rencontrer seul et tu m'as défendu de me montrer à la factorerie.

— Je le crois bien. Tu serais reconnu!

— Mais aussi pourquoi ne pas avoir gardé auprès de toi Tiéré ou Diavara? Tu pourrais me les envoyer à l'occasion.

— Bonne idée, Kérétigui! Fameuse idée même; cela m'étonne de ta part. Diavara est-il ici?

— Oui, à tes ordres.

— Envoie-le moi au plus tôt. »

Quelques jours plus tard, un dioula se présentait à la factorerie. Il venait offrir des marchandises soudanaises. C'était Diavara.

« Ainsi, lui dit Sélim, quand, la pacotille vendue, ils se retrouvèrent seuls dans la rue, tu es toujours dans les mêmes sentiments, prêt à servir Allah et son prophète?

— Oui, maître.

— Voici ce que j'ai décidé. Après avoir parlé au grand chef blanc de la nécessité où je me trouvais, depuis mes blessures, d'avoir quelqu'un près de moi pour me servir, je lui ai dit que j'avais rencontré, dans Bamako, un Sarakolé qui avait été autrefois sous mes ordres et dont je n'avais eu qu'à me louer. Il est prévenu de ton arrivée et tu vas entrer à mon service.

— Moi! vivre au milieu de ces Blancs!

— J'y vis bien! fit sévèrement Sélim. Avons-nous donc à notre disposition des armées comme Samory? N'ayant plus la force, il nous faut employer la ruse.

— Je ferai tout ce que tu ordonneras, maître.

— C'est ainsi que je l'entends. Pour tout le monde tu seras mon « boy ». En réalité tu serviras d'intermédiaire entre moi et

Kérétigui. Celui-ci partira dès demain pour Koulikoro où il trouvera des amis dévoués à notre cause. Il a une lettre pour eux contenant mes instructions. De cette façon, quand nous arriverons à Koulikoro avec cette maudite mission...

— Tu ne songes pourtant pas à les attaquer dans Koulikoro?

— Pas dans la ville, mais au cours d'une des étapes suivantes, lorsque nous bivouaquerons sur les bords du fleuve. D'ailleurs, je t'expliquerai tout cela... »

Le lendemain, Diavara, agréé par le chef de la mission, était installé parmi les laptots qui lui firent un excellent accueil. Seul, Mahmadou l'avait regardé avec défiance.

« Que vient-il faire ici, celui-là? avait-il murmuré. Un Mandé parmi les Ouolofs, pourquoi? Celui qui a attaqué mon maître à Kéla, dans le Fouta-Djallon, était, paraît-il, également un Mandé. De plus, c'est un protégé de Sélim. Un Noir, ami des Arabes et des Maures, ce n'est pas clair!... J'ouvrirai l'œil!... »

C'était une véritable « double vue », de la part du Ouolof, que cette défiance et ce pressentiment. Car il n'y avait pas de quoi s'étonner de rencontrer un Mandé à Bamako.

Cette ville est, en effet, un lieu de rendez-vous de toutes les races du Soudan. On y trouve à la fois les Ouolofs à la peau d'un noir de jais, les colossaux Sérères, les sédentaires Soussous ou les nomades Foulas, ainsi que des mélanges de toutes ces races. Mais le fond de la population, dans ce Soudan du Nord, est constitué par les nombreux échantillons de métis de la race mandé : Bambaras, Malinkés, Sonninkés et enfin, dans la Boucle du Niger, les piroguiers du grand fleuve, Bozos et Somonos...

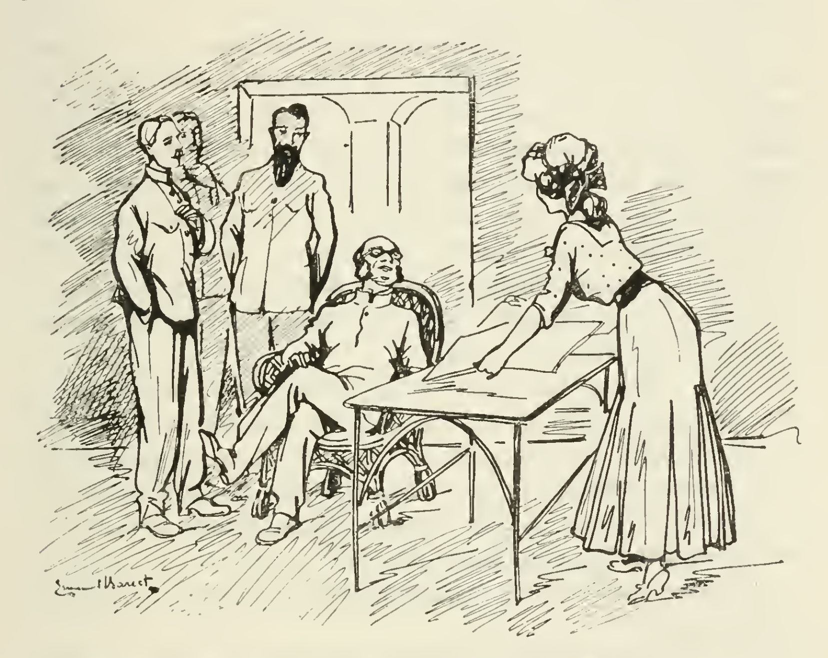
Un soir, à propos de ces mélanges de races, le savoir de l'oncle Guy fut encore mis à contribution par ses compagnons.

« Tu devrais bien, lui dit Andrée, nous parler un peu de toutes ces peuplades-là.

— Mais, ma chère enfant, les races nouvelles rencontrées par ici proviennent toutes de la souche mandé croisée avec d'autres. Les Mandés ou Mandingues sont, avec les Peuhls ou Foulas, les deux races conquérantes qui ont envahi autrefois le Soudan, en refoulant les autres sur le littoral, comme tu as pu le voir sur mon tableau ethnographique...

— Que voici, oncle Guy, s'écria la jeune fille, en agitant le fameux tableau qu'elle déploya sur la table, pour que chacun pût y jeter les yeux.

— Originaires des pays de l'Est, poursuivit le vieux savant en prenant la pose du conférencier, les Mandés arrivèrent, d'après leurs propres traditions, du XIIe au XVe siècle, en divers groupements. Grands, courageux, intelligents, bons cavaliers, arti-



Que voici, oncle Guy, s'écria la jeune fille, en agitant le fameux tableau qu'elle déploya sur la table.

sans habiles, sachant travailler le fer et les métaux précieux, discoureurs éloquents, possédant même des notions d'art et de musique, ils n'eurent pas de peine à prendre dans ces pays une place prépondérante. Aujourd'hui, ils sont principalement groupés dans le Haut-Niger et le Moyen-Sénégal, entre les Maures et les Toucouleurs au Nord, les Ouolofs à l'Ouest, les Foulas au Sud et enfin dans tout l'hinterland de la Côte d'Or et de la Côte d'Ivoire!

— Immense territoire!

— Plus grand que l'Allemagne. Mais, dans chacune de

ces régions, ils forment des peuplades distinctes et portent différents noms. Leur type fondamental s'est dévié suivant les croisements avec les peuples vaincus. Le Bambara, par exemple. est totalement différent du Malinké, du Siène-Rai ou du Dioula-Mandé.

— Seul caractère commun, peau noire! proposa plaisamment Andrée.

— D'une façon générale, continua le vieux savant, sans avoir paru remarquer l'interruption de son incorrigible nièce, on peut dire que les Mandés ont une figure assez agréable, malgré leur crâne pointu, aplati vers les tempes et leurs pommettes larges. Le nez est droit, la mâchoire inférieure puissante, bien que la bouche soit fine et peu lippue. Leur peau, sans être aussi pâle que celle du Peuhl, est moins foncée que celle de nos Ouolofs et ils n'ont pas les cheveux aussi crépus. Enfin leurs yeux, généralement grands et beaux, ont une apparence de douceur qui contraste avec l'expression sévère et presque dure de leur visage au repos.

— Et l'œil étant le miroir de l'âme, dit Andrée, j'en conclus, en mettant à part le sinistre balafré de Kéla et du fortin de Samory, que les Mandés sont des colombes sous les plumes d'un corbeau.

— Des colombes?... reprit l'oncle Guy souriant cette fois, car il avait terminé sa longue tirade, permets-moi d'en douter. On les appelle les « Juifs de l'Afrique Occidentale ».

— Parce que ce sont les meilleurs commerçants du pays, riposta Andrée.

— Précisément. Leurs marchandises circulent d'un bout du Soudan à l'autre... et eux aussi.

— Je m'en suis bien aperçu à Kankan, remarqua Jean Kerdalec. Les Mandés sont de précieux auxiliaires pour les commerçants européens. Aussi, je me félicite d'avoir retrouvé cette race intelligente à Bamako.

— S'ils sont commerçants avant tout, dit Dorthez, il y a aussi, parmi eux, des voyageurs, des navigateurs et des agriculteurs. Nos dioulas sont des Mandés, nos Bambaras sont des Mandés, les Somonos qui vont nous piloter bientôt sur le Niger sont de souche mandingue.

— En somme, dit Roger, c'est une des races les plus répandues au Soudan.

— Et qui sera la plus importante peut-être dans son évolution future. Très bons musulmans, malgré quelques vestiges de fétichisme dans certaines peuplades, les Mandés sont les principaux missionnaires de l'Islam au Soudan, ce qui leur donne une grande réputation parmi les autres races. Avec le Coran, ils apportent également leur goût inné pour les idées de progrès, de science et de civilisation; idées très relatives, il est vrai, mais qui n'en aideront pas moins à créer ce courant de « désir du mieux » que nous voudrions voir se manifester chez les Noirs.

— Et alors, dit Andrée, les Bambaras que l'oncle Guy et moi venons de côtoyer depuis plusieurs mois appartiennent à cette race intelligente? Eh bien, vraiment, je ne m'en serais guère doutée.

— C'est que, répliqua vivement Dorthez, si les Bambaras forment l'une des plus importantes tribus de la race mandingue, la plus belle comme stature et la plus travailleuse, elle est, par contre, une des moins avancées en culture intellectuelle, une des moins « musulmanes »!

— Sélim serait heureux de vous entendre, Philippe, insinua Andrée.

— La doctrine de l'Islam, continua le jeune homme, est la seule ayant, jusqu'ici, amené avec elle au Soudan un reflet de civilisation. Les Bambaras ne l'adoptent que fortement assaisonnée de pratiques fétichistes. Ils prétendent descendre, suivant leurs castes, du lion, de la panthère, du lièvre, de l'éléphant, ou du caïman. Et ils ont bien soin de ne jamais chasser un membre de leur famille respective.

— En effet, Philippe, leur civilisation est plutôt fruste.

— Oui, mais ce sont de bons travailleurs, riposta l'oncle Guy. Leurs villages agricoles sont riches, peuplés et parfaitement cultivés. Ils savent extraire le fer du minerai et en fabriquer des instruments de toutes sortes.

— Allons, Andrée, dit Roger, tu vois que, malgré tout, ils ont leurs qualités, tes Bambaras.

— De plus, continua l'oncle Guy, ils ont toujours été pour nous d'un grand secours, grâce à leur vaillance, à leur bonne volonté et à la vigueur de leurs bras. Ce sont eux, en grande partie, qui ont construit le chemin de fer de Kayes au Niger,

où quelques-uns font même, actuellement, d'excellents mécaniciens. Guerriers aussi loyaux que fidèles, Bambaras et Ouolofs ont été, jusqu'ici, nos plus précieux auxiliaires.

— Je m'incline, oncle Guy, dit Andrée, et je rends publiquement mon estime à la race bambara.

— Vraiment, mon cher Guy, ajouta Jean Kerdalec, tu as sérieusement approfondi l'étude de ces peuplades soudanaises. On dirait, ma foi, que tu as passé ta vie entière au milieu d'elles.

— Non, mais j'ai, autrefois, pas mal traîné mes guêtres en ces contrées. Tout en suivant nos colonnes militaires, je regardais, j'étudiais, je comparais, je prenais des notes...

— Et elles auront leur place dans mon rapport, je te prie de le croire. Je considère ces études sur les populations aussi importantes, pour nous, que mes études commerciales. Elles les complètent et les éclairent.

— Aussi, ajouta Andrée, je propose de décerner à l'oncle Guy un nouveau titre.

— Lequel?

— Celui de « Directeur du Service ethnographique de la mission Kerdalec! »

CHAPITRE IX

Propos de colons.

Le 14 juillet, le *Cercle de l'Union*, ouvert à Bamako depuis juin 1900, donna un grand dîner pour célébrer la Fête nationale.

Ce repas de gala, auquel avaient été naturellement conviés Jean Kerdalec et ses compagnons, fut présidé par... le président même du Cercle, le placide M. Darny. A ses côtés avait été placé Jean Kerdalec.

Parmi les plus notables personnages présents à cette réunion, se trouvait aussi M. Félizard (de la maison Félizard frères, de Saint-Louis), de passage à Bamako au retour d'un voyage sur les bords du Niger où il était allé inspecter quelques « opérations ». Puis c'était l'inénarrable Malunay — que ses collègues appelaient « mal luné », — agent de la Compagnie du Soudan Occidental, vieux colonial ronchonneur et taquin, parfois gouailleur, toujours bougon, jamais satisfait, au demeurant le meilleur garçon du monde.

On y voyait aussi M. Sartivel, l'agent de la maison Marthat, de Kayes et Dakar, puis l'agent de la Compagnie franco-nigérienne, celui de la maison Charteau, Maton et Cie, de Marseille, un ou deux commerçants venus écouler un stock de marchandises sans vouloir séjourner longtemps, puis le capitaine Kéruel, jeune, hardi, entreprenant, appelé au plus bel avenir, quelques autres officiers et enfin, relégués au bout de la grande table, des commis et des employés secondaires, en tout une trentaine de convives. De nombreux boys, à peu près stylés, faisaient le service.

Le début du repas fut silencieux. On mangeait. Mais bientôt les conversations s'engagèrent entrecoupées de rires, de quolibets et de lazzis.

Soudain Malunay lança une de ces réflexions qui n'appartenaient qu'à lui.

« Je ne sais vraiment trop pourquoi, monsieur Kerdalec, dit-il, nous vous avons si bien reçu à votre arrivée en cette ville. Personnellement, vous me paraissez être un fort aimable compagnon, mais enfin vous venez ici nous faire une concurrence désastreuse.

— Bon! s'exclama Sartivel, voilà encore Malunay et ses jérémiades. Il a toujours peur de manquer de pain. « L'Univers est assez grand pour toi et pour moi », disait Newton à un moucheron. Le Soudan est assez vaste pour la C. C. A. O. F. et pour nous. Allez hardiment, monsieur Kerdalec, activez le mouvement commercial, nous en profiterons tous.

— Vous croyez cela, Sartivel, grommela Malunay, parce que vous êtes jeune. Si vous aviez, comme moi, roulé quinze ans votre bosse de comptoir en comptoir, vous sauriez qu'on ne peut tirer plusieurs moutures d'un même blé.

— Mais, si on sème davantage.

— Ce n'est pas en créant de nouveaux comptoirs qu'on développera le commerce soudanais. Son expansion est limitée, faute d'aliments.

— Malunay, je vous paierai des lunettes roses.

— Il y a du vrai dans ce que dit M. Malunay, déclara M. Félizard (de la maison Félizard frères). Il n'y a, au Soudan, que deux produits d'exportation importants : au nord, la gomme; au sud, le caoutchouc. Pour la gomme, les Maures du Sahel ou les Touareg de Tombouctou, assurés de débouchés depuis notre arrivée, tirent maintenant le meilleur parti de leurs forêts de gommiers. L'exportation de la gomme du Soudan peut aller jusqu'à 4 ou 5 000 tonnes par an : cela ne donne qu'une valeur d'exportation de trois à quatre millions de francs, pas plus.

— Soit! fit M. Darny toujours conciliant. Mais le caoutchouc?

— Et la concurrence acharnée que se font les maisons de commerce! riposta Malunay. Quant à cela, il en est absolument de même au Togo allemand et au Lagos anglais. On a tellement fait hausser les prix d'achat qu'il n'y a plus de bénéfice suffisant.

— Le fait est, dit Dorthez, qu'à Conakry par exemple,

depuis l'invasion des Syriens qui, n'ayant pas comme nous de gros frais généraux, ont pu acheter plus cher, le caoutchouc a vu son prix monter, monter...

— Tandis que sa qualité baissait d'autant, fit d'un ton approbateur M. Félizard (de la maison Félizard frères). Les Noirs trouvant dix acheteurs pour un n'avaient plus à se gêner et introduisaient à qui mieux mieux dans le latex, pour l'alourdir, de l'eau, des chiffons, de la terre, des pierres, que sais-je encore?

— Vous voyez! s'écria Malunay triomphant.

— Tout cela est vrai, dit alors Jean Kerdalec, ou du moins le fut, en ce qui concerne la fraude, avant que l'Administration organisât la surveillance. Mais cela tient beaucoup moins à la concurrence, comme vous le dites...

— Avec raison pourtant, murmura Malunay.

— Non. Cela tient à ce que l'exploitation de l'Afrique telle qu'elle est conduite actuellement par les Européens ne tend rien moins qu'à la ruine de ces contrées. On exploite les richesses du sol en épuisant le pays.

— Très bien! Bravo! s'écria cette fois Malunay en se frottant les mains de satisfaction.

— Malunay, mon ami, vous avez tort d'applaudir, fit vivement Sartivel.

— Et pourquoi donc?

— M. Kerdalec vous fait déjà une concurrence directe, personnelle.

— Comment cela?

— Il critique.

— Aussi, continua en souriant l'ancien armateur, ce n'est pas seulement du commerce que je veux tenter de faire au Soudan.

— Ah! vraiment! s'écrièrent les autres convives. Votre mission n'est-elle pas commerciale?

— Oui, mais c'est surtout une mission d'études. Je ne viens pas ici fonder uniquement des comptoirs comme on jetterait un filet de pêche dans un lac poissonneux. Il y a déjà trop de pêcheurs. Un marché est limité par la quantité des matières d'échange.

— Et alors?

— Mon but est plus large. Si l'on veut créer des entreprises

prospères dans ces pays, il faut d'abord songer aux ressources, inépuisables celles-là, que peuvent offrir l'agriculture et l'industrie. Quand les indigènes auront appris à tirer parti de l'admirable fertilité de leurs champs, alors seulement ils s'enrichiront et par suite deviendront pour nous des clients importants. La gomme et le caoutchouc, disiez-vous, forment un champ limité à notre activité commerciale. Il en est de même de l'ivoire, de la cire, des plumes d'autruche, etc., tandis que la culture peut offrir au contraire, dans l'avenir, un horizon sans bornes.

— Combien je suis heureux, monsieur Kerdalec, s'écria le bon M. Darny, de vous entendre émettre cette idée qui m'est chère.

— Vous n'êtes pas les seuls à y avoir songé, répliqua d'un ton majestueux M. Félizard (de la maison Félizard frères). Cependant si, en théorie, cette idée semble séduisante, en pratique elle est difficile à réaliser. Il ne pousse au Soudan que des plantes ayant une valeur très faible par rapport à leur poids et à leur volume. Je prends le coton et l'arachide comme exemples. Comment voulez-vous établir une exploitation fructueuse de ces terres avec les frais de portage?

— Mais, depuis que le chemin de fer arrive au bord du Niger, on peut aller, sans portage, tant en wagon qu'en vapeur, de Saint-Louis à Tombouctou. Ce sera même encore plus facile quand sera terminée la ligne de Thiès à Kayes.

— Elle est déjà construite en partie, dit le capitaine Kéruel, et même exploitée sur un premier tronçon.

— Soit! mais il ne va pas dans tout le Soudan, votre chemin de fer! objecta Malunay.

— Il nous permet cependant de mettre en valeur plusieurs millions d'hectares. N'avons-nous pas de quoi occuper pour longtemps notre force d'expansion coloniale?

— C'est possible, mais la main-d'œuvre?...

— Je prétends, dit à son tour l'oncle Guy, qu'on peut la trouver facilement et mieux ici que n'importe où.

— Vous croyez cela, vous! fit ironiquement Malunay.

— La plupart des plantes que nous pouvons cultiver au Soudan le sont déjà par les Noirs pour leur propre usage.

— Mal cultivées!

— Ils apprendront à faire plus et mieux!

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

— C'est celui des gens compétents.

— Oh, cela?... Vous me permettrez d'en douter.

— Nierez-vous la haute compétence de notre éminent gouverneur général, M. William Ponty?

— Non, certes! Il connaît son affaire et c'est un homme d'action.

— Eh bien, à l'ouverture de l'une des dernières sessions[1] du « Conseil de Gouvernement » de l'A. O. F., M. William Ponty, en parlant des populations du Haut-Sénégal et Niger, prononçait une phrase qui m'a frappé : « ...Chez elles aucun incident à signaler : c'est uniquement la préoccupation de récoltes abondantes.... » Vous voyez donc bien que le Noir n'est pas l'ennemi du « plus » et du « mieux »!

— Le Noir ne travaille jamais que juste pour gagner sa nourriture.

— Vraiment! Les Bambaras ne vendent-ils pas leur mil et leur riz? Les Peuhls ne proposent-ils pas leurs bêtes dans les pays qui ne font pas d'élevage? Les dioulas ne se livrent-ils pas à un commerce actif? Ne trouvons-nous pas déjà à acheter du coton et l'huile d'arachide sénégalienne est-elle inconnue sur la place de Marseille?

— Vous croyez que les Noirs changeront leur stupide façon de cultiver?

— C'est à nous, dit alors l'ancien armateur, de la leur faire modifier. Dans ce but, j'ai demandé au directeur de la C.C.A.O.F. d'envoyer au Soudan, dans les endroits que je lui désignerai, des jeunes gens ayant des connaissances agricoles.

— Et alors, dit M. Félizard (de la maison Félizard frères), vous espérez que les nouveaux venus parviendront à faire travailler les Noirs. Je serais, pour ma part, fort curieux de savoir de quelle façon.

— On peut d'abord, expliqua Jean Kerdalec, passer un contrat à forfait avec des chefs de village ou des propriétaires de captifs...

— De captifs! tonna Malunay. Vous admettez donc les captifs, l'esclavage, vous qui arrivez d'Europe?...

1. Session de juin 1909.

— Monsieur Malunay, ne vous payez pas de mots. Le « captif de guerre » n'existe pour ainsi dire plus depuis que nous occupons le pays. Or, vous savez aussi bien que moi que le « captif de case » est une sorte d'ouvrier, de valet de ferme, ne travaillant que quatre jours sur sept, pendant quelques mois seulement et que son maître doit nourrir toute l'année, lui et sa famille. Je ne le trouve pas à plaindre et je ne partage nullement vos scrupules.

— Moi, des scrupules envers ces bipèdes-là? riposta l'atrabilaire Soudanais. Je les connais trop. Je me mettais simplement dans votre peau de nouveaux débarqués...



— Sachez, monsieur Malunay, que je suis passé à Bamako pour la première fois, avant que vous eussiez quitté les bancs de l'école.

— Des nouveaux débarqués, nous! riposta l'oncle Guy, bondissant d'indignation. Pourquoi pas nous traiter de « coloniaux de cabinet »? Sachez, monsieur Malunay, que je suis passé à Bamako, pour la première fois, avant que vous eussiez quitté les bancs de l'école; sachez que la maison Kerdalec faisait des affaires avec le Sénégal avant que vous fussiez né... et moi aussi; sachez que c'est le quatrième voyage que mon frère y fait aujourd'hui. Sachez que notre jeune ami, Philippe Dorthez, y vit depuis des années et qu'il dirigeait, il y a quelques mois, la factorerie centrale de la C.C.A.O.F. à Saint-Louis!

— Assez, assez, docteur, implora Malunay, confus, j'ignorais avoir devant moi de vieux Soudanais. Et pourtant, à votre façon de parler, j'aurais dû m'en douter.

— Malunay, mon ami, dit Sartivel, sarcastique, je vous conseille de vous bien tenir. Vous avez affaire à forte partie.

— La deuxième façon d'obtenir de la main-d'œuvre, reprit tranquillement Jean Kerdalec, consisterait à demander à l'Administration d'installer, sur nos concessions, des « villages

de liberté » dont les habitants travailleraient pour nous, à nos frais.

— Elle n'arrive pas à peupler ceux qu'elle a déjà créés, remarqua le capitaine Kéruel.

— Ce qui prouve que les captifs ne se trouvent pas malheureux dans leur condition présente, dit l'oncle Guy.

— En ce cas, reprit l'ancien armateur, il y a une troisième et dernière méthode. Elle consisterait à acheter nous-mêmes des captifs et à les libérer. Ils s'acquitteraient, à leur tour, avec nous par un temps déterminé de travail.

— Et de cette façon, ajouta l'oncle Guy, en regardant l'infortuné Malunay qui ne soufflait plus mot, on arriverait peu à peu à supprimer totalement ce pseudo-esclavage qui vous offusquait si fort... pour nous. »

Tout en causant de la sorte, le dîner s'était terminé et l'heure du dessert était arrivée. Les coupes de champagne furent remplies et les toasts les plus chaleureux furent portés. On prit ensuite le café, puis, à la fumée des cigares, la conversation continua de plus belle.

Ce fut encore une parole de Malunay qui ranima le feu.

« Voyons, avait dit celui-ci, avouons-le franchement. Nous sommes ici pour faire du commerce et nous enrichir. Quant au bonheur et à l'avenir de tous ces moricauds-là, nous nous en soucions comme d'une guigne.

— Est-ce bien un Français qui parle ainsi? répliqua Andrée.

— Oui certes, dit Jean Kerdalec, nous sommes ici pour commercer : mais ne sentons-nous pas, malgré tout, au fond de notre cœur, une véritable pitié pour ces braves gens que nous avons déjà arrachés à toutes les misères, à tous les malheurs, à tous les crimes de la barbarie?

— Allons donc! riposta Malunay de sa voix pointue, nous ne sommes, au fond, que des conquérants égoïstes. Ne fardez pas cette vérité de couleurs humanitaires. »

Un geste de Jean Kerdalec l'interrompit :

« Écoutez, monsieur Malunay, lui dit-il, d'un ton sec. Autrefois, ces Noirs que vous voyez maintenant si heureux, si joyeux, passaient leur vie à se battre de peuplade à peuplade. Heureux les morts parmi les vaincus, car les autres, séparés des leurs, étaient emmenés en esclavage ou périssaient dans les

tortures. Naguère encore, ces pays, si calmes, si paisibles aujourd'hui n'étaient-ils pas chaque année ravagés par des bandes de pillards? Ces huttes, ces paillotes, ces villages nous semblent de peu de valeur, à nous, Européens. Pour ces Noirs c'est le foyer, la famille. Et de tout cela, foyers et familles, que faisait donc, en quelques heures, un Tiéba, un Ahmadou, un Samory? Un tas de cendres, un tas de morts, un lot d'esclaves!

— Oh! mais vous devenez tout à fait éloquent, monsieur Kerdalec, répliqua Malunay. Je ne suis plus de force à lutter.

— Parce que l'évidence s'impose. Mais, écoutez-moi jusqu'au bout. Tant pis! c'est vous qui l'aurez voulu!

— Continuez, continuez! » s'écrièrent tous les autres convives qui avaient cessé leurs conversations particulières et faisaient cercle maintenant autour de l'ancien armateur, tandis que, les lèvres serrées, le cœur palpitant, Andrée regardait son père avec admiration.

« Voyant leurs récoltes sans cesse anéanties, reprit Jean Kerdalec animé par cet auditoire, leurs villages en cendres et leurs compagnons décimés, les pauvres gens ne songeaient plus qu'à se cacher. Les champs restaient incultes et les famines désolaient le pays. Aujourd'hui, voyez avec quel cœur ils ensemencent la plaine. Examinez leurs champs de riz, de maïs ou de mil. Parcourez leurs villages, où gaiement le soir ils dansent au son de la flûte. Ce bonheur qui se reflète sur leur visage n'est-il pas le résultat de la sécurité que leur a apportée la France?

— Je vous l'accorde volontiers, monsieur Kerdalec, fit Malunay, d'un ton plus conciliant, et j'en suis fier pour mon pays. Mais quant aux bienfaits de la civilisation...

— Ce sera en grand ce que vous constatez là en petit. Si les Noirs commencent déjà à éprouver le besoin du travail, plus tard ils en sentiront la fierté et le bonheur.

— Hum! le Noir est paresseux : chacun le reconnaît. Vous admettez vous-même que la main-d'œuvre est difficile à trouver aux colonies.

— Et pourquoi travailleraient-ils davantage? reprit Jean Kerdalec avec force. Une poignée de mil ou de riz suffit à les nourrir, eux et leur famille. Grâce à notre pénétration pacifique, à nos factoreries, à nos chemins de fer, nous venons leur donner la possibilité d'échanger leurs produits contre les nôtres,



Col. Office colonial.

LE NIGER A KOULIKORO.



Cl. Dr Collomb.

PÊCHE SUR LE NIGER.


Col. Office colonial.

SIGUIRI. INDIGÈNES TRAVAILLANT AUX MINES D'OR.


Col. Office colonial.

SIGUIRI. MARCHANDS D'OR.

de gagner de l'argent, de se vêtir et de se loger mieux, d'accroître leur bien-être, en un mot. A mesure qu'à notre contact leur intelligence s'affinera, vous les verrez se mettre à l'ouvrage comme nous. Ah, certes! il y a parmi ces Noirs solides et robustes une immense réserve de forces que nous pourrons peu à peu mettre en valeur, source inépuisable de prospérité pour notre pays. Ce sera la juste récompense de notre labeur ingrat. Déjà, en France, les yeux commencent à s'ouvrir à ces vérités. Encore quelques efforts et les questions coloniales prendront la place éminente qu'elles méritent parmi nos patriotiques préoccupations! »

Un long silence suivit cette dernière phrase prononcée d'un ton véhément. Malunay, l'air gêné, baissait la tête. Dans cette réunion de travailleurs et de bons Français, chacun avait senti que, durant cette discussion, ce n'était pas lui, le vieux colonial toujours sceptique et gouailleur, qui avait eu le beau rôle... et le dernier mot.

CHAPITRE X

La flottille Kerdalec.

Dans les premiers jours d'août, Jean Kerdalec envoya Dorthez, Roger et Andrée à Koulikoro, pour se procurer des chalands et organiser la flottille destinée à la descente du Niger jusqu'à Tombouctou.

Nos jeunes gens emmenaient avec eux quatre laptots et un Bambara de Bamako, embauché quelques jours auparavant par le chef de la mission, sur la recommandation de M. Darny, le calme et obligeant président du « Cercle de l'Union ». Ce Noir servirait d'interprète, sur le Moyen-Niger, dans le cas où la mission aurait à se diviser et aussi dans le cours des excursions que l'on pourrait faire aux environs, Sélim et Mahmadou devant toujours rester auprès des chalands, pour contenir la foule turbulente des rameurs.

Il s'appelait de son prénom Tonié et de son nom de famille Kané, qui signifie léopard, tout Bambara qui se respecte descendant d'un animal, suivant les traditions les plus sacrées. Tonié Kané était un grand gaillard plus rempli de bonne volonté que d'intelligence, d'une force herculéenne, capable de porter cent kilos sur son bras replié, et avec cela doux, bon enfant et dévoué au possible, ainsi que l'avait assuré M. Darny.

De Bamako à Koulikoro, il y a 60 kilomètres. C'est l'affaire de quelques heures de chemin de fer dans un des sites les plus pittoresques du Soudan. Après avoir touché le Niger à Bamako, la voie ferrée continue jusqu'à Koulikoro, tête de ligne du chemin de fer de Kayes au Niger.

Peu après Bamako, barrant le grand fleuve, s'étend une immense ligne de rochers sur une longueur de 40 kilomètres. Ce sont les *récifs de Sotouba*, qui s'opposent à toute navigation

un peu importante et ne permettent le passage qu'à de légères pirogues maniées par des bras agiles et experts.

Durant les basses eaux, on aperçoit un véritable chaos de roches noires se continuant à perte de vue. Mais, à cette époque de l'année où le Niger était en pleine crue, les eaux accouraient, rapides et torrentielles, glissaient sur la cime des rocs avec un bruit formidable ou se jetaient contre les îlots sombres du fleuve, les recouvrant d'une écume blanche finement irisée sous les rayons du soleil.

Commodément installés dans leur wagon, Dorthez et ses compagnons passèrent d'abord à Manambougou, puis à Sotouba et gagnèrent ainsi Toulimandio, le premier port nigérien après les rapides, port dont les appontements sont encore très primitifs, mais qui est déjà vivant et animé. Le convoi repartit ensuite lentement vers Koulikoro.

Les voyageurs ne se lassaient pas de contempler cette magnifique vallée du Niger qui défilait ainsi devant leurs yeux. Les rives du fleuve sont d'abord légèrement accidentées, montrant les derniers vestiges des récifs de Sotouba, puis elles deviennent plates, basses et monotones après Koulikoro. Des berges abruptes se dessinent, laissant dévaler de bruyantes cascades ou découvrant dans une échancrure un village entouré de verdure. Là, des champs de riz ou de tabac; plus loin, de hautes futaies aux teintes sombres, tranchant sur des landes de sable roux ou d'un jaune doré, éblouissantes sous les rayons du soleil.

Dans l'air glissent rapidement des bandes de canards sauvages et des pintades ainsi que des oiseaux de tous genres qui semblent appeler, de leurs battements d'ailes, les flamants écarlates ou les grands pélicans gravement occupés à pêcher sur les rives.

Il était dix heures, quand, derrière un promontoire rocheux obligeant le fleuve à faire un coude brusque, une ville apparut.

« Koulikoro! s'écria aussitôt Tonié Kané. Voilà le rocher fétiche! ajouta-t-il en désignant le promontoire.

— Fétiche? interrogea Andrée.

— Oui. Quand un de nous est poursuivi par un maître sévère et qu'il parvient à poser le pied sur un de ces trois blocs de

grès rose ou qu'il pénètre dans une de ces cavernes, il devient aussitôt libre.

— Mais ils sont immenses ces blocs, constata Roger; ils ont au moins quatre-vingts mètres de haut.

— Et il y a là, reprit Tonié Kané, des grottes profondes, des cavernes obscures où, la nuit, les chacals, les hyènes et les singes font un vacarme effroyable. Et c'est pourtant un lieu protégé par les esprits : pour voir un souhait se réaliser, vous n'avez qu'à venir y faire des prières accompagnées d'offrandes au génie du rocher. Le *bari* les exauce toujours! »

Personne ne songea à rire de l'enthousiasme convaincu du brave Bambara.

Quelques instants plus tard, on arrivait en gare. Dorthez et ses compagnons se rendirent à la factorerie du Soudan Occidental, succursale du comptoir central de Bamako que dirigeait Malunay. « Bien luné » ce jour-là, il avait eu l'amabilité de faire mettre des chambres à leur disposition. Prévenu de leur arrivée, le Noir qui gérait la factorerie leur avait fait préparer un repas auquel ils firent grand honneur.

Étant allés ensuite faire un tour de promenade sur le port, ils furent frappés du mouvement qui y régnait. On se serait presque cru dans un centre européen, industriel et commercial. Le bruit mat du lourd marteau frappant l'enclume alternait avec le grincement strident de la scie ou le ronflement des tours mécaniques mordant en plein bois. L'âcre fumée des forges s'élevait dans l'air, tachant l'azur du ciel de ses nuages sombres et épais. Un monde de noirs artisans cognait, sciait, forgeait, frappait, assemblait des pièces, les uns à califourchon sur d'énormes quilles, les autres juchés sur des bateaux dont le gros œuvre était presque terminé. N'est-ce pas le port de Koulikoro qui fournit de pirogues et de chalands tout le Moyen-Niger?

Sur la grève étaient alignées des piles de planches entre lesquelles couraient des gamins nus comme des vers. Plus loin, des laveuses battaient leurs cotonnades dans l'eau, jacassant à l'envi, tandis que baigneurs et baigneuses prenaient leurs ébats au soleil dans les ondes du grand fleuve. Et tout ce monde s'agitait, se trémoussait, s'interpellait au milieu des rires et des chants, formant une scène tout à fait pittoresque.

Quant au bourg lui-même, malgré son importance encore modeste, malgré ses rues tortueuses et ses maisons en chaume et pisé, auxquelles se mêlaient çà et là quelques claires constructions européennes, il s'y produisait le même va-et-vient de Noirs portant des ballots sur la tête et se dirigeant vers la grève pour remplir des denrées d'Europe les chalands du Niger ou en rapporter les produits soudanais pour les expédier vers la côte, par la voie ferrée.

Pacotilles d'Europe, étoffes, poteries, ustensiles de ménage, verroteries, vieux fusils, ferrailles, etc., venaient s'engouffrer dans les nombreuses embarcations amarrées à quai. Gommes, blé, mil, riz, coton, maïs, karité, arachides, patates, poisson fumé ou bois du pays étaient sortis, par contre, d'autres chalands. Cette foule de Noirs allait, venait, se croisait en tout sens, monde affairé de factoreries européennes ou indigènes, dirigé, conduit par des dioulas, des laptots ou des commis sous l'œil de quelques Blancs, fonctionnaires ou commerçants.

Le soir même Dorthez se mettait à la recherche de chalands et de mariniers.

Comme l'avait prédit l'oncle Guy, toujours documenté en ces matières, pour trouver bateaux et marins, il ne pouvait plus être question de s'adresser à des Bambaras, mais exclusivement à des Bozos ou à des Somonos. Heureusement, la besogne lui fut singulièrement simplifiée par Tonié Kané qui, grâce à sa parfaite connaissance du pays, put lui amener bientôt plusieurs patrons de barque. Par son entremise eurent lieu, en langue bambara, de longs pourparlers, durant lesquels, ce jour-là et les jours suivants, Dorthez déploya une dose extrême de patience et d'habileté, à la grande admiration de Roger et d'Andrée.

Il devait, en effet, non seulement embaucher des matelots pour plusieurs mois, mais, ce qui était plus difficile, acheter un nombre suffisant d'embarcations pour les bagages et créer, en quelque sorte, une flottille capable de rester, dans la suite, la propriété de la C. C. A. O. F., tout en lui assurant au moment même un outillage de transport convenable.

Dorthez avait à embarquer six Blancs (Sélim compris), une douzaine de laptots et environ 15 000 kilogrammes de marchandises. D'après le tonnage courant des embarcations, il fallait

huit chalands pour les Noirs et les colis et deux pour les Blancs et leurs bagages personnels.

Après quelques jours de pourparlers avec divers chefs piroguiers, on finit par conclure un arrangement avec l'un d'eux, Oumarou Guiré. Satisfait enfin des explications données et des prix convenus, celui-ci se déclara prêt à entrer au service de la mission et à procurer les chalands nécessaires avec leurs rameurs.

Oumarou Guiré était un gros réjoui, à la tête rasée comme tout bon Somonos, à la figure ouverte, à l'œil vif, à l'allure dégagée sous son costume vaguement européen : large pantalon flottant et vareuse. Sa casquette marine était même bordée d'un galon argenté qu'il n'avait jamais abandonné depuis qu'il avait été au service d'une mission administrative.

Pour huit chalands à six ou huit rameurs et deux grands qui en exigeaient une douzaine chacun, cela ne faisait pas loin de 70 Somonos à recruter ! Exact et ponctuel, Oumarou Guiré présentait le tout à Dorthez quelques jours plus tard, à l'heure fixée.

Les petits chalands étaient longs de six à huit mètres, larges de deux. On ne pouvait certes pas s'y livrer à de grands ébats, mais, avec leur tête et leur poupe effilées, ils n'en paraissaient pas moins parfaitement adaptés au service qu'on attendait d'eux : le transport des Noirs et des colis.

Des deux grands chalands, l'un, en bois, d'une douzaine de mètres de long, avait deux mètres cinquante de large ; l'autre, plus grand et pouvant jauger six tonnes, était composé d'une coque en fer sur laquelle se dressait, de même que sur le premier, une maisonnette carrée en bois et recouverte de chaume. C'était là un précieux abri contre la pluie, le vent et surtout les rayons du soleil. Avec quelques réparations indispensables et quelques améliorations, ces embarcations pouvaient être rendues suffisamment confortables.

Une semaine plus tard tout était prêt. A la demande de Dorthez, Jean Kerdalec avait fait expédier par chemin de fer les marchandises de la mission et les huit petits chalands, les « fourgons », comme les appelait Andrée, étaient arrimés et pleins jusqu'au bord. Chaque bateau portait la nomenclature détaillée du contenu de chacun de ses ballots. Il était également muni de

l'outillage nécessaire pour remédier à une avarie en cours de route. Rien n'y manquait : instruments de charpentier, de menuisier, de calfat, bordages, étoupe, brai, cordes de rechange, avirons, câbles, etc., et à ce matériel acheté à Koulikoro s'ajoutaient encore les outils apportés de France.

Quant aux deux grands chalands, les « vaisseaux de l'État-Major », d'après Andrée, ils étaient également bien changés à leur avantage. Les modestes maisonnettes aux toits de chaume méritaient désormais le nom de cabines. L'intérieur en avait été aménagé avec grand soin. Outre les inévitables cantines et les couchettes repliées, on y voyait : tables, chaises et pliants, parasols, couvertures, ustensiles de toilette et boîtes de conserves. Accrochés aux murs, s'étalaient armes, couteaux de chasse, lignes de pêche, filets, épuisettes et, soigneusement mise à part dans un coin, la grande caisse de pharmacie du Dr Kerdalec. Rien n'était oublié, pas même des nattes sur le plancher pour isoler les pieds des voyageurs du fond souvent humide du bateau.

Le 25 août le chef de la mission arriva avec le reste de son monde.

« Mes plus sincères compliments, Philippe, dit-il dès que fut terminée la visite de la flottille. Un vieux marin n'aurait pas mieux fait.

— Vive Dorthez! s'écria Roger, fier de son grand ami.

— Vive le grand amiral de l'escadre Kerdalec! renchérit Andrée. J'espère que le Gouvernement daignera ratifier ce titre, ajouta-t-elle plaisamment en se tournant vers son père et son oncle qui la regardaient en souriant, heureux de la revoir.

— A l'unanimité de ses deux voix! riposta l'ancien armateur. Ainsi donc, mon grand amiral, tout est prêt? Vos matelots et vos officiers sont au complet?

— 70 piroguiers, sous les ordres d'un Somonos nommé Oumarou Guiré.

— Tous Somonos, n'est-ce pas? demanda l'oncle Guy.

— Oui! dit Andrée, tous Somonos, 70 Somonos! Es-tu content, monsieur le Directeur du service ethnographique?

— Je vous l'avais bien dit, murmura le vieux savant. Les Somonos sont les bateliers du Moyen-Niger.

— Quand le grand amiral nous présentera-il ses équipages?

reprit Jean Kerdalec au moment où il se préparait à quitter le chaland.

— Ce soir, père, fit Andrée, mais, ajouta-t-elle d'un air mystérieux, il nous reste auparavant à accomplir une formalité.

— Et laquelle donc?

— Baptiser notre flottille! dit Roger.

— En buvant un verre de champagne au succès de la mission Kerdalec! ajouta Andrée.



— Du champagne? Voilà! », fit Dorthez, en tirant d'une cachette une bouteille au goulot argenté.

— Enfants! murmura l'ancien armateur ému.

— Du champagne? Voilà! fit Dorthez en tirant d'une cachette une bouteille au goulot argenté.

— C'était donc un complot? s'écria l'oncle Guy.

— Tramé à Bamako avant notre départ, expliqua Andrée, tandis qu'elle déployait au milieu de la cabine la petite table en fer et que Roger disposait les pliants.

— Et alors, reprit l'oncle Guy, quels noms proposez-vous?

— Les petits chalands, dit Dorthez, se contenteront de numéros. Pour les nôtres, nous avons choisi deux noms qui doivent rester dans le cœur de tous les Soudanais. Nous proposons donc d'appeler le chaland en fer, celui-ci, le *René-Caillé*[1], en souvenir de ce Français qui, sans autre instruction que celle reçue dans son village natal, Mauzé, dans les Deux-Sèvres, partit pour le Sénégal à l'âge de seize ans, et, avec 2 000 francs, amassés par un labeur opiniâtre sur la côte africaine, parvint

1. Nous écrivons *René Caillé* et non *René Caillié*. La première orthographe est celle de son acte de décès qui a été reproduit dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale*, t. XIV (1891-1892), p. 232.

à l'âge de vingt-huit ans, le 20 avril 1828, à pénétrer dans Tombouctou, d'où il rapporta les premiers récits d'un témoin oculaire.

— Adopté ! s'écria Jean Kerdalec.

— L'autre chaland, si vous le voulez bien, continua le jeune homme, portera le nom de *Bonnier*, ce malheureux colonel qui trouva la mort à Tacoubao, près de ce même Tombouctou où venait de flotter le drapeau tricolore. »

Sélim, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, ne put s'empêcher de faire un mouvement en entendant tout à coup prononcer ce nom de Tacoubao qui lui rappelait son unique « succès » sur les troupes françaises.

« Tacoubao ! se dit-il en lui-même. Entendre de leurs bouches ce mot magique, sur ce bateau même où ils doivent périr, quel présage ! »

« Vous ne pouviez mieux choisir, mes enfants, dit le chef de la mission. Dès demain ces noms seront inscrits sur nos bateaux.

— Je m'en charge », dit Sélim.

Le bouchon sauta en l'air et le vin de France pétilla dans les verres au milieu d'un cliquetis cristallin.

« A la prospérité de la Compagnie ! s'écria Jean Kerdalec.

— Aux bons offices du *René-Caillé* et du *Bonnier* ! répliqua Andrée.

— A votre santé à tous ! dit l'oncle Guy.

— Qu'Allah protège notre œuvre ! » dit Sélim sans toucher à son verre qu'en bon musulman il ne devait pas vider.

CHAPITRE XI

Le coton soudanais.

Jean Kerdalec n'avait pas l'intention de séjourner longtemps à Koulikoro. Bien que persuadé de l'importance de ce bourg, appelé au plus grand avenir par sa situation même (tête de ligne des voies ferrée et fluviale), il ne voulait point, pour l'instant, y fonder d'établissement. L'agent de la factorerie de Bamako, résidant seulement à quinze lieues de là, serait plus à même que lui d'installer à Koulikoro un comptoir, ou plutôt un entrepôt, cette ville devant être surtout un lieu de transit.

Il y resta toutefois une semaine pour visiter la ville et les environs. Le Jardin d'essais l'occupa une journée entière. Fondé en 1902, il rendait déjà de grands services à la culture coloniale, en donnant, d'une part, aux Noirs des notions agricoles et en permettant aux Blancs, d'autre part, d'étudier les divers produits indigènes et surtout la façon d'en améliorer la qualité et le rendement.

Il alla également visiter les moulins à farine qui traitent le blé de Goundam. Mais ce qui l'intéressa le plus, ce fut l'École pratique où de jeunes Noirs, de même qu'à Bobo-Dioulasso, sont instruits sur les meilleurs procédés d'incision de la liane à caoutchouc, pour éviter qu'on ne continue à la gâcher (c'est le mot) comme on l'a fait jusqu'ici. On leur apprend à la fois à diriger la coagulation du latex et à produire des boules de bonne qualité. Ces jeunes Noirs, choisis parmi les plus intelligents, pourront, une fois revenus chez eux, devenir de bons professeurs pour les autres habitants de leurs villages.

Un autre jour, les membres de la mission allèrent visiter une bourgade d'agriculteurs bambaras. Ils y furent reçus par un gros propriétaire auquel les avait recommandés Sartivel, le

jovial agent, à Bamako, de la maison Marthat (Kayes et Dakar). Quand ils arrivèrent, le maître agriculteur était « dans sa plaine », faisant travailler ses captifs dans un grand champ de coton, dont les arbustes frêles donnaient déjà de bonnes espérances.

« C'est si petit que cela, les cotonniers? ne put s'empêcher de s'écrier Andrée, lorsque le Bambara, parlant quelque peu le français, eut fait les compliments d'usage.

— Mais, riposta Dorthez, la graine dont ils sortent n'a été semée qu'en fin juin et nous ne sommes que, depuis hier, en septembre. Du reste, quand se fera la cueillette, dans les premiers jours de décembre, ils ne dépasseront guère un mètre trente ou quarante.

— La façon dont ces gens-là travaillent la terre paraît bien rudimentaire, constata Jean Kerdalec. Voyons, Sélim, vous qui connaissez bien ces régions, dites-nous donc comment ils sèment leurs cotonniers.

— Vers le milieu de la saison sèche, expliqua l'Arabe, ils mettent le feu aux herbes et aux arbustes et nettoient la terre. Dès que tombent les premières pluies, le « piolet » à la main, ils tracent de larges sillons, de façon à former, entre deux, une longue butte de terre.

— Comme chez nous pour les asperges, dit Andrée.

— A la fin de juin, ils sèment la graine, en faisant un trou tous les deux ou trois pieds sur les buttes de terre. Aux premières pluies, la plante germe, puis sort de terre. Ils procèdent alors à un binage méthodique qu'ils renouvellent une quinzaine plus tard, et c'est tout.

— Ce n'est guère compliqué.

— C'est qu'à ce moment le cotonnier est déjà d'une certaine hauteur, il n'y a plus qu'à le laisser croître jusqu'à la récolte. A cette époque, on recueille la gousse, un peu avant sa maturité et on la met sur des nattes, à l'ombre, dans un courant d'air, pour donner plus de résistance à la fibre.

— Mais ce coton ainsi obtenu, sans soins, est loin de donner le rendement que l'on pourrait espérer, remarqua Jean Kerdalec.

— Allez donc faire mieux avec ces Noirs! riposta l'Arabe d'un ton méprisant.

— On le peut, Sélim, reprit le chef de la mission. Il n'y aurait pour cela qu'à créer, au milieu d'eux, des plantations types, conduites par des Français. C'est ce que j'ai l'intention de proposer à M. Darnemont-Liancourt. De plus, avec le travail à la tâche ou de bons contrats passés avec des chefs noirs intelligents, comme me paraît être ce brave homme qui nous accueille d'une façon si charmante, il serait facile d'organiser des métayages. Je suis sûr que celui-ci ne demanderait pas mieux que de bien faire, si on lui donnait le bon exemple. »

Ils s'assirent au bord d'un ruisseau à l'ombre d'un fromager pour continuer leur conversation. Le Bambara, assis près d'eux, les écoutait sans trop comprendre, mais il se consolait en mâchant une noix de kola.

« Ah! s'écria Jean Kerdalec, que de coton l'on pourrait récolter dans ces plantureuses contrées! Et combien cela nous serait avantageux! Songez donc à ce qui arriverait si les États-Unis nous refusaient leur coton pour en faire profiter leurs seules manufactures.

— Bah! dit Roger, il n'y a pas que les Yankees pour en produire.

— Non, mais les trois quarts du coton mondial sortent de chez eux. Aussi voyons-nous l'Angleterre en Égypte, aux Indes et au Lagos, la Russie au Turkestan, l'Allemagne au Togo et au Cameroun, chercher déjà à se rendre indépendantes de la production américaine. C'est à nous d'en faire autant.

— On s'en occupe déjà en haut lieu, dit Dorthez.

— Vous avez raison, mon cher Philippe. Mais ce n'est pas tout que d'améliorer la qualité du coton par une culture meilleure, il faut encore diminuer les frais de transport et, pour cela, ne faire voyager que du coton égréné, pressé et foulé.

— C'est pourquoi l'Administration a déjà fait installer des presses puissantes à Kayes, reprit Dorthez.

— Il faut les multiplier dans les grands centres. De plus, pour réduire les prix d'achat du coton brut, on doit en activer la production et en effectuer le paiement en nature, par suite créer des factoreries, comme je le disais pour le caoutchouc.

— Toujours la même antienne! dit Andrée. Échanger nos produits contre ceux des Noirs.

— Concluons, fit l'oncle Guy : pour que l'exportation du

coton soudanais ait chance de réussir, il faut qu'elle se fasse en grand et que les moyens de transport soient à bon marché. Le coton, produit pauvre par rapport à son volume, n'est pas dans la même situation que le caoutchouc, l'ivoire ou la plume d'autruche.

— Actuellement, reprit le chef de la mission, le transport d'une tonne de coton, sur le fleuve, revient à dix centimes le kilomètre. Avec les vapeurs qui commencent à se montrer, ce prix tombera à cinq ou six. Et dès maintenant nous pourrions facilement lutter, sur les marchés du Havre ou de Bordeaux, avec les cotons américains.

— Il ne nous manque pour cela, remarqua Dorthez, que le coton lui-même. On n'en a pas encore tenté la culture sur une assez vaste échelle.

— Ah! fit Jean Kerdalec en se levant d'un bond, si les capitaux français daignaient se diriger vers le Soudan! La zone cotonnière des États-Unis, qui dépasse huit millions d'hectares, produit chaque année deux millions de tonnes. Supposons qu'on cultive ici le coton sur une superficie moitié moindre, soit le vingtième seulement du sol soudanais; supposons même que le rendement à l'hectare soit de moitié inférieur à celui des États-Unis : nous produirions encore 500 000 tonnes de coton.

— Un Himalaya! fit Andrée.

— Que de millions pour notre pays! s'écria Roger.

— Et vous, Sélim, qu'en dites-vous? reprit Jean Kerdalec en frappant amicalement sur l'épaule de l'Arabe.

— Comme vous, j'ai foi en l'avenir du Soudan, repartit simplement celui-ci.

— Et c'est pourquoi, mon brave Sélim, dit Andrée, vous êtes de cœur avec nous pour travailler à sa grandeur et à sa prospérité.

— Je lui ai voué le reste de mon existence, répondit-il.

— Ainsi, murmura Jean Kerdalec ému en entendant cette profession de foi, nous avons tous deux, Sélim, le même but, le même idéal?

— Et je servirai la cause que j'ai embrassée avec toute mon énergie et de toute mon âme! » affirma solennellement l'Arabe.

CHAPITRE XII

Le Niger et ses trois sections.

Bien qu'il eût vu les Blancs de près au Sénégal, Diavara, en réalité, n'avait jamais vécu en leur compagnie. Et lui qui se les figurait insolents, brutaux, sanguinaires!

Devenu le boy de Sélim, il s'attendait à tout de leur part et ne les approchait qu'avec un mélange de crainte, de défiance et de haine. Et voilà que ces hommes, que cette jeune fille, le traitaient avec bonté, avec douceur, avec affabilité! Il ne put s'empêcher de faire part à son maître de son profond étonnement.

« Bah! lui répondit l'Arabe, pour devenir maîtres du Soudan, ne doivent-ils pas faire patte de velours, ainsi que nous agissons nous-mêmes envers eux, en ce moment? Considère combien ils sont en petit nombre, dans ces pays!

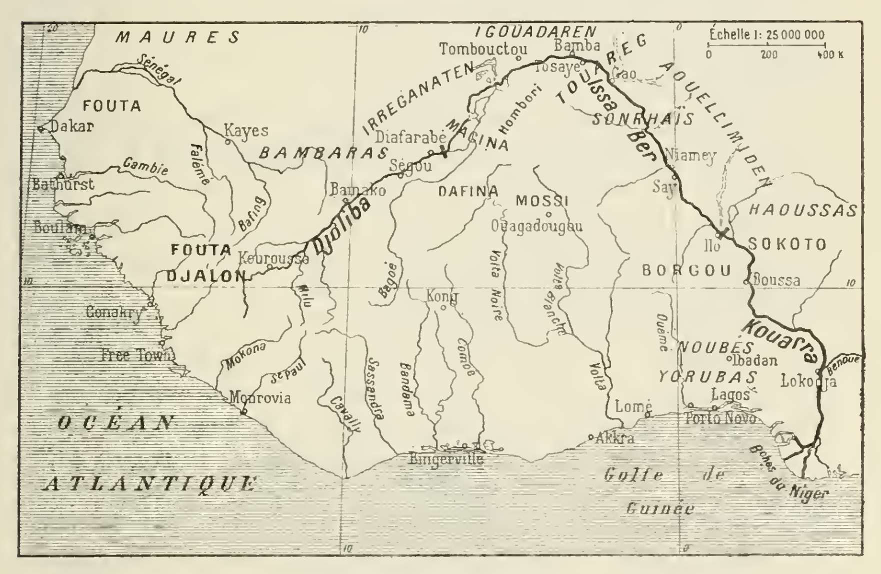
— C'est juste, fit Diavara!

— Quelques centaines, parmi des millions de Noirs. Ah! si vous vouliez nous écouter, nous autres, vos amis sincères, si vous vouliez vous révolter, secouer le joug, combien cela vous serait facile! Mais patience! Quelques attaques comme celle que je prépare et nous verrons. Je donnerai le premier exemple. Allah veuille que je sois suivi et toute cette race d'infidèles disparaîtra d'ici. »

Sélim était assez content de la situation présente et il en oubliait son insuccès du Haut-Niger et ses cruelles blessures. La mission allait bientôt partir sur les chalands pour descendre le grand fleuve. C'était le moment de combiner une nouvelle attaque, entreprise facile avec la grande liberté que lui laissaient ses compagnons.

Le seul point noir, c'était Mahmadou. Manifestement, le

Ouolof se méfiait de lui. Pourquoi? Il ne se l'expliquait pas et cependant les regards soupçonneux de celui-ci ne lui disaient rien qui vaille. Souvent même, alors que Jean Kerdalec et les siens étaient absents, qu'il aurait dû être maître de la situation, il avait été obligé d'agir de ruse pour rejoindre Kérétigui et quelques Toucouleurs, avec lesquels il était en rapport depuis son arrivée à Koulikoro. Il n'osait même plus confier le moindre message à Diavara, craignant que le Sonninké, égale-



Les trois sections du Niger.

ment épié par Mahmadou, n'amenât une catastrophe en se laissant surprendre.

Supprimer Mahmadou, il y avait bien songé, mais la chose n'était guère facile dans ce bourg, avec un homme armé et toujours sur ses gardes. De plus, l'éveil que donnerait ce meurtre au chef de la mission pourrait devenir funeste. Sélim en était quitte pour redoubler de précautions et pour préparer dans l'ombre un événement qui ne pouvait plus guère tarder à s'accomplir.

Pendant que l'orage s'amoncelait ainsi sur la mission Kerdalec, celle-ci se disposait à quitter Koulikoro pour descendre le Niger jusqu'à Tombouctou sur sa flottille de dix chalands,

au-dessus desquels flamboyaient déjà les pavillons aux couleurs de la C.C.A.O.F., une étoile bleue, sur fond blanc encadré de rouge.

Le Niger! tel était maintenant le principal objet des conversations des voyageurs.

« 4500 kilomètres de long! Quel fleuve que ce Niger! s'écria un soir Andrée. Il est bien le pendant de l'autre grande artère africaine, celle de l'est, le Nil!

— Mais, ma chère enfant, fit remarquer l'oncle Guy, en souriant, c'est précisément pour cela qu'on l'a appelé « le Nil français ».

— Nom qu'il mérite bien à tous égards, ajouta Jean Kerdalec. Comme lui, il a ses crues fertilisantes, apportant la prospérité dans de vastes plaines qu'il inonde périodiquement.

— Je ne m'en suis guère encore aperçu, dit Roger, bien que nous l'ayions déjà descendu depuis Kouroussa. Ses inondations ne portent pas aussi loin que je le croyais.

— C'est que, reprit le chef de la mission, le Niger est totalement différent suivant la partie de son cours que l'on visite. Par le régime de ses eaux, par son aspect, par la culture des terres qui le bordent, il se divise en trois grandes sections.

— La première, dit Andrée, c'est le Djoliba, le fleuve des griots...

— Oui. Elle va de sa source à Diafarabé.

— Diafarabé?... Une carte! Mon royaume pour une carte, oncle Guy, interrompit à nouveau la jeune fille.

— Il est certain, riposta celui-ci, que, sans carte, tu ne comprendras rien à ce que ton père veut expliquer. »

Roger étendit une carte sur la table et, désignant au fur et à mesure les points indiqués, l'ancien armateur continua.

« La deuxième section va de Diafarabé à Ilo, tout là-bas, en aval de Say, non loin de la frontière du Lagos anglais, c'est l'« Issa-Ber », la grande eau, comme l'appellent les Sonrhaïs. La troisième va d'Ilo à son embouchure, c'est le « Kouarra » des Haoussas ou des Yorubas.

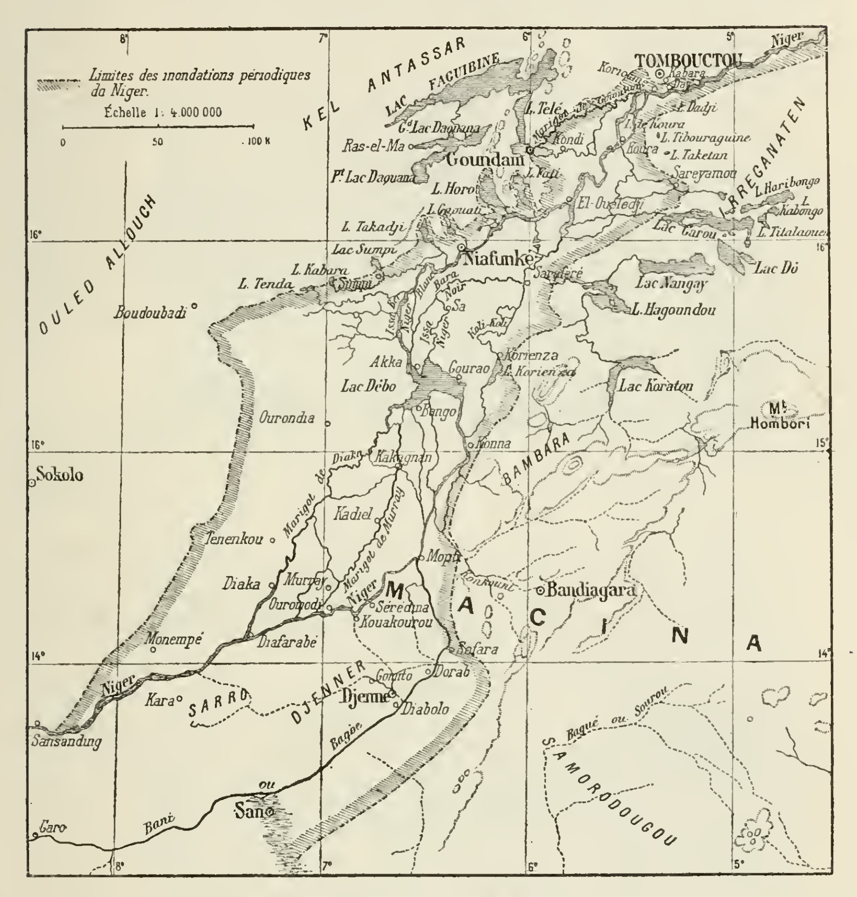
— Il me fait penser à l'oncle Guy, ton Niger, dit Andrée.

— Comment cela? fit le vieux savant.

— Dame! Ne possédant qu'un seul neveu, oncle Guy trouve le moyen de s'en reconnaître trois : Roger, Philippe... et moi!

mais pardon, je ne dirai plus mot. Continue, père, et parle-nous d'abord du Djoliba.

— La caractéristique de ce premier bassin, reprit l'ancien armateur, après avoir souri de la facétie de son enfant gâtée,



Les trois deltas du Niger.

c'est le calme de ses eaux, sans chutes, sans récifs, sauf à Sotouba, près d'ici. Le fleuve est plutôt encaissé par les derniers contreforts du massif du Fouta-Djallon, du moins sur sa rive gauche! Aussi, comme le constatait Roger, il déborde fort peu de son lit. Villages nombreux et peuplés, riches cultures, bois, futaies, pirogues chargées de marchandises, tel est le décor de ce Niger pacifique où les courants sont faibles.

les rapides rares, les rives hospitalières et où chantent gaiement les bateliers.

— Il faut cependant ajouter, dit l'oncle Guy, que si la rive gauche est resserrée, la rive droite, au contraire, est libre et que de nombreux affluents coulent dans ces vastes plaines, parallèlement au fleuve, et viennent, à chaque pas, le grossir de leurs eaux.

— Tu as raison, Guy, reprit vivement Jean Kerdalec. Mais, malgré cet immense apport d'eau, le Djoliba n'a pas d'importantes inondations. A peine, comme vous avez pu le constater, empiète-t-il d'un kilomètre sur ses rives. C'est qu'il se recueille, il se concentre pour son grand effort prochain. Ne doit-il pas transformer en plaines fertiles les immenses étendues de sable qui le guettent, sitôt qu'il aura rencontré le Bani, son énorme affluent, son frère jumeau.

— Deuxième tableau : l'Issa-Ber! annonça Andrée.

— Devenu l'Issa-Ber, par son confluent avec le Bani, poursuivit Jean Kerdalec, il étouffe dans ses rives, il cherche des issues, il s'étale, s'étale... C'est alors le Nil français, avec ses crues fertilisantes, irriguant périodiquement les plaines.

— Avec cette différence, dit Dorthez, qu'au lieu de former un seul delta, comme le Nil, il en possède trois!

— Encore trois! s'exclama Andrée. Décidément, votre Niger, c'est Cadet Rousselle!

— Cadet Rousselle a trois deltas, reprit l'ancien armateur, d'un ton enjoué. Le premier va (suivez-moi bien sur la carte) de Diafarabé au lac Débo, avec ses satellites les marigots de Diaka, de Murray et du Bani, avec lequel il se confond définitivement à Mopti.

— Et ce que vous n'apercevez pas sur cette carte, fit l'oncle Guy, c'est cette myriade de petits marigots, allant et venant entre eux, mêlant leurs eaux, confondant leurs courants, jusqu'à ce que, au moment des plus hautes eaux, tout cela ne forme plus qu'une immense nappe liquide.

— Et dans ces plaines devenues des lacs par les inondations périodiques, dit Dorthez, vient s'entasser, depuis des siècles, le bienfaisant limon, charrié du Haut-Niger, transformant ainsi ces sables en un jardin d'une richesse inouïe! »

Andrée, penchée sur la carte, ouvrait tout grands les yeux



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UN COUP DE FILET DE PÊCHEURS SORKOS SUR LE NIGER.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

PÊCHEURS BOZOS SUR LE BANI.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

DÉFRICHAGE D'UNE RIZIÈRE.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

TRAVAILLEURS DES CHAMPS PRENANT LEUR REPAS, ET SILHOUETTE D'UN TUMULUS.

et les oreilles, écoutant avec curiosité ses compagnons de voyage et contemplant avec enthousiasme ces régions qu'elle allait bientôt visiter.

« Et les deux autres deltas de l'Issa-Ber? interrogea-t-elle, impatiente.

— J'y arrive, répondit son père. Le deuxième va du lac Débo à El-Oualedji. Il est formé du Niger Blanc, du Niger Noir et du Koli-Koli, toujours avec le même lacis de marigots. Le troisième enfin s'étend de là à Kabara, le port de Tombouctou.

— Ouf! fit Andrée. Que d'eau, que d'eau!



Andrée, penchée sur la carte, ouvrait tout grands les yeux et les oreilles.

— Ce n'est pas tout encore. Dans son incursion audacieuse au seuil du grand désert, le Niger serait bientôt épuisé s'il n'opposait une solide barrière aux sables envahissants. Cette barrière est constituée par ce long chapelet de lacs que vous apercevez sur sa rive gauche, sa rive saharienne; il y en a une douzaine dont les bords sont fertilisés par les inondations et forment une série d'oasis arrêtant l'invasion des dunes et du souffle embrasé du désert. Quelques-uns même, comme le lac Faguibine, ne méritent-ils pas, par leur étendue, d'être qualifiés de véritables mers intérieures?

— Barrière contre le désert envahissant, dit Dorthez, mais aussi réservoir, pour l'aval, des masses d'eau de l'amont quand les sources ne donnent plus suffisamment.

— Ah, oui, fit Andrée, comme le Sénégal et ses escaliers. Oncle Guy m'a expliqué cela.

— Continuons à suivre le cours de notre Issa-Ber, reprit Jean Kerdalec. Se dirigeant sans cesse vers le nord, le Niger vient se heurter au Sahara. Malgré ses barrières, les dunes

l'enserrent. Il finit par être vaincu et s'infléchit vers l'est. Là il trouve un nouvel ennemi, le massif de Tosaye qui l'arrête. Que faire? Une seule route lui est ouverte, le Sud! Il ne se résigne à le prendre qu'à contre-cœur : rassemblant ses eaux en un lit unique, il biaise, il ruse...

— Il tient à fuir avec les honneurs de la guerre.

— Oui. Jusqu'à sa troisième section il va couler lentement, majestueusement, sans à-coups ni récifs.

— Acte III, annonça Andrée, le Kouarra!

— Là, un brusque changement de races correspond à une modification du régime du fleuve. Le Djoliba est le fleuve des Bambaras, l'Issa-Ber celui des Sonrhaïs, le Kouarra est celui des Haoussas, des Noupés et des Yorubas. Dans cette dernière section, le Niger change d'aspect, les collines se rapprochent, le lit se resserre.

— Il fait le gros dos pour entrer chez les Anglais.

— Et montre les dents comme un chien en colère. Les rapides commencent vers Boussa ainsi que les écueils, les cascades et les tourbillons dangereux. Plus de chants ici parmi les piroguiers. Ceux-ci deviennent graves et attentifs devant cet horizon borné par une frondaison touffue rendant la berge invisible et inaccessible, devant ces roches perfides surgissant soudain du fond de l'onde qui les affleure. Les bateaux ne s'y aventurent que difficilement, au milieu de courants violents, de vagues tumultueuses, de remous dangereux, de tourbillons effroyables.

— Moins bien partagés que nous, messieurs les Anglais.

— Pas précisément. Un peu plus bas, le fleuve s'étale, s'élargit, se prélasse jusqu'à la mer pendant plus de 1200 kilomètres encore. Alors la navigation reprend et, comme il n'y a plus de barrière jusqu'à l'embouchure, les vapeurs circulent, les factoreries s'élèvent et la civilisation européenne pénètre... »

CHAPITRE XIII

Un traître démasqué.

Le 10 septembre, à la nuit tombante, la veille du départ de Koulikoro, Dorthez, Roger et Andrée, les trois inséparables, cheminaient paisiblement dans les rues de la ville. Ayant mis la dernière main aux préparatifs de leur grand voyage, ils revenaient du port, où étaient amarrés les chalands, et s'en retournaient au logis.

Avec une curiosité toujours en éveil, ils regardaient la foule bigarrée des Noirs circulant autour d'eux. On causait vêtements.

« Ils n'ont pas autant de besoins que nous sur ce chapitre, disait Roger en riant. Voyez-moi, là-bas, ce grand diable avec une simple bande d'étoffe. Sa tenue est plutôt rudimentaire.

— C'est le « bila » dit Dorthez. On peut faire ici une étude de mœurs et de situation sociale, rien que d'après le costume. Ce Noir est un pauvre ouvrier ainsi que son compagnon, revêtu d'un simple « koursi », ou pantalon. Quant à cet autre, ce doit être un homme aisé : outre son koursi, il porte un paletot, le « dloki », sous lequel apparaît une sorte de chemise, la « torti » ou « soulia ».

— Comme vous êtes bien documenté, Philippe! s'écria Andrée.

— Quant aux gens riches, aux citadins, reprit le jeune homme, visiblement flatté de l'attention d'Andrée, ils ont des dlokis brodés de soie. De plus, ils aiment à porter, sur l'épaule, une sorte de couverture appelée « birifini » quand elle vient de Djenné, ou « kousonkola », si elle a été fabriquée à Ségou. Ils l'emploient ordinairement pour s'asseoir ou, durant l'hiver, pour se garantir la tête et la poitrine.

— Et ces femmes qui jacassent là-bas, demanda Andrée, comment appelez-vous leurs ajustements?

— Mais, comme d'habitude, un pagne. Ou du moins, ici, on l'appelle « tafé ». Sur le haut du corps, elles portent le dloki, comme les hommes, mais plus petit.

— Quel curieux bonnet ont les Noirs dans ces pays!

— C'est le « boufla », le « fou » ou, à la campagne, le « foula », comme vous l'avez vu dans les champs de notre ami, le marchand de coton. En ville, il est à deux pointes; c'est le « faranfla ». On rencontre aussi le bonnet rond, en tronc de cône. Celui-là est le « tidjani », ainsi nommé parce qu'il est le signe distinctif des membres de la grande secte religieuse des Tidjanes.

— Et leurs chaussures?

— La plupart portent de simples morceaux de peau de bœuf retenus par des lanières. Tenez, regardez celui-ci : il a aux pieds des « farankélés ». Quant à l'homme à la dloki, je regrette qu'il ait disparu, je vous aurais fait admirer ses bottes, ses « tjorons ». En saison sèche, il doit les échanger contre des « sabaras ».

— Ce doit être un grand personnage, dit Andrée.

— Non, mais probablement un patron qui a du foin dans ses bottes, comme on dit chez nous.

— De la paille de riz dans ses tjorons, dirait-on ici! » riposta Andrée en riant.

Ils bavardaient ainsi gaiement tous trois quand des appels et un bruit de pas précipités se firent entendre derrière eux.

C'était Mahmadou, accourant de toute la vitesse de ses jambes.

« Venez vite, venez vite! s'écria le Ouolof dès qu'il put reprendre haleine.

— Qu'est-il arrivé? fit Andrée, alarmée. Mon père?...

— Non, ma liét'nante, mais venez vite tous!

— Mais qu'y a-t-il enfin? interrogea Dorthez.

— Je le tiens, cette fois.

— Qui?

— Le lâche, le bandit, le traître...

— Mais qui donc?

— Sélim!

— Sélim? firent à la fois les trois jeunes gens.

— Oui, Sélim!... Je le savais bien, moi, allez! J'avais bien deviné ce qu'il machinait...

— Voyons, Mahmadou, reprit Dorthez, avec impatience, qu'y a-t-il? Explique-toi.

— Je vous dirai tout en route... Mais, je vous en supplie... venez vite... il le faut! »

Subjugués par l'air résolu, autoritaire même de Mahmadou, ils le suivirent sur-le-champ, étonnés de le voir s'engager, d'un pas rapide, dans une direction opposée à celle de la factorerie où ils résidaient depuis leur arrivée à Koulikoro.

« Parle, maintenant, Mahmadou, firent, tout en pressant le pas, Dorthez et ses compagnons.

— Voilà. Depuis plusieurs jours, sans qu'il s'en doutât, je le suivais comme son ombre, certain qu'il préparait quelque chose contre vous. Pour moi, c'était lui l'auteur des guets-apens du Fouta-Djallon et du Haut-Niger...

— Oh! serait-ce possible? murmura Andrée.

— Plusieurs fois déjà, je l'avais vu entrer, avec Diavara, dans une vieille maison où il rencontrait des gens qui me semblaient suspects, des Toucouleurs. Mais je n'avais jamais pu les surprendre à temps... Aujourd'hui, tout à l'heure, je me suis caché et j'ai entendu toute leur conversation. Dans quelques jours, quand nous serons descendus sur les rives du Niger, une centaine de Toucouleurs doivent venir nous massacrer...

— As-tu bien compris leurs paroles? interrompit Andrée. Quoi, Sélim?...

— Mon liét'nant, reprit Mahmadou, en s'adressant à Dorthez, vous savez l'arabe..., ils parlaient en cette langue; vous écouterez vous-même, si nous pouvons arriver avant leur départ. Mais, je vous en prie, dépêchons-nous!... »

Il était superflu de leur dire de se hâter, maintenant. La petite troupe courait, littéralement. Au bout d'une dizaine de minutes, les arrêtant d'un geste, Mahmadou se mit à marcher à pas de loup. On était arrivé à l'extrémité du bourg et, dans la nuit devenue sombre, une faible lumière brillait à travers la porte mal jointe d'une vieille masure isolée.

Prenant la main de Dorthez, le Ouolof l'entraîna seul vers la

maison. Tous deux, lentement, prudemment, approchèrent, l'oreille tendue... Deux ou trois minutes s'écoulèrent dans un silence angoissant... puis, soudain, se redressant violemment, Dorthez, le revolver à la main, bondit en avant, et enfonçant la porte d'un coup d'épaule :

« Oh! le misérable! » s'écria-t-il furieusement.

Roger et Andrée s'élancèrent à leur tour. Tous les quatre firent, à la fois, irruption dans une salle faiblement éclairée par un lumignon à huile, où, assis à terre, se tenaient deux Toucouleurs, puis Sélim, Diavara... et le balafré!...

« Que personne ne bouge! » cria, en arabe, Dorthez, d'une voix tonnante.

Sélim et ses interlocuteurs s'étaient relevés d'un bond. La vue de trois revolvers braqués sur eux les arrêta net. Soudain, l'Arabe, remis de son émoi, fit un pas en avant et, s'avançant vers Dorthez :

« En voilà une surprise! fit-il d'un ton léger. J'ai cru à une irruption de bandits.

— Que faisiez-vous ici? interrogea sévèrement Dorthez.

— Mais, monsieur Dorthez, vous le voyez, je cause avec des amis. Nous parlions de la future descente du Niger par la mission et je prenais des informations pour que tout marche à souhait.

— A vos souhaits, voulez-vous dire? reprit Dorthez, d'une voix sarcastique. Vous prépariez un nouveau guet-apens.

— Que voulez-vous dire?

— Dans quelques jours, une bande de Toucouleurs devait venir nous attaquer, nous exterminer, ce qui serait arrivé, peut-être, sans Mahmadou. »

Sélim lança au Ouolof un regard venimeux que celui-ci soutint sans broncher, fier de son triomphe.

« Allez-vous donc ajouter foi aux divagations d'un Noir? reprit l'Arabe, en haussant les épaules.

— Oui, fit Dorthez, car le Noir a vu juste, alors que nous autres, confiants en vous, nous allions donner tête baissée dans le piège.

— Mais enfin, où voyez-vous un piège?

— Où je le vois! reprit violemment le jeune homme; simplement dans la figure de ce Mandé qui se cache derrière vous,

de ce balafré que j'ai vu une première fois à Kéla, puis revu deux fois dans la forêt du Haut-Niger, que nous avons toujours rencontré alors qu'il s'est agi de nous défendre contre les attaques de traîtres...

— Mais...

— Comme nous le pensions, cet être-là n'était que le bras. La tête, celui qui agissait dans l'ombre, c'était vous, Sélim! Et maintenant, traître infâme, qui vivez au milieu de nous pour



Deux ou trois minutes s'écoulèrent dans un silence angoissant.

mieux nous tromper, devant cette preuve vivante de vos crimes, oserez-vous nier encore?

— Eh bien, non! riposta fièrement l'Arabe, la tête haute. A bas les masques! Oui, je voulais vous faire périr tous! Oui, c'est moi qui ai dressé l'embuscade de la forêt et qui aurais réussi, sans ce maudit Noir, à vous massacrer tous demain, jusqu'au dernier.

— Ainsi, c'est donc vrai, Sélim? proféra douloureusement Andrée. Mais pourquoi?

— Pourquoi?... Parce que je vous hais.

— Mais que vous avons-nous fait? s'écria Roger.

— Ce que vous m'avez fait? Eh, que faites-vous donc au Soudan? Ne venez-vous pas étendre la puissance de cette France que je hais depuis mon enfance?

— Enfin, que vous ont donc fait les Français? reprit Roger, stupéfait.

— Je vais vous le dire. Sélim n'est pas mon nom. Je suis Mohammed Ben Saïdi, le fils d'un des lieutenants d'Abd-el-Kader, le compagnon d'armes de Bou-Amama, le frère de ce Mokrani, resté trente années en Nouvelle-Calédonie. Je suis un Arabe chassé d'Algérie, un musulman, un Senoussi, un être qui a voué sa vie au relèvement du peuple arabe que vous opprimez. Les Français ont tué mon père et ma mère. Plus tard, ils ont détruit mon foyer et fait périr ma femme et mon fils. Ils ont fait de moi un banni, un bandit, une bête fauve... Ma tête est mise à prix en Algérie, mon pays natal... Je les hais, entendez-vous? les Français... Je vous hais tous de la plus effroyable haine...

— Le malheureux! murmura Andrée, émue et agitant fébrilement la cravache qu'elle tenait à la main. Quelle triste histoire!

— Mais vous ne savez pas tout encore! reprit l'Arabe, avec un ricanement de défi. C'est moi, moi seul, qui ai préparé l'embuscade de la forêt.

— La vue de ce balafré nous le démontre, dit Roger.

— C'est moi qui ai tiré sur Jean Kerdalec!

— Quant à cela, non! s'écria Dorthez. Inutile de venir faire maintenant le fanfaron du crime! Vous étiez déjà blessé quand il fut frappé d'une balle.

— Erreur! riposta triomphalement Sélim. Quand vous avez fui vers le fortin, j'étais à dessein resté à l'arrière. Dès que vous fûtes entrés, à l'abri, j'ai gémi, puis appelé au secours, pour vous faire sortir de votre tanière,.. mais je tenais mon fusil tout prêt. Jean Kerdalec s'est montré, j'ai visé et j'ai tiré.

— Ah, l'infâme! » cria Andrée toute hors d'elle.

Et, rapide comme l'éclair, elle s'élança vers Sélim et lui cingla la figure de sa cravache...

Un sillon sanglant se dessina aussitôt sous le coup, zébrant la face du traître d'une marque ineffaçable. Fou de rage, celui-ci fit un pas en arrière et, d'un mouvement rapide, saisit, à sa ceinture, le pistolet qu'il n'avait encore osé retirer. Au même instant, le lumignon fumeux, renversé par un des Toucouleurs, s'éteignit, plongeant la salle dans une complète obscurité.

Un coup de feu retentit dans l'ombre. Sélim venait de tirer sur Andrée, à bout portant. On entendit le fracas d'un corps s'écroulant à terre comme une masse...

Il y eut un moment de confusion inexprimable. Du sein de ces ténèbres inattendues, des cris sauvages se firent entendre, un bruit de pas précipités retentit... puis, soudain, un silence profond plana, lourd, angoissant, tragique!...

Une seconde plus tard, à la lueur d'une allumette, Dorthez et Roger haletants virent avec stupeur que Sélim et les siens s'étaient enfuis par une seconde issue, insoupçonnée, dans le fond de la salle. Quant à Andrée, évanouie seulement, elle était tombée sur le corps de Mahmadou qui, frappé en pleine tête, gisait sur le sol, agonisant.

Voyant le danger que courait sa « liét'nante », le Ouolof, d'un mouvement sublime, s'était précipité pour lui faire un rempart de son corps et venait de donner sa vie pour la sauver...

. . . .

On ne saurait décrire la stupéfaction de Jean Kerdalec et de l'oncle Guy, lorsque Dorthez leur fit le récit des terribles événements qui venaient de se dérouler.

On ne songea pas à dîner, ce soir-là, dans la factorerie du Soudan Occidental. Il y eut, entre les membres de la mission Kerdalec, une longue et sérieuse délibération. La conclusion, toutefois, en fut moins pessimiste pour l'avenir que chacun ne l'avait craint tout d'abord. Le danger n'était-il pas écarté, maintenant qu'ils se tenaient sur leurs gardes et que le traître était démasqué?

« Allons, mes chers amis, dit à la fin le chef de la mission, il faut regarder la situation en face. Si la mort de ce pauvre Mahmadou ne nous avait pas fait payer trop cher cette découverte inattendue, nous n'aurions qu'à nous en féliciter. Demain, nous ferons transporter ici le corps de notre dévoué Ouolof que veilleront cette nuit deux de ses compagnons. Nous retarderons notre départ de quelques jours et nous rendrons solennellement les derniers devoirs à ce bon et regretté serviteur. Je vous engage donc à vous retirer dans vos chambres et, malgré notre profonde tristesse à tous, à vous reposer de toutes ces émotions, sans craintes ni soucis. »

Et tous le firent ainsi, sauf Andrée...

Au moment de se coucher, la jeune fille avait trouvé, soigneusement plié et épinglé à son oreiller, un billet contenant ces simples mots :

« Mademoiselle Andrée, vous venez d'échapper à ma vengeance. Elle n'en sera que plus cruelle.

Sélim. »

QUATRIÈME PARTIE

AU FIL DE L'EAU

CHAPITRE PREMIER

A bord (Journal d'Andrée).

A bord du « René-Caillé », 15 septembre. — Depuis l'explosion de « l'Affaire Sélim », il m'est impossible de me ressaisir. Quoi? Sélim, l'un des nôtres, tramait au milieu de nous notre perte! Vivant dans notre intimité, paraissant partager nos soucis, nos craintes, nos désirs, nos espoirs, il nous poursuivait de sa haine de musulman fanatique!... Et, seul, Mahmadou, ce pauvre Mahmadou, mon sauveur héroïque, avait su percer à jour le masque impénétrable du traître!... Sans cesse, dansent, devant mes yeux, les phrases menaçantes de ce terrible billet qu'une main invisible a posé sur mon lit dans notre demeure, au milieu de mes compagnons et de nos fidèles laptots.

Certes, je ne regrette pas un seul instant le mouvement spontané d'une légitime indignation qui m'a poussée à marquer d'un coup de cravache, sceau de l'infamie, l'ignoble face de ce fourbe..., mais que d'heures affreuses j'ai passées depuis en songeant à lui!

Ma foi, tant pis! Arrive que pourra! Je ne montrerai à personne le fatal billet. On me ramènerait en France, par la voie la plus sûre et la plus directe. Je vois déjà d'ici l'oncle Guy, prétextant son âge et ses fatigues, se déclarer incapable de suivre plus loin la mission et me supplier de revenir en France

avec lui, pour ne pas le laisser seul. Et père lui-même... Il ne manquerait pas d'exiger mon rapatriement immédiat. Pauvre père! « Exiger » de moi quelque chose, ce serait bien la première fois. Et cependant je sais, je sens qu'il le ferait.

Personne ici ne connaîtra donc le fatal billet, personne, pas même Roger, pas même Philippe...

Nous voici depuis hier sur le *René-Caillé*. A l'aurore, nous quittions Koulikoro, laissant sous son humble tertre mon bon, mon dévoué Mahmadou;... mais assez! Je m'étais promis, bien que je ne puisse les effacer de mon esprit, de ne plus parler, dans ces notes, de ces affreux événements, et voilà que je ne cesse... Voyons! un peu de courage, et, froidement, reprenons notre journal de route...

Elle a tout à fait bon air, la flottille Kerdalec. Le *René-Caillé* en tête, les chalands, activement maniés par nos robustes Somonos, forment une file majestueuse, tous pavoisés, en proue, des couleurs de la Compagnie et, en poupe, du drapeau national.

De Koulikoro à Tombouctou, il y a, paraît-il, un peu moins de 1 000 kilomètres. Or, à la descente du fleuve, on compte sur une moyenne journalière de quarante kilomètres. Cela fait donc, non compris les arrêts, vingt-trois journées de navigation.

Père, se conformant aux habitudes du pays, a réglé ainsi la marche. Chaque matin, départ au petit jour. Vers dix heures, halte d'une heure et demie, pour le déjeuner. Le soir, vers cinq heures, arrêt pour dîner à terre et bivouaquer.

Nos Somonos, sous la haute direction d'Oumarou Guiré, ont emporté des provisions qu'il leur sera facile de renouveler en cours de route. Nos Ouolofs que commande maintenant Ouattara, le successeur de l'infortuné Mahmadou, feront eux-mêmes leur cuisine. Quant à la « popote » des officiers, cela regarde naturellement Amadi So. Il s'est même déjà installé sur le chaland d'arrière, à cause de la fumée, un fourneau primitif, composé d'une grande caisse pleine de terre.

La première journée m'a paru assez courte. Réunis sur le *René-Caillé*, assis sur des chaises ou des pliants à l'ombre épaisse du toit de bambou de la cabine, nous n'avons eu qu'à paresser, sans même nous occuper de la conduite des embarcations. C'est la besogne d'Oumarou Guiré et il s'en acquitte à

merveille. Il n'y va même pas toujours de main morte : ce matin, je l'ai déjà vu frapper un de ses piroguiers. Si cela recommence, je lui ferai faire la leçon par Tonié Kané, notre laptot bambara.

Ils sont curieux, nos piroguiers. Répartis par moitié, sur chaque bateau, à l'avant et à l'arrière, ils se courbent et se redressent sans relâche, sans même s'apercevoir de la chaleur. Le plus souvent assis, ils lancent en avant le bateau, à chaque plongée cadencée de leurs pagaies. Debout parfois, quand le lit du fleuve se laisse atteindre, ils plantent dans le courant de longues perches de bambou, s'arc-boutant sur les jarrets, tendant les muscles, calmes, doux, bons enfants, toujours la chanson ou le sourire aux lèvres.

Même jour, 9 heures du soir, sous la tente (*à la lueur de ma lanterne*). — Ma foi, tant pis! Je griffonne ces notes avant de m'étendre sur mon lit de camp. C'est trop drôle...

Nous avions fait halte à cinq heures du soir, suivant le programme. Nous nous trouvions justement devant un petit village de pêcheurs, ainsi que le montraient de nombreux filets étendus sur la berge.

« Ah, ah! me dit l'oncle Guy, d'un air satisfait, nous allons trouver là un village de Somonos. Cela va être curieux. Et tu remarqueras que, comme nos piroguiers, comme même nos Bambaras, ils ont tous, malgré le grand soleil d'Afrique, le crâne rasé. »

On débarque. Les Noirs accourent en foule, espérant toujours quelque bonne aubaine. Je pousse un éclat de rire. Tous ont la tête couverte de nattes et de tire-bouchons, bizarres coiffures que nous n'avions pas encore rencontrées.

« Oncle Guy, m'écriai-je, si on s'en rapporte à la nudité du sommet, en fait de Somonos, je ne vois que toi, ici. Pourtant, nous sommes bien dans un village de pêcheurs nigériens, exclusivement composé de Somonos, m'as-tu dit.

— Alors, ceux-là sont des « Bozos », répliqua l'oncle Guy, piqué dans son amour-propre de savant. Dès que Tonié Kané sera là, il te dira... »

Juste, à ce moment, celui-ci sautait sur la plage, à son tour.

« Tonié Kané, lui cria vivement mon oncle, quels sont ces indigènes?

— Des Bozos! répondit le Noir, après un léger coup d'œil circulaire.

— Hein? fit triomphalement mon oncle, que te disais-je?... Eh, mes amis, si nous allions faire un tour dans ce village, en attendant le souper? »

Oumarou Guiré faisait amarrer soigneusement les chalands. Nos laptots, sous la direction de Ouattara, préparaient les tentes de campement, Amadi So allumait gravement son feu sur la grève, quand, un quart d'heure après notre débarquement, nous pénétrâmes dans la petite bourgade.

Comme toujours, murs de pisé et toits de chaume; mais, dès l'entrée, une âcre odeur de poisson nous prit à la gorge. On en voyait, du reste, à chaque pas, pendu sur le toit des cases ou le long des maisons, dur, sec, racorni.

« Oncle Guy, fit remarquer Philippe (depuis Saint-Louis, il ne l'appelait pas autrement), oncle Guy avait raison tout de même! Voilà bien un vrai village de pêcheurs.

— Oh! fis-je, d'un air innocent, il a toujours raison. Ainsi, du milieu du Niger, il a su reconnaître des Somonos.

— Bah! fit l'oncle Guy, Bozos ou Somonos...

— C'est absolument la même coiffure.

— Non! mais ce sont les mêmes mœurs.

— Vous avez là, oncle Guy, reprit Philippe, en me désignant, un « neveu » vraiment espiègle.

— Que veux-tu, mon cher, j'y suis tellement habitué. Andrée ne taquinant plus son vieil oncle! Il me semblerait qu'il y a quelque chose de changé sous la calotte des cieux. Cela m'attristerait même un peu », ajouta-t-il, en me mettant affectueusement la main sur l'épaule.

Mon bon oncle! Je m'en doute bien qu'il se plaît aux taquineries de son Andrée. Il sait bien que je l'aime et le vénère de tout mon cœur.

« Et les Somonos, Bozos et autres « Os », repris-je, il me semble, oncle Guy, que c'est le moment propice de nous donner sur eux quelques explications.

— Les voici, mon enfant, répondit-il, en se redressant d'un air professoral. Les Bozos, que vous voyez autour de vous, fort occupés à vous contempler, vous et vos costumes, sont le produit d'un croisement entre les Sourhaïs et les Bambaras, dont

ils parlent la langue. Quant aux Somonos, ils proviennent d'un croisement de ces mêmes Sonrhaïs avec une race de marins, les « Kambaris », venus, croit-on, des environs de Boussa, sur le Bas-Niger. Ces Bozos, descendant des Bambaras, sont donc dérivés de la race mandingue.

— Les Mandés! m'écriai-je, voyez le tableau des races dressé par le Dr Guy Kerdalec. Mandés : race d'invasion du XIIe siècle, zone centrale, musulmans, se divisant principalement en Bambaras, Malinkés, Soninkés, Siène-Raï, Dioulas-Mandés... et croisements.

— Bravo! dit mon père. Tu n'as pas oublié tes auteurs.

— Tu vois comme c'est clair! s'écria mon oncle, triomphant.

— Très clair, en effet, ripostai-je. Les Bozos et Somonos sont ainsi appelés parce que ce sont des Mandés et qu'ils parlent bambara. Je comprends. Un enfant ne s'y tromperait pas.

— Quoi qu'il en soit, continua mon oncle en souriant, ils forment parmi les autres peuplades une classe distincte, ont leurs villages à eux, sauf dans certains centres, et exercent un véritable monopole comme pêcheurs ou mariniers.

— Et jamais ils ne se mêlent aux autres Bambaras.

— Ils vivent côte à côte, sans aucun mélange. Ils habitent parfois un village mixte, mais alors celui-ci se divise en deux quartiers distincts. Pêcheurs ou marins dans l'âme, bateliers par la race, l'atavisme, le sang, ils s'en vont, deux par deux, dans de minuscules pirogues, sur le grand fleuve où ils trouvent leur gagne-pain et qu'ils aiment par-dessus tout. L'un, accroupi à l'arrière, manie la pagaie; l'autre, debout à l'avant, l'œil fixe, le jarret tendu, se tient prêt à jeter le filet dans les flots. Quand leurs barques sont pleines de poisson, ils reviennent au logis. Le sel étant trop cher au pays noir, le poisson est séché sur le toit des cases ou pendu aux maisons et aux clôtures, comme vous l'avez vu...

— Et senti.

— Quand il est sec comme des copeaux, les femmes vont le vendre au marché voisin où il fait, ne vous en déplaise, les délices des agriculteurs bambaras. »

Tout en causánt, nous avions fait le tour du petit village et étions revenus sur la grève. Un spectacle pittoresque nous y attendait. Sauf quelques Noirs laissés de garde aux bateaux,

tous étaient installés en plein air, autour des feux où cuisait leur dîner. Amadi So avait sorti casseroles et bidons, dressé la table, apporté les pliants, disposé assiettes et bouteilles. Un délicieux fumet de gibier se répandait, faisant une agréable diversion à l'odeur de poisson séché. Plus loin sur un tertre, Ouattara donnait ses derniers ordres pour la mise en place des lits sous les deux tentes. Il n'avait pas oublié, le digne Ouolof, que le chef de la mission avait déclaré vouloir toujours coucher en dehors des habitations, sauf dans les villes, par crainte des fièvres et aussi de la vermine. Les moustiquaires étaient également prêtes.

17 septembre. — Troisième jour de navigation. Aujourd'hui, nous resterons à Niamina. Notre flottille est ancrée au fond d'une anse de la rive gauche du fleuve, au pied de la falaise sur laquelle se profilent les anciennes fortifications de la ville, une muraille de deux mètres de haut, de la couleur gris clair de la glaise séchée au soleil.

Niamina est une petite cité de plusieurs milliers d'habitants, ville de pêcheurs et de tisserands. Sur la berge, plusieurs rangs de grands filets; dans les rues, de longues rangées de fil de coton séchant au soleil; dans les maisons, de petits métiers pour fabriquer les bandes bleues des couvertures. Les rues, forment un lacis s'entre-croisant au hasard et sont bordées de murailles blanches derrière lesquelles se cachent maisons et courettes. Niamina me laissera un souvenir charmant. Entrecoupée de ravins dévalant brusquement sur le fleuve, elle est coquette et animée, avec ses maisonnettes en pisé, construites avec une certaine recherche d'architecture et sa population enjouée, active, commerçante.

Jusqu'en 1884, paraît-il, Niamina fit partie de l'empire toucouleur, dont la capitale était Ségou que nous verrons demain soir. A cette époque, lors de l'arrivée de la première canonnière française, les habitants bambaras chassèrent la garnison toucouleure et demandèrent notre protection. C'est le port naturel du Haut-Bélédougou, du Fandangou, et des marchés voisins du désert qui commence à une vingtaine de lieues d'ici; sa population de Toucouleurs barbares, nomades et pillards était, avant l'occupation française, un véritable fléau pour tous ces habitants des bords du Niger, sédentaires, calmes

et pacifiques. Ces gens-là nous ont regardés comme des sauveurs. On le voit à la façon dont ils nous accueillent.

18 septembre. — Quelle merveilleuse matinée sur ce Niger immense où le regard se perd dans l'infini! Les eaux sont bleues, comme le ciel qui s'y reflète et, sur la rive, la ligne noire des arbres ondule, parmi la verdure des herbes, sur les larges bancs de sable rouge.

CHAPITRE II

Ségou et Sansanding. (Journal d'Andrée.)

Ségou-Sikoro, *19 septembre.* — Nous sommes arrivés ici hier soir, deux jours après notre départ de Niamina, ayant laissé depuis quatre jours Koulikoro, dont nous sommes distants de 176 kilomètres. Pas de bivouac. Nous couchons dans la ville où nous devons rester plusieurs jours.

D'après le peu que j'ai vu depuis l'arrivée, Ségou me paraît assez curieux. C'est sur un coude majestueux du Niger que se dresse la ville, avec ses murailles en zig-zag, ses portes larges et massives, son fort hérissé de tourelles. Ce matin, je dois parcourir la ville avec Roger, tandis que père, oncle Guy et Philippe s'occuperont de choses sérieuses : commerce et agriculture.

Mais que de Ségous! Quatre lieues avant de débarquer, nous rencontrions déjà Ségou-Koro (Ségou le vieux), où nous distinguions des ruines du haut de notre chaland. Ce sont, m'a dit Tonié Kané, les restes du palais des anciens rois bambaras. Puis ce fut Ségou-Bougou (la paillote de Ségou), puis Ségou-Koura (Ségou le neuf), et enfin, Ségou-Sikoro, le vrai Ségou, la capitale. Ajoutez à cela Douabougou, Goupanyi, les faubourgs de la grande ville, et le village de Somonos qui les continue, à l'aval,... voyez quelle agglomération! C'est très peuplé, très actif, par ici, très vivant. Des deux côtés du Niger, on ne voit que groupes de cases, des maisonnettes, des enclos, des champs cultivés où se pressent des travailleurs bambaras, tandis que le fleuve est sillonné des innombrables pirogues de pêcheurs somonos.

20 septembre. — Ah, çà! Mais, dans Ségou, je ne reconnais plus mon Soudan... ou si peu! Nous avons passé notre journée

d'hier, Roger et moi, à examiner les maisons. Ce sont des cases avec des terrasses appuyées sur des piliers décorés d'arabesques et portant, sur le pourtour, des consoles d'argile. Ce n'est pas de l'architecture grecque, ni gothique, mais enfin ce n'est plus du tout la simplicité enfantine de la case soudanaise. Les Marocains et, dans la suite, les Toucouleurs, ont passé par là. Ségou n'était-elle pas, du reste, la capitale de l'empire toucouleur? Toutes ces maisonnettes ne sont, après tout, que les restes de cet immense tata où habitait Ahmadou et, avant lui, El-Hadj-Omar, son père, le « liam-dioulbé », le Commandeur des croyants.

Il ne faudrait pourtant pas se figurer, malgré la belle avenue de fromagers, longue de deux kilomètres, qui traverse la ville depuis notre occupation, que nous sommes ici dans un centre luxueux. Loin de là! J'ai même ressenti une certaine déception en examinant les choses de près. Combien Ségou aurait besoin d'être aérée par le percement de boulevards, de larges avenues et de places bien plantées, comme on l'a fait à Bamako!

21 septembre. — Je le vois maintenant, nous sommes bien ici en plein Soudan. J'ai visité le marché ce matin et j'ai reconnu là mon marché de Kita où nous faisions nos provisions, le pauvre Mahmadou et moi. C'est tout au bout de la grande avenue. On y compte encore par cauris. Avec une pièce de cinq francs on en a cinq mille (soit quatre mille, en comptant à l'européenne, vous vous rappelez, n'est-ce pas?). Ah! on est riche ici avec une pièce de cent sous! Aussi ai-je fait des folies : j'ai dépensé plusieurs milliers... de cauris!

J'ai acheté une couverture blanche pour cinq francs et une bleue, pour neuf. Je me suis procuré, en outre, un pagne, à titre de souvenir. Mais ce que j'ai dû « palabrer », ou plutôt faire palabrer mon Tonié Kané, avant d'en arriver là! Je ne pouvais pourtant pas quitter la place, sans acheter un échantillon de ces fameux « pagnes de Ségou », si renommés dans tout le Soudan.

Père, oncle Guy et Philippe, après avoir rendu visite à toute une série de commerçants noirs, en rapport avec nos maisons de Médine et de Saint-Louis, ne font plus que parler coton. Plantation de coton, récolte du coton, séchage du coton, machine à fouler le coton, prix de transport du coton, etc.,

c'est à s'en fourrer dans les oreilles, de leur coton, pour ne plus en entendre parler.

22 septembre. — Visité ce matin l'établissement des Pères Blancs, sorte de ferme modèle, d'école pratique. Fort intéressant et très utile pour la propagation de l'influence française. Demain, nous quittons Ségou pour aller coucher à Sansanding. Nos piroguiers vont avoir un bon coup de collier à donner. Il leur faudra, dans la journée, abattre leurs cinquante-cinq kilomètres. Nous allons encore entendre crier Oumarou Guiré!

Pourtant, je dois remarquer qu'il s'est adouci depuis que Philippe, révolté de sa brutalité, lui a déclaré qu'il ne voulait plus le voir maltraiter ses hommes. Il est si bon, ce cher Philippe! Il faut voir comme il s'intéresse à nos Somonos, comme il cherche tout ce qui peut leur faire plaisir. Aussi ont-ils un faible pour lui. Survient-il entre eux quelque dispute, c'est toujours à Philippe qu'ils ont recours pour trancher leurs différends. Je sais bien qu'ils n'oseraient s'adresser à père, le grand chef blanc, ni à l'oncle Guy qu'ils vénèrent comme un Dieu, depuis qu'il a guéri l'un d'eux d'une douloureuse ophtalmie. Mais pourquoi toujours Philippe et jamais Roger ou moi? Il est probable que nous n'avons pas... la manière.

23 septembre. A bord du « René-Caillé ». — Aujourd'hui, j'ai pêché, Roger a pêché, oncle Guy a pêché. Nous avons, ce soir, une belle provision de poissons du Niger, de quoi nourrir largement tous nos piroguiers. Mais pourquoi nous a-t-il fallu tant d'heures, avec nos filets, pour ramasser tous ces poissons, alors que nos Somonos n'ont qu'à se baisser pour en prendre? Mystère... et savoir-faire. Là encore nous n'avons pas la manière.

Oncle Guy a voulu jeter le harpon. Il y tenait. Conduit en pirogue par Oumarou Guiré lui-même (quel honneur!), il a évolué autour de la flottille, pendant la grande halte, malgré le soleil et même sans son inséparable parasol. Trois fois il a lancé le harpon et trois fois il a harponné... l'eau du fleuve.

Je crois que cette expérience suffira à son bonheur. Je l'aurais bien un peu plaisanté à ce sujet, mais comment aurais-je pu me le permettre, moi qui, à plusieurs reprises, ai tiré sur des caïmans se prélassant effrontément devant nous et qui ai vu, sur le Sénégal par exemple, ces horribles bêtes se soucier



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

VUE SUR SÉGOU.



Cl. Dr Collomb.

LA MAISON DES SOFAS A SÉGOU.





Cl. du Dr Collomb (Col. Muséum).

UN BERGER BAMBARA.

MADEMBA, « FAMA » DE SANSANDING.



Col. Office colonial.

CHASSEURS DANS LA FORÊT.

de mes balles autant que d'un noyau de guigne?... Sans-cœurs, va!

Sansanding, *24 septembre, soir.* — Je ne regrette pas ma promenade d'aujourd'hui. Non pas que la ville soit fort curieuse, car elle a été dévastée par les Toucouleurs peu de temps avant l'arrivée des Français et elle n'a pas encore recouvré son importance et sa richesse, mais j'ai fait connaissance avec Mademba, le gouverneur, que dis-je? le « fama » de Sansanding. J'en suis revenue enthousiasmée.

Mademba est un Noir « blanchi », moralement parlant. C'est un « Toubab », un Européen, comme le nomment les indi-



Oncle Guy a voulu jeter le harpon.

gènes. Fils d'un chef sénégalais, il a passé sa jeunesse à l'École des otages de Saint-Louis. Élevé dans les idées françaises, possédant une certaine instruction, il a suivi dans leurs expéditions Borgnis-Desbordes et Archinard. Pour le récompenser de ses bons services, on l'a nommé fama de Sansanding. C'est le gouvernement des Noirs par un Noir civilisé.

Sur une large place se dresse une belle façade carrée, d'environ dix mètres de haut, découpée par des cloisonnements verticaux couronnés de petits clochetons. Pas de fenêtres. Une seule et unique porte. De chaque côté de cette façade, de grandes murailles d'enceinte. Ce sont les murs extérieurs du palais de Mademba qui comprend une série de cours encadrées de nombreux bâtiments.

Après nous être fait annoncer, nous entrons par l'unique porte et pénétrons dans une première cour spacieuse, très

animée. Il y a de tout là dedans : hommes, femmes, enfants, chevaux, moutons, poules, canards; des serviteurs mesurent du mil ou du riz, d'autres achètent des kolas ou vendent du tabac, des étoffes, des barres de sel, etc.

Au fond, tout au fond, est la résidence du fama. Quel contraste! Il y a bien, dans les salles d'audience des indigènes, les « sièges » du pays, de simples peaux de bœufs étendues à terre, mais dans les pièces intimes du maître de la maison, j'ai vu, non sans surprise, des chaises, des tables, des livres, des pendules et même un bureau avec du papier, de l'encre et des plumes.

Et Mademba donc? Après avoir vu la cage, je croyais rencontrer un perroquet prétentieux, grotesquement habillé à l'européenne;... pas du tout! Mademba est un Noir bien à l'aise sous son fez rouge, son large pantalon à la soudanaise et son long manteau bleu où le ruban rouge jette sa note inattendue. Il s'exprime en français, sinon élégamment, du moins sans gêne aucune et montre, sur les questions intéressant son pays, des aperçus originaux. C'est un « colonial » qui se tient au courant des choses d'Europe et est abonné à nos journaux.

Après nous avoir fait apporter, pour nous souhaiter la bienvenue, une bouteille de champagne, il a eu l'amabilité de nous faire visiter ses établissements et de nous conduire ensuite à son jardin d'essais, planté d'arbres fruitiers de France. Il nous a montré ses cultures, ses légumes, et ses tentatives d'acclimatation de graines qu'il fait venir de Paris.

Nous causâmes longtemps avec lui. Père lui a dit combien il admirait la fertilité de ces rives du Niger qui, sous l'égide de la France, pourraient devenir un des pays les plus riches du monde.

« Pour moi, répondit-il [1], actuellement je fais ce que je peux « pour remplir la tâche que l'on m'a confiée qui est de contri- « buer à rendre riche notre pays, et, cependant, comme tous « les hommes, ce en quoi j'ai le plus confiance, c'est dans « l'avenir. J'ai cinq fils. C'est l'habitude parmi nous autres « Noirs, qui le pouvons, de désirer que nos enfants aient un

1. *Authentique* : ÉMILE BAILLAUD, *Sur les routes du Soudan*, p. 85.

« emploi dans vos bureaux. Il n'en est point ainsi de moi qui « suis cependant un ancien télégraphiste. Ce qui fera notre « richesse et notre force, c'est la terre. Je veux que mes fils « vivent d'elle et la rendent féconde. Si je le peux, ils iront en « France, dans vos écoles, les uns étudier l'agriculture, les « autres la manière de soigner les bêtes, un d'entre eux celle de « soigner les hommes... »

Il paraît, du reste, que Mademba rend ici les plus grands services aux Européens, aussi bien aux voyageurs qu'à l'Administration coloniale. Un commandant de poste a-t-il besoin de s'approvisionner en céréales, de recruter des tirailleurs ou des porteurs, de trouver des agents de confiance, il n'a qu'à s'adresser à Mademba.

Avant de nous quitter, celui-ci nous a gracieusement offert sa photographie. Malheureusement il est en costume européen, en officier des troupes coloniales, pour ainsi dire. Je l'aurais préféré avec son costume habituel, celui qu'il portait aujourd'hui et qui lui sied bien mieux.

Je n'en suis pas moins revenue enchantée de notre réception. Quant à père, il en était ravi tout simplement.

« Le voilà, disait-il ce soir en dînant, le vrai type de l'intermédiaire noir dont je parlais à M. Darnemont-Liancourt. Ce sont des hommes comme lui que je voudrais placer à la tête de mes factoreries. S'ils sont rares, il y en a cependant et on pourrait en trouver d'autres. Quels services ils rendraient dans mes fermes modèles ! C'est la preuve que j'avais vu juste et que nous devons réussir dans notre entreprise. »

Jamais depuis longtemps je n'avais vu père aussi heureux.

26 septembre. — Nous n'avons pas bougé de notre demeure aujourd'hui. Impossible de mettre dehors le bout du nez. Nous avons eu une tornade extrêmement violente. Que de vent ! Que d'eau ! Depuis notre départ de Bamako, nous avions déjà payé notre tribut à la saison des pluies, mais aujourd'hui c'est le bouquet. Toutes les cataractes du ciel semblaient s'être donné rendez-vous. Le Niger était agité comme une mer en courroux. Heureusement que nous étions à l'abri dans Sansanding. Nos chalands, bien à l'ancre, n'ont pas eu trop à souffrir. Tout est pour le mieux.

27 septembre. — Nous quittons demain Sansanding. Comme

nous sommes loin de Koulikoro!... Sélim s'est effacé de mon esprit..., ses menaces me semblent vaines... et mes craintes s'évanouissent peu à peu. Que pourrait-il contre nous, maintenant que nous sommes avertis? Que pourrait-il surtout contre moi, au milieu de notre petite armée, à côté des miens?

CHAPITRE III

Heures mélancoliques.

Il ne fallut pas moins, à la flottille Kerdalec, de cinq longues journées de navigation, pour franchir les 200 kilomètres qui séparent Sansanding de Diafarabé.

Le jour où l'on devait arriver à ce bourg, le chef de la mission prit une décision importante.

« Mon cher Philippe, dit-il à Dorthez, j'ai l'intention de vous charger d'une corvée.

— Je suis toujours à vos ordres, monsieur Kerdalec.

— Je vais vous prier de faire l'office de fourrier. En vous embarquant à Diafarabé sur une pirogue légère et en doublant les étapes, vous pourriez arriver quelques jours avant nous à Djenné.

— Y songes-tu, père? s'écria Andrée. Envoyer Philippe tout seul, en avant...

— Ne me croyez-vous pas assez grand pour voyager seul? répliqua Dorthez en souriant.

— Si! Mais pourtant... Sélim?...

— Sélim?... Vous y pensez encore, Andrée! C'est de l'histoire ancienne...

— Et s'il cherchait à se venger?

— Allons donc! reprit Dorthez, en haussant légèrement les épaules.

— Ces gens-là, ajouta l'oncle Guy, ne peuvent travailler que dans l'ombre et le mystère. Démasqués, ils ne sont plus à craindre. Sélim est assez heureux d'avoir pu échapper à notre légitime courroux. Crois-moi, ma chère enfant, il ne s'y frottera plus. Je puis bien te certifier que l'idée de se venger n'est pas entrée un seul instant dans son esprit. »

Andrée aurait pu, en montrant le terrible billet, éclairer ses compagnons sur les desseins du traître. Elle y songea même une seconde, au risque d'être ramenée en France, mais un mot de son père la rassura.

« Du reste, Philippe aura comme compagnons de route Ouattara et trois autres laptots. Cinq bons fusils sont quelque chose, je pense.

— Allons, allons, tu peux te rassurer, ma petite sœur, continua malicieusement Roger. On ne le mangera pas notre Philippe. »

La jeune fille ne put s'empêcher de rougir, tandis que Dorthez lui jetait un long regard de reconnaissance et d'affection. Cette marque d'intérêt, de la part d'Andrée, venait de lui causer une bien douce émotion.

« En arrivant ainsi à Djenné en éclaireur, reprit Jean Kerdalec, il lui sera facile, parlant l'arabe, de reconnaître les lieux, de nous préparer un logement et de nous éviter les désagréments habituels à tout voyageur débarquant dans une ville inconnue. Ouattara connaît le bambara. A eux deux, ils sauront bien se débrouiller. Djenné est le centre le plus important de tout le Moyen-Niger, je veux y fonder un comptoir dans le genre de ceux de Kouroussa et de Bamako. Je n'aurai pas de temps à perdre pour cela.

— Ce soir, dit Dorthez, dès l'arrivée à Diafarabé, je vais m'occuper de trouver une pirogue légère. Demain, à l'aurore, je me mettrai en route. Quand serez-vous à Djenné?

— Je pense rester trois jours à Diafarabé, pour voir les environs et me mettre en rapport avec quelques commerçants indigènes qui m'ont été signalés. Nous aurons ensuite deux jours de navigation. Nous arriverons donc à Djenné dans six jours, vers cinq heures du soir.

— Et vous me trouverez dans le port, heureux de vous recevoir », fit gaiement Dorthez.

Le lendemain à l'aurore, il partait de Diafarabé et bientôt la pirogue, activement poussée par d'habiles rameurs, disparaissait dans le lointain.

Jean Kerdalec avait l'intention de séjourner trois jours à Diafarabé. Mais, dit le proverbe, « l'homme propose... » et une quinzaine devait s'écouler avant qu'il pût quitter cet endroit.

Le lendemain de leur arrivée, alors qu'ils revenaient, vers le soir, d'une visite à une plantation des environs et rentraient à Diafarabé, les membres de la mission eurent une triste surprise.

Seul l'oncle Guy était resté dans le bourg, ne se sentant pas, ce jour-là, son entrain habituel. Or, vers trois heures de l'après-midi, il avait été brusquement saisi d'un violent frisson et atteint aussitôt d'un fort accès de fièvre; maintenant, le corps couvert d'abondantes sueurs, il reposait, anéanti, dans son lit où, dès le début, les laptots l'avaient transporté.

C'était un accès de fièvre paludéenne. Jusqu'alors, à part la légère indisposition d'Andrée à Saint-Louis, aucun membre de la mission n'avait encore payé son tribut au climat soudanais. En ayant soin de prendre la dose quotidienne de dix centigrammes de quinine à titre préventif, en observant scrupuleusement les règles de l'hygiène, en ne buvant que de l'eau bouillie, en se montrant extrêmement sobre, on a de fortes chances d'éviter la maladie. Mais encore, pour cela, faut-il un organisme robuste, sain, jeune! Or, si l'oncle Guy jouissait de la plus parfaite santé, la jeunesse n'était plus précisément son lot, et ce n'est pas impunément qu'un homme de son âge circule dans les pays tropicaux.

La nuit suivante ne se passa pas trop mal. Déjà, on pensait en être quitte pour la peur quand, le lendemain, un second accès de fièvre, plus violent encore que le premier, vint de nouveau inquiéter l'entourage du malade d'autant plus gravement que celui-ci ressentait, à droite, un point de côté persistant. Ce point douloureux, manifestement causé par une congestion du foie, dénotait une certaine intoxication paludéenne.

Jean Kerdalec se tourmenta beaucoup de cette maladie dont il se sentait responsable, puisque c'était en le suivant que son frère l'avait contractée. Il restait là, dans la chambre, inactif, ne sachant plus que faire, n'ayant plus de courage à rien. Il fallut, pour le faire sortir de sa torpeur, que l'oncle Guy lui-même lui déclarât, dans un moment d'accalmie, qu'Andrée lui suffisait comme garde-malade et qu'il était inutile d'immobiliser ainsi autour de lui la mission tout entière, dans la personne de son chef.

Dès le début, en effet, Andrée s'était installée au chevet du malade et n'avait plus voulu le quitter; celui-ci s'efforçait

cependant de la rassurer et de lui prouver par mille raisons que c'était un incident vulgaire dans ces pays et dont il n'était pas la victime pour la première fois.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans amélioration. Ce furent des heures bien mélancoliques pour la pauvre Andrée.

Pendant le court séjour qu'il devait faire à Diafarabé, Jean Kerdalec avait trouvé comme demeure une maison indigène dont l'installation, par trop sommaire, avait été complétée en faisant venir des chalands couchettes, tables, chaises pliantes, etc.



Tirant de son sein le fatal billet, elle le lisait, le relisait.

La jeune fille avait placé son lit de camp dans la chambre même de son oncle, voulant être toujours prête, la vaillante enfant, à porter aux lèvres altérées du fiévreux une tasse de tisane ou à lui faire prendre les paquets de quinine aux heures indiquées. Elle avait eu aussi l'attention de garnir la pièce de livres, d'instruments et d'objets familiers au vieux savant, s'efforçant de lui donner, dans cet abri provisoire, l'illusion de son « home », maintenant si lointain.

Pour la jeune fille, les heures les plus tristes n'étaient pas encore celles de la nuit. Quand le malade s'assoupissait, elle pouvait, à son tour, se livrer à un repos bien gagné. Si parfois, dans une recrudescence de fièvre, il venait à délirer, Jean Kerdalec et Roger, couchés dans la pièce voisine, survenaient aussitôt, lui apportant le réconfort de leur présence.

Le plus pénible, c'était le jour. Andrée avait déclaré qu'elle pouvait facilement donner les soins nécessaires. « Ce n'est pas l'affaire des hommes de rester là! » avait-elle dit. Et cependant, lorsque, profitant du sommeil de l'oncle Guy, le chef de la mission et son fils sortaient pour s'acquitter de la besogne journalière, quelle horrible sensation de solitude et d'abandon étreignait le cœur de la pauvre enfant!

Ces bruits du dehors, ces voix gutturales, ces chants bizarres,

ces appels rauques de passants, ces cris inconnus d'un monde si différent du sien, quel dépaysement complet!

C'est alors que le souvenir de Sélim lui revenait à l'esprit, plus pressant encore. Tirant de son sein le fatal billet, elle le lisait, le relisait, contemplant avec terreur ces lignes écrites de la main du traître. « Mademoiselle Andrée, vous venez d'échapper à ma vengeance, elle n'en sera que plus cruelle. » Quelle vengeance cruelle voulait-il donc tirer d'elle?... Elle se levait alors, les yeux dilatés par la terreur, s'attendant à chaque instant à voir le traître surgir, fier et insolent, devant une femme et un moribond.

Puis sa pensée se reportait sur Philippe parti au loin presque seul, en butte peut-être aux attaques de Sélim, attaqué, blessé... qui sait? On l'avait prévenu par dépêche de la maladie de l'oncle Guy : il allait l'apprendre dès son arrivée à Djenné. Demain, ou ce soir même, il allait répondre et on aurait ainsi de ses nouvelles à lui. « Mais, se disait ensuite la jeune fille comme si elle eût voulu se reprendre après avoir trop longtemps songé à Dorthez, pourquoi trembler ainsi pour un étranger? »

Et cependant elle tremblait, Andrée, et de tout son être! Il lui fallait bien se l'avouer à elle-même. C'est qu'en elle un sentiment nouveau s'était glissé, à son insu... Oui! elle ne pouvait plus se le dissimuler plus longtemps, Philippe avait pris une grande place dans son cœur!

Le cinquième jour enfin, il y eut un mieux sensible. Déjà depuis la veille, l'oncle Guy n'avait pas eu un instant de délire et, en outre, l'inquiétante douleur hépatique avait disparu. L'accès de fièvre fut beaucoup moins fort. Toute crainte de complication pernicieuse était donc écartée.

La bonne nouvelle en fut aussitôt télégraphiée à Dorthez, arrivé enfin à Djenné et dont deux dépêches pressantes attestaient la vive inquiétude qu'il ressentait au sujet de la santé de son bienfaiteur.

Le lendemain, le mieux continua. Ce jour-là, sur l'ordre exprès de son oncle lui-même, Andrée s'en alla prendre l'air et accompagna, durant une couple d'heures, son père et son frère dans leurs courses habituelles. Un spectacle amusant les attendait, cette fois, au retour.

Quand ils pénétrèrent dans la chambre du malade, ils le trouvèrent se livrant à une sérieuse occupation. Il prenait un excellent bouillon de poulet, dans lequel Amadi So avait battu un jaune d'œuf. Et il était si drôle, l'oncle Guy, avec ses lunettes sur le front, sa serviette au cou, les deux grandes pointes derrière la nuque, son regard attentif pour ne pas répandre une goutte de potage sur le lit, qu'Andrée, mise déjà en belle humeur par sa promenade, se prit à rire aux éclats tandis que son père et son frère, ne réussissant plus à garder leur sérieux, l'imitaient à leur tour. Gagné par la contagion, l'oncle Guy lui-même interrompit son repas et, la cuiller en l'air, fit chorus avec les autres.

La maladie ne fut cependant pas guérie radicalement ce jour-là. Plusieurs accès de fièvre se déclarèrent encore, mais peu à peu ils allèrent en diminuant. La semaine suivante, le vieux savant se levait. Quinze jours après le début de la maladie, il quittait la chambre.

Sa première sortie fut pour aller sur la grève.

« Nous partirons dès demain, dit-il à son frère. Je ferai aussi bien ma convalescence dans la cabine du *René-Caillé* qu'à Diafarabé.

— Oh, oncle Guy, protesta Andrée, le crois-tu?

— Je le crois, mon enfant, mé-di-ca-le-ment! »

Il n'y avait plus qu'à s'incliner. On envoya une dernière dépêche à Dorthez, pour le prévenir et, le lendemain, la flottille Kerdalec quittait enfin Diafarabé pour aller coucher le soir à Koakourou.

Djenné ne se trouve pas sur le Niger, mais sur son colossal affluent, le Bani, qui se réunit à lui à Mopti, à une centaine de kilomètres en aval de la grande ville. Toutefois, depuis longtemps déjà, des contacts ont eu lieu entre les deux cours d'eau : depuis Diafarabé, depuis Sansanding, depuis Ségou même, ils communiquent ensemble par de nombreux marigots. Les eaux de ceux-ci, fécondant ainsi l'immense plaine, coulent alternativement d'un fleuve à l'autre, suivant que leurs crues sont plus ou moins tardives et leurs niveaux différents.

Au départ de Koakourou, la flottille quitta donc le Niger pour aller rejoindre le Bani par un marigot se dirigeant directement sur Djenné, à douze heures de navigation de ce point.



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

SÉGOU. LA GRANDE PLACE.



Cl. Dr Collomb (Col. Muséum).

LA MOSQUÉE DE NIAMINA.



Cl. Dr Collomb.

UNE MAISON DE NIAMINA.

Djenné se trouve au milieu d'une plaine excessivement plate, sans traces de villages ni même d'habitations isolées, dans une solitude absolue où, lors des basses eaux, s'étend à perte de vue un tapis jaune rougeâtre, doré par les rayons du soleil. Mais, à cette époque, tout était submergé et c'est avec le plus grand soin qu'il fallait suivre le chenal de l'étroit marigot pour ne pas s'échouer sur les bords, recouverts d'une couche d'eau insuffisante même pour les fonds plats des chalands.

Du milieu du Niger, dont ils ne distinguaient plus les rives, à cette époque des grandes inondations périodiques, nos voyageurs, depuis qu'ils étaient entrés dans la région des deltas, avaient eu l'impression de naviguer sur une mer intérieure. Après Koakourou au contraire, il leur sembla qu'ils pénétraient à l'intérieur des terres, pour ainsi dire, comme si un épouvantable cataclysme avait inondé une immense étendue de territoire.

Soudain, du milieu de la plaine liquide, un îlot apparut qui grandit peu à peu, se précisa ensuite et présenta bientôt au regard une longue masse de hautes murailles avec des toits découpés, des pignons et des terrasses piquetées de palmiers. C'était Djenné.

Une heure plus tard, les voyageurs pénétraient dans le port, au pied même des murailles.

De tous côtés maintenant, ce n'étaient que pirogues, barques légères, nuées de Noirs affairés autour d'immenses chalands jaugeant parfois jusqu'à vingt-cinq ou trente tonnes. Quel contraste avec la solitude de la dernière partie du voyage !

Tout à coup Andrée ne put s'empêcher de pousser un cri joyeux. Dorthez et Ouattara étaient là, exacts au rendez-vous. Cette fois, elle le sentait, Sélim ne reparaîtrait plus. Oncle Guy avait raison : on n'avait plus rien à craindre de lui. Le billet n'était qu'une fanfaronnade, un dernier geste de défi.

Et, pour effacer tout souvenir de ses terreurs passées, elle saisit le fatal billet, le déchira en mille morceaux et le jeta dans le fleuve.

CHAPITRE IV

Djenné.

Les bateaux ayant été amarrés et laissés à la garde des laptots, Jean Kerdalec et ses compagnons, pilotés par Dorthez, franchirent une porte percée dans les hautes murailles de la ville et arrivèrent en plein centre de Djenné.

Quel aspect inattendu! Plus de cases pointues, plus de huttes de paille ou de terre comme dans les villages soudanais. Ce n'étaient plus ces maisons coloniales de Kayes ou de Bamako, d'un vague aspect européen. Ce n'étaient même plus ces habitations semées au hasard, formant un dédale de ruelles tortueuses, traversées comme à Ségou par une large artère dessinée par les Européens dans un but sanitaire. On ne voyait que des rues indigènes, centenaires, bordées de vieilles et massives bâtisses avec rez-de-chaussée et un ou même deux étages.

Vision saisissante que cette grande ville, ce peuple actif et remuant, cette société apparue en plein Soudan, devinée plutôt dès les premiers regards des nouveaux arrivés!

Nos voyageurs parvinrent bientôt à l'antique demeure djénéenne choisie par le « fourrier » Dorthez.

« Cette maison est à vendre, monsieur Kerdalec, dit celui-ci quand fut terminé le repas auquel chacun avait fait grand honneur. Celui qui l'habitait vient de mourir et son héritier est un Bambara, chef d'un village du canton de Pandori, à quelque distance d'ici. Comme il ne s'occupe que de culture et ne vient jamais à Djenné, il est prêt, sur ma demande, à vous la céder si vous lui en offrez un bon prix.

— Et pourquoi pas, dit Jean Kerdalec, si vraiment elle nous convient?

— Nous l'examinerons demain dans tous ses détails, reprit

Dorthez. D'ailleurs, vous connaîtrez ainsi la disposition des maisons importantes de Djenné; elles sont toutes bâties sur le même modèle, suivant les plans de Maloum Idriss, un Marocain qui construisit la grande mosquée.

— Un architecte incomparable! fit remarquer l'oncle Guy en souriant. Ce fut en 1300, lorsque Konboro, le chef des Nonos, se fit musulman, que Maloum Idriss construisit ce monument aujourd'hui en ruines. En 1700, ce fut encore lui, oui, lui-même, qui édifia le palais de Bitton Couloubali, roi de Ségou : ce dernier le fit même mettre à mort pour qu'il ne retournât pas exercer son art à Djenné, la rivale. Et cependant cela ne l'empêcha pas, le siècle suivant, de construire la plupart des maisons de Djenné... Ah! nous n'avons pas son pareil en Europe!

— Il est probable, dit Dorthez, que, dans ces pays primitifs où l'on ne connaissait que les huttes coniques, ce Marocain apporta, le premier, l'idée des maisons carrées et à étages. On mit ensuite à son actif les travaux de ses élèves et successeurs. Mais la légende, au Soudan, n'a-t-elle pas plus de force que la réalité? N'est-ce pas ici le pays des fables, par excellence?

— Il ne faut pas en faire reproche aux Soudanais, dit doucement Andrée. En tout pays, l'homme ne ressent-il pas le même besoin de laisser courir un peu son imagination? »

Le lendemain, dès le réveil, nos voyageurs firent donc une visite consciencieuse de la maison qu'ils occupaient et dont ils songeaient à faire le siège de leur futur comptoir.

« Comme vous le voyez, expliqua Dorthez quand ils furent réunis dans la cour intérieure, cette demeure est composée d'une série de bâtiments délimitant une cour carrée.

— Un véritable bastion, dit Roger.

— Dans lequel on ne pénètre que par une seule ouverture, la porte d'entrée. Celle-ci franchie, on se trouve dans une première pièce appelée « blondo », sorte de vestibule donnant accès d'un côté dans le « darfo », la chambre de garde où se tient toujours un serviteur...

— Le concierge, fit Andrée.

— ...et de l'autre, dans le couloir que vous connaissez où se trouvent l'escalier et l'entrée de la cour intérieure où nous sommes en ce moment. Autour de celle-ci, vous le voyez,

s'ouvrent les portes des logements du rez-de-chaussée, toujours composés d'un vestibule et d'une chambre...

— Où nous ferons d'excellents magasins, interrompit Jean Kerdalec, quand nous aurons abattu quelques cloisons, percé quelques fenêtres et posé quelques poutres de consolidation. »

Quittant la cour, ils prirent l'escalier et montèrent au premier étage. Celui-ci était beaucoup moins vaste, ne portant que sur l'une des quatre façades du bastion. Même disposition qu'au rez-de-chaussée, mais une pièce était à ciel ouvert.

— Est-ce que celle-ci sert à contempler les astres? demanda ironiquement Andrée.

— On l'appelle le « barmané », expliqua Dorthez : littéralement « l'ouverture de la marmite », pièce réservée aux femmes. Elles peuvent y prendre l'air en s'occupant de leurs travaux, sans être vues des passants ni mêlées à la domesticité de la cour. »

Le deuxième étage ne comprenait que deux chambres.

« C'était là, reprit Dorthez, le logement particulier du maître de la maison.

— Et cette petite guérite, en saillie sur le dehors, demanda Roger, était-ce son belvédère?

— Pas précisément, riposta Dorthez en souriant. C'est... un endroit bien utile dont vous avez aperçu le tuyau de descente dans la cour. Il ne lui manque qu'une chasse d'eau.

— N'insistons pas! protesta Andrée.

— Eh! répliqua l'oncle Guy, ce détail intime a son importance à mes yeux. Plus que beaucoup d'autres, il dénote le degré de civilisation des Noirs de Djenné. »

Jean Kerdalec avait l'intention de rester environ six semaines dans cette ville, afin d'y fonder un établissement aussi important que ceux de Kouroussa et de Bamako. Il avait même réclamé déjà, pour le diriger, un agent français à M. Darnemont-Liancourt. Les jours suivants il se mit à l'œuvre.

Nous ne raconterons pas ses nombreuses allées et venues ni ses entrevues avec les autres Européens déjà établis dans cette ville, ni ses multiples pourparlers avec les commerçants indigènes et les chefs de village des environs pour s'informer des ressources du pays et en particulier de la production du coton. Qu'il nous suffise de dire qu'après plus d'un palabre il parvint à

acquérir le vieil immeuble et à commencer les travaux d'aménagement nécessaires pour l'installation d'un comptoir.

Suivons plutôt les jeunes gens dans leurs flâneries à travers la ville et écoutons leurs réflexions.

Ce qui les frappa tout d'abord, ce fut la décoration extérieure des maisons de Djenné, dont ils connaissaient maintenant l'intérieur.

« Il faut avouer, disait Roger, que si leur architecture est primitive, elle révèle cependant un style tout à fait original.

— Style arabe passé au noir, fit Andrée.

— Je ne le crois pas, répliqua Dorthez. Ces lignes massives et simples ne ressemblent en rien aux coupoles des constructions arabes ni aux sveltes maisons du Caire ou de Damas.

— Ni même, ajouta Andrée d'un air moqueur, aux palais artistement ciselés de Cordoue ou de Grenade.

— Et cependant, dit Roger, toute proportion gardée, ne pourrait-on y retrouver la trace d'une filiation?

— Quelques auteurs ont pensé, exposa Dorthez, que ces maisons de Djenné, avec leur pisé gris clair et leurs briques arrondies aux extrémités comme celles des Fellahs d'Égypte, avec leurs hautes façades sans fenêtres et leur ornementation rappelant vaguement le pylône égyptien, pourraient être un souvenir des villes pharaoniennes.

— Dans ce cas, objecta Roger, que faites-vous de Maloum Idriss et de ses élèves?

— Admettons alors, insinua Andrée, sans nous emberlificoter dans les théories, que ces maisons sont de style... djennéen.

— Style fort intéressant, en tout cas. Examinez cette façade avec son auvent soutenu par deux appliques en relief ainsi que les cannelures longitudinales des murs se terminant par de petites pyramides. Voyez ces rarissimes fenêtres, étroites et fermées par des grillages en bois ou en poterie, dans le goût marocain.

— Pas d'allusion, Philippe! interrompit Andrée. Vous allez réveiller les querelles de savants. Et de celles-là on n'en sort pas. Mais ce que nous pouvons constater c'est qu'il y a là une recherche d'idéal et un effort artistique manifeste. »

Le lendemain nos touristes allèrent visiter les ruines de l'ancienne mosquée, ce monument fameux construit en 1300 par

Maloum Idriss et qui était encore intact en 1830 lorsqu'il fut si malheureusement détruit par Ahmadou Cheikou.

C'était autrefois un carré exact de cinquante-six mètres de côté avec des murs de onze mètres de haut. Aujourd'hui il ne reste plus que les gros murs de la façade dont l'épaisseur leur a seule permis de résister à la furie des démolisseurs. L'intérieur est un monceau de décombres formé de travées, de plafonds, de galeries, de tours effondrés. Sur ces ruines planent des corbeaux et des aigles, tandis que grouillent à terre des légions de lézards et d'énormes iguanes verts, au milieu des débris du cimetière voisin où blanchissent à l'air des ossements desséchés.

Nos jeunes gens aimaient à flâner dans les rues, pour y surprendre sur le vif la vie active de cette curieuse cité où le commerce règne en maître. Aux carrefours étaient installées des huttes de paille, boutiques improvisées de petits commerçants, comme on en voit sur nos boulevards parisiens aux approches du Jour de l'An. En vrais camelots, les marchands attiraient le client par des cris, des promesses alléchantes, d'interminables boniments et vendaient d'autant plus qu'ils montraient plus de bagout et d'entrain.

Au grand marché, spacieux rectangle situé au centre de la ville, avec des allées pour le passage des acheteurs, les vendeurs, principalement des femmes, se tenaient sur de petits tertres d'où ils offraient aux passants, à grand renfort de gestes et de cris, leurs provisions variées : légumes, lait, épices, poissons secs ou frais, karité, savon, sel, kolas, allumettes, glaces, perles, couteaux, etc. On y voyait même des boutiques de changeurs où, pour un peu d'or en poudre ou quelques pièces françaises, on donne des milliers et des milliers de cauris.

Les bouchers avaient accroché des quartiers de viande à la devanture de leurs boutiques et les moutons dépecés attendaient la pratique. Mieux encore que dans nos halles, tout était combiné pour satisfaire immédiatement l'appétit, car, en face, se dressaient de grands fourneaux primitifs où l'acheteur pouvait faire cuire sa tranche de viande... gratuitement!

Le soir, Andrée n'en finissait plus de raconter à son père et à son oncle, à peu près remis maintenant de sa maladie, les aventures de la journée.

« Mais c'est une vraie capitale que Djenné! s'écriait-elle. Je n'aurais jamais pensé rencontrer une cité aussi active, aussi mouvementée, aussi commerçante, dans le fin fond du Soudan!

— Le fait est, lui dit son père, que sans pousser aussi loin que toi l'admiration, je dois constater que Djenné présente une importance commerciale bien supérieure à ce que je croyais.

— Je vous l'avais bien dit, fit l'oncle Guy. Ce fut jadis un des plus grands centres de l'Islam.

— Je ne m'en explique pas la raison, dit Roger. Elle est située loin de la mer, au milieu d'une plaine inondée six mois de l'année, et loin du Niger même!

— Mais songez donc, reprit l'oncle Guy, que ses habitants, intelligents, éclairés, affinés par une civilisation relative, devenus riches par l'étendue de leur commerce, furent, depuis des siècles, des Noirs supérieurs à ceux qui les environnaient, pauvres gens toujours en proie aux razzias, au pillage, à la barbarie et à l'anarchie. Comparez Djenné à ce qu'étaient les opulentes villes de Flandre au moyen âge, d'une richesse inouïe au milieu de campagnes misérables, et vous aurez la clef du mystère.

— La comparaison me paraît excessivement juste, dit Jean Kerdalec.

— Chez eux, ce n'était plus ce troc misérable des dioulas de village à village, de marché à marché. Ils avaient créé le grand commerce, avec de gros comptoirs à Djenné et des succursales dans les villes importantes de la Boucle du Niger, principalement à Tombouctou. Les négociants djennéens y entretenaient des représentants fixes, des sous-directeurs pour ainsi dire, ce qui ne les empêchait pas d'envoyer en outre des dioulas parcourir le pays.

— Et actuellement? demanda Roger.

— Il en est toujours de même. L'administrateur du cercle de Djenné, que nous sommes allés voir, ton oncle et moi, pendant que vous flâniez dans la ville, m'a remis des lettres pour trois négociants indigènes : Mohammed Konkouraï, Backaïna Moussa et Suliman Arcouna. Je suis déjà entré en relations d'affaires avec les deux premiers. Demain, j'ai l'intention d'aller voir le troisième. Si vous voulez nous accompagner, je crois que vous n'aurez pas à regretter votre matinée.

— Quel bonheur! fit la jeune fille, en battant des mains.

— Alors, Philippe, demain, dès la première heure, vous enverrez Ouattara pour le prévenir de notre visite.

— Entendu, monsieur Kerdalec.

— C'est à de gros personnages comme ceux-là qu'appartiennent ces grandes embarcations, jaugeant jusqu'à une trentaine de tonnes, que vous avez vues dans le port. Les gens moins fortunés ont à leur disposition des « chalands publics », transportant voyageurs et marchandises, à des prix connus et tarifés. Moyennant deux mille cauris, soit deux francs cinquante, on peut se rendre, en une vingtaine de jours, d'ici à Tombouctou ou y expédier, pour trois francs, une centaine de kilogrammes de marchandises.

— Voilà qui n'est pas cher! » constata Andrée.

Le lendemain, comme c'était convenu, ils se rendirent donc chez Suliman Arcouna.

A sa porte, se pressait une foule compacte de Noirs. Les uns causaient avec de grands gestes; d'autres, assis à terre, paraissaient plongés dans de profondes méditations ou égrenaient pieusement leurs chapelets ; d'autres baguenaudaient en croquant des noix de kola. C'était bien la foule qui assiège d'ordinaire, à Djenné, la porte des grands commerçants, foule composée de leurs serviteurs, de leurs employés, de leurs dioulas, de leurs expéditeurs, de ceux, en un mot, qui vivent à leurs dépens et sous leurs ordres.

Ouattara, qui attendait les voyageurs en bavardant sous l'auvent de la porte, les fit pénétrer dans la vieille demeure. Ils trouvèrent Suliman Arcouna occupé à examiner dans la cour diverses marchandises.

Par l'intermédiaire de Ouattara, Jean Kerdalec lui exposa brièvement ce qu'il désirait de lui, et lui annonça l'installation d'un nouveau comptoir français, succursale d'une grande compagnie de commerce.

« Je serai enchanté, lui dit le Noir, de faire directement des affaires avec vous. Quand votre maison sera installée, vous me ferez voir vos marchandises : aujourd'hui je vais vous montrer les miennes. »

Il leur fit visiter ses magasins installés dans les hangars, autour de la cour intérieure. On y voyait de grands blocs de

karité entourés de feuilles et ligaturés de jonc, des jarres de miel, du riz ou du mil dans des sacs de sparte et plus loin, des paniers de noix de kola, de la farine de nété, des feuilles de baobab, du poisson séché, du piment, des arachides, du tamarin, des oignons, des pains d'indigo. Dans d'autres pièces étaient empilés des barres de fer, des cuirs, des paquets de plumes d'autruche, des ballots d'ivoire ou de petites caisses de musc. Ailleurs, il y avait des lingots de plomb, de l'antimoine, des bracelets



C'était bien la foule qui assiège d'ordinaire, à Djenné, la porte des grands commerçants.

de marbre, bijoux répandus et goûtés bien que fort encombrants, puis des tissus indigènes, coton ou laine, blancs ou de couleur, simples ou riches, puis des pagnes de Ségou, de magnifiques couvertures du Macina à dessins variés, puis, puis...

Quand ils sortirent de la vaste demeure, Roger et Andrée étaient émerveillés. Ils comprenaient maintenant pourquoi leur père voulait fonder dans cette ville une importante maison, bien outillée, bien pourvue, avec un personnel suffisant et surtout un directeur intelligent. Ils s'expliquaient la fiévreuse ardeur avec laquelle il se livrait au travail, sans jamais prendre un instant de repos, depuis leur arrivée à Djenné.

Jean Kerdalec avait fait venir dans son nouvel immeuble des maçons et des menuisiers du pays et pressait leurs travaux pour pouvoir débarrasser ses chalands de leurs colis, en attendant un autre envoi de France. Il voulait, de plus, préparer un logement confortable pour l'agent français qu'il attendait.

En même temps, avec l'aide de Dorthez, il s'occupait de recruter un groupe de dioulas, car il désirait, avant son départ, voir, dans ses débuts, fonctionner cette factorerie dont il prévoyait le succès dans l'avenir.

Et tous bientôt, tous jusqu'à l'oncle Guy, se mettaient ardemment à l'ouvrage. La fiévreuse activité commerciale des Noirs de Djenné les avait enflammés.

CHAPITRE V

Un palabre de lettrés sonrhaïs.

« Sélim, avait dit l'oncle Guy à Andrée, est assez heureux d'avoir pu échapper à notre légitime courroux. Il ne s'y frottera plus. » Cette fois, le vieux savant s'était trompé. L'Arabe, comme il l'avait lui-même écrit à la jeune fille, n'avait pas abandonné ses projets de vengeance. Quinze jours après l'arrivée à Djenné de la mission Kerdalec, il débarquait à son tour dans la ville et, suivi de Diavara, se dirigeait, dans le plus grand mystère, vers la demeure de son ami Suliman Bougoumba, un Foula, parent de ce Mohammed Backouna qui avait péri dans l'embuscade du fortin de Samory.

Il y a, dans le cercle de Djenné, deux confréries principales : celle des *Qhadrias* et celle des *Tidjanes*. La première, placée sous l'égide des « Bekkay », vieille famille du Moyen-Niger, est de beaucoup la plus ancienne. Elle est fort en honneur dans le pays, bien qu'on suive rarement ses pratiques religieuses trop compliquées pour le monde commerçant de Djenné. Si l'on voit beaucoup d'indigènes portant, par ostentation, le chapelet des Qhadrias, c'est surtout comme une manifestation contre la confrérie rivale des Tidjanes; celle-ci, en effet, est beaucoup moins prisée parce que les Tidjanes, venus du Fouta à la suite de l'invasion du pays par Ahmadou Cheikou, se livrèrent à des violences inouïes sous couleur de fanatisme religieux. Bien que la confrérie des Tidjanes ne soit pas contraire à l'influence française au même degré que celle des Senoussis, les Tidjanes du Fouta sont, dans la Boucle, le groupement qui s'y montre le plus réfractaire.

Or, Suliman Bougoumba, — secrètement affilié depuis de longues années, ainsi que Sélim, à la secte des Senoussis, très

puissante parmi les Touareg et les peuples sahariens mais possédant peu d'adeptes au Soudan noir — était le chef, à Djenné, de la confrérie des Tidjanes du Fouta.

Il avait cependant, avec l'âge, subi la tiédeur du milieu musulman dans lequel il se trouvait et il n'était plus maintenant le farouche sectaire qu'avait jadis connu Sélim. Il se contentait, grâce à son titre d' « Alfa », de marabout supérieur, de diriger les « Tierno », les « Madibo », les « Fodié », ceux que nous appelons en bloc les marabouts, c'est-à-dire les prêtres et professeurs qui ont droit à la chéchia rouge bordée d'un turban blanc et enseignent à la jeunesse les beautés du Coran.

C'est à lui que, de Koulikoro, Sélim avait adressé Kérétigui avec une longue missive le mettant au courant de ses projets. Quand l'Arabe eut pénétré dans l'antique demeure de l'Alfa, celui-ci s'avança vers lui, la main tendue, enchanté de le revoir après dix années de séparation.

« Eh bien, lui dit Sélim, après tous les salamalecs d'usage, que penses-tu de mes projets?

— Je suis toujours de cœur avec toi, mais...

— Mais quoi, Suliman Bougoumba?

— Cela n'ira pas tout seul.

— Pourquoi donc?

— Il souffle ici un vent mauvais, depuis ton départ. J'ai peur que le zèle musulman ne soit plus à la hauteur de tes desseins.

— N'es-tu plus le chef de la confrérie des Tidjanes?

— Je n'ai jamais cessé de l'être.

— N'as-tu pas, avec toi, des Tierno, des Fodié? Ne pouvez-vous rien sur vos élèves?

— Nos élèves? Ils nous abandonnent. Je ne parle pas des enfants qui apprennent tous encore la « Fatiha », notre belle prière musulmane, ainsi que quelques sourates du « Bas-Coran ». Et encore leur faut-il plus d'une semaine pour retenir un simple « sounounon »! Comme il y en a huit dans un « izba », c'est à peine s'ils parviennent à pouvoir réciter le tiers des trente izbas du Bas-Coran. Nous n'avons guère, actuellement, plus d'une centaine d'élèves le connaissant tout entier et pouvant prétendre au titre d' « Hafid ».

— Mais les autres, ceux qui s'adonnent aux études supérieures, qui ont étudié le « Haut-Coran », qui veulent se créer

une situation religieuse et acquérir la science de l'enseignement, de la jurisprudence, de la littérature sacrée ou profane?

— Les autres? Ils devraient être nombreux, puisqu'on a toujours pris parmi eux les « almamys », les « cadis » et les professeurs. Ceux-là pourraient être les champions de l'influence musulmane, mais combien en reste-t-il? Tu en jugeras toi-même car, à mon appel, en l'honneur de ton arrivée, tous les Tidjanes



Celui-ci s'avança vers lui, la main tendue, enchanté de le revoir après dix années de séparation.

seront réunis ici même demain soir. Tâche de leur faire entendre raison.

— Il le faudra bien!

— Peut-être ton éloquence, qui les enflammait autrefois, réussira-t-elle là où j'ai échoué. Tu auras contre toi Boukari Maré, je t'en préviens.

— Boukari Maré? Lui qui lutta jadis dans nos rangs! Un marabout, un pèlerin de la Mecque serait contre mes projets?

— Tu verras demain. Quant à moi, je suis prêt à te suivre... s'ils y consentent.

— Nous verrons bien! » fit Sélim d'un ton fier.

Le lendemain soir, ardent, fébrile, le regard indomptable, il se présentait devant les Tidjanes lettrés de Djenné et des environs réunis pour l'entendre.

Dans la vaste salle où se tenait ce palabre secret se trouvaient

une cinquantaine de Noirs : Foulas, Bambaras. Bozos et Sonrhaïs. Tous étaient des personnages connus dans le monde lettré de Djenné, des professeurs, des cadis ou des chefs. Ils étaient assis, graves et silencieux, sur des peaux de lions que le riche marabout avait fait étendre à terre à profusion. A côté des jeunes, Sélim reconnut d'anciens compagnons de lutte. Au reste, connus ou inconnus, tous étaient membres de la confrérie. Que ses projets fussent approuvés ou repoussés, il était certain du silence. Jamais aucun de ceux-là ne le trahirait.

Longuement il exposa le but de la mission Kerdalec. Il montra le danger pour l'Islam de cette série de comptoirs et de factoreries fondés par une puissante et riche Compagnie, enveloppant dans un vaste réseau le Soudan tout entier. Il expliqua la force de pénétration de cette organisation qui allait, monstrueuse araignée, tisser la toile où périraient étouffés le commerce local, les coutumes soudanaises, la liberté des peuples et la foi musulmane. En détruisant cette mission fatale, on anéantirait, du coup, les espérances qu'elle avait fait naître parmi les Français maudits. Ce serait le point de départ du mouvement. On soulèverait ensuite le monde musulman et on rejeterait à la mer ces insolents qui prétendaient, avec une poignée de soldats, dominer des millions de Noirs.

« Mais[1], interrompit en ce moment un des auditeurs (précisément celui que Suliman Bougoumba redoutait, Boukari Maré, un Sonrhaï de pure race, un marabout vénéré), tu oublies, Sélim, que le Soudan est divisé en des milliers de tribus, sans aucun lien entre elles. Ce n'est plus que de la poussière de peuples.

— Très bien ! fit un autre. Boukari Maré a parlé sagement. Le temps n'est pas encore venu. Nous autres lettrés, faisons pénétrer d'abord, dans le Soudan tout entier, les sublimes leçons du Coran et alors...

— Alors, il sera trop tard, reprit Sélim en haussant les épaules.

1. Il convient ici de faire une remarque. Nous avons renoncé à donner les expressions mêmes des interlocuteurs. Si pittoresques, si curieuses que fussent leurs phrases, avec les légendes, les fables, les paroles figurées, poétiques même parfois, qu'emploient les Noirs dans leurs conversations, et, *a fortiori*, dans leurs discours, vu la faconde des assistants et la longueur de ce palabre, il nous aurait fallu plus d'une centaine de pages. Nous avons donc dû nous borner, sans souci de la couleur locale, à traduire en style, pour ainsi dire, parlementaire, les idées développées ce soir-là. Nous avons, de même, remplacé les dates de l'hégire par celles de l'ère chrétienne, plus intelligibles pour nous.

N'y eut-il pas jadis, en ces contrées, un grand empire qui dura plus de mille ans!

— Les Sonrhaïs ne sont plus! proféra Boukari Maré d'une voix grave.

— Eh quoi? reprit l'Arabe. Bozos et Somonos n'en sont-ils pas les descendants? Qu'est donc devenu ce peuple du Moyen-Niger qui sut faire un bloc de ce Soudan, alors aussi bien « en poussière » qu'aujourd'hui?

— C'est bien loin tout cela, reprit Boukari Maré. Combien, parmi nous, y en a-t-il qui pourraient raconter les hauts faits des Sonrhaïs?

— Alors, riposta fougueusement Sélim, laisse-moi rappeler à tous un passé glorieux de la race noire.

— Va, Sélim, nous t'écoutons! fit la foule, heureuse de retrouver son ardent orateur d'autrefois.

— Le premier berceau de la race sonrhaï, commença celui-ci, debout devant ses auditeurs accroupis et les couvant de son regard hautain, fut, croit-on, l'Arabie. Le premier roi sonrhaï s'appelait Dialliman, c'est-à-dire « dia min el Yémen », qui est venu de l'Yémen. Il se fixa à Kokia, en Égypte. Au VIIe siècle, quand Omar et ses Arabes envahirent ce pays, les Sonrhaïs émigrèrent à nouveau vers l'ouest, passèrent par Agadès, pays où l'on parle encore sonrhaï à l'heure actuelle et vinrent résider sur le Niger à Gaô, en aval de Tombouctou.

— Et Gaô, interrompit Suliman Bougoumba, placé derrière Sélim et présidant le palabre d'un air impartial, tout en s'efforçant d'appuyer les paroles de son ami du poids de son autorité, et Gaô fut, pendant plus de mille ans, la capitale de leur empire florissant.

— Oui, mille ans! reprit l'Arabe, mille ans pendant lesquels trois dynasties royales seulement occupèrent le pouvoir suprême : les Dia, les Sunni et les Askia. La première dynastie, descendant de Dialliman, dura de 700 à 1355, avec trente rois dont le seizième, Dia Koussi, vers l'an mil, eut la gloire de se convertir à l'Islam. Quel empire magnifique ce fut, entre le Sahara au nord, le Mossi et le Sokoto au sud, le lac Tchad à l'est, et à l'ouest l'empire des Malis, ayant, comme rempart inexpugnable, notre belle ville de Djenné qu'ils occupaient dès l'année 765.

« La deuxième dynastie eut pour fondateur Sunni Ali Kolon qui étendit les limites du royaume. Mais le plus grand roi en fut le dix-septième, Sunni Ali, surnommé le Conquérant, qui prit Tombouctou, en 1469, soumit l'empire des Malis, refoula les Maures au nord, les Peuhls au sud et étendit son renom du levant au couchant.

« Enfin la troisième dynastie eut pour fondateur celui qui devait effacer tous les autres rois sonrhaïs par la splendeur de son règne : Askia le Grand.

— Et c'est ici, mes frères, fit entendre Suliman Bougoumba, d'un ton solennel, que nous devons écouter Sélim religieusement. Pénétrez-vous bien de la puissance et de la grandeur des Sonrhaïs, sous le règne d'Askia Mohammed. Vous jugerez alors si nous, des Noirs comme eux, nous sommes, oui ou non, indignes d'aspirer à la liberté.

— Nous écoutons de toutes nos oreilles, fit la foule.

— Askia le Grand, reprit alors Sélim, avec une ardeur nouvelle en sentant l'auditoire vibrer à ses paroles, commença par faire le pèlerinage de la Mecque. A son retour, il séjourna dans la Haute-Égypte où il se lia avec Essoyanti, le grand philosophe dont le nom est encore vénéré parmi nous. Revenu à Gaô, il organisa les conquêtes de Sunni Ali et peupla de Sonrhaïs toute la Boucle du Niger. Son empire s'étendit du centre du Sahara à Bamako et du Tchad à l'océan Atlantique. « Il faut, disait un de ses contemporains, six mois de marche pour traverser notre immense empire! »

« Mais ce n'est pas tout!... Jamais peuple blanc ne vit meilleur organisateur que ce Noir, votre ancêtre. Il divisa son magnifique royaume entre quatre vice-rois, créa des chefs militaires, des juges, des percepteurs d'impôts. Une armée permanente fut formée : corps de cavalerie armé de lances et flanqué d'escadrons d'éclaireurs touareg auxiliaires; infanterie très nombreuse, armée d'arcs et de flèches (la poudre étant encore inconnue en l'an 1500) et dirigée par des généraux vêtus de cuirasses et de casques de fer. Une flotte sillonna le grand fleuve, portant au loin les armes des Sonrhaïs, mais ayant son lieu de résidence à Kabara, le port de Tombouctou, juste au centre de la Boucle. Je dois ajouter qu'il unifia les poids et mesures, réprima les fraudes et les falsifications et nomma,

à cet effet, un inspecteur dans chaque marché important.

— Et c'était un Noir, s'écria Suliman Bougoumba, un Sonrhaï.

— Et vous êtes des milliers de Noirs à courber la tête devant une poignée de Blancs! reprit Sélim avec véhémence. Voyez l'immense empire que sut créer l'un des vôtres, où Djenné était le grand centre commercial, où Tombouctou monopolisait les relations avec le Maroc et le Touat, où Gaô enfin correspondait avec Tripoli et l'Égypte.

« Aussi, à la cour d'Askia le Grand, affluaient des savants du Maroc, du Touat, d'Algérie, de Ghadamès et du Caire. Les lettres et les sciences fleurissaient. Une poussée merveilleuse de civilisation (et la vraie! la civilisation musulmane!) montait là, en plein continent noir, introduite, propagée, dirigée par un Noir!

— Vive la race noire! crièrent des auditeurs enthousiastes.

— Aussi, quand Askia le Grand fut mort, malgré les luttes fratricides qui ensanglantèrent le pays, malgré les guerres intestines entre ses fils et ses successeurs, tout était si bien ordonné que, durant un siècle encore, la prospérité du royaume sonrhaï ne se démentit point. Vous voyez donc, mes amis, que vous, des Noirs intelligents, des Noirs musulmans, vous êtes capables de fonder un empire glorieux. N'avez-vous pas un exemple de mille années? Et vous hésiteriez quand l'heure de la révolte a sonné? Et vous reculeriez devant quelques Blancs vous regardant dédaigneusement comme une race inférieure, comme un vil troupeau sans cœur, sans âme et sans foi? »

A ces derniers mots, un frémissement courut dans l'assistance tout entière. Ces figures mornes et froides s'étaient animées. Les yeux avaient pris une expression tragique : les regards étaient devenus fiévreux. Un souffle d'ardeur guerrière flottait dans l'atmosphère.

Espérant que, derrière ces quelques hommes jetant le défi, le Soudan tout entier allait se soulever, entraînant ses groupes compacts, innombrables, Sélim exultait maintenant. Le massacre de la mission Kerdalec serait l'étincelle allumant la torche. L'incendie ne tarderait pas à se propager. La guerre, la guerre sainte éclaterait de la Méditerranée à l'Atlantique et à l'équateur.

Son but était atteint, l'heure de la vengeance allait enfin sonner!

CHAPITRE VI

« Nous voulons la Paix française! »

A ce moment tragique, tranquillement, froidement, Boukari Maré se leva et, prenant la parole à son tour :

« Sélim, dit-il d'une voix lente et presque basse, tu viens de nous faire un magnifique tableau du glorieux règne d'Askia le Grand. J'ai été heureux et fier d'entendre de tes lèvres, des lèvres d'un Blanc, d'un Arabe de l'Ouest algérien, presque du Maroc, l'éloge aussi éloquent que juste des nobles facultés de la race noire. Mais Askia le Grand est mort en 1538. Son royaume, as-tu dit, a duré encore un siècle après lui... Pourquoi n'as-tu pas continué? Pourquoi n'as-tu pas raconté l'histoire de notre pays durant les trois derniers siècles?

— Je voulais simplement montrer, répliqua Sélim, de quoi est capable la race noire.

— Et moi, riposta Boukari Maré d'une voix forte, moi, Sonrhaï de race pure, je veux, à mon tour, montrer ce que les Blancs, les Arabes comme toi, les Marocains, ont fait de notre glorieux empire!

— Dans quel but? murmura Sélim décontenancé.

— Dans le but d'éclairer les *miens* et de leur apprendre à se méfier des *tiens*.

— Ne sommes-nous pas tous frères, tous bons musulmans?

— Certes, mais c'est à mon tour de parler, Sélim, reprit rudement Boukari Maré; à ton tour de m'écouter. Donc, dans le siècle qui suivit la mort d'Askia le Grand, le bruit de cette prospérité inouïe de notre race, de cette richesse fabuleuse de l'empire sonrhaï se répandit au loin. Les peuples du littoral voyaient revenir leurs caravanes chargées d'or, de cuivre, d'acajou, de musc, de dépouilles d'autruche. Encore aujourd'hui

ne court-il pas, le long de la côte, ce vieux dicton : « Comme le goudron guérit la gale du chameau, la pauvreté a son remède infaillible, le Soudan! » Les Arabes, les Marocains jetèrent sur notre riche pays des regards de convoitise. Vous savez que le sel est une denrée rare et précieuse au Soudan. Or, l'empire sonrhaï avait le bonheur de posséder, à Teghazza, des mines inépuisables. Vouloir le priver de cette denrée inestimable, c'était s'attaquer non seulement à sa prospérité, à sa richesse, mais à sa vie elle-même.

« Ce fut pourtant ce qui arriva. En 1583, sous prétexte que ces mines sahariennes sont plus proches du Maroc que du Soudan, El Mansour, à la tête de ses Marocains, s'en empara traîtreusement, puis, poursuivant froidement son but, lança 20 000 hommes sur la route de Tombouctou. C'était la guerre, la ruine, la désolation que les Arabes allaient répandre sur notre malheureux pays pour satisfaire leur soif des richesses.

« En 1591, le roi sonrhaï, Ishak II, à la tête d'une armée de 30 000 fantassins et de 12 000 cavaliers, fut battu par les Marocains à Toundibi, près de Tombouctou. El Mansour s'empara de cette ville et ensuite de Gào où il récolta tant d'esclaves, de butin et d'or qu'on le surnomma « El Déhébi », le Doré.

« Les massacres se multiplièrent ensuite. Tout le pays fut mis à feu et à sang. En vain, nos malheureux ancêtres criaient-ils à l'envahisseur les paroles mêmes que Sélim nous faisait entendre tout à l'heure : « Mais nous sommes musulmans comme vous, nous sommes vos frères! » rien n'y fit; El Mansour continua son œuvre de destruction. Notre bel empire sonrhaï, ruiné, effondré, anéanti, devint une simple colonie marocaine, gouvernée par un pacha envoyé de Marrakech par le sultan du Maroc, et résidant à Tombouctou, avec deux Amins, ou lieutenants, à Gaô et à Djenné. Qu'en dis-tu, Sélim?

— Comme toi, Boukari Maré, je réprouve ces guerres fratricides.

— Fratricides! répliqua le Sonrhaï, d'un ton superbe. Et en quoi donc! Qu'y a-t-il de commun entre les Arabes et nous? Ont-ils jamais eu envers nous d'autres rapports que ceux de maîtres à esclaves?

— Cependant, interrompit Suliman Bougoumba, d'un ton conciliant, la religion...

— ... les a-t-elle empêchés de nous ruiner, de nous massacrer?

— Soit! reprit Sélim, se redressant soudain. Ils ont eu tort et Allah les a punis de leurs crimes. Cette mainmise scandaleuse de musulmans blancs sur leurs coreligionnaires noirs ne dura pas longtemps. Allah ne le permit pas et poussa chaque Amin à se révolter, à se déclarer pacha, en sorte qu'au XVIIIe siècle, l'indépendance du Soudan fut complète. Bien mieux, comme il y était venu des milliers de Marocains, il se forma, dans la Boucle du Niger, une race de métis, les « Roumas », qui rendit tangible et indissoluble l'union de tous les peuples du nord de l'Afrique, sous l'égide du Croissant. C'est cette union que je cherche, avec toute l'ardeur de mon âme, à renouveler aujourd'hui.

— Dès lors, continua sans s'émouvoir Boukari Maré, les peuples de la Boucle du Niger ne formèrent que des tribus séparées, hostiles les unes aux autres. Ils étaient à la merci de n'importe quel ennemi. L'unité soudanaise avait été brisée par les Marocains, tes frères, Sélim.

— Et ensuite?... Et ensuite?... s'écria la foule qui, bien que composée de lettrés, connaissait beaucoup mieux, pour la plupart, les sourates du Coran que l'histoire de leurs ancêtres.

— Ensuite, reprit le vieux Sonrhaï, ce fut pendant longtemps l'anarchie, la misère, la honte. Ce fut la ruée des chacals se vautrant sur notre malheureux pays. Ce furent les Touareg (des Berbères! Sélim), qui, vers 1800, se répandirent dans le nord de la Boucle, chassant les misérables Noirs, les tuant, les massacrant, en faisant des esclaves. En 1813, arrivèrent les Foulas, conduits par Ahmadou Cheikou...

— Ceux-là, ce sont les miens! s'écria d'une voix forte Suliman Bougoumba en se levant d'un bond. Je ne te permettrai jamais d'en dire du mal!

— Je n'en ai jamais eu l'intention, répliqua froidement Boukari Maré. Ne sommes-nous pas leurs fidèles élèves et successeurs, nous, les adeptes de la confrérie des Tidjanes du Fouta? Leur arrivée fut, au contraire, une revanche contre l'invasion marocaine, une victoire sur les Touareg, une page glorieuse dans la lutte séculaire des Noirs contre les Blancs.

— Ahmadou Cheikou, dit Sélim, fut le rénovateur religieux de ces pays. Il sut grouper, en un solide faisceau, les lettrés de

Djenné, divisés alors comme aujourd'hui. Ce qu'il fit c'est ce que je voudrais tenter.

— C'était un Noir. Un musulman blanc, qu'il soit Arabe, Berbère, Targui [1], Maure, métis même, comme les Toucouleurs, n'a jamais amené chez nous que ruine et désolation. Oui, Suliman Bougoumba, le Peuhl Ahmadou Cheikou, l'un des tiens, après avoir détruit la Grande Mosquée de Djenné, en fit édifier de modestes dans chaque village. Il y plaça un « almamy desservant », un « muezzin » et un maître d'école qu'il payait de ses propres deniers. Dans les grands centres, il établit un « mouktacib », chargé de veiller à l'observation des règlements et de mettre chacun en demeure de faire sa prière et ses ablutions. Il s'entoura, à Hamdallabi, sa capitale, de marabouts et de savants, constituant le conseil suprême de l'empire. Ce fut un grand homme, aussi glorieux que pieux, qui étendit sa puissance jusqu'à Tombouctou.

— Il est heureux que tu en conviennes! fit Suliman Bougoumba d'un ton amer.

— Et pourquoi pas? C'était encore un Noir, celui-là!... Mais hélas! arrivèrent ensuite les Toucouleurs, conduits par El-Hadj-Omar. Vainqueurs des Foulas en 1852, mais sans pouvoir les chasser du pays, ils fondèrent sur les ruines du royaume peuhl, un éphémère empire, en imposant des garnisons à nos villes commerçantes. C'est alors qu'arrivèrent chez nous quelques Mandés, accourus à la curée et conduits par Samory, le chef sanguinaire dont vous connaissez tous les pillages, les razzias, les meurtres...

— Et dont tu fus le partisan, Boukari Maré, interrompit Sélim d'une voix tonnante, comme moi-même, comme quelques-uns de ceux qui t'écoutent en ce moment et que je reconnais bien...

— Je le renie hautement, répliqua gravement le Sonrhaï, depuis que j'ai pu apprécier de nouveaux maîtres, depuis que les Français, en 1883, ont pris Bamako et en 1893, Ségou, Djenné et Tombouctou, où ils ont enfin apporté le calme, la paix et la sécurité.

— Et tu es un marabout, toi? rugit Sélim, en se précipitant

1. *Targui* est le singulier du mot *Touareg*. On dit un Targui, des Touareg (sans *s* final).

sur le vieux musulman qui ne recula pas d'une semelle. Va donc plutôt retrouver les Khadirou qui se prosternent honteusement devant ces Français maudits qui ont bombardé notre ville.

— Les Français, reprit lentement Boukari Maré, ont bombardé la citadelle toucouleure qui était en haut de Djenné, là où est maintenant leur fort, mais ils ont respecté la ville marchande.

— Et pourtant tu combattis contre eux!

— Oui, tous nos vœux allaient vers les Toucouleurs, nos redoutables maîtres. Malgré tout, n'étaient-ils pas musulmans? On nous en avait tant dit sur les chrétiens!... Et voilà que ceux-ci, devenus nos maîtres, à leur tour, nous ont laissé faire nos prières, nos ablutions, tout autant que les Toucouleurs et sans nous piller comme eux. Quand nous leur avons payé l'impôt, nous sommes quittes envers eux et même, ce dont ils ont besoin, ils nous le payent[1]. Depuis qu'ils sont là, notre commerce a repris, plus prospère même qu'autrefois, parce qu'ils ont aboli les trois péages que nous avions à payer, d'ici à Tombouctou...

— Assez, traître, assez! » cria Sélim, en s'élançant le poing levé vers Boukari Maré.

Sans qu'un muscle de son visage bougeât, celui-ci répondit froidement :

« Depuis quand les violences sont-elles devenues des raisons? Regarde autour de toi, Sélim. Maintenant, on peut cultiver ses champs sans être pillé. Chacun circule sans crainte dans les endroits les plus déserts. Les marchands couchent en pleine brousse, sans avoir besoin d'être armés. C'est aux Français que nous devons tout cela. J'en appelle à ceux qui m'entourent. Et tu viens aujourd'hui nous demander de recommencer les guerres!

— Lâche qui te vautres aux pieds d'un maître infidèle!

— Nous avons eu comme maîtres trop de fidèles musulmans. Ceux-là nous ont pillés, massacrés, exterminés, tandis que les infidèles nous ont apporté le calme et la prospérité. Nous voulons garder cette « Paix française »!

1. Voir Félix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse.*



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UN VILLAGE DE LA PLAINE LACUSTRE NIGÉRIENNE
AUX ENVIRONS DE DJENNÉ.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

COUR INTÉRIEURE DE LA MAISON DU « FAMA » AGUIBOU
A BANDIAGARA.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

RAPIDES SUR LE NIGER.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

GRENIERS A MIL CONSTRUITS AU SOMMET DES ÉBOULIS D'UNE FALAISE.

— Et vous le laissez ainsi blasphémer! reprit Sélim en fureur. Au nom du Coran, je le proclame hautement traître et parjure!

— J'en appelle à l'assemblée, riposta le vieux Sonrhaï, d'un ton fier. Comme toi, j'ai fait le pèlerinage de la Mecque. Comme toi, je suis marabout : ne l'oublie pas, Sélim. Je reste fidèle observateur des préceptes de notre livre sacré et je prie Allah et Mahomet son prophète pour que tes yeux voient la vraie



Et tu es un marabout, toi? rugit Sélim, en se précipitant sur le vieux musulman qui ne recula pas d'une semelle.

lumière, que ton esprit comprenne où se trouve le bonheur de notre peuple et que ton cœur lui soit toujours aussi fidèle que le mien. »

L'assemblée tout entière était debout, maintenant. En entendant ces paroles, un grand mouvement se fit.

Devant Sélim, représentant, à cette heure, la révolte, la lutte, la guerre, le *Passé*, tous venaient de se ranger du côté de Boukari Maré, incarnant un esprit nouveau, la paix, le travail, l'*Avenir*.

Voyant la partie perdue, Sélim sentit qu'il fallait, au moins, ne pas s'avouer vaincu et réserver pour lui-même ses projets de vengeance. Paraissant se soumettre aux observations de son adversaire, il dit, d'un ton plus doux :

« Mes frères, encore un seul mot. Que cherchons-nous, après tout?

— A vivre en paix! riposta un auditeur.

— Notre grande secte des Tidjanes s'efforce de répandre les sublimes lumières de l'Islam sur vos frères idolâtres et fétichistes du Soudan. Comme moi, vous désirez que les quinze ou vingt millions de Soudanais, réunis sous l'étendard vert du prophète, ne forment plus qu'une vaste et unique famille, libérée de tous ses oppresseurs, quels qu'ils soient. Nous différons seulement sur l'opportunité d'agir. Boukari Maré pense que de maux divers il faut choisir le moindre. Moi, j'aurais voulu vous voir de suite libres. Vous paraissez me donner tort, soit! Je m'incline.

— A la bonne heure, Sélim! répliqua Boukari Maré, s'avançant aussitôt pour lui tendre la main. Après tout, nous sommes tous de bons musulmans, pourquoi nous regarder en ennemis?

— Il sera fait suivant ton désir! » répondit Sélim, en serrant avec effort la main qui lui était loyalement tendue.

Puis, après un profond salut à Suliman Bougoumba d'abord, à l'assemblée tout entière ensuite, l'air calme, la tête haute, il se retira à pas lents...

CHAPITRE VII

La vie à Djenné.

Décembre arriva. Il y avait déjà plus d'un mois que Jean Kerdalec et ses compagnons habitaient Djenné. Ils ne se sentaient plus maintenant des étrangers dans la grande ville. C'était même pour eux un plaisir, quand ils se promenaient, de voir des Noirs les saluer au passage d'un gracieux « bonzour » ou du traditionnel « anissagué », suivant l'étendue de leurs connaissances linguistiques.

On les connaissait même aux environs, dans quelques villages des cantons voisins où ils faisaient de fréquentes excursions.

C'est ainsi qu'ils allaient parfois passer quelques heures dans un campement foula, un « ouro », aux misérables huttes de paille. Ils voyaient alors de près cette race peuhle du Moyen-Niger, toujours en migration, préoccupée seulement de trouver de gras pâturages pour ses troupeaux et se contentant pour elle-même de la plus rudimentaire des installations.

Quelles primitives demeures! Un piquet, mât central, autour duquel est disposé un clayonnage conique de branchages, supportant un toit de chaume maintenu par des lianes ou des ficelles. Comme mobilier, des nattes ou des peaux pour se coucher et quelques couvertures de laine. En guise d'armoires, des outres ou des calebasses, pendues en l'air, par crainte des termites.

Une autre fois, après rendez-vous pris avec un chef de village ou un gros propriétaire, ils s'en allaient passer la journée dans son « saré », ainsi qu'on appelle les villages des agriculteurs bambaras. Ils trouvaient encore là des huttes de terre, ordinairement en forme de cube et n'ayant d'autre ouverture que la porte, maisons fort primitives et bien différentes des grandes

constructions de Djenné, mais en progrès déjà sur les huttes foulas. Ces Bambaras, agriculteurs et sédentaires, avaient un foyer, auquel ils tenaient : on le sentait, rien que dans leur manière de disposer leurs pauvres huttes, de façon à encadrer une courette où les femmes s'occupaient à faire la cuisine, à piler le mil, à filer... et souvent aussi à jacasser à en perdre haleine.

Tandis que Jean Kerdalec, l'oncle Guy et Dorthez causaient affaires avec le chef de village, Roger et Andrée, toujours suivis de Tonié Kané, aimaient à faire parler les habitants, à connaître leurs coutumes, à pénétrer dans la vie intime de ces paysans noirs.

Ils apprirent ainsi que tous les indigènes, quelle que soit leur race, bambara, foula ou bozos, faisaient ordinairement trois repas par jour.

Au réveil, on commence par le « sagoma darka « (qui signifie en bambara « pour ouvrir la bouche »), repas composé de boulettes de pâte bouillie dans de l'eau, ou de mil pilé. A midi, vient le « tlérofana », où l'on prend de la farine ou du riz pilé, agrémenté de poisson sec et assaisonné de « to », sauce fort goûtée au Soudan et faite de gombo et de simbala, plantes du pays. A six heures, chez les gens aisés, c'est le « oulofana », le goûter, le five o'clock, mais la plupart des indigènes ne mangent qu'à neuf heures du soir, au moment du « sourofana ».

Et presque tous les repas sont composés de la même nourriture, lourde et indigeste, des mêmes bouillies fades, des mêmes boulettes insipides. La viande est une rareté, un régal au-dessus des moyens de la plèbe. Comme chair, celle-ci doit se contenter de poissons secs, à l'odeur âcre, pénétrante, qu'elle assaisonne au beurre de karité, toujours fort, souvent mal préparé, mal lavé et répandant alors un parfum... presque nauséabond.

« Pas fameuse la cuisine djennéenne, disait Andrée à son père, un jour qu'ils revenaient d'une excursion dans le canton de Nyansannari. On ne m'y reprendra plus à en goûter. Heureusement que nous avions aujourd'hui pour déjeuner nos provisions et nos conserves.

— C'était de la cuisine de pauvre, mais l'autre...

— Bah! ce doit être dans le même genre.

— Nous allons avoir l'occasion de faire connaissance avec

elle. Nous devons dîner demain chez un de nos nouveaux amis de Djenné.

— Suliman Arcouna, je parie.

— Juste.

— Cela ne m'étonne pas, vous êtes toujours ensemble. J'espère bien toutefois qu'il ne va pas nous faire goûter à une bouillabaisse dans le genre de celle que nous avons vue tout à l'heure chez ce Bozos.

— Ne t'en tourmente pas. Il est entendu que nous ne mangerons que des plats de Djenné, c'est vrai, mais Suliman Arcouna est un riche citadin.

— Nous verrons, père, nous verrons! »

Le lendemain donc, ils se rendaient à l'invitation du Djennéen. Celui-ci avait bien fait les choses. On servit, tout d'abord, des espèces de nouilles, nommées « kata », arrivées directement de Tombouctou qui en a la spécialité. Elles sont préparées avec de la viande, de la farine et du beurre... de vache, car le beurre de karité paraît rarement à la table des riches Djennéens. Puis ce fut un excellent « dougoudougou », petit canard de rizière, gras et dodu, sur son lit de riz. Ensuite vint une « tsneïnachra », épaisse galette de riz, miellée et beurrée, que l'on servit avec du mouton. Puis on apporta des « fitati », excellentes crêpes, des « finta », petits pains de riz beurrés, des « colos », gâteaux à la farine de haricots, des « nempti » et enfin des « djimita » ou « briques de Djenné », mélange de farine de riz, de miel et de divers piments que l'on échange comme cadeaux entre amis au moment du Rahmadan.

Durant tout le repas, circulèrent des boissons variées. D'abord du « dolo », le breuvage national du Soudan, bière forte obtenue par la distillation du mil. On fit ensuite choisir et déguster diverses espèces de cidres faits soit avec du tamarin, soit avec de la sève de rhônier, soit avec des fruits de « kouna », de « mpégou », d' « utengué » et autres arbres indigènes. A la fin, seule chose étrangère, car rien d'européen n'avait paru encore, Suliman Arcouna fit apporter du champagne qu'il tenait, quoique musulman (au moins de nom), à boire à la santé de ses nouveaux amis de France!

Nous n'oserions affirmer qu'Andrée, ce soir-là, avait ses idées bien nettes en revenant à la maison.

Quelqu'un les y attendait : c'était le jeune agent français que M. Darnemont-Liancourt avait envoyé de Saint-Louis, à la demande de Jean Kerdalec, pour prendre la direction du nouveau comptoir de Djenné dont l'inauguration n'était plus qu'une question de jours.

Venu directement de Koulikoro sur un chaland léger, M. Sabouras avait voyagé rapidement pour pouvoir arriver avant le départ du chef de la mission qui devait continuer sa route sur Tombouctou.

Jean Kerdalec le reçut avec le plus vif plaisir. Il communiqua au jeune homme les nombreuses observations qu'il avait amassées sur le pays et son arrivée fut le signal de fréquents échanges de vues entre les membres de la mission et lui.

« Voyez-vous, Sabouras, lui disait l'ancien armateur, il faut avant tout bien comprendre que vous arrivez ici dans un pays totalement différent de celui que vous quittez. Ce n'est plus, comme au Sénégal, une contrée où, depuis longtemps, règnent en maîtres des Européens vivant des Noirs comme ceux-ci vivent par eux. Dans cette Boucle du Niger si peuplée, si active, si riche, nous nous trouvons en présence d'une société indigène ayant ses habitudes, ses coutumes, ses castes, son industrie et son commerce, possédant, en un mot, une civilisation propre, rudimentaire assurément, mais indéniable.

— Il est certain, opina l'oncle Guy, qu'on y peut retrouver la plupart des métiers dont vivent nos artisans d'Europe : la culture comprenant riz, maïs, manioc, mil, arachides, ricin, pourgère et surtout coton dont on peut entrevoir le brillant avenir; l'élevage, celui du mouton dont la laine sert à faire d'inusables couvertures, celui de la chèvre, de la vache et du bœuf dont les peaux auront toujours une réelle valeur, outre le lait, le beurre et le fromage, la cueillette des fruits; la chasse, surtout la chasse à l'aigrette, produit rémunérateur puisque l'aigrette s'est vendue à Liverpool jusqu'à 1,600 francs le kilo; la pêche, apanage des Bozos et des Somonos; l'exploitation des forêts et les industries qui en dérivent, comme celles des charpentiers, menuisiers, préparateurs de calebasses, constructeurs de pirogues, etc.; les industries manufacturières, telles que filage et tissage du coton ou de la laine, avec tisserands, tailleurs, teinturiers, tanneurs, cordonniers, selliers; enfin toute la série des métiers de forge-

rons, vanniers, potiers, brasseurs, bateliers, porteurs et manœuvres et même des métiers de luxe avec les brodeurs, décorateurs, coiffeurs et coiffeuses (qui ne sont pas les moins nombreuses), sans compter la classe des lettrés, des marabouts, des professeurs. On y trouve même des banquiers et jusqu'à des prêteurs à gage, cette plaie des pays civilisés!

— Il y a ici, reprit Jean Kerdalec, une réelle civilisation, je le répète. Toute cette complexe organisation locale prouve bien que nous avons affaire à quelque chose de vivant, d'actif et de



Jean Kerdalec le reçut avec le plus vif plaisir.

stable à la fois. C'est une société qu'il nous suffira, à nous Français, de savoir faire évoluer, pour arriver à créer un monde nouveau, ayant des besoins plus nombreux à satisfaire, clientèle des plus rémunératrices pour nous. Mais on ne transforme pas en un jour les choses et les gens, et ce n'est que par une évolution lente qu'on mettra le pays en valeur. Il ne s'agit pas ici de faire vite, mais de faire bien.

— Et j'ajouterai, fit l'oncle Guy, qu'il ne faut pas essayer de faire grand, mais de faire juste.

— Une grosse question à étudier, remarqua Sabouras, ce doit être ici, comme dans tout le Soudan, celle de la main-d'œuvre. Peut-on en trouver facilement?

— Actuellement, elle n'existe guère. Les riches Djennéens, ne s'occupant pas personnellement de leurs champs, font venir des environs des manœuvres qu'ils paient pour la matinée, repas de midi en plus, 240 cauris, soit vingt-cinq centimes, pour les labours et la moisson.

— Cinq sous! dit Andrée. Voilà qui n'est pas cher.

— Aux environs de Kayes, dit Dorthez, c'est cinquante centimes la demi-journée ou un franc la journée qu'on paie les « nonsoka », ainsi qu'on les appelle là-bas.

— On pourrait généraliser, continua Jean Kerdalec, cette vieille coutume du louage. Actuellement, beaucoup de jeunes Noirs, du cercle de Ségou, vont se louer à Bamako, comme porteurs. Ils viendraient volontiers faire de la culture dans le cercle de Djenné où la vie est facile et peu coûteuse. Le jour où les chefs de village et les gros propriétaires trouveront à vendre leurs grains, leurs huiles ou leur coton, les cultures prendront une extension inattendue.

— Surtout si nous nous en mêlons, dit Roger.

— Oui, mais pas trop! répliqua vivement le chef de la mission.

— Mais cependant, père, n'as-tu pas demandé, à M. Darnemont-Liancourt, des jeunes gens possédant des connaissances agricoles?

— Ce n'est pas pour en faire des cultivateurs, mais des éducateurs, des professeurs d'agriculture en quelque sorte. Longtemps encore, nous trouverons des captifs de case, des « rimaïbés », comme on dit ici. La plupart sont de bons agriculteurs. Les louer à leur maître me paraît une mauvaise affaire, appuyons-nous plutôt sur leurs maîtres eux-mêmes et sur les chefs de village.

— Et de quelle façon?

— En leur indiquant, d'une part, les meilleures méthodes de culture et, d'autre part, en leur procurant un écoulement assuré de leurs produits. En leur prouvant qu'ils peuvent s'enrichir avec nous, on les tiendra par le plus sûr des liens, celui de l'intérêt.

— C'est absolument juste! dit Dorthez.

— Quant à vous, Sabouras, reprit Jean Kerdalec, votre rôle est tout tracé. Vous avez été envoyé ici pour faire du commerce.

Je vous conseille fortement de ne pas trop faire de crédit... sans renseignements sérieux.

— Oh! je n'ai pas l'intention de me découvrir beaucoup!

— Il le faudra cependant, mon cher. Ici, pas de crédit, pas d'affaires, ou des broutilles. Vous devrez avoir, autour de vous, des dioulas. Je vous en présenterai, avant mon départ, un noyau déjà formé. Avec eux, pas de danger, à condition de ne leur confier une seconde pacotille qu'après remboursement de la première. Les Noirs vous feront d'excellents courtiers si vous procédez par petits paquets.

— Et puis, fit Sabouras en riant, on majore tellement les prix! Une bonne affaire en rembourse trois mauvaises!

— De moins en moins, à cause de la concurrence. Croyez-moi, n'exploitons pas trop les Noirs; nous serons, à notre tour, moins exploités par eux. La C.C.A.O.F. devra se contenter de bénéfices minimes, à mon avis, pour pouvoir réussir dans son immense entreprise. Du reste, en fait de relations commerciales, la meilleure chance de succès consistera toujours, là comme partout, dans cette qualité primordiale : l'honnêteté! »

CHAPITRE VIII

Une inauguration.

Le 1er janvier tout Djenné fut en fête; on inaugurait, en grande pompe, le comptoir de la C.C.A.O.F. que la mission Kerdalec venait d'organiser.

Installé dans l'antique demeure djennéenne que la grande Compagnie avait acquise, l'établissement était bien tel que l'avait rêvé Jean Kerdalec. Tout en respectant la façade principale de la maison qui gardait ainsi son style ancien si original, le chef de la mission avait réussi à y loger tous les services nécessaires au bon fonctionnement du comptoir.

Les chambres du premier et du second étage, destinées à l'habitation des Européens, avaient été nettoyées, blanchies, remises à neuf et garnies de meubles simples mais suffisamment confortables. Au rez-de-chaussée, consacré aux bureaux et aux magasins, on avait fait, à travers les grands murs de briques séculaires, de larges percées qui amenaient l'air et la lumière dans les diverses pièces. Les caisses de marchandises et les ballots apportés par la flottille avaient été ouverts et leur contenu étalé pour que les visiteurs pussent examiner déjà quelques-uns des produits de France, en attendant la nouvelle et importante cargaison que Sabouras devait commander par la suite.

Ce fut une bien curieuse journée. Dans l'établissement européen se pressèrent, durant toute l'après-midi, des habitants de Djenné et des environs venus en foule pour visiter cette exposition d'un caractère nouveau pour eux. On y entendit parler toutes les langues, tous les dialectes de la contrée.

Là, des Peuhls s'entretenaient en foulfouldé, dialecte foula mélangé, mais qu'un habitant du Fouta-Djallon aurait cepen-

dant à peu près compris. De timides Bozos manifestaient leur admiration dans l'une des langues les plus anciennes du pays, celle peut-être que l'on parlait jadis avant les multiples invasions. Plus loin, de gros négociants djennéens discutaient gravement en sonrhaï, la langue commerciale par excellence, que l'on comprend de Djenné à Tombouctou. La plupart des indigènes toutefois s'exprimaient en bambara, qui était en quelque sorte, dans tout le nord du Soudan, la langue officielle avant notre arrivée, depuis que les Toucouleurs de Ségou y avaient promené leurs armes victorieuses.

Dans ces régions où se heurtent tant d'idiomes divers, le peuple le plus fort a toujours fait dominer son langage. Les dialectes locaux ne cessèrent pas d'être employés, mais la langue des maîtres du jour (qu'ils fussent Foulas, Sonrhaïs ou Bambaras) devint toujours la langue auxiliaire, internationale, en quelque sorte. Aujourd'hui que notre domination a remplacé celle de tous les envahisseurs successifs, *c'est le français qui peut et doit devenir la langue commune*. Et il le deviendra si nous le voulons, si nous savons le vouloir.

Le soir, dans la grande cour intérieure parfaitement aménagée dans ce but, un banquet que présida l'administrateur du cercle, fut offert par la mission Kerdalec aux officiers, aux fonctionnaires et aux commerçants européens de la ville. On y avait même convié, par une rare faveur dont ils furent très touchés, quelques notables djennéens, entre autres ceux avec lesquels Jean Kerdalec s'était trouvé en rapport tels que Backaïna Moussa, Mohammed Konkouraï et Suliman Arcouna.

Les invités furent tous frappés de la rapidité avec laquelle l'installation avait été faite. Elle avait maintenant grand air la vieille demeure sonrhaï dont la façade était, ce jour-là, ornée de faisceaux de drapeaux français, auxquels se mêlaient les oriflammes de la C.C.A.O.F., et parsemée à profusion de croissants d'or!

La table, dressée au milieu de la cour, était magnifiquement décorée et garnie. Là, dans une atmosphère sympathique, Français et Djennéens fraternisèrent gaiement, animant de leurs vivats cette fête commerciale qui symbolisait, sous les drapeaux flottants, l'union féconde et pacifique des deux races. A ces peuples soudanais livrés depuis si longtemps à

l'anarchie, cette union ne devait-elle pas apporter dans l'avenir la prospérité et la richesse, comme elle leur avait déjà donné le calme et la sécurité?

Mais, au milieu de cette gaieté unanime, un seul être, perdu dans la foule des serviteurs, des spectateurs et des curieux, demeurait sombre et taciturne. C'était Sélim. Oui, Sélim qui, caché sous un déguisement habile et sans souci du danger, restait là, décontenancé, stupéfait, assistant à l'apothéose de ce qu'il avait voulu détruire! C'est avec rage et dépit qu'il avait même aperçu, parmi ces hôtes enthousiastes, un Tidjane, Alfaï Daria, l'un de ceux qui avaient hautement approuvé, le funeste soir du palabre, Boukari Maré, le marabout renégat...

« Et je comptais sur ces gens-là, se disait amèrement Sélim, pour poursuivre mon œuvre de renaissance musulmane! Mais pourquoi donc tant de lâcheté de leur part? Pourquoi? par Mahomet, pourquoi? »

Et, n'y pouvant rien comprendre, il finit par s'arracher à ce spectacle déconcertant et s'en retourna dans le repaire où il se tenait caché.

En « comptant sur ces gens-là », Sélim avait commis une erreur dans laquelle un esprit aussi fin que le sien ne serait jamais tombé, s'il n'eût été aveuglé par la haine et le fanatisme.

Cette erreur provenait de ce que l'Arabe n'avait pas su discerner la profonde différence existant entre les sentiments intimes des Soudanais blancs et des Soudanais noirs. Le fond du caractère du Noir au Soudan, surtout chez les races du Moyen-Niger, est généralement la douceur et la bonté. Ce n'est pas parmi ces peuplades pacifiques et accueillantes qu'on trouvera ces explosions de fanatisme si communes parmi les populations musulmanes blanches du nord de l'Afrique.

Le Soudanais a adopté la religion de Mahomet parce qu'elle était celle de l'Arabe, le peuple supérieur à ses yeux, avant notre arrivée. Suivre les lois du Coran, c'était pour lui un brevet de culture intellectuelle, de civilisation, la seule façon de se hausser dans l'échelle des peuples. Il se serait aussi bien fait chrétien s'il avait connu, à cette époque, la civilisation européenne. Au fond, ce fut, et c'est encore un bien tiède musulman. A part les prières journalières et la circoncision, il observe fort peu les préceptes du Coran et il est rare qu'il se prive de boissons

enivrantes, de « dolo » surtout, ou qu'il observe exactement le jeûne du Rahmadan. La meilleure preuve de cette disposition d'esprit c'est que le Noir a toujours été un musulman tolérant : non loin des mosquées, on trouve souvent des idoles et des fétiches ayant encore leurs adorateurs.

On a cependant vu, au Soudan, des soulèvements religieux dans lesquels de farouches sectaires entraînaient derrière eux tout un peuple fanatisé. Mais, que l'on étudie attentivement la genèse de ces soulèvements, on trouvera cachée dans l'ombre la main de musulmans blancs, arabes ou berbères, appartenant presque toujours à cette secte des Senoussis à laquelle était affilié Sélim et qui dispose, encore aujourd'hui, d'une réelle influence.

Or, il est à remarquer que, même dans ce cas, ce n'est pas parmi les vrais Noirs, les Noirs « bon teint », que l'agitateur recrutera des partisans. Ce sera toujours parmi les peuples ayant dans les veines du sang de race blanche comme les Maures, les Peuhls ou les Toucouleurs.

Aussi, en essayant de soulever contre les Français les lettrés de Djenné affiliés à la secte des Tidjanes, Sélim courait-il à un échec certain. Il lui fallut bien se rendre à l'évidence : la mission Kerdalec n'avait plus rien à craindre de lui dans la Boucle du Niger.

Allait-il donc renoncer à la lutte et se déclarer vaincu? Non, non! Andrée avait osé le braver, le cravacher, le marquer en plein visage d'une trace ineffaçable : si sa haine contre la France et les Français ne pouvait, en ce moment, s'assouvir faute d'appui, il se sentait assez fort, à lui seul, pour se venger du moins d'une fille impudente de cette race détestée!

Quelques jours plus tard, monté sur une pirogue légère qui le conduisait à Tombouctou, il s'entretenait de ses projets avec Kérétigui et Diavara.

« En quittant Djenné, disait le farouche Arabe à ses fidèles compagnons, la mission Kerdalec se dirigera vers Tombouctou. Elle nous y retrouvera.

— Alors, tout n'est pas fini, maître? fit Kérétigui d'un ton joyeux.

— Les Senoussis sont en nombre là-bas. Si les Djennéens, lâches et peureux commerçants, désertent le Croissant, les Touareg n'ont jamais courbé la tête.

— Ils nous aideront à détruire la funeste mission?

— Hélas! reprit Sélim, nous ne pouvons l'espérer. Les Français se tiennent sur leurs gardes à Tombouctou. Nous ne trouverons jamais une occasion favorable. Du reste, à ce moment, il sera trop tard : leur œuvre sera accomplie.

— Alors, qu'allons-nous faire?

— Je veux me venger d'eux.

— Et comment?

— Je les atteindrai au cœur en enlevant la jeune fille. Je la ravirai à son père, à son frère, à son oncle et aussi, ajouta l'Arabe en poussant un éclat de rire sinistre, et aussi... à son fiancé.

— Son fiancé? s'écrièrent les deux Noirs étonnés.

— Dorthez. Je l'ai deviné dans leurs yeux. Ils s'aiment, elle et lui... Ah, ah! ma vengeance sera bonne.

— Et tu la tueras?

— Ce qu'elle a fait mérite plus que du sang. Elle a osé imprimer sur ma face sacrée de marabout un stigmate de honte et de déshonneur. C'est par le déshonneur et la honte qu'elle expiera son forfait.

— Que feras-tu?

— Nous les épierons de loin, dès leur arrivée à Tombouctou. Nous trouverons bien un instant propice. Avec l'aide de quelques Touareg montés sur de rapides chevaux nous l'enlèverons.

— Et alors?

— Une caravane de méharis légers comme le vent se tiendra prête, à une étape, dans le désert. Nous l'emporterons, la fière, l'orgueilleuse jeune fille; nous l'emmènerons au loin, dans les oasis, au sud de la Tripolitaine.

— Loin des Français! fit Kérétigui en battant des mains.

— Loin des siens, loin de tous! Moi, Mohammed ben Saïdi, frappé, outragé par elle, je la condamne à finir ses jours (ce qui ne sera pas long avec le climat saharien) dans le gourbi de celui qui sera assez riche pour l'acheter.

— Tu la vendras? firent à la fois Kérétigui et Diavara.

— Et pourquoi pas? reprit Sélim avec un rire cruel. Une Blanche, une Européenne, une Française! Savez-vous bien qu'elle fera prime sur le marché? »



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UNE RUE DE DJENNÉ.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UNE MAISON DE DJENNÉ.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UN COIN DE DJENNÉ.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

UNE MAISON DE DJENNÉ AVEC PYLONES, PORTANT LES EMBLÈMES DU FEU SUR LES MONTANTS DE SON AUVENT.

CHAPITRE IX

Dans la cuvette.

Le 15 janvier, la mission Kerdalec quittait Djenné, laissant à la tête de l'établissement Sabouras assisté de trois des laptots.

Ce ne fut pas sans tristesse que nos voyageurs abandonnèrent la grande ville où ils venaient de passer près de trois mois. Ils s'étaient fait des amis parmi ces Noirs actifs et intelligents au milieu desquels ils avaient vécu, gens aux mœurs douces et paisibles, ne demandant qu'à pouvoir travailler et commercer avec sécurité. Ils avaient pu sentir, comprendre l'âme soudanaise !

Par cette belle matinée de janvier, ils descendaient le cours du Bani et se dirigeaient sur Mopti, pour y retrouver le Niger. A l'arrière du *René-Caillé*, pensifs et mélancoliques, ils regardaient Djenné s'estompant déjà dans le lointain, Djenné toujours blanche, claire, ensoleillée dans sa ceinture de marigots et sous son couronnement de clochetons et de palmiers.

La flottille Kerdalec était alors bien réduite. Sur les huit chalands composant le « train des équipages », lors du départ de Koulikoro, quatre étaient restés à Djenné au service de Sabouras, avec le grand chaland, le *Bonnier*. Des quatre derniers, deux allaient demeurer provisoirement à Djenné, en attendant le départ d'un nouveau convoi de marchandises que Sabouras enverrait plus tard à Tombouctou sur l'ordre de Jean Kerdalec, pour le futur comptoir. Il ne restait donc plus, de la brillante escadre, que le *René-Caillé* et deux chalands.

Tonié Kané, le brave Bambara de Bamako, était également resté à Djenné. Parlant parfaitement les diverses langues du pays, il pouvait y être fort utile à Sabouras, et Jean Kerdalec, tout en regrettant ce fidèle serviteur, n'avait pas hésité à se

séparer de lui. Abd-El-Kébir le remplaçait. C'était un pauvre diable de Toucouleur trouvé un soir, mourant de faim, dans le port de Djenné et que Jean Kerdalec avait pris par pitié. Il l'avait d'abord employé comme porteur, lors du débarquement des ballots, puis, le trouvant actif et débrouillard et constatant qu'il parlait les différents dialectes de la région, il l'avait élevé au rang d'interprète, au lieu et place du Bambara.

Oumarou Guiré, le fier et noble chef des piroguiers, était consterné de ces changements. Son ami Tonié Kané restait à Djenné et, quant à lui, il n'avait plus que trois chalands à conduire au lieu de dix! Qu'était devenue cette armée de Somonos à laquelle il donnait majestueusement ses ordres chaque jour? Combien son prestige se trouvait diminué. Pauvre Oumarou Guiré!

Hélas! un malheur n'arrive jamais seul : le jour même du départ, Abd-El-Kébir vint lui annoncer que Dorthez, après l'escale de Mopti, prendrait la direction du convoi. Si le chef de la mission en avait décidé ainsi, c'est qu'à travers les trois deltas qui précèdent Tombouctou, il n'est pas toujours facile de se diriger, surtout au mois de janvier où les inondations commencent à peine à décroître. A ce moment, le Niger n'est pas vraiment un fleuve, mais plutôt un océan aux milliers d'îles où, la boussole à la main, Dorthez devrait indiquer la route, à travers un entre-croisement souvent dangereux de marigots, d'anses, de canaux, de méandres. Quelle que fût la confiance de Jean Kerdalec dans les lumières d'Oumarou Guiré, l'aide d'un Blanc armé d'une carte devenait nécessaire. Le Somonos dut s'incliner devant l'ordre du grand chef blanc.

Deux jours après avoir quitté Djenné, la mission arrivait à Mopti où elle retrouvait le Niger abandonné à Koakourou.

Mopti est au confluent du Niger et du Bani, sur la rive droite de ce dernier, au bord de plaines inondées en cette saison jusqu'aux falaises de Bandiagara, gros centre commercial situé à 250 kilomètres de là. La route de Mopti était donc submergée et le village, sur un plateau à la saison des basses eaux, était maintenant une île que les voyageurs durent rejoindre en pirogues pour y passer la nuit.

Ils en repartirent dès le lendemain.

« Enfin, dit Roger, nous voici donc revenus sur notre beau Niger!

— Notre cher et gracieux Djoliba, fit Andrée.

— Le Djoliba? Il est bien loin, reprit vivement le jeune homme. Nous l'avons laissé à Diafarabé. As-tu donc oublié les magistrales leçons de l'oncle Guy? Ne te souviens-tu plus que le Niger se divise en trois sections : Djoliba, Issa-Ber et Kouarra.

— Bravo, Roger! dit l'oncle Guy. Toi, au moins, tu n'as pas oublié les enseignements de ton vieil oncle.

— Moi non plus, oncle Guy. C'est un lapsus, un simple petit lapsus, dont je te prie humblement de m'excuser, fit Andrée. Nous sommes sur l'Issa-Ber, c'est entendu! Et j'en suis d'autant plus charmée que, malgré l'intérêt de cette croisière, nous n'allons pas le suivre sur tout son parcours. Ce voyage « au long cours » deviendrait par trop monotone.

— Et c'est déjà un beau ruban en perspective, fit remarquer l'oncle Guy. De Diafarabé à Tombouctou, nous sommes dans la cuvette de condensation des eaux du Niger; c'est le pays des deltas et des inondations fructueuses, le « potager du Soudan ».

— Il y a pas mal à boire et à manger dans ta cuvette.

— Je le crois bien, ma chère Andrée. Dans notre Afrique Occidentale française, on rencontre partout des richesses végétales naturelles que le Noir n'a qu'à se donner la peine de ramasser. Mais ici, c'est une région d'une richesse inouïe, large de 200 kilomètres, longue de 600, périodiquement irriguée comme un jardin maraîcher et où, chaque année, les eaux laissent, en se retirant, un limon fertilisant.

— Et ce n'est pas tout encore, dit Jean Kerdalec. Si les Bambaras cultivent ce sol fertile, si les Bozos et les Somonos sillonnent le fleuve de leurs pirogues, si les Sonrhaïs se livrent à un actif commerce, d'autres peuples encore, sans être fixés sur les bords du Niger, viennent chercher, dans ce pays fortuné, un élément de prospérité.

— Miséricorde! s'écria Andrée. Encore d'autres peuples?

— Rassure-toi, mon enfant, tu les connais déjà.

— Ah! je respire. Tu m'as fait une peur...

— Je parle simplement des Toucouleurs dont nous avons un échantillon parmi nous en la personne d'Abd-El-Kébir. Ils viennent ici vendre les dépouilles précieuses de leurs chasses à l'autruche que d'ailleurs ils sont même parvenus à domestiquer.

Je parle également des Peuhls, que tu as vus aux environs de Djenné en peuplades disséminées, mais que le groupe sud de la mission a rencontrés en faisceau compact, dans le Fouta-Djallon.

— Toujours nomades comme dans leur pays de Timbo, dit l'oncle Guy, ils se rapprochent du fleuve, quand les eaux baissent, et se retirent vers l'intérieur, lors des inondations, afin de trouver des pâturages pour leurs bœufs à bosse et leurs moutons à la laine longue et soyeuse. Ils élèvent également des chevaux très appréciés, au garrot fort et à la croupe tombante qui rappellent ceux d'Abyssinie.

— Et cependant, remarqua Jean Kerdalec, combien ce pays est déchu de son ancienne splendeur ! Depuis les invasions toucouleures, toute cette contrée a été saccagée, dépeuplée, ruinée. Actuellement, il n'y a pas plus de 400 villages dans la province de Djenné. Or, lisez le Tarikh-ès-Soudan, le vieux recueil de chroniques arabes, vous y verrez qu'au XVII[e] siècle, cette même province de Djenné comptait 7 077 villages avec plus de quatre millions d'habitants. Il paraît même que le sultan de Djenné correspondait directement avec celui de Tombouctou en faisant crier ses messages d'un village à l'autre. »

Le troisième jour après le départ de Mopti, la flottille Kerdalec débouchait dans le lac Débo.

En pénétrant dans ce grand triangle liquide de trente kilomètres de base sur quarante de hauteur, nos voyageurs eurent l'impression qu'ils débouchaient en pleine mer. Des vagues se montraient sous le souffle d'un vent léger. Quelques embruns embarquèrent même, recouvrant d'eau les bâches qui protégeaient les marchandises. La nuit arrivait. On se dirigea en hâte vers Gourao, village de commerce situé à la base du triangle, sur la berge nord du lac.

Les barques amarrées, on eut vite fait de trouver un abri dans le bourg et on s'y installa pour la nuit, pendant qu'Amadi So préparait le repas du soir.

« Le Débo est le plus grand des lacs du Niger, n'est-ce pas ? demanda Andrée à son oncle, après le dîner, tandis qu'on faisait un tour au bord de l'eau avant d'aller se reposer sur les lits de camp dressés dans la maison indigène gracieusement offerte aux voyageurs.

— Et le lac Faguibine donc? riposta le vieux savant. Tu sais bien; je te l'ai montré sur la carte, près du désert, tout à fait au nord.

— Il doit être curieux à visiter. Irons-nous?

— Ah, certes non!

— Je voudrais les visiter tous.

— Tu n'y songes pas, mon enfant! Tu ne te fais donc pas idée de leur nombre? »

Dès qu'on fut de retour à la maison, l'oncle Guy déplia la carte du Soudan :

« Tiens! dit-il, suis le cours du Niger, sur la rive gauche. Nous trouvons les lacs Tenda, Kabara, Sumpi, Takadji, Gaouati, Horo, Fati, les Daouana et enfin, plus au nord, livrant une dernière bataille aux sables envahissants du désert, l'immense lac Faguibine dont le lac Télé n'est qu'une expansion méridionale.

— Ils sont tous à gauche, le long du Sahara, au nord du fleuve, remarqua Roger.

— Il y en a également sur la rive droite, mais surtout dans le troisième delta vers le point où le Niger, définitivement vaincu par les sables, commence à décrire sa courbe de retraite. Ce sont les lacs de Koriensé, Koratou, Hagoundou, Nangay, Dô, Garou, Tïtalaouen, Kabongo, Haribongo...

— Assez, assez! s'écria Andrée épouvantée d'une telle avalanche de noms. Oncle Guy, tu m'as fait passer l'idée de visiter tous ces lacs.

— Je l'espère, mon enfant. Et encore je suis loin de t'avoir énuméré tous les lacs ou étangs; ils sont innombrables dans cette immense région. A cette époque de l'année le niveau des eaux est à son maximum puisque le Niger a reçu toute sa crue occidentale. Le Djoliba et le Bani viennent de terminer leurs apports. Eh bien, désormais, cette région inondée va devenir le régulateur des ondes et du débit du Niger.

— Alors, si cette immense cuvette n'existait pas, ce serait regrettable?

— Certes, car la crue s'écoulerait beaucoup plus vite, au grand dommage de l'Issa-Ber et du Kouarra. Au lieu d'être constamment navigables, grâce à la régularité de leurs cours, ceux-ci deviendraient des torrents impétueux.

— Bienheureuse cuvette!

— A partir de janvier, chaque dépression envoie au fleuve, par l'intermédiaire de ses marigots, l'eau qu'elle en a reçue et cela avec un débit proportionnel à l'importance de son canal d'écoulement. Ces marigots, bloqués par les dunes et les bancs de sable dressés à la sortie des lacs, ne s'écoulent que les uns après les autres, à mesure que le Niger, en baissant, en débouche l'entrée. Il en résulte donc un débit régulier, proportionnel au niveau du fleuve.

— Comme la nature a bien combiné les choses! fit Andrée, pleine d'admiration.



Aidé de la boussole, Dorthez, le « grand amiral de la flotte », dirigeait aisément le convoi.

— Aussi, conclut Jean Kerdalec, sommes-nous en droit, nous Français, de proclamer hautement l'importance de l'œuvre coloniale à laquelle nous nous vouons, en ouvrant au commerce de notre pays cette immense région dont les trois deltas sont supérieurs à celui du Nil. Aimons-le bien notre « Nil français », ayons foi dans son avenir et soyons fiers aussi de nos peines et de nos labeurs. Nos petits-neveux nous en remercieront. »

Le Koli-Koli, dans lequel la mission s'engagea, le lendemain matin, est, à la saison sèche, un étroit marigot que les herbes rendent presque impraticable. Mais, à cette époque de l'année, c'était un bras de mer où, aidé de la boussole, Dorthez, le « grand amiral de la flotte », dirigeait aisément le convoi.

Les barques glissaient silencieusement, accrochant au passage de larges nénuphars aux calices blancs, jaunes ou mauves. Parfois, des arbres sortaient leurs têtes touffues des eaux envahissantes, et du buisson improvisé s'échappaient de joyeux gazouillements d'oiseaux. Par endroits se dessinaient de véritables sentiers aquatiques. Le passage répété des pirogues et des chalands ayant fait disparaître les herbes, des « rubans d'eau » étaient tracés, que l'on pouvait suivre durant des heures entières.

Soudain surgissait une île temporaire, plateau dans quelques

mois, où paissaient des troupeaux et où, dans un nid de verdure, se dressait un village : à la nuit tombante, on y entendait le bourdonnement du tam-tam et la cadence des battements de mains d'un bal indigène.

Plus loin, c'étaient des régions désertes, où des crocodiles glissaient sur l'eau, le nez en l'air. Des aigles et des vautours planaient. Merles, marabouts, canards sauvages, pintades, flamants ou pélicans s'ébattaient insouciants, tandis que, le long des chalands, apparaissait parfois un hippopotame dont le hennissement inattendu troublait soudain le silence absolu de cette plaine liquide.

A Saraféré, au confluent du Bara-Issa ou Niger noir, et du Koli-Koli, nos voyageurs eurent la surprise de rencontrer un port des plus animés. Il y avait là plus de 200 barques. On a dit que ce port est presque aussi important que celui de Bercy, à Paris. Naguère encore, c'était un lieu de péage où Aguibou, le fama de Bandiagara, prélevait de gros droits de passage.

Autre poste français à El-Oualedji. Là, sur un tertre, se dressent quatre bâtiments, au milieu d'un bois de palmiers-rhôniers, où stationne une demi-compagnie de tirailleurs soudanais. Une palissade garnie de défenses en ronces artificielles entoure le poste. On sent déjà l'approche du pays des Touareg! La ville est active, animée, commerçante.

On n'était plus qu'à deux jours de navigation de Kabara, le port de Tombouctou. La mission reprit lentement sa route, visitant au passage les nombreux villages peuhls semés sur les rives et comprenant chacun deux parties : l'une au bord du fleuve pour le commerce; l'autre sur la dune, pour les chefs et les notables.

Toute cette région est florissante. C'est le « jardin du Soudan » se continuant dans tout le pays des deltas avec pêche fructueuse, culture variée, commerce animé, élevage de nombreux troupeaux. Aux étapes, les Noirs accouraient, offrant aux voyageurs les produits de leur industrie et entre autres les solides couvertures en poils de mouton, la spécialité la plus renommée du pays.

———— —

CHAPITRE X

Kabara.

Géographiquement, Tombouctou est à dix-sept kilomètres du Niger. En réalité, la distance en est variable, suivant les saisons.

En effet, par suite du régime spécial de ses eaux, par ses crues, le grand fleuve se rapproche périodiquement de cette ville et parvient même, lors des grandes inondations, tous les sept ans environ, à baigner le pied de ses murailles.

Il serait peu pratique, pour des commerçants, d'attendre sept ans que les chalands de la Boucle puissent venir accoster près de leurs maisons. Aussi les Tombouctiens ont-ils des lieux de débarquement reliés à la ville par des convois terrestres. Ces ports fluviaux sont échelonnés, du Niger à Tombouctou, en des points qui correspondent aux hauteurs successives des eaux du fleuve.

A l'époque de la saison sèche, en juillet, les barques ne peuvent dépasser le lit même du Niger et c'est sur sa berge, à Korioumé, qu'elles viennent atterrir. D'avril à juin, l'eau des crues de l'hiver n'étant pas encore complètement écoulée, grâce à la réserve lacustre, c'est-à-dire à la cuvette de condensation, les chalands remontent, par un marigot, jusqu'à Day, à quatre kilomètres du lit du fleuve. De novembre à mars, période des inondations, ils pénètrent plus loin, dans l'intérieur des terres, et accostent à Kabara. Pendant six semaines enfin, durant les grandes crues de janvier, ils remontent encore plus avant et, par un service d'allèges spéciales, les marchandises parviennent jusqu'à un petit port, aussi éphémère que minuscule, situé à peu de distance de Tombouctou.

Mais, de ces quatre débarcadères, utilisés suivant la saison, le plus important de beaucoup est Kabara. Là se fait le plus

grand transit, car c'est seulement lorsque ce port est accessible que les grosses maisons de Djenné font leurs expéditions.

Situé à huit kilomètres du fleuve, à peu près à moitié chemin entre celui-ci et la grande cité, Kabara, dès novembre, s'anime et, jusqu'en mars, devient le centre d'une vive activité. Les barques de toute la Boucle, pirogues, chalands ou massives embarcations de Djenné, se pressent dans son port, y entassant sans relâche des jarres, des sacs, des caisses et des ballots chargés des produits du Soudan. La petite bourgade est remplie de voyageurs et de marchands logeant, à grand'peine, un peu partout, tandis que, sur le port même, les gens plus modestes campent au hasard de l'arrivée, au milieu d'un incessant va-et-vient de débardeurs, de portefaix, d'ânes et de chameaux.

Or, c'était à la fin de janvier, précisément pendant la période maximum des inondations, que la mission Kerdalec arrivait à Tombouctou. Jean Kerdalec avait résolu d'en profiter et de faire débarquer les marchandises le plus près possible de Tombouctou, pour diminuer d'autant le portage. Il avait donc été convenu que le *René-Caillé* et les deux chalands resteraient à l'ancre à Kabara et que les marchandises, transbordées le jour même de l'arrivée sur des bateaux légers, seraient amenées ainsi le lendemain non loin de la grande ville. L'oncle Guy et Andrée devaient profiter de la même occasion et partir aussi de Kabara en pirogue pour surveiller le convoi et surtout pour éviter au vieux savant, moins alerte depuis sa maladie, de faire à pied neuf kilomètres.

Dès deux heures du matin, Jean Kerdalec avait fait partir la flottille de la dernière étape et il était à peine dix heures quand elle arriva devant Kabara. Dès qu'on eut accosté, le chef de la mission, aidé d'Abd-El-Kébir, chercha à se procurer les chalands légers dont il avait besoin, ce qui ne fut pas long, car un service d'allèges existe entre Kabara et Tombouctou. Avant le soir, toutes les marchandises et les bagages personnels des voyageurs étaient transbordés et prêts à partir.

Ce fut alors seulement qu'ils pénétrèrent dans la ville. Ils n'y eurent pas plutôt mis les pieds qu'ils éprouvèrent nettement la sensation d'entrer dans un monde nouveau, celui des Touareg et des chameaux. Certes, c'était toujours la région du Moyen-Niger avec ses porteurs noirs, ses ânes et ses bœufs, mais, à

côté, se dessinaient de grandes silhouettes, drapées dans des manteaux blancs, qui passaient dédaigneusement auprès des étrangers, l'allure hautaine, le regard hardi, la figure à demi voilée. Peu nombreux, perdus, pour ainsi dire, dans la foule des Noirs, ces farouches Touareg faisaient ici, il est vrai, acte d'honnêtes commerçants, mais ils n'en paraissaient pas moins, par leur attitude fermée, protester contre l'intrusion des Français dans ces pays dont ils étaient, naguère encore, les maîtres incontestés.

Instinctivement nos voyageurs jetèrent les yeux sur le fort qui se dresse à la crête des dunes, au-dessus de la ville et où flotte au vent le drapeau tricolore. C'est le fort Bonnier. Là se tient une garnison comprenant infanterie, cavalerie et artillerie. Impossible désormais pour les Touareg de continuer leurs exactions : une force est là, supérieure, les obligeant à courber leur tête altière et à laisser le monde noir, leur ancienne proie, travailler en paix.

Ayant parcouru le port et le bourg, les membres de la mission allèrent, avant le coucher du soleil, faire un pieux pèlerinage à un groupe de vingt tombes, disposées autour d'une grande croix noire, sur une hauteur en face du fort. C'est le lieu de repos du malheureux enseigne de vaisseau Aube, massacré non loin de là avec dix-neuf de ses compagnons, le 28 décembre 1893.

Le lendemain matin, accompagnant le convoi des marchandises, l'oncle Guy et Andrée partaient, par eau, pour Tombouctou, dès la première heure. Cette fois, on n'avait point eu besoin de fourrier, comme à Djenné, et il aurait été inutile de faire partir Dorthez plusieurs jours à l'avance. Suliman Arcouna, le gros négociant djennéen chez lequel nos voyageurs avaient fait un si plantureux repas, avait depuis longtemps écrit à Tombouctou pour demander à Hadjid Makaïssa, un commerçant de cette ville avec lequel il était en relations d'affaires, de vouloir bien préparer à ses nouveaux amis un logement convenable. Avant même que la mission eût quitté Djenné, Hadjid Makaïssa avait annoncé par télégramme à Suliman Arcouna que tout était prêt. A leur arrivée à Tombouctou, l'oncle Guy et Andrée n'eurent plus qu'à s'informer de la demeure de l'obligeant Sonrhaï.

Quant à ceux qui devaient gagner Tombouctou par la route de terre, Jean Kerdalec, Dorthez et Roger, ce ne fut que vers trois heures de l'après-midi, lorsque l'ardeur des rayons du soleil brûlant (42 degrés à l'ombre, ce jour-là!) se fut légèrement apaisée, qu'ils prirent, à leur tour, le chemin de la grande cité.

Sachant qu'il y avait un marigot à traverser, l'ancien armateur avait recruté trois ânes pour lui et ses compagnons. Un Peuhl, le maître des trois bêtes, devait en même temps leur servir de guide, précaution d'ailleurs presque inutile, car à cette heure du jour le chemin était sillonné de gens allant et venant.

« Cette fois, dit Roger, quand on eut fait quelques pas en dehors de Kabara, nous voici vraiment sur la route du désert.

— Il ne se montre guère encore, répliqua Dorthez. Voyez quelle animation, sur cette piste, avec ces piétons, ces cavaliers, ces porteurs, ces ânes, ces chevaux et ces chameaux.

— Il annonce toutefois son approche, remarqua Jean Kerdalec. Observez cette curieuse végétation, formant transition entre l'abondance de verdure du pays de l'eau et la morne aridité des pays du sable. Ces arbrisseaux rachitiques que dépassent nos têtes sont des gommiers, des acacias, des palmiers, les mêmes arbres que dans les forêts soudanaises, mais ils forment ici un bois nain, une forêt à la japonaise.

— Et comme cette verdure est anémique, pâle et poussiéreuse! ajouta Roger. On sent que les plantes, en cet endroit, sont définitivement vaincues dans leur lutte contre les dunes! »

Bientôt se présenta le marigot de Kabara, barrant la piste de ses sinuosités. Les voyageurs venaient de le traverser quand leurs regards furent attirés par une grande croix noire, sur laquelle étaient écrits, en arabe et en français, ces mots : « Our oumaïra — On n'entend pas », ainsi que vingt noms.

« C'est ici que sont morts le Français Aube et ses compagnons », expliqua le guide qui connaissait quelques mots de notre langue.

« Mais pourquoi « On n'entend pas »? demanda Roger.

— « Our oumaïra », on n'entend les cris des victimes ni de Kabara, ni de Tombouctou. C'est le nom de cet endroit; étant à moitié chemin des deux villes, c'était le lieu préféré des Touareg pour attaquer les convois. »

Une heure plus tard, Jean Kerdalec et les deux jeunes gens gravissaient une dune désolée et, arrivés au sommet, s'arrêtaient soudain devant le tableau magique qui apparaissait à leurs yeux.

Sur une immense étendue de sable d'où toute végétation avait définitivement disparu, au milieu du sol nu, absolument nu, se profilait confuse la longue silhouette de Tombouctou!

Les yeux fixés sur cette apparition ils reprirent bientôt leur chemin, pressant instinctivement leurs ânes. Peu à peu, la masse confuse se précisa : ils commencèrent à distinguer des cubes, des centaines de cubes étagés, formant une mosaïque sur laquelle pointaient trois tourelles. Les cubes étaient les maisons de Tombouctou et les tourelles, les minarets des mosquées de Ginghéréber, de Sidi Yahia et de Sankoré.

Ils ne tardèrent pas à arriver aux premières maisons de la ville et ils allaient pénétrer dans les faubourgs quand ils aperçurent l'oncle Guy et Andrée qui s'avançaient gaiement à leur rencontre, accompagnés d'un Noir de fort belle allure. C'était Hadjid Makaïssa, le correspondant de leur ami de Djenné, qui leur fut aussitôt présenté avec le cérémonial habituel.

Les voyageurs abandonnèrent alors leurs montures et, ayant congédié le Foula et ses bêtes, ils continuèrent leur route à pied, sous la conduite de l'oncle Guy et d'Andrée fiers de leur faire les honneurs de la ville, et du brave Hadjid Makaïssa, non moins fier de piloter les nouveaux venus.

Mais quel spectacle inattendu! Ce n'étaient partout que ruine, désolation, masures sans toits ni portes, murs ébranlés, bâtisses croulantes, amoncellement de débris, tas de briques, de pisé, de terre, de poutres informes.

« Pas beaux les faubourgs de Tombouctou! s'écria Roger.

— Et cependant ces maisons paraissent habitées, dit Jean Kerdalec.

— Vous appelez cela des maisons, fit dédaigneusement Dorthez : des demeures à l'aspect sordide, des masures lézardées dont les brèches sont bouchées avec des paquets de paille ou d'épine et dont les étages menacent de s'écrouler.

— Encore mieux! fit Roger. Voyez ces huttes de paille et ces courettes encloses par des paillassons comme dans la plus chétive bourgade soudanaise.

— Où sont nos belles et massives constructions de Djenné? reprit Dorthez pensif.

— Patience, Philippe, patience! fit Andrée en souriant. Nous allons entrer dans le cœur de la ville, car voici déjà une place de marché. »

Ils parvinrent enfin, dans des quartiers mieux entretenus. Quelques maisons même ne manquaient pas d'originalité avec leurs clochetons et leurs façades crénelées, mais ce n'était encore là que des imitations grossières de celles de Djenné.

L'animation, du moins, était aussi vive et même plus



Leurs regards furent attirés par une grande croix noire...

« variée », pour ainsi dire. La tête nue ou coiffée d'un bonnet, d'un turban blanc ou d'un fez écarlate, des Noirs à peine vêtus passaient à côté de Blancs aux visages bronzés, aux longs vêtements flottants, à la figure à demi cachée, à l'air mystérieux. Des chameaux s'avançaient de leur pas nonchalant, des ânes trottinaient, des chiens affamés quêtaient quelque nourriture, des porteurs s'entre-croisaient, courbés sous le fardeau.

On entendait les idiomes les plus divers, tous ceux parlés au Soudan, depuis le ouolof de la côte jusqu'à l'arabe et aux dialectes berbères du Sahara.

« C'est égal, soupira Dorthez, j'aimais mieux les rues de Djenné.

— Que veux-tu? répondit l'oncle Guy. Il n'y a ici ni pierres,

ni bois, ni plâtre, pas même la précieuse glaise de Djenné. A part quelques maisons habitées par des Européens, les autres n'ont pu être construites qu'en pisé.

— Nous n'y trouverons pas la confortable installation de là-bas! soupira Roger, toujours positif. Et nous avons deux mois à y passer!

— Patience! reprit Andrée en riant de plus belle. Il ne faut pas, mon cher, juger les gens sur la mine et encore moins les maisons. Tu vas voir de suite si tes craintes sont justifiées car nous voici arrivés chez nous. »

Comme elle prononçait ces mots, Hadjid Makaïssa fit résonner le marteau d'une porte garnie de gros clous qui formaient par leur ensemble des dessins originaux. A ce signal, Abd-El-Kébir et Ouattara apparurent dans l'embrasure de l'huis et s'effacèrent aussitôt pour laisser entrer les arrivants.

Ils pénétrèrent dans la vieille demeure en pisé, franchirent une seconde porte aussi hérissée que la première et se trouvèrent dans une cour ombragée d'un vélum et entourée de colonnettes supportant des galeries en arceau.

« Eh, mais! fit Roger ébahi, voilà qui est charmant : on se croirait en Espagne! Quelle exquise sensation de fraîcheur pour des voyageurs fatigués par une longue course sous le soleil brûlant.

— Et quelle aimable attention, dit Jean Kerdalec, a eue ce bon Hadjid Makaïssa, en nous préparant, sous ce vélum, cette table garnie de fruits, de dattes appétissantes, d'oranges et de fraîches boissons. »

Heureux de voir ses hôtes satisfaits, Hadjid Makaïssa souriait largement, en montrant ses dents blanches.

« Les amis de Suliman Arcouna sont sacrés pour moi! déclara gravement le Sonrhaï quand Dorthez lui eut transmis, en arabe, les remerciements de chacun. Vous êtes ici chez vous, j'aurais voulu faire mieux encore : en tout cas, mon cœur vous est grand ouvert. Je vous laisse vous reposer, mais sachez que, tant que vous serez ici, je suis entièrement à votre disposition. »

Et, après de nombreux salamalecs, le brave Sonrhaï partit, la joie dans l'âme, car il avait compris que les Français étaient contents de lui.

— Redoutes-tu toujours autant, Roger, les semaines que

tu dois passer ici? demanda malicieusement Andrée à son frère.

— Mais qui se serait attendu à trouver ce petit paradis, frais et ombragé, dans cette ville de soleil et de sable?

— Permettez-moi, messieurs, reprit Andrée, de vous faire maintenant les honneurs du logis. Voici d'abord la chambre du grand chef blanc, ajouta-t-elle en ouvrant une première porte sous les arcades. Le lit est fait, les ustensiles de toilette préparés par mes soins, la cantine sous la main. Voici ensuite la chambre du médecin en chef : mêmes préparatifs. Voici celle du grand amiral et enfin celles des lieutenants Roger et Andrée. Vous voyez que toutes ces portes donnent sur la galerie, disposition qui tempère agréablement la chaleur solaire. Là-bas est le dortoir d'Ouattara et des laptots. Au fond de la cour, sous ces hangars, sont les marchandises de la mission, en partie déjà débarquées. Et maintenant, quittons ces arcades et rentrons dans la salle d'honneur, c'est-à-dire dans la cour où nous attendent les rafraîchissements! »

CHAPITRE XI

Tombouctou.

« Djenné et Tombouctou, disent les Soudanais, sont les deux moitiés d'une même ville. » Nous pourrions même ajouter : « Tombouctou est la fille de Djenné ».

Djenné, en effet, représente, dans le Soudan, le producteur, le grand commerçant qui centralise les richesses du pays. Tombouctou, au contraire, est la succursale, le dépôt, le lieu de transit. Pourquoi donc, depuis des siècles, la renommée de Tombouctou fut-elle si grande alors que Djenné, jusqu'en 1893, n'était guère connue que par quelques récits d'aventureux voyageurs? Pour rendre à Djenné la première place, pourquoi a-t-il fallu attendre les conquêtes de nos vaillants officiers?

C'est que, pendant mille années, Tombouctou fut la seule fenêtre ouverte du Soudan sur l'extérieur et l'unique trait d'union entre deux mondes : le monde *blanc* représenté par les Arabes et les Berbères, le monde *noir* qui est celui des Soudanais de la Boucle du Niger. Ce fut l'intermédiaire, le lieu d'échange, la foire,... mieux encore! le port, l'unique port accessible tant aux pirogues soudanaises qu'aux chameaux sahariens, véritables navires du désert qui seuls peuvent amener au Soudan les produits du nord.

Le Sahara n'est-il pas un océan de sable semé de hautes îles montagneuses, de rochers escarpés, d'archipels d'oasis, ayant pour marins des tribus nomades, et pour flottes commerciales, des caravanes? Or, si les contrées riveraines du nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Touat et Tripolitaine) possèdent de vastes plages de sable où le chameau peut aborder à l'aise, le seul point de la côte sud accessible est la pointe, le cap que forme le Niger dans les pays sablonneux : Tombouctou.

D'autre part, quand on arrive du sud, c'est toujours par eau, par « des routes qui marchent », que l'on parvient à Tombouctou. Le vieux chroniqueur du Tarikh-ès-Soudan décrivait à merveille cette situation unique en Afrique lorsqu'il écrivait : « Tombouctou est le lieu de rencontre de ceux qui voyagent en pirogues et de ceux qui cheminent à chameaux ».

Deux vestibules, deux portes d'entrée y donnent accès : au nord, en plein sable, celui des chameaux, Abaradiou; au sud, en pleine eau, celui des pirogues et des chalands, Kabara.

Comme il avait été convenu que les premiers jours passés à Tombouctou seraient consacrés à des promenades, les jeunes gens demandèrent à Jean Kerdalec de commencer par la région si nouvelle pour eux, bien qu'ils l'eussent côtoyée depuis longtemps, le désert, avec les Touareg et les chameaux.

« Volontiers, répondit le chef de la mission. Nous n'avons pour cela qu'à aller visiter Abaradiou, le lieu d'arrivée des caravanes, l'endroit où l'on perçoit les droits de douane, l' « oussourou ».

— Vous ne sauriez mieux tomber, dit Hadjid Makaïssa quand on le consulta sur ce projet. Cette époque de l'année, de même qu'en juillet, est celle de l'arrivage des grosses caravanes. Je serai heureux de vous conduire aujourd'hui à Abaradiou.

— Alors en route ! » répliqua Andrée.

Tombouctou forme un quadrilatère dont le grand axe est orienté nord-sud. La veille, en arrivant de Kabara, nos voyageurs étaient entrés naturellement par le sud : sauf les quelques rues traversées pour arriver à leur demeure, ils n'avaient vu qu'une faible partie de la ville, puisqu'ils habitaient dans le quartier de Sarékina, au sud du quadrilatère. Pour rejoindre Abaradiou, faubourg du nord, ils avaient à traverser la ville dans toute sa longueur. Le trajet n'était d'ailleurs pas extrêmement long, Tombouctou, si grande, si peuplée autrefois, n'ayant guère à l'heure actuelle plus de 8 000 habitants.

Pour mieux montrer la ville, Hadjid Makaïssa fit faire quelques détours à ses nouveaux amis. Ils passèrent ainsi devant la maison du commandant du cercle de Tombouctou que Jean Kerdalec se promettait d'aller voir au plus tôt, puis devant quelques maisons européennes, les seules bâties en pierre et qui tranchaient sur le pisé indigène. Ils visitèrent

l'église des Pères Blancs, construction en briques crues qui leur rappela celles de Djenné, puis ils pénétrèrent dans le quartier de Baghindé où ils ne rencontrèrent d'intéressant que la maison de René Caillé, simple bâtisse en pisé, à un étage, où l'audacieux voyageur français habita en 1828. Ce fut ensuite la mosquée de Sidi Yahia, assez banale, puis la maison où séjourna Barth en 1858.

Il arrivèrent ainsi dans le nord de la ville, dans le quartier de Sankoré, celui des marabouts, des lettrés et des étudiants. Ils ne firent que passer devant la vieille mosquée, réservant sa visite à un autre jour. Elle ne se distinguait, du reste, des maisons voisines que par ses dimensions plus vastes et son haut minaret. Ils débouchèrent enfin devant le fort Philippe qui protège le côté nord de Tombouctou, comme le fort Bonnier garde le côté sud. Cette fois, ils étaient à Abaradiou.

Là, changement de décor. Plus de rues ni de maisons, mais, serrés çà et là, des gourbis en paille et en branchages, quelques courettes exiguës, entourées de clôtures en épines. Tout autour, un fouillis étrange de gens et de bêtes.

Les gens, c'étaient des Bambaras aux boubous bariolés, au rire clair ; des Peuhls, à l'air fier, aristocratique ; des Noirs de la Boucle, avec leurs bonnets pointus et leurs grands yeux ronds ; des Bozos et des Somonos, marins dépaysés dans ce milieu de sable ; des Sonrhaïs, au rictus fin, sceptique ; des Maures, à la figure sournoise ; des Arabes du Maroc, d'Algérie, du Touat, de Tunisie ou de Tripolitaine, à l'allure compassée de commerçants cossus ; des Touareg enfin, grands, sévères, hautains, mystérieux, la figure recouverte de voiles ne laissant apercevoir que les sourcils, les yeux et la naissance du nez.

« Il y a deux voiles, expliqua Hadjid Makaïssa. Le « nicab » s'enroule autour du front. Le « litham » couvre la partie inférieure de la figure et retombe jusque sur la poitrine.

— Ils se ressemblent tous sous cet accoutrement, dit Andrée. Comment peuvent-ils se reconnaître?

— Ils ne se reconnaissent précisément que sous leurs voiles, dit l'oncle Guy. Quand l'un d'eux, tué au combat, est dépouillé de ses habits, on lui remet nicab et litham pour l'identifier.

— Oh, oh ! oncle Guy, fit Andrée en riant. Voilà qui sent le Gascon.

— Nullement, mon enfant, riposta le vieux savant. Je n'exagère pas. Cela se comprend, au fond, puisqu'ils ne quittent jamais leurs voiles, même pour manger.

— Quelle idée! reprit la jeune fille.

— Simple question d'hygiène. Dans le Sahara, n'est-il pas nécessaire de se préserver les yeux et la bouche contre la réverbération du soleil sur le sol et contre les tempêtes de sable?

— C'est juste, après tout.

— Il en est de celle-ci comme de beaucoup de coutumes qui paraissent bizarres au premier abord. »

Ce qui frappa surtout les survivants, ce fut la multitude de chameaux. Il y en avait, ce jour-là, plusieurs milliers, les uns buvant ou faisant, pour mieux dire, leur provision d'eau dans les grandes mares qui entourent Abaradiou, les autres broutant sur les dunes voisines « l'herbe à chameau » et les misérables végétaux étiolés sur le seuil du désert.

« Êtes-vous satisfaite? demanda en souriant Hadjid Makaïssa à Andrée. Vous avez devant vous des chameaux, des Touareg et la vue du désert.

— Certes, oui, riposta la jeune fille d'un ton enjoué, vous avez même fait grandement les choses. Que de chameaux, ami Hadjid!

— De combien de ces animaux se compose d'ordinaire une caravane? demanda Roger au Sonrhaï.

— Cela dépend. Les grandes caravanes sont de 600 à 1 000 chameaux. Celles-là arrivent de décembre à janvier et de juillet à août. Les petites, qui se présentent en toute saison, comptent tout au plus de 60 à 100 bêtes.

— Il doit y en avoir chaque année un nombre énorme? demanda Jean Kerdalec.

— Maintenant pas plus d'une quinzaine de mille. Autrefois jamais moins de 50 à 60 000.

— Et d'où viennent toutes ces caravanes? demanda Roger.

— Un instant, mes amis, fit l'oncle Guy. Vous n'avez pas l'air de vous douter que le soleil s'évertue à traverser nos casques de ses rayons. Si vous voulez causer, mettons-nous d'abord à l'ombre, derrière cette paillote, et asseyons-nous sur le sable. »

Il avait envie de causer aussi, l'oncle Guy, mais de causer à

l'aise. En effet, sitôt que chacun eut pris la position requise, il ferma son grand parasol blanc, releva ses lunettes sur le front, son geste favori quand il voulait discourir, et commença d'un ton sentencieux :

« Ce que vous voyez là, mes chers amis, est le point de réunion du commerce nord-ouest de l'Afrique avec celui de la Boucle du Niger. C'est la charnière de l'éventail déployé du Maroc à la Tripolitaine. Ces caravanes-là (et son grand bras dessinait, en même temps, un large cercle sur cette multitude de chameaux se perdant à l'infini) viennent du Maroc et de l'Algérie par le Touat, de la Tunisie ou de la Tripolitaine par Ghadamès.



Il ferma son grand parasol blanc, releva ses lunettes sur le front, ce qui était son geste favori quand il voulait discourir.

— Elles ont quelques milliers de kilomètres dans leurs jambes cagneuses, murmura Andrée.

— Et ce doit être pas mal onéreux comme portage, dit Roger.

— Une charge de chameau, expliqua Hadjid Makaïssa, soit une centaine de kilogrammes, coûte environ cinquante francs du Maroc à Tombouctou.

— Ce qui met le prix de revient au chiffre exorbitant de 500 francs la tonne, dit Jean Kerdalec. Nous sommes loin des prix de transport par la voie sénégalienne, surtout depuis que le chemin de fer de Kayes au Niger est terminé et qu'on amorce un service de chalands à vapeur de Koulikoro à Tombouctou.

— Aussi, dit Hadjid Makaïssa, les commerçants de Tombouctou, noirs ou blancs, ont-ils déjà compris fort bien cet avantage et nous commençons, pour les marchandises que nous faisons venir d'Europe, à prendre la voie sénégalienne. Nous employons même couramment le télégraphe avec nos corres-

pondants de Saint-Louis ou de Médine et faisons nos envois de fonds par bons de poste ou bons du Trésor. Du reste, c'est sur notre propre demande qu'on a étendu jusqu'à Tombouctou ce mode de paiement.

— Il n'y a plus d'enfants! glissa Andrée, d'un ton moqueur, à l'oreille de son frère.

— Il est donc à prévoir, dit l'oncle Guy, que la voie saharienne ne pourra plus que décroître d'importance. Dans quelques années, les caravanes n'auront plus à transporter que le sel ou les produits sahariens comme la gomme.

— Et, en attendant, qu'apportent-elles? demanda Roger.

— Les produits de fabrication européenne et ceux du Nord-Africain, reprit le vieux savant. Ce sont les étoffes, principalement la cotonnade bleu indigo, dite « Guinée » et venant trop souvent d'Angleterre ou des colonies anglaises. C'est le calicot blanc, les andrinoples, les soieries, ainsi que les armes, la poudre, la coutellerie et le papier qui se vend ici, paraît-il, huit ou dix sous la feuille. Puis viennent ciseaux, aiguilles, miroirs, fils de soie, perles, ambre, corail, sucre, thé, café, dattes et tabac du Touat, tapis, vêtements, fez, burnous, robes, cafetans, etc.

— Et le sel? fit Dorthez.

— Je le gardais, mon cher, pour la bonne bouche, car il constitue au moins la moitié de la cargaison. Mais ce sel n'a pas tout le désert à traverser; c'est à mi-chemin qu'on charge cette précieuse denrée. On le récoltait autrefois aux mines de Taghazza. Maintenant c'est un peu plus près de Tombouctou, à Taodéni.

— Un des endroits, dit-on, les plus tristes du monde, fit Jean Kerdalec. On n'y trouve que de l'eau salée et pas même de terre pour construire.

— Ma foi, dit Andrée, cela ne me donne pas l'envie d'aller y faire une saison. J'ai soif rien que d'y penser.

— Il y a pourtant à Taodéni, riposta l'oncle Guy, de gros entrepreneurs, de riches négociants, proches parents, en général, de ceux de Tombouctou. Ils font extraire le sel en grandes dalles, dures comme le marbre, marquent à leur sceau ces « barres » (ainsi qu'on appelle au Soudan ces blocs dont l'épaisseur est de dix à quinze centimètres et qui pèsent environ quarante-cinq kilogrammes), les enjolivent de dessins variés, de figures, de carac-

tères arabes, puis les envoient bien ficelées, bien empaquetées, à Tombouctou. Là, ces barres sont divisées en morceaux de plus en plus petits à mesure qu'elles changent de mains; les parcelles, objet d'un commerce très actif, servent même couramment de monnaie, tant est grande leur valeur intrinsèque.

— Hadjid Makaïssa, demanda Andrée, pourriez-vous me montrer un de ces gros marchands?

— Je n'en vois pas pour le moment, répondit le Sonrhaï quand la question lui eut été traduite par Dorthez. Du reste, ils séjournent rarement ici et n'y laissent que des commis ou des serviteurs. Durant le séjour de la caravane à Abaradiou, ils demeurent à Tombouctou où ils ont leur famille et leurs clients. Je pourrai vous en faire connaître un dès ce soir; c'est mon propre frère. »

Ils avaient tous un appétit formidable en rentrant au logis. Amadi So avait heureusement préparé un confortable déjeuner. Puis, dans les chambres bien closes, chacun fit une sieste copieuse. Il eût été d'ailleurs impossible de sortir, cette après-midi-là, car elle fut l'une des plus chaudes de la saison; le thermomètre marqua 43 degrés à l'ombre.

A quatre heures seulement, ils reparurent dans la cour où les grandes toiles bariolées du vélum interceptaient le moindre rayon du soleil. Chacun s'allongea sur des nattes et des coussins. On se mit à bavarder, en fumant et en buvant des tasses de thé.

« En somme, dit Andrée, nous avons vu, ce matin, la contrepartie de ce que nous rencontrions depuis Bamako, les produits du nord, amenés par des chameaux pour être échangés contre ceux du sud, amenés, eux, par flottilles. Une chose me chiffonne pourtant.

— Eh quoi? ma chère Andrée, demanda l'oncle Guy, souriant.

— Voyons! Il n'y a pas de cours d'eau sur tous les points de la Boucle du Niger. De grands centres de commerce comme Hombori. Dori, Oughadougou, Léo, Bobo-Dioulasso (Hein! je connais mes auteurs!). Sikasso enfin, le plus important de tous, sont, pour ainsi dire, en plein continent. Comment peut-on, de là, envoyer des marchandises, par eau, à Tombouctou?

— On constitue, tout simplement, des convois de bœufs,



Cl. Desplagnes, Larose édit.

COUR DE LA MOSQUÉE DE SIDI YAYA A TOMBOUCTOU.



MARABOUT PORTANT LE VOILE DES TOUAREG.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

DAMES DE TOMBOUCTOU SUR LA PLACE DU MARCHÉ.



Cl. Desplagnes, Larose édit.

JEUNE FEMME TARGUI JOUANT DE LA DIORKA (VIOLON).

d'ânes et surtout d'esclaves, expliqua le vieux savant. Ces convois se rendent au port fluvial le plus voisin.

— Bon! J'ai compris. Et ces flottilles se joignent à celles de Djenné, de Ségou, de Mopti et autres villes nigériennes pour apporter ici les produits soudanais.

— Et ceux-là sont aussi variés que ceux du nord, dit Jean Kerdalec. Il y a d'abord ceux qui servent à l'alimentation : mil, riz, karité, manioc, arachides, miel, kolas, nété, « pain de singe », tamarins, piments, oignons, gingembre, épices et poissons secs. Puis viennent ceux propres aux usages domestiques : savons, nattes, chapeaux de paille, jarres, poteries, calebasses, etc. Ensuite affluent les cotonnades soudanaises, si appréciées des Maures qui les préfèrent à celles d'Europe, à cause de leur solidité, bannes de Kano, turbans, pagnes bleus et blancs de Ségou, couvertures blanches du Macina, tentures multicolores du Douenza et du Haoussa; enfin viennent les articles d'exportation lointaine : or vierge, en poudre ou en anneaux, fer, antimoine, plomb, ivoire, cuirs bruts, gommes, cire, encens, musc, indigo, plumes d'autruche... que sais-je encore? Tombouctou est essentiellement un marché indigène où, jusqu'à ce jour, les Européens ont joué un rôle presque nul. Du reste, nous devons surtout constater ce fait : c'est à Tombouctou que converge la marchandise, qu'elle vienne du nord ou du midi, et c'est là qu'elle y est transbordée. Tombouctou est donc, avant tout, une ville de docks, d'entrepôt, de courtage, en un mot, une ville dont les habitants ne sont que les intermédiaires entre les chameaux du nord et les chalands du sud, sans posséder, eux-mêmes, ni un chaland, ni un chameau.

— Conclusion! fit Andrée, en avalant une tasse de thé, Tombouctou est un corridor, un col, un canal où se heurtent deux courants contraires, et les Tombouctiens sont chargés de la transfusion de ces deux ondes commerciales. Chameau à bateau, bateau à chameau, passez muscade!... »

CHAPITRE XII

La revanche de Sélim.

Le lendemain, nos voyageurs projetèrent, avant de se mettre définitivement au travail, d'aller visiter la grande mosquée dont ils avaient, depuis Kabara, aperçu le haut minaret.

Ils furent très déçus. Si l'édifice, par sa masse et la hauteur de son minaret en forme de pyramide tronquée, tranchait nettement sur les maisons voisines, ce n'était, au fond, qu'une grande bâtisse aux vulgaires murailles de pisé. Rien à voir non plus à l'intérieur, vide et nu comme le dehors; rien n'y rappelait, même de loin, une recherche architecturale quelconque.

« Ce n'était guère la peine de nous déranger, grommela Andrée. Quelle différence avec Djenné!

— J'ai là, dit Jean Kerdalec, une lettre que Suliman Arcouna m'a remise pour un marabout, Mahmoud El Hadj. Peut-être celui-ci nous donnerait-il, sur cette mosquée, des explications intéressantes.

— C'est fort possible, dit l'oncle Guy. Allons le trouver. Si le présent ne nous offre rien de remarquable, ce marabout nous parlera du passé. Il est impossible qu'une mosquée aussi renommée que celle de Tombouctou n'ait pas son histoire. »

Mahmoud El Hadj était chez lui, plongé dans la lecture, quand ils se présentèrent. Malgré son nom arabe, c'était un Sonrhaï, un type parfait de cette intelligente race noire, modifiée aujourd'hui par les croisements dus aux multiples invasions. Quand il eut pris connaissance de la lettre de son ami de Djenné, sa figure s'éclaira d'un bon sourire et il se mit avec empressement à la disposition des membres de la mission.

Dorthez, l'interprète du jour, puisque le lettré sonrhaï parlait naturellement le plus pur arabe, lui demanda donc de leur

parler de l'histoire de cette mosquée, à l'ombre de laquelle il avait vécu.

Aucune conversation ne pouvait être plus agréable au vieux marabout. Il conduisit d'abord ses hôtes sur le toit plat de sa maison afin qu'ils pussent mieux contempler le monument sacré. Après les avoir invités à s'asseoir sur de riches tapis du Hombori, il fit apporter du thé et des dattes. Puis, lentement, religieusement, il commença à parler, semant ses discours de ces périphrases imagées propres à la langue arabe que Dorthez s'efforçait, de son mieux, de traduire à ses compagnons.

« Cette mosquée, dit-il en substance, vous semble peut-être une bâtisse banale, mais pour nous qui avons étudié l'histoire de Tombouctou, combien elle nous paraît vénérable! C'est que ses grands murs, aujourd'hui désertés, ont abrité jadis une université musulmane, célèbre et prospère. Tombouctou fut un des grands centres scientifiques de l'Islam. Des savants, des poètes maures vinrent s'y réfugier quand le croissant fut chassé d'Europe. Il se forma ainsi parmi ces Noirs, nos ancêtres, une université arabe où vécurent des cheiks et des marabouts renommés au loin pour leur science et leur piété. Leur couleur, Messieurs les Blancs, ne les empêcha pas d'égaler les docteurs arabes et quelques-uns d'entre eux allèrent ouvrir des écoles jusqu'au Maroc et en Égypte. »

Il s'animait en parlant, le vieux marabout. Une fierté singulière luisait dans ses yeux vifs. On sentait qu'il était profondément heureux de montrer à des Français ce qu'avaient été ses ancêtres vénérés.

« Sidi Yahia, le patron de Tombouctou, continua-t-il, laissant à peine à Dorthez le temps de traduire ses paroles, fut un saint, un grand saint, dont la vie fut remplie de miracles divins. On venait en foule lui demander son enseignement, ses conseils, sa bénédiction. Plus tard, les élèves qu'il avait formés devinrent des maîtres à leur tour et étendirent au loin la renommée de notre grande ville. Dans leurs bibliothèques, ils possédaient des ouvrages traitant de la religion, du droit, de la grammaire, des travaux historiques et géographiques, des livres de médecine et d'astronomie. Oui, Messieurs les Blancs, ces Noirs étaient des bibliophiles distingués et passionnés, en même temps que des savants. Quelques-uns d'entre eux possédaient des milliers

de manuscrits des plus rares, des plus anciens et des plus précieux.

— Et qu'est devenu tout cela? demanda l'oncle Guy.

— Hélas! la plupart de ces trésors ont disparu dans le pillage et l'incendie. Nos bibliothèques sont maintenant bien réduites. Néanmoins, nous en avons encore de remarquables et, si cela peut vous plaire, je vous montrerai de très vieux manuscrits.

— Avec le plus grand plaisir! » lui fit répondre l'oncle Guy, se promettant, pendant son séjour à Tombouctou, de faire plus ample connaissance avec ce vieux savant noir, vers lequel le poussait déjà une réelle sympathie.

« Ici, reprit Mahmoud El Hadj, tout homme riche tient à honneur de posséder des livres anciens.

— Et en écrit-on de nouveaux au moins? demanda la curieuse Andrée.

— C'est bien difficile, soupira le Sonrhaï. Il n'y a plus maintenant parmi nous de ces hommes, aussi savants que pieux, qui vouaient leur vie entière à la science, à l'histoire ou à la littérature. Depuis cent ans, Tombouctou est passée par de telles épreuves! Aujourd'hui, nous autres marabouts, nous ne possédons plus guère de patrimoine. La plupart des lettrés sont obligés pour vivre de vendre des talismans, d'écrire des lettres, de copier des livres ou de donner des leçons.

— De courir le cachet, murmura Andrée.

— Absorbés par le souci de ne pas mourir de faim, reprit tristement le vieux marabout, où trouveraient-ils le temps d'écrire?

— Tout cela peut revenir, s'écria l'oncle Guy. L'antique splendeur de Tombouctou peut renaître.

— Allah le veuille! répondit le Sonrhaï. Nous l'espérons un peu, depuis que votre grande nation est venue nous protéger contre les pillards. Après avoir eu grand'peur lors de votre arrivée, nous vous bénissons maintenant. Je puis vous assurer que nous, les Noirs de Tombouctou, nous vous avons donné notre cœur pour toujours! »

Ils revinrent pensifs de cette visite au pieux Sonrhaï. L'âme soudanaise s'était encore une fois entr'ouverte devant eux. Et tous, Ouolofs ou Bambaras, Foulas ou Sonrhaïs, riches ou

pauvres, lettrés ou commerçants, tous, pourvu qu'ils soient de race noire, avaient jeté le même cri : « Vous êtes nos protecteurs et nos amis; vous nous avez délivrés des Maures, des Arabes et des Touareg[1] ! »

Mais ce n'était pas tout que de faire ainsi les touristes et les philosophes. Il fallait enfin songer aux choses sérieuses. La semaine suivante se passa tout entière, pour les membres de la mission, à faire des visites commerciales.

Dans ce milieu où tout le monde parle arabe, Dorthez pouvait servir facilement d'interprète. Aussi Jean Kerdalec n'abusa-t-il pas plus longtemps de l'obligeance de son hôte, Hadjid Makaïssa. Les membres de la mission allèrent donc seuls rendre visite à divers commerçants de la ville. Les lettres de recommandation de leurs amis de Djenné, Suliman Arcouna, Backaïna Moussa et Mohammed Konkouraï, leur firent ouvrir toutes les portes.

Dans ces maisons d'aspect misérable qu'ils avaient si dédaigneusement regardées à leur arrivée, ils eurent la surprise, comme le leur avait annoncé Hadjid Makaïssa, de trouver de véritables entrepôts bondés des marchandises les plus diverses.

Ils y reconnurent même beaucoup d'étoffes européennes : toiles des Vosges, tissus de Manchester, cotonnades grossières d'Allemagne, fines soieries de France. Puis, ils trouvèrent des étoffes du pays : dissas de Djenné, pagnes de Ségou, burnous, vêtements levantins, jusqu'à des robes en soie, des gilets brodés, des pantalons bouffants lamés d'or.

« Qui se serait jamais attendu, s'écria Roger, à trouver de telles merveilles dans ces masures?

— Je te l'avais bien dit le premier jour, riposta Andrée. Il ne faut pas, à Tombouctou, juger des maisons sur la mine!

— Et tu ne pensais pas si bien dire, encore!

— Ma foi non! je l'avoue. »

Un autre jour, ils allèrent chez un tailleur bambara, grand ami de Suliman Arcouna. Ils trouvèrent là un bon vieillard, lisant le Coran, à travers de grosses lunettes, pour l'édification de ses ouvriers. Ceux-ci, pendant le temps que dura la visite, n'interrompirent même pas leur ouvrage. Ce fut, pour nos voyageurs, une véritable révélation que de les voir, sous ce

1. Voir Félix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, 1897.

misérable toit, dans cette bicoque décrépite, décorer des robes et des pantalons de soie de ces fines broderies que les Maures d'Espagne, réfugiés en ces pays lointains, avaient jadis enseignées à leurs ancêtres.

Une autre fois, ils visitèrent un atelier de cordonnier. Là, des ouvriers ornaient de broderies de soie jaune ou verte de magnifiques bottes rouges, de ce cuir fin, léger, souple comme un gant, si connu sous le nom de maroquin.

Les jours suivants, ils visitèrent encore de sordides demeures en pisé où, dans un décor de pauvreté et de délabrement, ils purent dénombrer parfois, cachés dans l'ombre, pour plus de cinquante mille francs de marchandises!

Pendant ce temps, la construction de la factorerie de la C. C. A. O. F. avançait. Ne pouvant, comme à Djenné, utiliser une des maisons du pays, Jean Kerdalec avait résolu d'imiter les Français déjà établis dans la ville et de construire un établissement à l'européenne, digne de la puissance de sa grande Compagnie. Il avait fait venir de la Boucle des briques dans le genre de celles de Djenné, ainsi que des bois de construction; tous ces matériaux étaient amenés à Kabara, où chaque membre de la mission se rendait à tour de rôle pour surveiller le débarquement et la formation des convois qui les transportaient à Tombouctou. Le plus souvent, les trois jeunes gens étaient chargés ensemble de la corvée et c'était toujours un plaisir pour eux de circuler ainsi d'une ville à l'autre, tandis que Jean Kerdalec et l'oncle Guy entraient en pourparlers avec les gros négociants du pays.

Au bout de six semaines, le chef de la mission connaissait parfaitement le monde commerçant de Tombouctou et savait, condition essentielle pour réussir dans cette ville, évoluer entre les divers « groupements ».

Ils sont de deux sortes. Il y a d'abord, parmi les gros négociants, le *groupement par races*, les Blancs d'un côté, les Noirs de l'autre. Les premiers sont des Marocains ou des Tripolitains; les seconds, des gens du Touat ou des Sonrhaïs. Ils forment deux camps bien tranchés, ayant chacun un chef à leur tête et sachant fort bien lutter l'un contre l'autre.

L'autre forme de groupement est le *groupement par corporations*. A Tombouctou, chaque marchandise est l'objet d'un

commerce distinct. Le commerçant en grains, par exemple, ne vendra jamais de barres de sel. Un autre ne s'occupera que de kolas, un troisième que de produits européens. Cette spécialisation semble même être une des raisons pour lesquelles s'est créée, à Tombouctou, une véritable dynastie de gros négociants. Quoi qu'il en soit, les corporations tombouctiennes sont des organismes très solides, revêtant parfois le caractère de nos anciennes corporations et possédant des règlements rigoureux dont quelques-uns rappellent, d'une façon curieuse, nos institutions de l'époque du moyen âge.

Jean Kerdalec avait étudié avec soin chaque race, puis chaque branche particulière de commerce. Il avait noté les tendances d'esprit, les désirs, les préférences, les besoins de chaque groupe. Pour les cotonnades, par exemple, dont les Anglais sont, jusqu'ici, les fournisseurs incontestés, il avait recueilli maints échantillons et se proposait de les envoyer à Paris, afin que la C. C. A. O. F. pût commander, aux fabriques françaises, des pièces d'étoffes susceptibles de convenir, par leurs dimensions et leurs couleurs, aux habitants de la Boucle.

Partout Jean Kerdalec reçut l'accueil le plus affable et le plus confiant. On le traitait en ami et, durant toute la journée, il devait accepter des tasses de thé accompagnées de délicieuses dattes du Touat.

Pendant ce temps, les jeunes gens ne restaient pas inactifs. Ils dirigeaient les travaux de construction de la future factorerie et se rendaient chaque semaine à Kabara, où ils restaient parfois un jour ou deux, quand un retard dans l'arrivée des chalands les obligeait à séjourner.

Ils étaient ordinairement accompagnés dans ces voyages par Abd-El-Kébir et deux ou trois laptots. Bien au courant des habitudes du pays, le Toucouleur était devenu pour eux un guide précieux et un aide indispensable. Il était, du reste, toujours de bonne humeur et semblait animé du plus vif désir de se faire aimer de ses maîtres. Dorthez en faisait le plus grand éloge.

« Je le préfère à Tonié Kané, son prédécesseur, disait-il un jour que, libres et désœuvrés, les jeunes gens se promenaient au bord du Niger, aux environs de Kabara. Je regrette moins qu'on ait laissé à Djenné le brave Bambara au service de

Sabouras. Abd-El-Kébir est certainement plus intelligent, plus débrouillard que lui.

— Ni l'un, ni l'autre ne valent le premier de tous, mon pauvre Mahmadou, soupira Andrée, qui ne s'était pas encore consolée de la perte du dévoué Ouolof, mort pour la sauver.

— Les qualités de Mahmadou n'empêchent pas Abd-El-Kébir d'avoir les siennes, riposta Dorthez. Vous êtes injuste envers lui, Andrée.

— C'est plutôt vous, Philippe, répliqua la jeune fille, qui semblez avoir oublié ce qu'était Mahmadou. Je sais bien que vous n'avez pas, comme moi, fait avec lui un long voyage sur le Sénégal. Mais cependant vous avez dû remarquer quelle bonté, quelle douceur, quel tendre dévouement il montrait envers sa « liét'nante », comme il m'appelait.

— Oui, mais sa triste mort vous fait un peu exagérer.

— Je n'exagère rien! reprit Andrée, d'un ton sec. Je suis vraiment étonnée de vous entendre parler ainsi.

— Ne vois-tu pas, Andrée, insinua Roger d'un air railleur, que Philippe est simplement jaloux du souvenir attendri que tu conserves pour ce pauvre garçon? »

A ces mots ironiques, les regards de Dorthez et d'Andrée se croisèrent. Tous deux firent mine d'ouvrir la bouche, mais une rougeur intense leur couvrit soudain le visage, coupant net les explications.

A ce moment, Abd-El-Kébir s'avança et s'adressant à Dorthez :

« Les gens à qui je viens de parler, dit-il, m'apprenaient qu'il y a, à deux kilomètres d'ici, une vieille mosquée en ruines, avec des inscriptions arabes datant de plusieurs siècles.

— Si nous allions la voir? proposa Andrée, heureuse de détourner une conversation devenue embarrassante. Il est huit heures. Nous aurons le temps de revenir avant le déjeuner.

— Mais, fit Dorthez, je ne sais si...

— Si quoi? Puisque nos chalands ne sont pas encore arrivés. Nous ne pouvons pourtant pas...

— Certainement, approuva Roger, Andrée a raison. Voilà une occasion, Philippe, de nous montrer votre science en déchiffrant du vieil arabe.

— Si je puis y arriver toutefois! » répliqua le jeune homme en souriant.

Une demi-heure plus tard, conduits par Abd-El-Kébir, et suivis des deux laptots, enchantés de l'aventure, ils arrivaient devant une masure banale, adossée à un bois de gommiers poussiéreux.

Ils pénétrèrent à l'intérieur du bâtiment où un vieux Noir faisait dévotement ses prières, en roulant entre ses doigts un gros chapelet, la face tournée vers l'orient, les regards au ciel. Mais il n'y avait rien à voir que quatre murs nus et décrépis, sur l'un desquels étaient inscrits des sourates du Coran, à demi effacées.

« C'est cela votre mosquée? dit Andrée à Abd-El-Kébir, en faisant une moue significative.

— Oui, avoua le Toucouleur, confus du peu de succès de son initiative.

— Alors, si vous n'avez rien de mieux à nous montrer, au milieu de ces dunes sauvages, ce n'était guère la peine de nous y amener.

— Il y a une jolie source, bien claire, dans le bois voisin, reprit Abd-El-Kébir. Si vous voulez venir jusque-là?

— Certainement. Messieurs, ajouta-t-elle d'un ton enjoué, en s'adressant à son frère et à Dorthez, je préfère la nature sauvage et ses mystères aux merveilles élevées par la main des hommes. Je vous laisse donc à votre besogne de déchiffreurs de grimoires. A tout à l'heure! »

Et elle sortit avec Abd-El-Kébir et les laptots pour aller voir la source, tandis que, revenus vers la vieille muraille, Dorthez expliquait l'écriture arabe à Roger, son élève en cette science.

Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient plongés dans cette étude quand soudain, troublant le profond silence de cet endroit désert, un grand tumulte se fit entendre, suivi de coups de feu, puis d'un bruit de galop effréné.

D'un bond, les deux jeunes gens s'élancèrent au dehors de la vieille mosquée. Mais quelle ne fut pas leur stupeur lorsqu'ils aperçurent, à la lisière du bois, les deux laptots gisant à terre, couverts de sang, tandis qu'agenouillé auprès d'eux Abd-El-Kébir, tête nue et les vêtements en désordre, s'efforçait de leur porter secours.

« Et Andrée?... » clamèrent-ils d'une voix étranglée, en accourant vers le Toucouleur.

Celui-ci releva la tête sans dire mot, mais son bras indiqua, dans le lointain, un flot de poussière où se distinguait confusément un groupe de cavaliers fuyant à toute vitesse.

Ils se regardèrent, fous d'angoisse. Andrée avait été enlevée!... Par qui?... Comment?... Pourquoi?...

Soudain, Roger poussa un grand cri. Plantée d'un poignard



Celui-ci releva la tête sans dire mot, mais son bras indiqua, dans le lointain, un flot de poussière...

dans la poitrine d'un des laptots, une lettre, manifestement préparée à l'avance, montrait ces terribles mots que les deux jeunes gens lurent avec la plus effroyable terreur :

« La vengeance est un mets qui se mange froid. Votre fille,
« Jean Kerdalec, votre nièce, docteur Guy, votre sœur, Roger,
« votre fiancée, Dorthez, sera vendue comme esclave.

« Le coup de cravache est payé. C'est la revanche de Kouli-
« koro. » « Sélim. »

CHAPITRE XIII

Les Berbères au Soudan.

Sous le vélum, dans la cour de la factorerie provisoire, Jean Kerdalec et l'oncle Guy étaient assis. Le dîner venait de finir, moins animé, moins bruyant que de coutume car les jeunes gens, partis la veille pour Kabara, ne devaient rentrer que le lendemain.

Fatigués d'une journée bien remplie, les deux frères se laissaient aller à la douceur du repos et prenaient une tasse de thé, tout en épluchant des oranges, tandis qu'Amadi So faisait disparaître les reliefs du repas. La conversation roulait, en ce moment, sur les Touareg, et les deux frères n'étaient pas d'accord à leur sujet.

« C'est une race malfaisante! proclamait Jean Kerdalec. On les retrouve toujours quand il y a quelque crime de commis.

— Ce sont de pauvres gens autant à plaindre qu'à blâmer, ripostait l'oncle Guy.

— Cependant, mon cher, tu ne saurais nier que leurs instincts pillards...

— ... leur viennent de la fatalité!

— Explication trop commode!

— Exacte pourtant. Repoussés du nord de l'Afrique, leur patrie d'origine, ils devinrent des nomades et ne purent guère faire autrement.

— Soit! Mais ce n'est pas une raison pour...

— Obligés de vivre sans demeures fixes, sans liens sociaux, sur un sol aride et inhospitalier, ils se mirent peu à peu hors la loi, ne vivant, ne pouvant vivre que de rapines et de butins.

— Si tous les peuples en faisaient autant!

— Ceux-là furent des parias dès la plus haute antiquité. Connais-tu bien leur histoire?

— Fort peu, mon pauvre Guy, je l'avoue humblement. Quand il ne s'agit pas de commerce...

— Eh bien alors, écoute-moi. Ensuite tu pourras les juger en connaissance de cause.

— Avec plaisir, mon cher. Je suis charmé de profiter de cette occasion de m'instruire. Va, je suis tout oreilles!

— Depuis les temps les plus reculés, commença le vieux savant, vivait dans le nord de l'Afrique, du Maroc à la Tripolitaine, une race blanche, fortement brunie par le soleil africain. Suivant les contrées, les anciens les nommaient Maures, Gétules, Numides, mais, en réalité, tous étaient de la même race : des Berbères. Ces Berbères vivaient donc entre deux océans de nature diverse : la Méditerranée au nord, le Sahara au sud. Hélas! jamais les pauvres gens ne purent y vivre en paix. Successivement, ils eurent à lutter contre les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Arabes et enfin les Turcs qui, les uns après les autres, s'efforcèrent de les refouler dans le désert inhospitalier.

— Ce fut une race sacrifiée, murmura Jean Kerdalec.

— Absolument. Et pourtant cette race berbère était digne de faire partie du groupe des nations occupant les rives du grand lac méditerranéen, berceau de notre civilisation. Le Berbère est grand, bien bâti; son crâne est remarquablement développé, l'ensemble de ses traits est régulier avec un nez aquilin et des yeux intelligents. Il est de caractère fier, indépendant, mais capable dans les arts, l'industrie, le commerce et la science...

— Oh, oh! Tu forces un peu la note, je crois. Décidément tu as un faible pour eux.

— Nullement, mais je constate que c'est une race qui eût été susceptible de faire de grandes choses si elle n'avait été sans cesse refoulée vers les régions incultes du Sahara. Les Sarrasins du moyen âge étaient des Berbères. Les Maures d'Espagne, ceux qui nous ont laissé de si brillantes traces de leur civilisation en Andalousie, les constructeurs de ces palais, de ces mosquées de Grenade ou de Cordoue, n'étaient autres que des Berbères.

— Leurs descendants sont bien dégénérés.

— Ils ont toujours conservé leur type spécial, malgré divers croisements avec leurs conquérants successifs. Au Maroc où, chassés d'Espagne, ils se sont réfugiés, ils forment les deux tiers de la population. Ce sont les Imazighen et les Chleuch. En Algérie et en Tunisie, où ils sont en nombre égal aux Arabes, ce sont les Kabyles et les Kroumirs. Au Sahara, enfin, ce sont les Touareg ou Imoghar.

— Chose curieuse, remarqua Jean Kerdalec, ils se distinguent nettement des Arabes, bien que vivant côte à côte avec eux.

— Ceux-là furent leurs plus redoutables ennemis.

— Oui, mais ils les ont imprégnés de leurs coutumes, de leur religion..., ils leur ont même imposé leur langue.

— Oh! la langue berbère, le « tamachek » existe encore. Elle n'est même pas de souche sémitique, comme l'arabe. Bien que connaissant l'arabe, les Berbères la parlent souvent entre eux et l'écrivent. Toutefois seuls les Touareg du désert ont conservé l'usage de l'alphabet « tifinar » qu'on retrouve dans plusieurs inscriptions anciennes; les autres Berbères ont adopté les caractères arabes.

— En somme, ceux que tu aimes à désigner sous le nom de « Soudanais blancs » sont tous des Berbères.

— Oui. Les Berbères campés au nord du Sénégal sont les Maures; ceux campés au nord du Niger, les Touareg. Jusqu'à présent tu ne connaissais que les Maures.

— Et depuis longtemps, comme tu le sais, puisque j'avais eu affaire autrefois avec leurs trois tribus, les Trarzas, les Braknas et les Douaïchs. Il ne nous reste donc plus à connaître que les Touareg.

— Ce nom de Touareg, qui signifie « brigands de nuit », n'est pour eux qu'un surnom injurieux. Les Soudanais les dénomment Bourdam. Eux-mêmes se nomment Imoghar. Les trois plus grandes tribus des Imoghar ou Touareg, comme tu voudras les appeler, sont les Igouadaren, les Irreganaten et, par ici, les Aouellimiden.

— Noms aussi rébarbatifs que leurs figures voilées, constata en souriant Jean Kerdalec.

— Ils étaient bien obligés de se couvrir la figure pour échapper aux rayons du soleil et aux sables du désert, riposta

l'oncle Guy. On reconnaît chez eux trois castes : les nobles, ou guerriers, qui perçoivent sur les autres un tribut, le « rhefer », les prêtres ou marabouts et les esclaves, les tributaires ou « imrhâd ». Ce sont les nobles qu'on représente montés sur des méharis, armés d'un sabre droit, d'un poignard, d'une lance et d'un bouclier, la figure mystérieusement cachée.

— Il est certain que c'est une race bien curieuse, fit Jean Kerdalec, pensif. En tout cas elle est indomptable et il sera bien difficile de la civiliser.

— Qui sait? riposta le vieux savant. En Asie, les Russes ne sont-ils pas parvenus à faire des pillards Mongols, les Touareg de ces contrées, les gardiens actifs et vigilants de leur grande voie ferrée? Un jour viendra où nos Touareg seront aussi des gardiens, des gendarmes échelonnés le long du Transsaharien que l'on construira forcément un jour.

— Quand toutefois l'utilité en sera réellement démontrée! » répliqua Jean Kerdalec.

A ce moment, Amadi So, la figure bouleversée, pénétra sous le velum et, tendant un papier à Jean Kerdalec, prononça ce seul mot : « Sélim! »

Étonné de l'allure du Ouolof, le chef de la mission prit le billet et le parcourut rapidement... Il devint aussitôt d'une pâleur extrême et, tendant le papier à son frère : « Sélim! » répéta-t-il d'une voix étranglée.

Le mystérieux billet contenait ces mots :

« Mohammed ben Saïdi, plus connu de M. Kerdalec sous le « nom de Sélim, demande une entrevue à son ancien chef qu'il « est venu rejoindre à Tombouctou. Il se propose de l'entre- « tenir de questions qui l'intéressent particulièrement lui et sa « fille Andrée dont il lui apporte des nouvelles. »

Pleins d'émoi, les deux frères se regardèrent, saisis des plus tristes pressentiments. Tous deux se levèrent et... aperçurent soudain, avec stupeur, l'audacieux Arabe qui s'avançait vers eux, l'air souriant, ironique.

« Misérable! s'écria Jean Kerdalec. Vous osez donc vous présenter à mes yeux!

— Il paraît! riposta Sélim d'une voix calme.

— Vous ne craignez donc pas que je vous livre à la justice française?

— Vous! Allons donc! Nous sommes de trop vieux amis. Quelques peccadilles ne peuvent troubler les excellents rapports que nous avons eus ensemble si longtemps.

— Trêve de plaisanteries! s'écria à son tour l'oncle Guy. Tu vas être puni de ta témérité.

— Vous devez bien penser, docteur, que j'ai pris mes précautions. Je n'ai rien à craindre de vous. Mais asseyons-nous. Nous avons à causer. »

Cette assurance, ce cynisme ne corroboraient que trop les craintes justifiées par les termes ambigus de la lettre. Jean Kerdalec sentit qu'il y avait quelque chose de nouveau. Machinalement, il s'assit, en disant :

« Et qu'êtes-vous venu faire ici?

— Oh, peu de chose! répondit l'Arabe d'un air narquois. J'avais besoin de 50 000 francs; j'ai pensé qu'en souvenir de mes bons services, vous seriez disposé à me les offrir.

— 50 000 coups de bâton sur ta face de traître! hurla l'oncle Guy, incapable de contenir plus longtemps sa fureur.

— Jusqu'à présent, ricana Sélim, je n'ai reçu qu'un coup de cravache. Vous voyez ce qu'il vous coûte aujourd'hui.

— Que vouliez-vous dire de ma fille? demanda le chef de la mission d'un ton anxieux.

— Je me suis trouvé aujourd'hui même en sa présence. Elle n'a pas paru charmée de me revoir et j'ai le regret de vous dire qu'il en est résulté une certaine bagarre...

Et alors?... firent les deux frères, haletants.

— Alors, reprit lentement Sélim, en se faisant un jeu de l'angoisse qu'il lisait dans leurs yeux, alors il y eut des coups échangés et, par suite, des blessés, des morts...

— Et Andrée?

— Oh, elle s'est bravement défendue! Elle a montré un grand courage. Malheureusement un des laptots qui la défendait est tombé mort dès notre première décharge...

— Et Andrée?

— Justement ni son frère ni Dorthez n'étaient là pour la défendre. Certes, ils n'étaient pas très loin, mais enfin ils n'ont pris aucune part à l'affaire...

— Et Andrée? gémit pour la troisième fois Jean Kerdalec,

tandis que l'oncle Guy, les yeux hagards, sortait un revolver de sa ceinture...

— Mademoiselle Andrée? Elle s'en est fort bien tirée.

— Ah! firent les deux frères, avec un soupir de soulagement.

— Relativement, du moins.

— Vous dites?

— Rassurez-vous, messieurs. Elle est saine et sauve, seulement...

— Seulement?

— Seulement, j'ai cru devoir me saisir de sa personne. Elle est actuellement en sûreté, au milieu des miens, sous la garde de Diavara et de Kérétigui, le balafré avec lequel vous avez fait connaissance à Kéla.

— Andrée, ma pauvre Andrée, où est-elle?...

— Quelque part par là! fit ironiquement l'Arabe en étendant le bras au hasard. MM. Dorthez et Roger peuvent s'amuser à la chercher longtemps. »

Un silence pesant suivit ces derniers mots. Sentant son impuissance, l'oncle Guy avait posé son revolver sur la table. Jean Kerdalec et lui s'expliquaient maintenant l'air calme et assuré du farouche Arabe qui, négligemment, venait d'allumer une cigarette.

« Je comprends, murmura l'ancien armateur d'une voix amère. Vous vous êtes vengé d'Andrée en vous emparant d'elle et vous venez maintenant nous demander sa rançon.

— Comme un bandit qu'il est! s'écria l'oncle Guy.

— Pas de grands mots, docteur, je vous en prie, riposta l'Arabe d'un ton hautain. Dans la lutte que j'avais entreprise contre vous, j'ai été battu une première fois dans le Haut-Niger, une seconde fois à Koulikoro. J'ai pris ma revanche à Kabara. Aujourd'hui, je suis vainqueur. C'est à moi de vous poser mes conditions.

— Nous vous écoutons, fit Jean Kerdalec, d'une voix éteinte.

— Donc, je veux 50 000 francs!

— Qui nous prouvera que c'est là le salut de ma fille?

— Je ne les demande pas ce soir même. Donnant, donnant. Mais j'exige, reprit-il d'une voix impérieuse, que personne ici ne connaisse notre transaction.

— Soit!

— Nous pouvons partir dès demain. Nous retrouverons à Kabara Dorthez et Roger qui doivent se livrer à des recherches infructueuses dans les environs. Puis, tous les cinq, sans personne autre, vous entendez bien, nous nous rendrons dans une oasis où se trouvera ma prisonnière. Là, nous exécuterons le marché loyalement.

— Loyalement! ne put s'empêcher de riposter l'oncle Guy. Qui nous prouve que ce n'est pas encore un piège? Nous sommes payés pour nous défier de vous.

— Vous aurez le droit d'emporter toutes les armes que vous voudrez. Quatre blancs, bien armés, ne sont pas faciles à escamoter... Vous vous défiez de moi, j'ai bien le droit, moi aussi, de prendre mes précautions.

— Je vous donne ma parole... commença Jean Kerdalec.

— Oui! ricana Sélim, quitte à la reprendre dès que je vous aurai rendu votre fille. Là-bas, dans l'oasis, je suis sûr, au moins, que vous ne pourrez pas me livrer aux autorités françaises.

— Je vous jure, Sélim, reprit le pauvre père en tendant les mains à l'Arabe, dans un geste navrant de supplication, que si vous me rendez ma pauvre enfant...

— C'est mon dernier mot! conclut impérieusement le traître. Demain, à midi précis, je serai de retour ici. Jusque-là, vous pouvez préparer ce qu'il vous faut, argent et armes, pour notre petit voyage... Mais surtout, pas un mot de tout cela à qui que ce soit! La vie de votre fille répond de votre silence et de ma sécurité!... »

Et l'Arabe, après un salut correct, sortit d'un air hautain de la factorerie, sans que, à l'ébahissement d'Amadi So, les deux frères aient fait un seul geste pour le retenir.

Que dire? Que faire? N'était-il pas maître de la situation?

Effondrés sur leurs sièges, tremblant, malgré tout, pour la vie de la pauvre Andrée perdue au milieu des Touareg, Jean Kerdalec et l'oncle Guy se regardèrent un instant tristement, puis, subitement, ils éclatèrent tous les deux en sanglots...

CHAPITRE XIV

Justice!

Il est midi. Sous le soleil de plomb qui baigne d'une lumière crue les rues de Tombouctou et ne cherchant même pas l'ombre le long des maisons, Sélim, malgré cette atmosphère de feu, marche d'un pas alerte.

Exact au rendez-vous, l'Arabe va rejoindre à la factorerie Jean Kerdalec et son frère, afin d'aller avec eux à la recherche d'Andrée, l'otage qu'il garde en lieu sûr. Joyeux, l'œil animé, l'air triomphant, il s'avance, fier du plan qu'il a conçu.

« Oui, se dit-il, tout est en bonne voie. Grâce à l'appât que j'ai su tendre, je vais les entraîner tous derrière moi dans le désert, à l'endroit que j'ai choisi. Accablés sous le nombre par mes vaillants Touareg, ils périront tous jusqu'au dernier. J'aurai ainsi, d'un seul coup, leur argent, ce qui n'est jamais à dédaigner, et surtout leur vie. J'anéantirai enfin leurs études, leurs recherches, leurs souvenirs, tout ce qu'ils allaient rapporter en France pour entraîner leurs compatriotes vers la conquête commerciale du Soudan, de mon Soudan!

« L'appétit vient en mangeant. Je voulais simplement, tout d'abord, me venger de cette impertinente Andrée et voilà que tous, tous vont y passer. Le plus difficile était de faire tomber Jean Kerdalec dans le piège, et je redoutais fort l'entrevue d'hier soir. Et cependant qu'avais-je à craindre? Il a bien compris tout de suite qu'il n'avait qu'à accepter mes conditions. Un mot, un geste, une menace et c'était l'arrêt de mort de sa fille... Elle vivra, cette fille altière, elle vivra!... mais ce sera pour contempler d'abord les cadavres des siens, avant d'être conduite au marché d'esclaves... Ah! ah! ma vengeance n'en sera que plus cruelle et, de plus, j'aurai réussi à réaliser mes premiers

rêves, ceux que j'avais faits à Saint-Louis, la destruction de cette fatale mission!

« Et ce Jean Kerdalec n'a vu là qu'une question d'argent! Il va me suivre, pensant qu'il ne s'agit que d'une rançon!... Non, mon but est plus haut, plus noble! Qu'est-ce qu'une somme d'argent quand il s'agit de l'avenir de ma divine religion? Qu'est-ce même, pour moi, qu'un coup de cravache quand je donnerais, pour atteindre mon but, jusqu'à la dernière goutte de mon sang?... »

Tout en se livrant à ces réflexions, l'Arabe avait atteint la porte de la factorerie. Réprimant alors son exaltation, il reprit son allure froide et indifférente et pénétra dans la cour où, de même que la veille, étaient assis Jean Kerdalec et son frère, tandis qu'autour d'eux des laptots et des employés noirs manipulaient caisses et ballots.

« Me voici, messieurs, dit-il d'une voix claire.

— Ah, très bien! répondit, d'un air calme, le chef de la mission. Nous vous attendions.

— Quand partons-nous?

— Nous ne partons plus.

— Vous dites?...

— Je dis que, mon frère et moi, nous avons changé d'avis depuis hier soir.

— Comment cela?

— Oui, fit à son tour l'oncle Guy, nous avons réfléchi et nous ne voulons plus vous suivre ainsi aveuglément dans le désert. Nous craignons un nouveau piège. »

Pendant ce temps, insensiblement, les Noirs s'étaient rapprochés de l'unique porte communiquant avec le dehors, interceptant ainsi toute issue... Sélim se sentit vaguement inquiet. Que signifiait ce revirement? Mais aussitôt, songeant à l'otage qu'il conservait là-bas, sa sauvegarde certaine, il reprit d'un ton menaçant :

« Et mademoiselle Andrée? Ne songez-vous pas qu'elle est en mon pouvoir?

— Comme vous-même au nôtre! riposta l'ancien armateur.

— Parfaitement juste; mais me croyez-vous donc assez naïf pour ne pas avoir pris mes précautions? Voyez, fit-il, en ouvrant son manteau, je suis tellement tranquille que je

n'ai pas même une arme sur moi. C'est que, messieurs, si demain je ne suis pas de retour... là-bas, où nous devons aller ensemble, Andrée, votre fille Andrée, monsieur Kerdalec, périra dans les plus épouvantables tortures.

— Misérable! ne put s'empêcher de gronder l'oncle Guy.

— Ah, ah! ricana l'Arabe, vous voyez bien que je me moque de vos vaines menaces.

— Ce qui ne m'empêchera pas, dit d'un ton calme le chef de la mission, de m'assurer de votre précieuse personne. »

Tout en parlant de la sorte, Jean Kerdalec avait fait un geste. Les laptots qui se trouvaient dans le fond de la cour s'approchèrent aussitôt et entourèrent silencieusement l'Arabe.

Instinctivement celui-ci recula jusqu'à la table contre laquelle il s'arc-bouta, faisant tête à ses ennemis comme un sanglier forcé dans sa bauge. Puis, regardant son ancien chef avec défi :

« Ah! mais prenez garde, reprit-il. Si vous touchez à un seul cheveu de ma tête, vous ne reverrez jamais votre fille vivante!

— En êtes-vous bien sûr, Sélim? » fit soudain entendre une voix féminine.

C'était celle d'Andrée. Sous la galerie aux arcades mauresques, une porte venait de s'ouvrir. Dorthez et Roger étaient là, froids, sévères. Entre eux, apparaissait la figure fine et malicieuse de la jeune fille...

*
* *

Voici ce qui s'était passé. Après l'enlèvement magique, pour ainsi dire, d'Andrée, Dorthez et Roger, sentant leur impuissance, étaient tout d'abord restés anéantis. Comment poursuivre à pied, dans l'immensité des dunes, des cavaliers rapides?

Machinalement, ils regardaient Abd-El-Kébir faire pieusement, avec l'aide du vieux Noir de la mosquée, la toilette funèbre des deux malheureux laptots, victimes de l'infâme Sélim.

« Que faire? dit enfin Roger en se tordant les mains de désespoir.

— Le plus pressé, mon pauvre ami, c'est de retourner à Kabara. Nous demanderons une escorte et des chevaux au commandant de la garnison pour voler au secours de la pauvre Andrée.

— Mais après? Où aller? Quelle piste suivre?

— Hélas! Qui pourra jamais nous dire?... »

Soudain Dorthez s'arrêta. Saisissant brusquement la main de Roger, il reprit d'une voix sourde :

« Il me vient une idée...

— Eh quoi?

— Non! Ne m'interrogez pas. J'ai besoin de réfléchir. Partons d'abord d'ici...

— Mais enfin?

— De grâce, Roger, patientez. Laissez-moi faire. »

Tirant alors une pièce d'argent de sa poche, il fit comprendre au vieux Noir, par l'intermédiaire d'Abd-El-Kébir, qu'il le chargeait de garder les deux cadavres, en attendant qu'on vînt les enlever. Puis, suivi de Roger et du Toucouleur, il reprit, sombre et pensif, le chemin de Kabara.

Après les paroles énigmatiques de son ami, Roger n'osait plus dire un mot. Marchant d'un pas rapide, Dorthez, de son côté, n'ouvrait plus la bouche. Il songeait.

« Pour que Sélim, se disait-il, ait pu se cacher là dans ce bois, avec une troupe de cavaliers, juste à l'heure et à l'endroit où précisément une semblable surprise était possible, il a fallu que quelqu'un l'ait prévenu de nos démarches. Certainement, il y avait donc parmi nous un traître, un espion... C'est par lui qu'il a connu la présence d'Andrée à Kabara. Il a épié nos allées et venues; il nous a suivis de loin. C'est lui, peut-être, qui a envoyé des gens proposer l'excursion de la mosquée à Abd... »

Comme il allait, en lui-même, prononcer ce nom, une vive lueur jaillit en son esprit.

« Abd-El-Kébir! Pourquoi ne serait-ce pas lui l'espion? C'est lui qui nous a entraînés à cette maudite mosquée, après tout!... »

Il regarda de côté le Toucouleur marchant auprès de lui, d'un air triste, apitoyé, naturel en somme...

« Et cependant, il n'a pas l'air coupable, le pauvre garçon! Du reste, dans ce cas, il ne serait pas resté parmi nous... Non! C'est impossible! La douleur m'égare... Pourtant, si précisément Sélim lui avait ordonné de conserver son poste de façon à le prévenir de ce que nous allions faire? S'il avait jugé sa pré-

sence nécessaire pour être au courant de nos intentions et pouvoir ainsi se soustraire à nos recherches?... Mais alors, pour correspondre avec son maître, si mon hypothèse est fondée, cet homme doit connaître l'endroit où il s'est enfui, le lieu où il cache notre pauvre Andrée?... C'est une expérience à tenter... Qui sait? Là, peut-être, est le salut! Allons, Philippe, du courage! Si tu ne t'es pas trompé, le succès dépend de ton adresse et de ton sang-froid!... »

On arrivait alors à l'entrée de Kabara. Dorthez prit rapidement son parti et s'arrêtant tout à coup :

« Abd-El-Kébir, dit-il, votre fusil est-il en bon état?

— Certainement, mon lieutenant, répondit, en lui tendant l'arme, le Toucouleur étonné.

— Bon! Et votre revolver?

— Également, mon lieutenant. »

Dorthez, tranquillement, prit le fusil, le tendit à Roger pour qu'il l'examinât, prit ensuite le revolver d'Abd-El-Kébir, en fit jouer le ressort, puis, brusquement, se tournant vers le Toucouleur, maintenant désarmé, et lui braquant son revolver sur la figure :

« Où se cache Sélim, ton complice? lui dit-il, d'une voix foudroyante.

— Je ne sais ce que vous voulez dire? répliqua Abd-El-Kébir, absolument abasourdi.

— Si, dans deux minutes, tu ne m'as pas tout avoué, je te casse la tête, misérable !

— Je ne sais rien ! » répéta le Toucouleur, d'une voix altérée par la peur.

Roger avait, dès l'abord, contemplé Dorthez avec stupeur, se demandant s'il avait perdu la raison.

« Veux-tu parler? reprit Dorthez.

— Je ne sais rien, mon lieutenant! » répondit à nouveau le pauvre diable.

Posément le jeune homme arma le revolver, sans quitter son interlocuteur de l'œil. Roger, haletant, écoutait maintenant avec angoisse ce dialogue terrible. Il comprenait la tentative désespérée de son ami, cherchant une lueur d'espoir dans cette lutte morale dont le salut d'Andrée était peut-être l'enjeu.

Tirant sa montre, Dorthez, inexorable, reprit :

« Je te donne encore une minute !

— Je ne sais rien ! » répéta une troisième fois le Toucouleur, d'une voix étranglée, le corps secoué de tremblements convulsifs.

« Encore une demi-minute ! »

Malgré son calme apparent, Dorthez, en prononçant ces mots, sentait la sueur perler sur son front. En cet instant suprême, il en venait à douter de ses inductions. Et si ce pauvre diable était innocent ? Que faire ?... Une dernière fois, il tenta la chance...

« L'heure a sonné, misérable ! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Tu vas mourir... »

Et il fit le simulacre de viser...

A ce moment, Abd-El-Kébir, vaincu, s'écroula devant lui comme une masse :

« Grâce ! Grâce ! maître, implora-t-il, la face contre terre. Attendez... je vais tout vous dire. »

La ruse de Dorthez avait réussi.

Le Toucouleur fit alors le récit succinct des projets de Sélim. Il raconta comment celui-ci l'avait obligé, après un serment solennel sur le Coran, à se présenter, à Djenné, devant Jean Kerdalec, à entrer au service de la mission, à le tenir au courant des faits et gestes de nos voyageurs, hier enfin, à Kabara, à entraîner Andrée vers la mosquée. Il finit par avouer que la jeune fille avait dû être transportée dans une case isolée d'un village situé sur les bords du Niger, à deux lieues environ, en aval de Kabara. Elle devait y rester enchaînée, sous la garde de Kérétigui le balafré et de Diavara, jusqu'au surlendemain, Sélim devant revenir ce jour-là, avec une troupe de Touareg montés sur des méharis, pour emmener la prisonnière au loin, dans le nord...

On devine le reste. Tenu en respect par les deux jeunes gens, Abd-El-Kébir fut introduit dans le fort de Kabara. Une heure après, une canonnière à vapeur sortait du port, conduite par un officier et montée par un groupe de tirailleurs qu'accompagnaient Dorthez, Roger et le coupable, solidement encadré par quatre tirailleurs et menottes aux mains. En peu de temps, on arriva à l'endroit désigné par le Toucouleur, qui indiqua la case où était enfermée la jeune fille. On mit pied à terre à la

nuit tombante. Une heure plus tard, Andrée était délivrée après une lutte désespérée où succombèrent ses deux farouches gardiens, Diavara et Kérétigui.

Aucune lettre, aucune dépêche n'avait été envoyée à Jean Kerdalec. Nos jeunes gens avaient jugé inutile de le prévenir de ce qui s'était passé, préférant qu'il apprît l'attentat de la bouche même d'Andrée. Aussi, après avoir abandonné Abd-El-Kébir à l'autorité militaire, avaient-ils repris le lendemain, dès la première heure, le chemin de Tombouctou, où ils arrivaient vers dix heures du matin.



— Ma fille! Ma pauvre enfant! Ma chère petite Andrée! s'écria-t-il, quelle peur tu nous as faite!

Jean Kerdalec se trouvait justement dans la factorerie, occupé à faire les préparatifs nécessaires au voyage projeté, quand il les vit arriver. On juge de son émotion.

« Ma fille! Ma pauvre enfant! Ma chère petite Andrée! s'écria-t-il, quelle peur tu nous as faite!

— Pourquoi donc, père?

— On a donc pu te retrouver?

— Tu dis?

— Et t'arracher des mains des Touareg?

— Mais qui a pu vous apprendre tout cela? s'exclama Dorthez, stupéfait.

— Qui?... Sélim!

— Sélim!!...

— Oui, parbleu, Sélim qui est ici et exigeait de moi une rançon de 50 000 francs.

— Quoi? reprit Dorthez. Il a osé...

— Oui! riposta Jean Kerdalec, il a osé se montrer à nos yeux. Que dis-je? nous braver, nous menacer..., mais, cette fois, rira bien qui rira le dernier. Et comment a-t-on pu retrouver si vite tes traces, ma pauvre petite? reprit l'heureux

père en contemplant avec attendrissement l'enfant qui venait de lui être rendue d'une façon aussi inattendue. Sélim paraissait si sûr de son fait!

— C'est Philippe seul qui m'a sauvée, père! »

Et elle raconta brièvement comment Dorthez, grâce à sa présence d'esprit, à ses déductions, à son adresse, avait su découvrir Abd-El-Kébir et le faire parler.

« Sans Philippe, sans son flair et sa décision, conclut la jeune fille, tu peux être bien assuré que je serais encore entre les mains des Touareg.

— Philippe, mon cher Philippe! s'écria alors Jean Kerdalec en serrant à les briser dans ses robustes mains celles de Dorthez, vous m'avez rendu ma fille, ma brave petite Andrée... Quelle reconnaissance infinie je vous dois! Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

— Je connais pourtant un moyen bien simple, interrompit Roger, en souriant d'un air malicieux. Andrée, mon cher père, t'a raconté qu'un billet de Sélim, trouvé sur le cadavre du pauvre Ouattara, nous avait donné le mot de l'énigme de ce mystérieux enlèvement. Mais ce billet, pas plus que toi elle ne l'a lu. C'est le moment pour nous tous de le connaître...

— Oh, Roger! protesta Dorthez.

— Vous l'avez sur vous, mon cher Philippe, lisez-le donc, je vous prie.

— Le voici, fit le jeune homme, en le tirant de son sein, après un court mouvement d'hésitation : « La vengeance est un « mets qui se mange froid. Votre fille, Jean Kerdalec, votre « nièce, docteur, votre sœur, Roger... sera vendue comme... »

— Arrêtez, arrêtez, Philippe! s'écria vivement Roger. Vous passez un membre de phrase qui vous concerne.

— Mais, avoua Dorthez, je ne puis pourtant pas,... jamais je n'oserai...

— Et pourquoi pas? reprit triomphalement Roger. Tenez, père, oncle Guy, Andrée, lisez ce qu'a écrit Sélim après ces mots : « Votre sœur, Roger ». Qu'y a-t-il?... En toutes lettres, « Votre fiancée, Dorthez! »

Andrée, cette fois, était devenue écarlate. Et, cependant, elle n'eut pas un mouvement de protestation... Quant à Dorthez, toute parole s'arrêta sur ses lèvres.

« Eh, ma foi! dit l'oncle Guy avec bonhomie, voici Andrée baptisée... et par Sélim encore!... Voyons, ma chère enfant, que dis-tu de ta nouvelle qualité?

— Je l'accepte! » répliqua d'un air résolu la jeune fille, en tendant fièrement sa main à Dorthez.

Pâle d'émotion, celui-ci ne put que se précipiter aux genoux de celle qui lui offrait si noblement cette vie qu'il venait de sauver. Il déposa sur la main de la jeune fille un long baiser respectueux, tandis que, sur son mâle visage, roulaient deux grosses larmes de joie...

Un mot de l'oncle Guy rappela chacun à la réalité.

« Et Sélim? » avait dit le vieux savant.

C'était vrai! Allait-on, cette fois encore, le laisser échapper? A midi, dans une heure, il devait se présenter à la factorerie. N'y avait-il pas là une occasion unique de s'emparer de lui et de le mettre enfin hors d'état de nuire?

Il fut donc convenu que les jeunes gens iraient se cacher dans la chambre de Jean Kerdalec, afin que Sélim ne se doutât pas de leur arrivée quand il pénétrerait dans la cour, sous le grand vélum. Ils ne se montreraient qu'au moment voulu.

On connaît la suite.

*
* *

A cette apparition soudaine, foudroyante, Sélim comprit que tous ses projets venaient de s'écrouler et qu'il était désormais à la merci de ses ennemis. Il eut dans le regard un éclair rapide, mais pas un muscle de son visage ne bougea.

« Eh bien, lui cria triomphalement Dorthez, que dis-tu de notre présence, Mohammed ben Saïdi? Comme à Koulikoro, nous voici de nouveau face à face!

— Et après?

— Cette fois, c'est moi qui ai su déjouer tes embûches, comme l'avait fait là-bas le pauvre Mahmadou que tu as immolé traîtreusement.

— Il l'avait mérité, fit hautainement l'Arabe. Ce musulman avait trahi sa foi.

— C'était un serviteur fidèle, dit Jean Kerdalec.

— Un chien de garde, riposta dédaigneusement l'Arabe.

— Et toi un loup! répliqua l'oncle Guy.

— Abd-El-Kébir est en prison, continua Dorthez. Diavara et le Balafré sont morts. Il ne reste plus que toi qui aies à expier tes forfaits.

— La justice française le jugera, dit gravement le chef de la mission.

— Jamais! fit violemment Sélim.

— Aujourd'hui, reprit l'oncle Guy, te voilà pris à ton propre piège. Crois-tu donc que nous allons, encore une fois, te laisser échapper? Non, non! l'heure est arrivée de payer...

— Pas encore! rugit l'Arabe.

Et saisissant un poignard dissimulé dans sa ceinture, il bondit, le bras levé, sur le petit groupe de laptots qui lui barrait la porte de sortie, décidé à se faire parmi eux une trouée sanglante...

Mais Dorthez veillait. Un coup de feu retentit. Frappé en pleine tête, Sélim, ou plutôt le proscrit Mohammed ben Saïdi s'écroula soudain, comme une masse, sur le sol...

« Justice est faite! » prononça solennellement Jean Kerdalec, en se découvrant devant le cadavre de cet ennemi implacable de l'expansion française en Afrique.



CONCLUSION

Trois mois plus tard, la mission Kerdalec était de retour à Saint-Louis.

Jean Kerdalec pouvait être fier de son œuvre. Ce qu'il avait promis à l'assemblée générale, il l'avait tenu. Il allait se présenter la tête haute devant ses chefs.

Ceux-ci, du reste, mis au courant chaque mois par ses lettres des résultats obtenus, avaient déjà pu juger de leur importance. Aussi avaient-ils voulu récompenser la mission avant même qu'elle eût quitté le théâtre de ses travaux et de ses succès. Huit jours après son retour à Saint-Louis, Jean Kerdalec recevait avis des nominations suivantes :

1° Il allait devenir à Paris le directeur du personnel de la C. C. A. O. F., c'est-à-dire, en quelque sorte, le sous-directeur de la grande Compagnie;

2° Roger, son fils, resterait auprès de lui à titre de secrétaire particulier;

3° Philippe Dorthez enfin était définitivement rappelé en France et nommé, au lieu et place de Jean Kerdalec, chef du service des expéditions à Bordeaux.

Il n'était pas fait mention de l'oncle Guy ni d'Andrée. Mais le vieux savant n'avait-il pas trouvé sa récompense dans la guérison morale de son frère et dans les liens nouveaux qui s'étaient formés à Tombouctou, d'une façon aussi tragique qu'inopinée, entre sa chère petite-nièce et celui qu'il avait toujours aimé comme un fils?

Quant à Andrée, est-il besoin de le dire?... Partie en accomplissant un acte de dévouement filial, elle revenait maintenant, heureuse et fière, emportant dans son cœur de jeune fille la plus douce des récompenses, l'amour loyal et sincère d'un honnête homme !

*
* *

Dans les premiers jours de juin, la mission Kerdalec s'embarquait à Dakar sur un paquebot des Messageries maritimes.

Et tandis que s'éloignait du rivage le bateau qui les emportait vers la France, Jean Kerdalec et ses compagnons ne pouvaient jeter sans émotion un dernier regard sur cette terre d'Afrique qu'ils venaient de fouler pendant près de deux ans et qui n'était déjà plus qu'une masse grisâtre se perdant peu à peu dans la brume...

« Je ressens aujourd'hui la même impression de déchirement qu'en quittant les côtes de France, murmura Andrée. J'ai la sensation de m'exiler d'une nouvelle patrie.

— N'est-ce pas, en effet, un lambeau de la patrie, ma chère Andrée, une portion de « la plus grande France » que nous laissons ici, lui répondit Dorthez, assis auprès d'elle, tandis que l'oncle Guy et Jean Kerdalec, après un dernier coup d'œil jeté sur l'horizon, venaient également se placer à côté des fiancés.

— C'est une terre d'avenir et d'espérance, dit gravement l'oncle Guy, la terre de rénovation du génie colonial français. Au XVIIIe siècle, nous possédions un vaste empire : le Canada, la Louisiane, les Indes! A cause de l'incurie d'un monarque, nous en fûmes dépouillés. On pouvait craindre que notre aptitude à coloniser ne se réveillât pas. Mais, à la fin du XIXe siècle, à la suite de malheurs si effroyables qu'il sembla que la France allait sombrer, un merveilleux effort de vitalité se manifesta parmi ses enfants. Un nouvel empire colonial fut fondé. En Asie, il engloba toute l'Indochine. En Afrique, ce fut un domaine plus considérable encore qui se constitua. A l'Algérie vint s'ajouter la Tunisie; puis la France étendit sa domination effective sur Madagascar, le Congo, le Dahomey, le Soudan,... le Soudan dont les lambeaux épars, se consolidant et se réunissant entre eux, devinrent la superbe colonie de l'*Afrique Occidentale française*.

— Qui n'est elle-même, interrompit Dorthez, qu'une province de la France d'Afrique.

— Comment cela? fit Andrée.

— Oui, reprit le jeune homme avec feu (et cette fois l'oncle Guy laissa poursuivre l'interrupteur), notre Afrique Occidentale ne touche-t-elle pas de part et d'autre à des terres également françaises? D'un côté c'est l'Afrique du Nord : Algérie, Tunisie, peut-être un jour, Maroc, qui sait? De l'autre côté, au sud, elle confine à ces immenses possessions longtemps désignées sous le nom de Congo qui, ayant eu leur origine première dans les comptoirs du Gabon, se sont étendues, au nord et à l'est, jusqu'au Tchad et au Bahr-el-Ghazal, pour former aujourd'hui cette autre magnifique colonie si heureusement appelée l'*Afrique Équatoriale française*.

— Toutes ces conquêtes, fit Roger, nous ont malheureusement coûté bien des vies humaines et ont exigé des dépenses considérables. Il faut que maintenant nous sachions au moins en tirer parti, les faire produire, les cultiver...

— Avec l'aide des Noirs, dit Andrée. Ils sont plus intelligents qu'on ne le croit souvent et ils se montrent si bons, si dévoués quand ils se sentent aimés. Voyez ce qu'a fait pour moi mon pauvre Mahmadou!

— Ah, certes! reprit Dorthez, il se formera au Soudan une nouvelle France d'outre-mer, dont les populations noires, peu à peu instruites par nous, seront entraînées dans le rayonnement de la civilisation française. Ces races sujettes deviendront des filles dévouées et reconnaissantes.

— C'est cela, c'est bien cela! s'écria Andrée en serrant affectueusement la main de son fiancé.

— Enfants! murmura Jean Kerdalec, vous voyez toutes ces choses avec les yeux ardents de la jeunesse : ce n'est encore qu'un rêve.

— C'est possible, père, mais quel beau rêve!...

— En tout cas, ma chère Andrée, si nous avons donné, sans compter, notre or et notre sang pour fonder des colonies, c'est dans le but d'accroître par des échanges notre richesse nationale, en améliorant le sort des peuplades indigènes. Nous avons donc le droit d'utiliser les Noirs pour le développement de notre commerce et de notre prospérité. Mais nous avons aussi le devoir de les amener à nous de leur propre volonté, en leur inculquant, suivant leurs facultés, ce qu'ils peuvent recevoir de nos mœurs, de nos coutumes, de notre civilisation.

— Très bien, approuva l'oncle Guy.

— Pour y arriver il faut...

— De la douceur et de la bonté! interrompit Andrée.

— Oh! le Noir ne s'inclinera jamais que devant la force, répliqua Roger.

— Notre force est devenue incontestable à leurs yeux, dit l'oncle Guy. Ce qu'il faut désormais, c'est la justice.

— Vous avez tous raison, reprit Jean Kerdalec. Il faut être fort, juste, doux et bon. Être fort, c'est le rôle de nos officiers qui sauront faire respecter notre domination. Être juste et doux, c'est le rôle de nos administrateurs qui la feront ainsi supporter et même accepter de bon gré. Être bon, c'est le rôle d'une autre catégorie de Français qu'on a trop longtemps laissés de côté aux colonies. Ceux-là trouveront le moyen, par leurs fonctions mêmes, de nous faire aimer.

— Je devine, fit l'oncle Guy, tu veux parler des médecins?

— Oui; le gouverneur général Roume a pris l'heureuse initiative de faire venir de France des médecins qu'il a établis dans chaque cercle de l'Afrique Occidentale et chacun d'eux, dans son territoire, peut attirer à nous les populations.

— Je le crois bien! dit l'oncle Guy. Quel plus grand service peut-on rendre aux Noirs que de leur apprendre à éviter les maladies avec de l'hygiène, de la simple propreté même? Quelques collyres pour ces milliers d'enfants qui souffrent d'ophtalmies, un peu de morphine pour calmer une douleur, des gouttes de digitale pour soulager un cardiaque, feront plus que des milliers de décrets sur le cerveau de ces pauvres gens. Le médecin, au pays noir, serait le meilleur agent de pénétration des cœurs!

— Enfin, reprit Jean Kerdalec, à côté du médecin devra se trouver un autre propagateur de l'influence française, l'instituteur. Dans les villes, ce seront des maîtres français; dans l'intérieur du pays, on pourra désigner des centaines de Noirs francisés, de l'espèce de notre pauvre Mahmadou, d'anciens gradés, qui enseigneront les mots usuels, sans grammaire. Par leur présence continuelle, ils imprégneront de français le pays tout entier.

— Alors, père, fit Andrée, tu crois que les Noirs se mettraient à parler notre langue?

— Relativement, ne fût-ce que ce jargon français que beaucoup parlent déjà sur la côte. Ils y arriveront peu à peu, par étapes successives, par régions. Sur le Moyen-Niger, les indigènes n'ont-ils pas appris, par nécessité, la langue des vainqueurs? Nos amis de Djenné ne parlaient-ils pas le bambara, le toucouleur, le sonrhaï, et les lettrés l'arabe? Il y a, au Soudan, un tel chaos de langues, de dialectes et de sous-dialectes que le français, la langue administrative désormais, tendra forcément à devenir la langue commerciale. Les Noirs les plus élevés dans l'échelle sociale auront, du moins, à cœur de le connaître : ce sera un brevet de distinction. Notre langue se répandra d'abord dans les pays les moins arriérés pour gagner ensuite les autres et il viendra un jour où l'on entendra, sur les rives du Niger, le « doux parler de France » qui résonne sur les lèvres des Noirs de l'île Bourbon, ou même de l'île Maurice, cette terre restée française à cause de sa langue, bien qu'elle soit passée, depuis 1815, sous le pavillon de l'Union Jack.

— Père, père, fit malicieusement Andrée, toi aussi, tu regardes l'avenir avec l'œil ardent de la jeunesse ; toi aussi, tu laisses tes pensées s'envoler sur les ailes du rêve!

— Peut-être, reprit gravement Jean Kerdalec, mais je répondrai comme tu l'as fait tout à l'heure : « Quel beau rêve!... » C'est que, vois-tu, ma petite Andrée, je me sentais déjà attaché par mille liens à notre Soudan, avant d'y revenir encore une fois. Et maintenant que, pendant près de deux ans, j'ai pu contempler ses ressources et ses richesses et constater ce que la France y a déjà fait, je l'apprécie mieux encore et je l'aime.

— Tu fais mieux que l'aimer, père. N'as-tu pas déjà réalisé une grande partie des rêves que tu formais en y créant des comptoirs nouveaux et en y faisant pénétrer, avec le commerce, l'amour de notre pays?

— C'est vrai, mais je voudrais qu'en France chacun pût, à son tour, connaître, apprécier et aimer comme moi notre belle Afrique Occidentale. Je voudrais, en rentrant, pouvoir crier à tous ce que je pense : « Courage, amis! Haut les cœurs! L'Anglais a pu nous ravir notre premier empire colonial ; l'Allemand a pu fouler de son pied vainqueur notre sol natal ;

la France a pu être blessée, ensanglantée, mutilée... Quand un peuple, en si peu de temps, a su créer de toutes pièces un aussi magnifique empire que notre Afrique française, ses enfants peuvent lever fièrement la tête et avoir la foi la plus profonde dans l'*Avenir de la Patrie!* »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA MISSION KERDALEC

DEUXIÈME PARTIE

DANS LA BROUSSE

TROISIÈME PARTIE

AU PAYS DES FACTORERIES

QUATRIÈME PARTIE

AU FIL DE L'EAU

TABLE DES CARTES

702-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-10.

Collection 31×21 **Paul DOUMER**

L'Indo-Chine Française *(Souvenirs)*

(*Ouvrage couronné par l'Académie française et la Société de Géographie*)

2e ÉDITION

Un superbe volume 31×21, orné de 173 illustrations, par G. FRAIPONT, d'après les croquis qu'il est allé prendre sur place, complété par différentes cartes, dont une en couleurs de l'Indo-Chine, et enrichi d'un portrait de l'auteur, gravé par Pannemaker.

Broché, **10** fr. Relié toile, fers spéciaux, tranches dorées, **14** fr. Relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée. . . . . **18** fr.

Pendant ses cinq années de gouvernement, M. Doumer a parcouru l'Indo-Chine en tous sens, faisant parfois presque seul, sans escorte, de longues expéditions à cheval qui effrayaient son entourage. Il voulait voir par lui-même. Aussi connaît-il bien le pays. Le récit vécu qu'il nous en fait se substituera à bien des légendes, et il ravivera en foule les souvenirs des militaires, des marins, des fonctionnaires, des colons qui ont été mêlés, de 1897 à 1902, aux événements d'Indo-Chine et de Chine. Partout l'anecdote se mêle aux vues profondes et vient doubler l'intérêt du récit.

Le livre est écrit surtout pour la jeunesse. Nous pouvons affirmer qu'il sera pour elle une école de virilité. M. Doumer a toujours inspiré l'admiration et le respect à ceux qui l'approchaient. Dans ces conditions, il pouvait obtenir beaucoup de ses collaborateurs, et c'est ce qui lui a permis de faire de grandes choses en Indo-Chine. La belle page d'histoire coloniale qu'il a écrite sur la terre d'Asie montre que de brillantes destinées sont encore réservées à un pays comme la France qui possède de tels hommes.

En Amérique Latine

par Henri TUROT

Volume 28×19, illustré de 144 magnifiques gravures.

Broché . . . . **8** fr.
Relié dos et coins percaline, tête dorée. . . . . **10** fr.
Relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée. . . . . **14** fr.

On goûte un plaisir très vif et de rares satisfactions intellectuelles en accomplissant un voyage avec M. Henri Turot. Les pays à travers lesquels il nous conduit sont des plus intéressants à cause de leurs sites, de leurs richesses naturelles et de leur activité industrielle et commerciale qui en fait les rivaux des plus puissantes nations.

L'auteur a su les voir, il les a contemplés d'abord avec des yeux d'artiste : mais il a aussi exercé sur eux ses facultés de penseur et d'économiste. Il y a recueilli des impressions et des idées extrêmement originales.

De très belles photographies reproduisent les plus beaux paysages et les scènes les plus caractéristiques que l'auteur a pu saisir. Elles constituent un complément de documentation d'une grande richesse.

Le Partage de l'Océanie

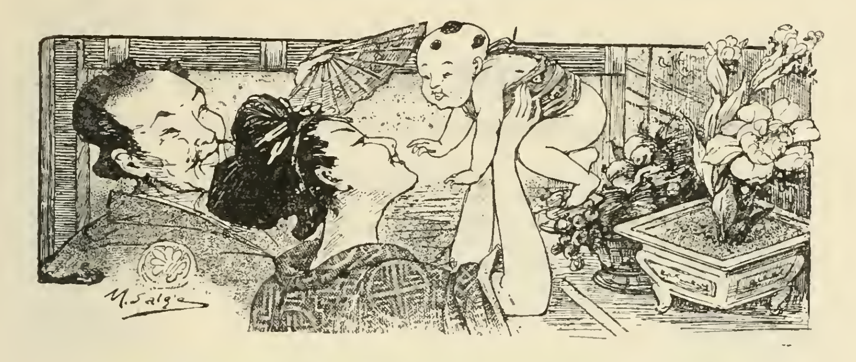
par H. RUSSIER, docteur ès lettres, directeur de l'enseignement en Indo-Chine. Vol. 25×16 de XI-370 pages, illustré de 95 photographies (la plupart rapportées par l'auteur), 12 cartons et schémas dans le texte et une grande carte hors texte de l'Océanie. Broché. . . . . **7** fr. **50**
Relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée . . . . **12** fr. »

Notes sur le Laos

par L. DE REINACH. — Vol. 25×16. . . . . **4** fr.

Ces « Notes » sur une région acquise depuis peu à la France et si peu connue des Français seront lues avec le plus grand intérêt par tous ceux qui suivent le développement de notre empire colonial et se préoccupent de son avenir.

Librairie VUIBERT, 63, boulevard Saint-Germain, Paris, 5e.



Dans la même collection que EN CHINE : Choses vues :

AU JAPON :

Choses vues

Par **CLIVE HOLLAND**

Traduit de l'Anglais par M. LUGNÉ-PHILIPON

Un très joli vol. 25×18, illustré de 48 pl. photographiques de toute beauté occupant une page entière, avec bandeaux et culs-de-lampe spécialement gravés pour l'ouvrage.

Broché.......................... 4 fr.

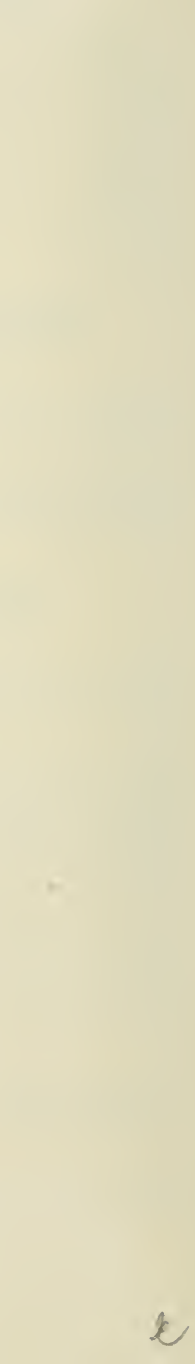
Relié dos et coins percaline, tête dorée. 6 fr.

Relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée.......................... 10 fr.

Ce très beau volume, nous allions dire cet album, a été écrit par un enthousiaste du Japon, de l'ancien Japon, séduisant, artistique, aimable et gai, que nous ont dépeint tous les voyageurs d'antan, et qui disparaît peu à peu, lentement heureusement, sous l'influence d'un modernisme poussé à outrance. On saura gré à l'auteur d'avoir fixé en ces pages, véritablement poétiques, les splendeurs, les beautés, les grâces qu'un déplorable esprit tend à faire disparaître. La plume, si habile qu'elle soit, n'y aurait pas suffi, et l'illustration, d'après d'excellentes photographies admirablement gravées, complète le texte, et constitue une collection des plus précieuses. Trop souvent, dans les livres sur le Japon, les auteurs superficiels ont insisté sur certaines taches, conséquences fatales d'une civilisation trop élevée. Rien de pareil dans cet ouvrage, qui peut être mis dans toutes les mains et qui fera la joie de l'esprit et des yeux.



Kononon, déesse de la Grâce.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 612 991 0

